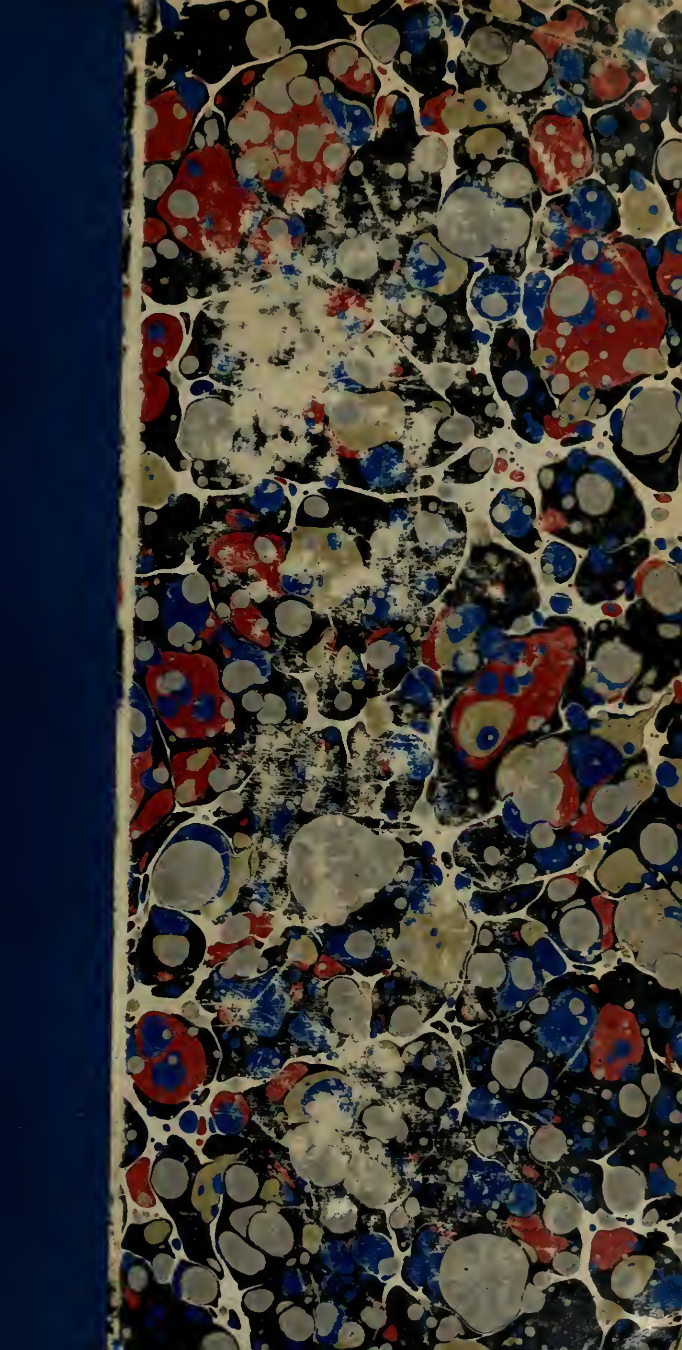




TOLÈDE

ET

LES BORDS DU TAGE



DU MÊME AUTEUR

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE

— SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE —

Deux volumes grand in-18

LA BAIE DE CADIX

— NOUVELLES ÉTUDES SUR L'ESPAGNE —

Un volume grand in-18

DON MIGUEL DE MAÑARA

SA VIE, SON DISCOURS SUR LA VÉRITÉ, SON TESTAMENT
SA PROFESSION DE FOI

Un volume grand in-18

PARIS. — SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

TOLÈDE

ET

LES BORDS DU TAGE

— NOUVELLES ÉTUDES SUR L'ESPAGNE —

PAR

ANTOINE DE LATOUR



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

Puisque le public a bien voulu m'encourager à poursuivre mes travaux sur l'Espagne, par l'accueil qu'il a fait aux trois premiers volumes de ces études, en voici un quatrième que j'ose encore lui offrir. Tolède a joué un grand rôle en Espagne et tenu une assez grande place dans le monde. J'ai bien peur que ce ne soit plus aujourd'hui qu'un nom : *Stat nominis umbra;* mais tant de souvenirs immortels planent encore sur la cité de l'empereur Charles-Quint et du poëte Garcilaso, qu'après avoir cédé au charme d'évoquer ces souvenirs au milieu des ruines, je n'ai pu résister à la tentation de les faire revivre dans ce livre. J'ai essayé d'y mettre Tolède

tout entière, ses grands rois et ses saints archevêques, ses héros et ses poëtes, le Tage et les monuments qui se reflètent dans ses claires eaux. Heureux si, sous les patientes investigations de l'écrivain, il a survécu quelque chose des émotions du voyageur!

J'ai suivi pour ce nouveau volume le même procédé que dans les autres, associant autant que possible la littérature à l'histoire et l'analyse des livres à la description des lieux, replaçant le poëte au sein de la nature qu'il a célébrée et dont il s'est inspiré, demandant aux vieilles murailles le récit et le sens des événements qu'elles ont vus passer dans leur ombre, et, chaque fois que les choses s'y prêtaient sans violence, cherchant à démêler dans l'Espagne d'aujourd'hui les traits de l'Espagne d'autrefois.

Ici, comme dans mes précédentes études sur Séville et sur Cadix, avec le désir passionné d'être aussi juste envers le présent qu'envers le passé, je n'ai négligé aucune ressource; j ai feuilleté les livres, j'ai interrogé les mémoires, j'ai demandé conseil à toutes les opinions désintéressées. Je n'écris cette préface que pour y consigner l'expression de ma vive reconnaissance. Elle s'adresse uniquement ici

à l'Espagne ; toutes mes autorités s'y trouvent réunies. La France n'avait rien à me dire de Tolède ; l'Espagne, au contraire, ne m'a cette fois laissé ni le mérite ni l'embarras des découvertes. J'ai souvent pris pour guide, et j'aime à le dire, la Tolède pittoresque de M. Amador de Los Rios, le savant historien des juifs en Espagne, qui a préludé par une admirable édition des poésies du marquis de Santillane à la grande histoire qu'il prépare de la littérature espagnole. J'ai également mis à profit l'ouvrage excellent et complet qui a pour titre : Tolède dans la main. Je dois beaucoup enfin aux doctes éditeurs et annotateurs de la bibliothèque de Rivadeneira, le plus beau monument, sans contredit, qui ait été élevé, de nos jours, à la gloire des lettres castillanes.

Mais je me trompe, quand je dis que la France ne m'a rien prêté. Je serais ingrat, si je ne nommais ici un de nos compatriotes qui, à force de courage, d'activité et d'intelligence, est parvenu à résoudre le difficile problème de fonder et de faire accepter en Espagne une industrie française. M. Léopold Noël, après avoir pris la peine de m'accompagner dans plusieurs de mes excursions à Tolède, a eu la

rare obligeance, chaque fois qu'un doute m'est venu, d'aller pour moi vérifier, rectifier, la plume ou le crayon à la main, ce qui restait obscur dans ma mémoire ou insuffisant dans mes notes. Je le prie d'en recevoir ici tous mes remercîments. Puisse-t-il, en lisant mon livre, à Tolède même, ne pas trouver la copie trop indigne de l'original, et ne pas craindre de répondre à notre patrie commune de l'exactitude de mes récits!

Montmorency, 7 octobre 1859.

TOLÈDE

ET

LES BORDS DU TAGE

I

TOLÈDE ET SON HISTOIRE

Premier aspect de Tolède. — Histoire de Tolède. — Ses origines. — Ses commencements. — Tolède sous la domination romaine. — Prédication de l'Évangile à Tolède. — Tolède sous les Goths. — Sous les Maures. — Tolède reconquise par les chrétiens. — Tolède agrandie et embellie par les rois de Castille. — Alphonse VI, Alphonse VII, Alphonse VIII. — Ferdinand III. — Alphonse le Sage. — Importance de Tolède. — Don Pèdre et Henri de Trastamare. — Les Rois Catholiques. — Insurrection des Communes. — La royauté s'éloigne de Tolède. — Philippe II. — Madrid capitale de l'Espagne. — Langueur et décadence de Tolède.

Il y a aujourd'hui deux chemins pour aller de Madrid à Tolède : d'abord la route royale, et, comme on dit en Espagne, la route de fer. La première seule existait quand j'allai, pour la première fois, visiter la Cité Impériale, et ce voyage avait encore le charme et l'imprévu

d'une aventure; on parlait même un peu de brigands. Depuis que le wagon a remplacé l'antique diligence, le brigand, dit-on, achève, chaque jour, de disparaître avec l'innocence des anciennes mœurs et l'éclat pittoresque du costume national. Cependant ne nous hâtons pas trop de le croire. J'ai tant vu en Espagne de ces vieilles choses que l'on croyait finies et qui recommencent! Seulement elles renaissent sous un nom nouveau. A proprement parler, rien ne finit en Espagne.

Ce que l'on voit durant les douze lieues qui séparent Madrid de Tolède, je ne le dirai que plus tard. C'est en ramenant le lecteur à Madrid que je me réserve de lui faire remarquer ce que la route offre d'intéressant; et alors nous prendrons pour guide ce frère de la Merci de Tolède, savant moine dans son couvent, au dehors grand poëte dramatique, fray Gabriel Tellez, que la postérité ne connaît plus guère que sous le pseudonyme de Tirso de Molina. L'analyse de celle de ses comédies qui a pour titre *de Tolède à Madrid* nous donnera une idée de ce qu'étaient, à l'époque où vivait l'auteur, ce chemin et ce voyage.

Rendons justice pourtant au chemin de fer de Tolède. Il ne jette pas brusquement le voyageur, j'allais dire le pèlerin, au milieu de ces grandes ruines; il le dépose respectueusement au bord du Tage, au pied de ces abruptes remparts que la nature a élevés autour de la cité d'Alphonse VI et de Charles-Quint; il lui laisse la magie du premier coup d'œil.

C'est à l'heure où le soleil se couche qu'il faut arriver

devant Tolède; c'est lorsque, enveloppant la ville de sa lumineuse auréole, il la fait voir ramassée en elle-même, au centre des montagnes qui l'environnent et dont elle n'est séparée que par le ravin profond où coule le Tage. Le fleuve paternel lui forme de l'orient au couchant une ceinture en fer à cheval qui ne s'ouvre que du côté du nord.

Isolée par cette masse de rochers d'où il semble qu'elle ait germé, Tolède présente, au premier abord, un aspect saisissant, et l'impression qu'on en reçoit ne fait que grandir à mesure que l'on avance et que l'on escalade l'une des hauteurs voisines; car à chaque pas on voit se dessiner plus nettement quelques-uns de ces monuments dont le nom seul est une date dans l'histoire de Tolède et de l'Espagne elle-même.

Bâtie comme Rome sur sept collines, Tolède est bien l'une de ces vastes cités où l'on sent qu'a passé tout un peuple. Mais Rome, animée d'un nouveau souffle, est vivante encore dans ses ruines ; le christianisme les a réveillées et agrandies en les consacrant. Les ruines de Tolède n'ont plus d'autre vie que celle que leur prête l'imagination émue, et je conseille au voyageur de se hâter, s'il veut y trouver autre chose qu'une mélancolique poussière. Entre un premier et un second pèlerinage que j'ai faits à Tolède, à quelques années de distance, la ville, à mes yeux, avait fait un pas visible vers l'entière destruction. Quelques grands débris avaient été dégagés, nettoyés, ajouterais-je fermés aux regards des rares visiteurs qui les cherchent. Mais l'ensemble

avait continué à suivre la pente irrésistible, et chaque jour le temps, exécutant lui-même sa sentence, pousse lentement dans le Tage quelque pierre que nulle main ne s'efforce de retenir.

Après que l'on a quitté le chemin de fer, on prend à gauche pour entrer dans la ville par le pont d'Alcantara. C'est le moment de laisser la foule toujours pressée des arrivants s'entasser dans l'étroite ruelle du pont, et de gravir, plus à gauche encore, la colline où se dresse le château démantelé de San Cervantes. On a de là sur Tolède une première vue déjà admirable. Mais, si l'on peut monter plus haut encore, et assez haut pour apercevoir, de l'autre côté de Tolède, un autre pont, celui de San Martin, qui correspond au premier, la vue est tellement complète qu'on s'oublie à l'étudier comme une carte déroulée devant soi, et qu'en redescendant, quand on a pu s'arracher à ce magnifique spectacle, on a dans sa mémoire tous les renseignements dont on aura besoin pour se reconnaître dans le dédale des rues et aller à la recherche des principaux monuments. Mais, en s'arrêtant, pour commencer, à la plate-forme de San Cervantes, le panorama se déroule avec une majesté singulière. Ce qui d'abord se détache au regard, c'est l'Alcazar, forteresse tour à tour maure et chrétienne; — la cathédrale, à laquelle se lie le souvenir de tant de saints archevêques; — puis une multitude de tours arabes ou gothiques, clochers d'églises, minarets de mosquées, ou terrasses de monastères. Sur cet entassement grandiose et confus flottent confusément aussi les plus beaux noms de l'Es-

pagne et les plus doux : Pélage, le Cid, Charles-Quint, Cisneros, Padilla, Garcilaso. On emporte de cette première contemplation le désir fiévreux d'interroger de près les débris de tant de merveilles, et de reconstruire avec ce que le temps en a épargné un passé tour à tour plein de grandeur ou de charme.

Mais, avant de fouiller ces ruines, de rechercher de siècle en siècle les épisodes éclatants de la vie de ce beau pays, il faut ressaisir dans son ensemble cette puissante personnalité de Tolède, évoquer de cette glorieuse poussière l'âme dont elle fut jadis animée : cette âme, c'est son histoire.

A bon droit on peut dire de l'origine de Tolède comme de celle de tant d'autres cités célèbres qu'elle se perd dans la nuit des temps. Tajo (le génie du Tage sans doute) fut, dit-on, son premier fondateur. D'autres veulent que ce soit Hercule, et il n'a pas manqué d'érudits pour lui préférer Nabuchodonosor. Tous ces systèmes prouvent du moins une chose, l'extrême antiquité de Tolède.

Sortons du nuage, et hâtons-nous de dire que deux siècles avant Jésus-Christ, on voit un préteur romain, Marcus Fulvius Nobilior, mettre le siége devant Tolède. Dès cette époque, l'œil sagace du soldat romain avait marqué là l'emplacement d'une citadelle inexpugnable. Rome en fit la capitale de Carpetanie, et y établit le trésor de la province; Carthagène garda le siége de la justice. Le plus pressé sans doute était de mettre la caisse en lieu sûr. Tite Live avait dit de cette première Tolède :

Urbs parva, sed valde munita, petite ville, mais bien fortifiée. Une situation si favorisée appelait d'elle-même une colonie. Ce fut, dit-on, l'œuvre du siècle d'Auguste, sinon d'Auguste lui-même. La colonie nouvelle eut bientôt des temples, des théâtres, des aqueducs, des routes et le droit de battre monnaie. Plongez les yeux à votre droite, sur cette large chaussée que le Tage laisse ouverte au nord, là sont éparses les ruines visibles encore, mais c'est tout ce qu'on en peut dire, de la Tolède romaine ; de là sont sorties, de là sortent encore tous les jours des médailles qui portent la date de la république. Ces courtes épées de Tolède, si célèbres depuis dans le monde entier, un poëte, contemporain d'Ovide, en parle dans un poëme sur la chasse.

Le christianisme, qui ne prit pas le monde en traître, mais qui allait droit aux masses d'hommes, aux multitudes, aux grandes villes, entra de bonne heure dans Tolède. Sous Dioclétien, le préteur Decianus appela les chrétiens devant son tribunal et donna à Tolède d'illustres martyrs.

Ici, comme dans l'ancien monde, le sang chrétien féconda la terre, et, la première année du cinquième siècle, Tolède vit se rassembler le premier de ses conciles ; dix-neuf évêques y assistèrent.

Quand le flot des barbares envahit l'Espagne, Tolède échut d'abord aux Alains, mais les Goths leur laissèrent peu d'années cette riche proie.

Le plus ancien de leurs chefs qui nous apparaît avec une couronne sur la tête est Léovigilde. Il donne à son fils,

Herménégilde, Séville et la Bétique, et vient lui-même s'établir à Tolède. Cette ville n'est plus seulement la capitale de l'Espagne, mais de toute la Gaule narbonnaise. La monarchie des Goths prend forme. Le principe de l'élection s'y place peu à peu sous la sanction de l'autorité religieuse, et, depuis Recaredo, les conciles d'abord exclusivement religieux ouvrent leurs portes aux grands du royaume, et s'y transforment ainsi en cortès, d'où sortent, dans une confusion qui n'est qu'apparente, des décrets pontificaux, des édits royaux et dès lois politiques. Une grande figure domine cette époque, celle du roi Wamba, qui fortifia et embellit tellement la ville des Goths, qu'il se laissa persuader qu'il l'avait bâtie.

Quelques-uns de ces souverains, tentés par la belle Andalousie, quittèrent souvent pour Séville les âpres montagnes de Tolède; mais un instinct de race les ramenait toujours au milieu de leurs rudes compagnons, comme plus tard les rois de Castille après de passagères infidélités en faveur de cette même Séville, de Valladolid ou de Ségovie. Depuis Recaredo, aucun des rois goths ne quitte Tolède. La tenue des conciles assurait désormais à cette ville une prépondérance qui ne permettait plus aux souverains de porter ailleurs le siége de leur monarchie.

Au surplus, quel qu'ait été le caractère en partie politique de ces assemblées mixtes, le côté religieux est aujourd'hui ce qui prévaut en elles, et l'Église y revendique cent dix décrets, qui, incorporés dans le droit canoni-

que, tiennent encore leur place dans l'ensemble de ses lois.

De ces synodes naquit l'office qui, renouvelé des pratiques enseignées par les apôtres et purgé par saint Isidore des restes impurs de l'arianisme, fut d'abord adopté par toute l'Espagne et par la Gaule gothique; mais qui, remplacé plus tard par l'office romain, n'est plus dans l'Église, et seulement à Tolède, sous le nom de rit mozarabe, qu'un dernier témoignage des coutumes de l'Église primitive.

De la même source est émané le recueil de ces anciennes lois civiles qui, successivement complétées par de sages dispositions, sont encore en vigueur sur plusieurs points de l'Espagne sous le titre de *Fuero Juzgo*.

Plusieurs de ces conciles furent tenus dans une petite basilique que nous apercevons au nord de Tolède, et qui consacre la place où sainte Léocadie fut ensevelie.

Le huitième siècle voit finir la monarchie des Goths par l'invasion des Arabes, sous le règne de Roderik. Vainqueurs sur les bords du Guadaleté, les Maures s'emparent de Tolède en 714, mais ils laissent six paroisses aux vaincus et leur permettent d'y continuer l'exercice de leur culte. C'est ce qui explique comment a pu se conserver, pendant trois cent soixante-dix ans que dura la domination musulmane, la succession des archevêques.

Ce que l'on explique moins, c'est comment les Arabes, qui avaient si fort embelli Cordoue, gâtèrent, au contraire, et enlaidirent tellement Tolède, tout en l'enri-

chissant. Selon l'usage oriental, ils rétrécirent les rues; mais dans ces rues étroites la science et la poésie circulèrent. Des monuments s'élevèrent, des écoles furent fondées, d'où sortirent des écrivains célèbres. A l'époque où l'Espagne moresque forma des royaumes divers, Tolède eut ses rois particuliers, dont Mariana cite les noms, et reçut de ses nouveaux maîtres le nom gracieux de Toleitola.

Ce nom charmant contraste singulièrement avec l'histoire sanglante des trois siècles de la domination arabe à Tolède. Ce ne sont que déchirements et luttes intestines, durant lesquelles les lieutenants qui gouvernent la ville, au nom des kalifes de Cordoue, ne cessent de se soulever contre la métropole. A chaque révolte, le kalife envoie une armée qui s'empare de la cité rebelle; mais bientôt le vainqueur lui-même est tenté, entraîné à son tour, et la lutte recommence avec plus d'acharnement. On s'étonne, au premier abord, de rencontrer tant de chrétiens parmi les musulmans révoltés. Mais, outre que la reconnaissance se faisait un devoir d'épouser la querelle d'un maître dont le joug était doux, peut-être sentaient-ils confusément que seconder un parti contre l'autre, c'était les affaiblir tous deux, et hâter le moment où ils seraient eux-mêmes assez forts pour soumettre le vainqueur et le vaincu.

Ce moment venait lentement, mais il venait. Le mouvement national que Pélage avait provoqué dans les Asturies gagnait chaque jour du terrain, et se rapprochait peu à peu de Tolède.

Les Maures continuaient à batailler entre eux et à s'égorger sans prendre garde au roi Alphonse VI qui insensiblement les resserrait dans des limites de jour en jour plus étroites. En 1081, une incursion hardie l'amenait presque aux portes de Tolède. L'année suivante, il pouvait compter sur une retraite sûre à Escalona, et s'appuyait sur Talavera reconquise. En 1083, le royaume de Tolède se voyait réduit à la ville et à sa banlieue. Peu à peu le blocus devenait un siége en forme, et enfin le roi ayant promis aux assiégés de leur laisser avec la vie l'entière possession de leurs biens et le libre exercice de leur culte, toute résistance cessa et Alphonse entra dans Tolède le dimanche 25 mai 1085. Le chef des vaincus se retira à Valence avec ses trésors et suivi de ses principaux partisans. Les chrétiens du onzième siècle acquittèrent noblement la dette de leurs ancêtres envers des vaincus qui, trois siècles auparavant, avaient été pour eux des vainqueurs généreux.

Maître de la ville des Goths, le premier soin d'Alphonse fut de la fortifier et de répartir entre ses compagnons les terres reconquises. Tout un quartier échut à un don Pedro, de la race des empereurs de Constantinople, et qui fut le fondateur de la grande maison de Tolèdo. L'enceinte de Wamba fut réparée, et l'Alcazar reconstruit en pierres. Le roi attira par des priviléges de nouveaux habitants, qui furent placés sous la protection d'un alcalde spécial; un autre dut veiller aux intérêts des Mozarabes, un troisième à ceux des Arabes demeurés dans la ville en vertu de la capitulation. Au nombre de ces al-

caldes je rencontre le cousin du Cid, cet Alvar Fañez de Minaya dont le Romancero a raconté les exploits. Le Cid lui-même eut maison à Tolède.

Ce fut Alphonse VI qui éleva ce château de San Cervantes dont je parlais tout à l'heure et dont je reparlerai longuement plus tard. Il commença par être, sous le nom de San Servando, un monastère de bénédictins. Puis il passa aux templiers, et rendit alors d'éclatants services à Tolède en ses jours de dangers. Chaque jour, en effet, les Arabes, moins bien traités par la population chrétienne que par le roi, sortaient de la ville et se retiraient en pays musulman. Alphonse faisait de vains efforts pour les retenir ou les rappeler. Sa mort fit craindre qu'ils ne voulussent prendre une revanche contre leurs conquérants. Ils l'essayèrent, mais sans succès. Tolède était chrétienne sans retour.

Sous le règne d'Alphonse VII, elle prit le nom de *cité impériale*, et modifia ses armoiries. Au lieu de deux étoiles formant une croix avec deux ovales, c'est un empereur assis sur un trône. Les aigles et la toison devaient plus tard y prendre place.

La minorité d'Alphonse VIII est signalée par des dissensions. Néanmoins le jeune roi, introduit furtivement dans sa capitale, y prend l'ascendant et impose la paix.

En 1197, Tolède se voit assaillie par les Maures et les repousse vaillamment. Renouvelée en 1205, leur attaque ne réussit pas mieux. En 1212, c'est dans les murs de Tolède que se réunit l'armée héroïque qui devait battre

Yusef aux navas de Tolosa. Partie de Tolède, elle y rentre en triomphe.

Saint Ferdinand, qui est surtout le roi de Séville, laisse pourtant à Tolède une trace éclatante de son passage. Il y jette les fondements de la cathédrale actuelle. Après lui, Alphonse le Sage embellit la ville et règle sur le méridien de Tolède ses tables astronomiques.

Sous le même règne, aux cortès d'Alcala, les députés de Tolède maintiennent contre Burgos leur droit de préséance, et se font donner une place à part, en face du roi.

En 1354, Tolède se déclare pour la reine Blanche amenée prisonnière dans ses murs, et appelle don Fadrique à son aide. Mais elle se soumet presque aussitôt. L'année suivante, elle dispute à ce même prince et à Henri de Transtamare l'entrée du pont de San Martin. Qu'ils entrent, s'ils veulent, par celui d'Alcantara. Mais don Pèdre arrive, et de nouveau Tolède se livre à lui. En 1366, elle rouvre avec joie ses portes à Henri. Don Pèdre, qui suit de près son frère, ne fait que traverser Tolède, en lui prenant des otages. Henri le rejoint à Montiel, et, après son affreuse victoire, revient trôner à Tolède.

En 1422, don Juan II la trouve divisée sur la forme de l'administration municipale. Il établit qu'elle sera régie, comme Burgos, par seize conseillers à vie, élus la moitié par la noblesse, la moitié par le peuple; ceux qui, dans l'intervalle, viendraient à mourir seraient rempla-

cés au gré de la couronne. Cette décision donne lieu à de plus grands troubles.

Plus tard, Tolède prend parti contre le connétable Alvar de Luna. La mort seule du favori put la ramener à une obéissance solide; solide pour un temps, car d'autres agitations succédèrent à celle-ci, pour ne s'apaiser que sous la main des Rois Catholiques. En 1477, Ferdinand et Isabelle vinrent à Tolède accomplir le vœu qu'ils avaient fait durant une guerre avec le Portugal, d'y élever, s'ils étaient vainqueurs, un couvent de l'ordre de Saint-François : ainsi naquit cette merveille, dont nous parlerons, *San Juan de los Reyes*.

Ce fut à Tolède, le 6 novembre 1479, que Isabelle mit au monde cette infortunée Jeanne qui fut la mère de Charles-Quint. Sa jalouse passion pour un mari trop indifférent lui coûta, dit-on, la raison. J'aimerais mieux croire qu'elle paya de ce prix l'honneur d'avoir donné Charles-Quint à l'Espagne et au monde. Nous verrons reparaître cette touchante figure dans l'histoire du soulèvement des communes. Cet épisode de l'histoire d'Espagne est la page la plus dramatique des annales de Tolède. Nous nous arrêterons devant le héros poétique de cette levée d'armes qui n'eut que le tort de venir avant le temps, mais où il se déploya de telles vertus, que la liberté moderne a pu, à bon droit, reconnaître dans Padilla le premier de ses initiateurs. Là-bas, devant nous, sous cette tour arabe de San Roman, le point le plus élevé de la ville, nous irons visiter la place aujourd'hui déserte où fut la maison de Padilla.

Mais de la même main qui brûlait l'humble berceau de la liberté espagnole, Charles-Quint relevait cet Alcazar gigantesque qui nous cache d'ici tout le centre de Tolède. Malgré tous les rois qui depuis l'empereur et avant lui y ont mis la main, l'Alcazar de Tolède est resté l'Alcazar de Charles-Quint.

Cependant les souverains de l'Espagne, qui à leur titre de rois de Castille avaient uni volontiers celui de rois de Tolède, reprenant plus volontiers encore celui de rois de Léon, ne conservaient plus l'autre que dans les documents où Tolède se trouvait intéressée. Mais presque jusqu'à nos jours, dans les cortès, les députés de la ville impériale ont gardé leur siége à part, et son ayuntamiento a retenu longtemps le privilége de se couvrir devant le roi.

Peu à peu cependant, et en conservant sa suprématie officielle, Tolède voyait avec douleur ses rois s'éloigner d'elle.

Ce n'étaient d'abord, nous l'avons dit, que de passagères infidélités. Mais à d'autres signes on sentait venir une décadence prochaine. D'abord avec les Arabes persécutés, puis avec les juifs livrés à l'inquisition, la richesse et le commerce qui la féconde avaient peu à peu abandonné Tolède. Ce qui lui restait de vie allait bientôt se retirer d'elle avec la royauté. Et cette fois ce n'était ni Séville, ni Ségovie, ni Burgos, ni Valladolid, ni Grenade, qui devaient succéder à Tolède, c'était Madrid. Cette ville, qui tenait alors si peu de place dans les destinées de l'Espagne, s'étendait sans bruit autour de ce vieux

château entouré de bois, où les rois de Castille aimaient à se reposer des ennuis et des fatigues d'une cour guerrière ou galante. Philippe II surtout, qui se plaisait sous ces froids ombrages, finit par y ensevelir la royauté elle-même, et, en 1563, déclara Madrid la capitale de l'Espagne.

Quel coup pour Tolède! Mais, à défaut de ses rois, il lui restait ses grands archevêques qui, durant tant de siècles, avaient disputé aux rois l'honneur de l'embellir. Les uns et les autres avaient fait de Tolède quelque chose de si grand, qu'il fallut encore à Madrid trois siècles entiers pour attirer à elle toutes ses splendeurs diverses. La grandesse suivit la royauté. Dépouillée successivement de tout ce qui faisait son éclat et sa force, Tolède tomba en langueur, et les plus généreux efforts de ses prélats, de ses habitants et de ses rois eux-mêmes, qui, de loin en loin, prirent en pitié sa détresse, ne servirent qu'à retarder une chute désormais inévitable. Tolède se changea en une espèce de désert, et ses édifices, devenus inutiles, commencèrent à se sentir frappés de cette mort intérieure et lente qui atteint le corps de l'homme quand l'âme a perdu son ressort. Tolède en arriva à ce point d'abandon que, en 1677, une reine s'y voit exilée. Cette grande capitale de l'Espagne était convertie en un lieu d'exil. Plus tard, quand la mort de Charles II amena la guerre de la Succession, l'armée de l'Autriche proclama l'archiduc à Tolède, et par un décret du 9 novembre 1710 le siége de la royauté fut reporté à Tolède; l'armée en prit le chemin. Mais un décret suffit-il ja-

mais à rendre la vie à ce qui n'est plus? Vainement Tolède se vit dotée d'un collége militaire qui occupe encore cet admirable hôpital de Cisneros que nous avons à nos pieds et qui, des bords du Tage, remonte vers l'Alcazar. Vainement un demi-siècle auparavant, Charles III avait-il réuni en une seule fabrique, la même dont la blanche enceinte se détache à notre droite, dans une vaste presqu'île du Tage, les armuriers jusqu'à lui dispersés dans de libres ateliers, tant d'efforts n'ont pu arrêter l'œuvre impitoyable du temps, et Tolède continue à mourir. De deux cent mille âmes, sa population est tombée à environ vingt mille; et, quand, chaque année, au 19 août, l'antique place de Zocodover voit revenir sa foire autrefois célèbre, au lieu de ces belles soieries qu'on venait y chercher de toute l'Espagne, que trouve-t-on? Quelques boutiques de jouets d'enfants ou de médiocre orfévrerie.

Le chemin de fer qui vient de frapper à sa porte réveillera-t-il l'antique cité endormie? Il y dépose bien des gens étonnés, et Tolède elle-même, à la vue de cette affluence inaccoutumée, va croire sans doute que le mouvement et la vie lui sont rendus. Je voudrais l'espérer aussi; mais je crains bien qu'aussitôt que la locomotive, un moment arrêtée devant le pont d'Alcantara, aura repris, le long du Tage, sa course vers Talavera, le silence ne recommence à régner dans la cité impériale. Le bruit même qui continuera à se faire à sa porte ne servira peut-être qu'à rendre ce silence plus mélancolique et plus saisissant. Seulement un plus grand nombre de cu-

rieux viendront troubler son repos séculaire. Ce sera beaucoup sans doute, si ceux qui veillent sur ses nobles ruines en deviennent plus attentifs à les garder et à les défendre.

II

COURSES DANS TOLÈDE

L'hôpital du cardinal Tavera. — Mausolée du Cardinal. — La *Puerta del Sol*. — La place de *Zocodover*. — Les rues de Tolède. — L'ayuntamiento. — La maison des *Toledos*. — Le quartier des juifs. — Les deux synagogues : le *Transito, Santa Maria la Blanca*. — Le couvent de *San Juan de los Reyes*. — Vue sur le Tage. — Pont de *San Martin*; son histoire. — Ruines du palais de don Rodrigue ; le bain de la *Cava*. — Les *Cigarrales*. — La Porte du *Cambron*. — Esplanade extérieure ; statues des rois goths. — La *Casa del Nuncio*. — Les deux portes de *Visagra*. — La tour de *San Roman*. — La minorité d'Alphonse VIII. — Le *Cristo de la Luz*.

Je voudrais que ce rapide coup d'œil jeté sur Tolède eût donné au lecteur le désir de me suivre à travers ses rues, et de visiter avec moi ce qui reste de ses anciens monuments. A chacun de ses palais, de ses couvents, à chacune de ses églises, de ses pierres, pour ainsi dire, se rattache un épisode de l'histoire que l'on vient de résumer. C'est en respirant cette poussière immortelle que l'on pénètre mieux au sein des âges reculés. Tout ce livre est le résultat de mes impressions préparées et renouvelées par des études sincères et approfondies.

On a vu que le Tage, entourant la ville presque entière, ne laisse d'accès vers elle que du côté du nord. C'est donc par le nord que l'on entre à Tolède. On arrive sans presque s'en douter jusqu'au pied de ses remparts, puis tout à coup on la voit se dresser sur son rocher, comme un homme d'armes sur son bastion. Pour le voyageur qui a suivi la route d'Aranjuez, le premier édifice qui annonce l'approche d'une ville importante, c'est l'hospice élevé en dehors de Tolède par le cardinal Jean Tavera.

Ce grand prélat, chargé par Charles-Quint de gouverner l'Espagne pendant ses courses en Allemagne, conçut, en 1541, la pensée de ce vaste établissement; mais il mourut en 1545, et l'œuvre, lentement poursuivie, ne fut guère terminée qu'en 1624. C'est une vaste masse carrée dont la façade principale regarde les ruines romaines. L'aspect en est imposant. On est introduit d'abord dans une cour immense coupée en deux par une double colonnade qui supporte une terrasse. Cette avenue de colonnes conduit à la chapelle, dont le seul ornement est le tombeau, placé au centre, du cardinal Tavera. C'est le dernier ouvrage de Alonso Berruguete, qui, comme le fondateur lui-même, mourut avant d'avoir achevé ce chef-d'œuvre. Il y travaillait depuis deux ans, lorsque, en 1501, la mort fit tomber le ciseau de ses mains, dans une salle voisine récemment terminée. Les quatre vertus cardinales, qui siégent aux angles du monument, ont un caractère de molle élégance qui fait douter qu'elles soient bien du même génie qui a semé de

si sévères bas-reliefs les flancs du mausolée. Charles-Quint, sur la demande que le cardinal lui en avait adressée, lui avait permis de se faire enterrer dans la cathédrale, en face du cardinal Mendoza. Mais, la permission obtenue, il n'en profita pas, et préféra une simple dalle dans la chapelle de son hospice. Était-ce orgueil ou modestie ?

En sortant de l'hôpital Saint-Jean, on suit une allée de jeunes arbres et on rejoint la route qui aboutit, par une pente assez pittoresque, à la *Puerta del Sol.* C'est par une porte arabe que le voyageur entre dans Tolède ; et, dès le premier pas, nous allons trouver ici un témoignage de ce singulier mélange, œuvre des conquêtes successives. Cette porte, d'un caractère original et qui nous en rappelait une autre de l'Alhambra, peut bien remonter au douzième siècle. Mais ici, comme à Grenade et partout, sur le monument arabe le génie chrétien a mis son empreinte. C'est une scène sculptée en bas-relief, destinée à retracer un acte de sévère justice du saint roi Ferdinand. Ce doux cousin de notre saint Louis eut, comme le fils de Blanche de Castille, ses jours d'inexorables sentences. Un alguazil mayor ayant outragé deux nobles dames, celles-ci allèrent s'en plaindre au roi, qui fit trancher la tête au coupable, et aujourd'hui encore on les reconnait dans le bas-relief debout et portant sur leur tête un plateau où repose toute sanglante la tête de l'alguazil.

Nous franchissons la porte, et, en continuant de monter, nous arrivons bientôt dans la place de *Zocodover.*

Ce nom, si souvent répété dans les annales de Tolède, fait attendre au moins un vaste emplacement. Cette place de Zocodover, la principale de Tolède, et le théâtre ordinaire des fêtes et des émeutes populaires, est plus jolie que grande. Elle forme un quadrilatère planté d'arbres. Quelques groupes silencieux de gens du peuple que j'entrevois à ma gauche, derrière les piliers d'une espèce de galerie, ne troublent guère la solitude de cette place, autrefois si animée.

A l'angle de la galerie dont je viens de parler, commence une rue ou plutôt une rampe qui se dirige vers l'Alcazar. Sur cette rampe s'élèvent, en face l'une de l'autre, les deux meilleures auberges de Tolède, et quelles auberges pour une telle ville! Elles témoignent du petit nombre de visiteurs qu'attire Tolède, et on se sent un peu plus fier d'y être venu. D'ailleurs, pressé de tout voir, sait-on bien où l'on dort et ce que l'on mange?

Lorsque, pour la première fois, on met le pied dans les rues de Tolède, ce qui d'abord vous saisit au cœur, c'est le sentiment de l'abandon et de la misère : des maisons qui semblent vous menacer de leur chute, et presque personne sur votre chemin. La rue principale, celle qui mène à l'ayuntamiento et à la cathédrale, la rue marchande, comme nous disons, n'est guère plus animée que les autres. Elle est formée d'une double rangée de boutiques basses et obscures, parmi lesquelles on a quelque peine à distinguer celles où se fabriquent ces fameux massepains de Tolède qu'il est encore d'usage d'offrir à ses amis, aux fêtes de Noël.

De cette rue je tombai plutôt que je n'entrai dans une autre, et de celle-ci dans une troisième qui aboutit brusquement, et par deux ou trois marches, à un vestibule dont les riches sculptures s'emparent tout à coup de votre attention. C'est une des portes de la cathédrale. Je traversai, comme une vision, ce monument admirable qui veut une étude à part ; et, sortant par une autre porte, la *porte des Lions*, je me trouvai sur une place où trois édifices appelaient à la fois et intéressaient mon regard. Derrière moi la cathédrale, en face l'archevêché que rattache à l'église un pont étroit, et dans le fond, à ma gauche, l'ayuntamiento.

Ce monument, surmonté de deux tours gréco-romaines, reliées entre elles par un vaste balcon que couronne un portique de neuf arceaux, a de la grâce et de la légèreté. Le plan en fut donné par Georges Théotocopuli, le fils du Greco, et l'édifice fut achevé en 1618. Je lus avec émotion, sur la façade du nord, une inscription en vers dont voici la traduction :

« Nobles et sages magistrats qui gouvernez Tolède, dépouillez, en montant ces degrés, vos affections, la cupidité et la peur. Oubliez, pour l'avantage de tous, vos intérêts particuliers, et, puisqu'on a fait de vous les piliers de tant de riches maisons, soyez fermes et droits. »

Ces trois édifices qui l'environnent tout entière, la cathédrale, l'archevêché et l'ayuntamiento, prêtent à cette place un air de grandeur qui fait illusion. Aisément on se croirait dans l'ancienne Tolède, un jour où tous ses

habitants en seraient sortis pour aller au-devant de quelque armée musulmane.

Laissant à ma droite l'ayuntamiento, je gravis péniblement une ruelle escarpée qui traverse la cour d'une maison ruinée, et, par une route basse et obscure, m'introduit dans une autre place. Je m'arrête à contempler, sur une façade à demi écroulée, une grande porte gothique curieusement travaillée. C'est la porte, c'est la maison des *Toledos*. Cette porte magnifique est aux trois quarts murée, et on n'y a laissé qu'un étroit passage pour pénétrer dans l'intérieur. C'est encore trop à ce qu'il semble pour le triste logis qui a succédé à ce glorieux palais. Mais elle est donc éteinte, la race illustre des Toledos, qu'elle laisse tomber ainsi, pierre à pierre, ce qui reste encore du premier palais qu'elle eut en Espagne! « Que Dieu garde à jamais, dit une inscription latine, lisible encore sur la porte, ton entrée et ta sortie! » Qui sait? la protection divine, qui ne se mesure pas aux grandeurs d'ici-bas, a peut-être déjà passé sur l'humble fortune qui s'abrite aujourd'hui derrière le portail abandonné.

En me livrant à ces réflexions, j'arrivai devant une église dont la tour moresque m'attirait depuis un moment déjà : c'était *Santo Tomas*. L'église est petite, mais dans de jolies proportions. Elle a d'ailleurs un trésor unique, je veux dire le chef-d'œuvre du Greco, les *Funérailles du comte Orgaz*. Nulle part le génie du pauvre insensé n'est resté marqué d'une manière plus saisissante. Ce que j'appellerais la partie humaine de ce tableau, c'est-à-dire le mort et ceux qui l'entourent, est

admirable. Toutes ces têtes sont vivantes; tous ces personnages sont groupés avec beaucoup d'art, et la distribution de la lumière fait heureusement ressortir l'unité de l'ensemble. Mais rien de cet art savant ne se retrouve dans la partie supérieure de l'œuvre. Le ciel est un chaos de nuages où semble se refléter le désordre du cerveau du peintre. Au reste, les ténèbres visibles dans lesquelles est placé ou plutôt enseveli ce tableau ajoutent encore à l'effet étrange de la double scène dont il se compose. Mais passons; nous aurons plus d'une fois, dans Tolède, l'occasion de retrouver Théotocopuli.

Je me remis donc en route, et, suivi du regard étonné des rares passants que je rencontrais, ou de l'ironique sourire de quelques habitants que, de loin en loin, le bruit de mes pas attirait sur le seuil de leurs maisons branlantes, j'atteignis le quartier des juifs, la Juiverie, comme on dit encore en Espagne. Il n'y a pas de juifs à Tolède, et, à voir leurs masures chétives, en se souvenant d'ailleurs dans quelle apparence misérable ils ont toujours aimé à dérober leur mystérieuse puissance, on se demande si jamais ce quartier a eu meilleure mine. Il est cependant permis de croire que les portes étaient plus solides. Au surplus, une grande partie de ce faubourg a été démolie et remplacée par une esplanade qui suit le cours du Tage. Lorsque, appuyé au parapet qui domine le fleuve, on se retourne vers ce qui reste de la Juiverie, on trouve à ces maisons éventrées je ne sais quel air de superstitieuse horreur. Ce n'est pas sans une sorte de défiance que le regard s'enfonce dans ces

obscurs détours qui ne mènent sans doute qu'à de misérables caveaux. Mais les pierres gardent longtemps quelque chose des idées qui ont circulé autour d'elles. De ces sinistres ouvertures une surtout me préoccupait. On l'a fermée de deux planches pour prévenir les accidents. C'est tout ce qui reste, avec quelques arceaux en ruine, du palais de Samuel Lévi, le fameux trésorier de don Pèdre, devenu plus tard le palais du marquis de Villena. Encore une figure à peindre, ce marquis de Villena, prince savant à une époque où les particuliers mêmes ne l'étaient guère. Le caractère hardi de ses études et sa mystérieuse liaison avec Samuel Lévi devaient naturellement émouvoir les imaginations populaires. Les noms unis de Samuel Lévi et de Enrique de Villena planent encore sur ces souterrains, où l'un, dit-on, cachait ses trésors, l'autre ses opérations magiques.

Je reprends ma course par les rues, mais sans me défaire du souvenir de Samuel Lévi. Quoi de plus simple, ayant à visiter deux synagogues : le *Transito* et *Santa Maria la Blanca?* Celle-ci se présente la première. C'est un délicieux édifice arabe; il consiste en cinq nefs séparées, d'orient en occident, par trente-deux piliers octogones qui supportent vingt-huit arcs en forme de fer à cheval. N'était la vive lumière qui remplit l'édifice et en laisse mesurer la médiocre étendue, on se croirait dans la mosquée de Cordoue.

Santa Maria la Blanca n'a pu être, en effet, qu'une mosquée sous sa forme première. Ce fut ensuite une synagogue jusqu'en 1405, époque à laquelle, devenue

une église, elle fut inaugurée par san Vicente Ferrer en personne. Un siècle après, le cardinal Siliceo y annexait un monastère qui ne s'ouvrait qu'aux courtisanes repenties. Ce voisinage n'était pas pour plaire longtemps aux saintes filles que la vocation y avait amenées. Elles demandèrent à être relevées de cette condition. Rome s'y refusa; mais peu à peu les nonnes manquèrent, et le couvent fut supprimé. L'église devint un simple oratoire converti plus tard en une caserne dont on fit, pour sauver l'édifice... un magasin. L'Espagne enfin a eu honte et a fait un pas de plus. Santa Maria la Blanca, lavée, balayée, un peu restaurée, étayée du moins, a été classée au nombre des monuments historiques. Elle occupe le centre d'une cour où poussent quelques arbres : c'est encore par là une mosquée.

Autre a été la destinée du *Transito*. C'est aussi une création du génie arabe, mais qui vint au monde pour être une synagogue. Bâti en 1366, deux ans avant la mort de don Pèdre, dès 1494, le Transito devenait une chapelle de l'ordre de Calatrava, sans effacer pourtant de ses murailles le nom et la pensée de Samuel Lévi, son généreux fondateur.

Le Transito ou le *Benito*, car il a ces deux noms, est un quadrilatère de soixante-seize pieds de long sur trente-quatre de large, et quarante-quatre de hauteur jusqu'à la naissance de la voûte. Il ne forme qu'une nef. Tout alentour court une frise en feuilles de vigne délicatement travaillées, arrêtée par une bordure d'inscriptions empruntées à l'Écriture sainte ; au-dessous et sur

les quatre faces du temple se déroulent cinquante arceaux d'un art merveilleux, reposant sur des colonnes en saillie. Une toiture de cèdre couronne l'édifice.

On lit derrière l'abside : « C'est ici le sanctuaire qui fut consacré dans Israël, la maison qu'édifia Samuel, et la tour de cèdre qu'il éleva pour lire la loi écrite et les lois décrétées par Dieu, et destinées à éclairer les intelligences de ceux qui cherchent la perfection. »

Ailleurs, sur une pierre mutilée, après un cri de désespoir sur cette dernière captivité dont nul ne semble appelé à ramener les juifs dans la patrie perdue, on lit une longue histoire de ce temple et de son origine. J'en détache quelques lignes :

« Le jour où se fabriqua cette maison fut grand et agréable aux juifs, qui, attirés par la renommée, accoururent des extrémités de la terre pour voir s'il s'élèverait sur nous quelqu'un qui fût pour nous comme une tour inexpugnable, et qui eût la perfection de l'entendement pour gouverner notre république. Ce sauveur ne se trouve pas parmi nous qui habitons de ce côté. Mais parmi nous s'éleva Samuel pour nous venir en aide, et Dieu fut avec lui et avec nous. » — Viennent ensuite des bénédictions pour le roi don Pèdre, qui étendait sur la race proscrite une partie de la faveur accordée par lui à son trésorier.

A la porte du Transito, et dans une première enceinte fermée, on voit encore, comme à Santa Maria la Blanca, le puits où, avant d'entrer dans la synagogue, les juifs puisaient l'eau de leurs ablutions.

Ce furent les rois catholiques qui donnèrent le Tran-

sito aux chevaliers de Calatrava, en échange d'un oratoire qu'ils leur avaient pris à Santa-Fé.

En quittant ce triste quartier, on arrive en présence d'un édifice qui réveille bien autrement le souvenir de Ferdinand et d'Isabelle. Une rampe assez rude m'avait amené devant la haute enceinte de *San Juan de los Reyes*. Ces rois, ce sont les rois catholiques. Une chose avait d'abord captivé mon attention. C'était un assez grand nombre de chaînes suspendues à la muraille. Ces chaînes étaient celles des captifs chrétiens qui, à la prise de Grenade, se trouvèrent, dit-on, dans les prisons de Boabdil. Il y a quelques années, un gouverneur de Tolède eut l'idée sacrilége de détacher une partie de ces glorieux trophées pour forger des dossiers aux bancs de pierre d'une promenade voisine. Un heureux hasard de la politique amena le changement de ce magistrat, avant qu'il eût achevé son œuvre barbare. Qu'on dise maintenant que la mobilité dans les fonctions publiques n'a pas son bon côté !

Saint-Jean des Rois est assurément une des merveilles de l'Espagne. Il l'est encore, même après l'incendie qui, à l'époque de l'invasion française, le laissa dans l'état déplorable où je l'ai vu.

Élevé sur une éminence, ce couvent domine à l'est un vaste côté de la ville, et au midi une partie de la vega de Tolède, le cours du Tage et les montagnes qui se dressent sur la rive gauche du fleuve. Bâti, nous l'avons dit, à l'occasion d'un vœu que les rois catholiques firent pendant une guerre avec le Portugal, il était déjà terminé ou du

moins habité en 1476. L'église, qui ne fut achevée qu'environ trente ans plus tard, offre une incroyable richesse de détails. Elle forme une seule nef terminée par deux énormes piliers. Chacun de ces piliers supporte une haute tribune d'un prodigieux travail. Le balcon de ces tribunes, sculpté à jour, tourne avec grâce autour des piliers.

Les sculptures du cloître ne sont pas moins remarquables. Le côté du midi est détruit, et ses admirables débris jonchent encore le sol. Je sais un pays où en quelques mois on les verrait pieusement ramassés, remis en place, restaurés. Pourquoi l'Espagne ne seraitelle pas aussi ce pays-là?

Le reste du couvent a été converti en un musée où l'on a réuni tout ce qui a pu être sauvé à Tolède de la dévastation de 1835. Il n'y a là aucun de ces chefs-d'œuvre dont un seul suffit pour qu'un musée existe, mais quelques toiles qui ont de l'intérêt. A combien de têtes de moines n'ai-je pas demandé si l'une d'elles s'était appelée dans ce monde fray Gabriel Tellez? Mais aucune ne s'est animée pour me dire : — Je suis l'auteur du Convié de Pierre, et l'Espagne ignore encore les traits de ce charmant poëte.

De Saint-Jean des Rois, en quelques pas je pouvais sortir dans la campagne par la porte du *Cambron;* mais quelques pas aussi m'amenaient au bord du Tage, et le Tage, surtout en cet endroit, on ne le quitte pas aisément. Par un sentier escarpé et bordé de ruines, je descendis à un chemin de ronde qui suit le cours du fleuve.

Sa berge, très-escarpée en cet endroit, est couronnée d'un solide parapet. Là seulement, je respirai de toutes les poussières que je venais de traverser. J'avais à ma gauche le pont de San Martin, à ma droite quelques murailles écroulées qui furent, dit-on, le palais du roi Rodrigue, et devant moi, de l'autre côté du Tage, ces vergers en amphithéâtre qu'on appelle les *cigarrales*.

Ce pont de San Martin, construit en pierre de taille, et élevé au-dessus du Tage d'environ soixante-quinze pieds, s'étend ,entre deux masses de rochers, sur une longueur de cent quarante pieds. Il n'a que trois arches, encore le fleuve ne passe-t-il que par celle du milieu, beaucoup plus large que les deux autres. A chaque extrémité, se dresse une forte tour de défense. Le pont, dans sa forme actuelle, remonte au règne de Charles II. Incendié et détruit, au milieu du quatorzième siècle, par Henri de Trastamare, à l'époque où ce prince assiégeait Tolède, il avait été réparé une première fois par Pedro Tenorio, un de ces grands archevêques qui ont fait pour Tolède presque autant que ses rois.

A l'une de ces reconstructions successives se rattache une anecdote piquante. Le pont achevé allait être mis à l'épreuve, quand l'architecte s'aperçut d'une erreur dans ses calculs, qui, à l'essai, devait amener la chute de l'arche principale. Je laisse à penser s'il dormait la nuit qui suivit cette découverte. Sa femme, le voyant si agité, finit par lui arracher son secret. Elle ne dit rien; mais, lorsque enfin il se fut endormi, elle se releva sans bruit, et alla de sa main mettre le feu à l'échafaudage qui sou-

tenait encore les arches; celles-ci s'écroulèrent, et l'honneur du mari fut sauvé.

Je remontai du pont vers le palais de don Rodrigue. Si ces blocs de murailles, liés par un ciment indestructible, révèlent une haute antiquité, peut-on cependant y reconnaître les ruines d'un palais? Il faut, de toute nécessité, s'en tenir à la tradition : cette même tradition raconte que les jardins de ce palais descendaient par une suite de terrasses jusqu'aux eaux mêmes du Tage, et une jolie tour arabe qui, en ce lieu même, se mire dans le fleuve, serait un reste de ces bains où se baignait, avec ses compagnes, la fille du comte Julien; mais ne serait-ce pas cette tour qui aurait donné l'idée de chercher dans le voisinage le palais de don Rodrigue, à moins qu'on ne veuille que le voisinage du palais ait été la cause qui a fait prêter à la tour cette romanesque origine? Les gens qui partout font la guerre à la poésie prétendent, et je crains bien qu'ils n'aient raison ici, que cette tour marquait simplement l'éperon d'un pont écroulé, de l'un de ceux, sans doute, auquel a succédé celui de San Martin. La tour arabe est d'un charmant effet, et, au soleil couchant, elle n'a besoin d'aucune tradition qui l'embellisse.

Mais passons le fleuve dans la direction de cette tour, à laquelle les pêcheurs viennent rattacher leurs barques, pendant que les blanchisseuses étendent alentour leurs haillons sur le sable, et remontons du regard la pente adoucie de l'autre rive. Elle est couverte, à perte de vue, de ces vergers dont je parlais tout à l'heure. Ces vergers,

qui, à Séville, s'appellent des *huertas*, et à Grenade *carmeles*, se nomment, à Tolède, des *cigarrales*. Mais, à Séville, une main intelligente verse aux huertas l'eau des norias; à Grenade, les sources jaillissantes qui descendent de la Sierra Nevada enchantent les carmeles de leur murmure; à Tolède, les cigarrales n'ont guère que l'eau du ciel pour se désaltérer. Il y en a environ deux cents, et on fait remonter leur origine aux Arabes, dont on sait la douce passion pour les jardins. Le cigarral, habituellement fermé d'un petit mur de pierres sèches, se compose de quelques allées d'arbres avec une petite maison au centre, seul asile contre la chaleur. Ces arbres sont des oliviers, des amandiers, surtout des abricotiers. Les abricots de Tolède! Les Espagnols prononcent ce mot avec une expression sensuelle qui, plus d'une fois, m'a fait douter de leur frugalité proverbiale. On y croit, il est vrai, aussi peu, en les entendant parler des pêches d'Aragon et des melons de Valence. Rien, à mon gré, ne donne mieux l'idée des cigarrales de Tolède que les bastides de Marseille. C'est ce même aspect de pâle verdure ; c'est, dans l'été, la même poussière dévorant un maigre feuillage. Mais d'où est venu à ces enclos ce nom un peu étrange? Voilà ce que j'ai vainement cherché. Ce dont on ne peut douter, c'est qu'ils font la joie des habitants de Tolède. On y va le soir respirer un air plus frais. Tirso de Molina y fait raconter ses nouvelles. Deux poëtes dramatiques ont écrit des comédies qui ont pour titre le *Marquis del Cigarral*, et que Thomas Corneille à imitées. Dans une de ces comédies, un

valet prétend que son maître ronfle si fort, qu'on l'entend de Tolède. A part l'exagération comique, cette plaisanterie dit bien que Tolède n'est pas plus loin de ses cigarrales que Marseille de ses bastides.

Mais revenons à la porte du Cambron. Cette porte, fondée à l'origine par le roi Wamba, de gothique d'abord, devint arabe. Rebâtie par Philippe II en 1576, c'est aujourd'hui un monument de la Renaissance, assez sombre d'aspect. Pour sortir dans la campagne, il faut traverser une espèce de réduit carré avec une tour à chacun de ses angles. On se trouve alors sur un boulevard planté d'arbres, où se dressent, de distance en distance les statues en pierre des rois goths. Ces statues, plus grandioses que belles, et déjà rongées par le soleil, ressemblent à celles que l'on voit sur la place du palais de Madrid. En allant de l'une à l'autre, je suivais le boulevard extérieur, ayant Tolède à ma droite, et à ma gauche, plus bas, dans une vallée profonde et bien cultivée, la fabrique d'armes, la basilique de Léocadie et les ruines romaines, trois choses qui devaient être l'objet d'une de mes prochaines excursions. Cette fois, je n'étais sorti de la ville par la porte de Cambron que pour y rentrer par celle de *Visagra*. Mais entre ces deux portes, quel est ce vaste édifice relativement moderne, qui, renfermé dans Tolède, domine majestueusement la muraille, c'est la *Casa del nuncio*, la maison du nonce. On appelle ainsi l'hospice des fous. Quoi! cet établissement célèbre dont il est parlé dans le Don Quichotte? Non, celui qui a succédé à la maison que nomme Cervantes. Voici l'his-

toire de l'un et de l'autre. Un saint homme, nonce du pape, en 1480, eut l'idée de consacrer une partie de sa fortune à doter Tolède d'un hôpital de fous et d'enfants trouvés. Le pape accorda les bulles, et l'hôpital, établi dans la maison même du nonce, reçut, dès 1483, trente-huit de ces malheureux et quelques enfants abandonnés. A la fin du siècle dernier, le cardinal Lorenzana, ému du même sentiment de charité chrétienne, transporta l'établissement au nord de Tolède, mais en l'agrandissant, et c'était l'édifice que j'avais sous les yeux. L'autre, celui de Cervantes, était une maison beaucoup plus modeste, dont j'eus grand'peine à découvrir l'entrée, au fond d'une ruelle étroite, et qui est redevenue le logis d'un particulier. L'hospice du cardinal Lorenzana, commencé en 1790 et achevé en 1793, est un bel et vaste édifice régulier, composé de deux corps d'architecture gréco-romaine, et dont l'aspect lumineux n'annonce en rien les misères qu'il est destiné à recueillir et à soulager. La distribution intérieure est digne de ces magnifiques dehors et peut servir de modèle. Par un heureux hasard, dans lequel, on aime à le croire, la justice a fait autant que l'habitude, l'hospice des fous de Tolède continue à s'apppeler la *Maison du nonce*.

Tout en m'entretenant de ces prodiges de la charité, j'étais arrivé devant l'ancienne porte de Visagra : la nouvelle, celle par où l'on entre aujourd'hui, est un peu plus loin; mais celle-ci mérite qu'on s'arrête à l'examiner. C'est une gracieuse tour arabe, entre deux autres moins hautes et moins ornées. Elle est percée de trois

arceaux en fer à cheval; celui du milieu formait l'entrée. Au-dessus s'ouvrent des meurtrières couronnées de créneaux qui, plus larges que ceux de la muraille, s'y relient en s'en distinguant par plus d'élégance et de légèreté. Une tradition raconte qu'Alphonse VII fit, par cette porte, son entrée dans Tolède, et une autre ajoute que le lendemain la porte fut murée. Quant à ce nom de Visagra, il a fait le désespoir de bien des érudits. Vient-il de *via sacra*, ou des mots arabes *bab y shara* (porte de la campagne), ou *bab sagra* (porte merveille)? J'eusse aimé mieux savoir pourquoi cette porte est aujourd'hui fermée. Il y a là quelque piquant mystère des mœurs ou de l'histoire qui nous en apprendrait plus que l'étymologie du nom. Il fallut se résigner, et rentrer dans Tolède par la porte nouvelle, œuvre du milieu du onzième siècle, et qui, resserrée entre deux fortes tours, n'a rien de la grâce de l'ancienne. Elle s'ouvre, du reste, comme la porte du Cambron, sur une espèce de place d'armes que gardent, du côté de la ville, deux autres tours terminées en pyramides.

Après avoir marché quelques minutes, j'entrevis par-dessus les maisons la charmante tour de San Roman. Je me trouvai bientôt devant le portail de cette église, la plus ancienne paroisse de Tolède, et le théâtre d'une scène piquante de son histoire. Permettez-moi de vous la raconter.

Le roi Alphonse VIII n'avait que onze ans, et pendant sa minorité le royaume obéissait au roi de Léon. Profitant de l'occasion, les grands se fortifièrent chez eux; et

Fernando de Castro tenait Tolède en son pouvoir. Mais la Castille mécontente fit avertir le jeune roi de quitter l'asile où il était et de revenir dans ses États. Ceux des seigneurs qui lui étaient restés fidèles ne virent pas un obstacle dans son jeune âge. Il partit donc avec une escorte de cent cinquante cavaliers que lui donnèrent les gens d'Avila, « faible armée, dit Mariana, pour mener à fin de si grandes choses, et pour recouvrer un royaume dont les grands avaient usurpé la plus grande partie, et dont le roi de Léon occupait le reste par ses garnisons. » « Mais, ajoute Mariana, il n'y a rien de plus sûr dans les troubles civils que de se presser. » On résolut de commencer par Tolède. Il était peu probable que Fernando la livrât de bonne grâce. Au fond, il ne pardonnait pas à ceux qui lui avaient retiré la tutelle du jeune roi, se bornant, toutefois, à excuser ses résistances par l'âge de ce prince. Mais il avait contre lui, à Tolède, même, un parti puissant, et à la tête de ce parti un homme qui s'était fait un grand nom, en restaurant à ses frais l'église de San Roman. Il y avait ajouté une tour qui était moins un clocher qu'une citadelle. Cet Esteban Illan sortit secrètement de Tolède, et, y ramenant le roi déguisé, l'introduisit dans la tour de San Roman. Le lendemain, les habitants de Tolède furent bien étonnés de voir l'étendard royal flotter sur l'église et d'apprendre que le roi était dans leurs murs. Dans le premier moment, on courut aux armes, sans savoir pourquoi ; mais bientôt, la majesté royale faisant son effet ordinaire, le plus grand nombre se rangea du côté du roi. Don Fernando

gagna la frontière du pays maure, et tout le peuple, convaincu qu'il venait d'échapper à un grave danger, cria *Vive le roi!* Quelques-unes des circonstances de ce dramatique épisode se retrouvent dans une comédie de Lope de Vega, sur laquelle nous aurons occasion de revenir ailleurs.

Voilà un souvenir très-chrétien; mais comment se refuser à écrire, en voyant San Roman, que cette église commença par être une mosquée? Dans le siècle dernier, on y lisait encore l'inscription suivante : « La prière et la paix sur notre seigneur et prophète Mahomet, que tous les fidèles, en se couchant pour dormir, pensent à l'Alfaqui Abdala et se recommandent à lui. Ils n'entreront pas dans une bataille qu'ils n'en sortent avec la victoire, et, quelques combats qu'ils livrent aux chrétiens, celui qui lavera sa lance dans le sang infidèle, et qui sera mort, ce jour-là, ira vivant et sain, et les yeux ouverts, au paradis, et jusqu'à la quatrième génération, ses successeurs seront pardonnés. »

En me rapprochant de Zocodover, qui devait être le terme de cette première course, j'allai, par un dédale de rues étroites qui montent et descendent, frapper à la porte d'un petit monument qui a gardé, plus encore que San Roman, l'empreinte du génie arabe : Le *Cristo de la Luz*, le Christ de la lumière. C'est une mosquée en miniature, et du premier temps de l'architecture moresque. Au onzième siècle, il y avait là un ermitage avec un christ au-dessus de la porte. Construit en dehors des murs, cet ermitage s'y trouva renfermé, lorsque

Wamba éleva autour de Tolède une nouvelle enceinte. La tradition raconte que, passant un jour devant la porte, un juif porta dans le flanc du christ un furieux coup de lance. Le sang aussitôt jaillit de la blessure, ce que le juif ayant vu avec terreur, il confessa son crime et se fit chrétien. Cette légende, qu'on raconte encore d'une façon moins poétique, donna grand crédit au lieu et à l'image. Après la conquête de Tolède, les Maures firent de l'ermitage la mosquée qui survit aujourd'hui. Mais une autre tradition ajoute que, durant toute leur domination, la lampe continua à brûler dans un coin du sanctuaire, et qu'à l'époque où les chrétiens rentrèrent dans la ville le cheval qui portait le Cid s'agenouilla devant la porte, sans vouloir se relever, ni passer outre. Ce qui paraît du moins authentique, c'est qu'Alphonse VI y entendit la première messe. Une vieille inscription en témoigne, et mieux encore une croix de bois attachée à la voûte : c'était celle que portait sur son bouclier le héros qui venait de reconquérir Tolède.

III

COURSES AUTOUR DE TOLÈDE

Toutes les époques se confondent dans Tolède. — Les ruines romaines ; l'amphithéâtre, etc. — Sainte Léocadie ; sa vie et sa mort. — Les trois églises qui portent son nom. — La basilique. — Apparition de la sainte à l'archevêque Ildephonse. — Ses reliques. — Les conciles de Tolède. — Caractère politique et religieux de ces conciles. — Description de la basilique. — Souvenirs historiques. — Le christ de la *Vega*. — Sa légende. La fabrique d'armes blanches. — Ses transformations. — Son organisation actuelle ; ses produits.

Le lecteur me demandera peut-être pourquoi je n'ai pas cherché à établir dans mes explorations un ordre chronologique. Quoi de plus simple, en effet, que de passer des Romains aux Goths, des Goths aux Arabes et de ceux-ci aux rois de Castille ? Mais Tolède est-elle, en effet, si bien morte, qu'il ne s'agisse plus que de la disséquer méthodiquement comme un cadavre, et d'interroger, le scalpel en main et selon la méthode scientifique, chaque fibre que la vie a successivement fait vibrer en elle ? Il vaut mieux, je crois, essayer de la faire revivre

et de la surprendre dans le poétique pêle-mêle de ses éléments divers. Le lecteur, peut-être, me saura gré de la lui présenter comme elle se montrait à moi-même, mélange original, confus, saisissant, d'une triple civilisation où le Goth heurte le Romain, où l'Arabe coudoie le Juif, où à côté de l'église se dresse la mosquée, où sur le cirque s'élève la basilique, où une date couvre l'autre sans l'effacer, où les siècles, les races, les religions, s'entrechoquent ou se fondent, où, à chaque pas enfin, le passé jaillit à travers le présent, comme j'ai vu souvent dans les rues de Grenade une source jaillir tout à coup et soulever les pierres sous le pied du passant.

Aujourd'hui cependant le hasard fera que le cours de notre promenade se trouvera d'accord avec la logique et avec la succession des temps. Nous allons trouver sur notre chemin d'abord les ruines romaines, puis la basilique de Sainte-Léocadie, et enfin la fabrique d'armes blanches.

Quand on sort par la porte de Visagra, en abaissant ses regards sur la plaine à droite, on aperçoit çà et là quelques monticules, puis une enceinte qui laisse encore reconnaître les contours d'un dessin arrêté. C'est tout ce qui reste des monuments que Rome éleva dans Tolède. On se demande avant tout où était cette fameuse cave d'Hercule dont j'ai raconté ailleurs, d'après le Romancero et les chroniques, la singulière légende; mais il n'en reste aucun vestige, et, il faut l'avouer, si elle a existé, on ne sait pas bien encore où elle a existé.

Tenons-nous-en donc sur ce point aux récits des poëtes : en fait d'origines c'est souvent le plus sage.

En se rapprochant du Tage, le terrain s'élève un peu et forme une petite éminence occupée par un faubourg assez misérable appelé *los Covachuelos*. La plupart de ses maisons chétives sont adossées à d'inégaux débris de ciment romain. Dans ces blocs percés d'ouvertures irrégulières les antiquaires ont cru reconnaître les restes d'un ancien théâtre.

De Covachuelos aux ruines plus authentiques de l'amphithéâtre, il n'y a que deux pas. Mais auparavant je m'arrêterai devant d'autres débris qui, de l'avis des mieux informés, auraient été ceux d'un temple ou d'une naumachie. Ce doute suffit pour donner une idée de ce que peuvent être ces ruines. Quant à celles de l'amphithéâtre, qu'on nommait aussi le grand cirque, la discussion n'est pas possible. La tradition et les historiens s'accordent à dire que, au commencement du dixième siècle, il existait encore tout entier. Le génie dévastateur des Arabes s'arrêta devant cette masse imposante et la respecta longtemps, mais il ne devait pas, hélas! la respecter toujours.

En 914, le valid qui commandait dans Toleitola pour Abder-Ahman II voulut secouer le joug du kalife et se déclara indépendant. Le kalife rassembla une armée et vint mettre le siége devant la ville. Le rebelle se défendit vaillamment. Le kalife campait dans la véga, où il était tenu en échec par le valid, qui avait établi ses avant-postes dans le cirque romain. Abrité derrière ce boulevard redou-

table, il faisait de là de fréquentes sorties. Il fallait donc commencer par assiéger le cirque, et il n'y avait qu'une manière de le prendre, c'était de le démolir. Les arceaux tombèrent l'un après l'autre, la ville à son tour fut emportée, et les rebelles se soumirent. Mais le pauvre cirque avait d'avance payé les frais de la guerre, il n'en restait à peu près que ce que l'on voit aujourd'hui, c'est-à-dire moins encore qu'il ne reste de celui d'Italica. Plus tard, au milieu de ces ruines, et de ces ruines sans doute, on bâtit un couvent qui existait encore, il y a peu d'années. Le couvent a disparu sans laisser de trace, et la ruine romaine a retrouvé sa dernière beauté, la solitude. On peut calculer que le cirque avait environ 1040 pieds dans sa plus grande longueur et 330 dans sa partie la plus large.

Une avenue nouvellement plantée règne le long des ruines et conduit à une église qui marque bien la transition entre les souvenirs de l'antiquité romaine et les temps modernes, et qui porte dans son architecture l'heureuse empreinte de l'antiquité chrétienne. En sortant de la porte du Cambron, du haut de l'esplanade où tombent en poussière, qu'emporte la bise, les grandes statues des rois Goths, j'avais admiré à mes pieds l'élégante abside d'une petite basilique. Ce voisinage des anciens rois lui sied à merveille, et de cette basilique est désormais inséparable le souvenir des conciles de Tolède.

Elle porte le nom de Sainte-Léocadie. Quelques détails sur la vierge martyre ne paraîtront pas ici hors de propos.

Léocadie naquit à Tolède vers la fin du troisième siècle, et l'on montre encore sous l'église, qui depuis remplaça la maison de ses pères, le lieu où, dit-on, elle vint au monde. Chrétienne et appartenant à une famille illustre, Léocadie se distingua de bonne heure par l'innocence de sa vie. Elle ne pouvait donc échapper à l'attention du tribunal institué pour rechercher et juger les chrétiens. On eut recours aux promesses pour la séduire, aux menaces pour l'effrayer; mais menaces et promesses vinrent échouer contre la foi intrépide d'une enfant.

Elle fut jetée en prison, et l'on espéra que, livrée à la solitude et à ses réflexions, elle reviendrait d'elle-même à d'autres sentiments. Mais cette prison n'était pas si étroitement fermée, que la jeune fille n'y entendît parler des généreux martyrs qui, chaque jour, à Tolède, donnaient leur sang pour leur croyance, et ces récits l'affermissaient plus encore dans la résolution de demeurer fidèle. Comme ce n'était après tout qu'une jeune fille craintive, en même temps que l'exemple de ceux qui mouraient l'animait à souffrir elle-même la mort avec courage, l'image des tourments remplissait son cœur d'épouvante. Elle demandait ardemment à Dieu de lui épargner la douleur de voir la foi s'éteindre dans Tolède, et peut-être aussi, sans oser se l'avouer, de la dérober à des souffrances qu'elle craignait de ne pouvoir supporter. Dieu prit en gré une humilité si sincère, si naïve, et, au moment où la vierge traçait le signe de la croix sur une pierre, elle s'aperçut qu'il s'y

gravait profondément. Alors elle posa ses lèvres sur le signe sacré et rendit doucement son âme au Seigneur. C'était le 9 décembre de l'année 305. Le lendemain, on la trouva morte à côté de la pierre, et des mains pieuses ensevelirent au bord du Tage ces restes qui étaient ceux d'une sainte.

Dès que les persécutions cessèrent, on éleva sur l'humble tombe un ermitage qu'en 618 le roi Sisebuto convertit en une église, et c'est celle que nous avons devant les yeux, et qu'il ne faut confondre ni avec celle dont on a parlé tout à l'heure et qui est une paroisse de Tolède, ni avec une troisième que bâtit Alphonse le Sage. Cette dernière, élevée à côté de l'Alcazar et sur le lieu même où la vierge avait exhalé sa douce vie, garda longtemps dans ses caveaux les restes des rois Wamba et Recesvinto. Elle s'appelait Sainte-Léocadie de l'Alcazar, et un chanoine de la cathédrale porte encore le titre d'abbé de Sainte-Léocadie. Revenons à la basilique de la Véga.

Il y avait à peine un demi-siècle qu'elle était fondée, quand la sainte y manifesta sa présence par un miracle que le marbre et la toile ont reproduit à l'envi dans Tolède.

Saint Ildephonse et sainte Léocadie sont les deux saints populaires de la ville. Le premier avait, dans un livre éloquent, défendu contre les hérétiques la perpétuelle virginité de Marie. Or, un jour que le roi des Goths était venu dans la basilique assister à quelque fête, où se trouvait aussi saint Ildephonse, alors archevêque de

Tolède, celui-ci se mit en prières devant la dalle qui couvrait le corps de la martyre. Tout à coup on vit cette pierre, si pesante, dit un historien, que trente hommes ne l'auraient pu remuer, se soulever sans effort, et la vierge monter lentement, puis se tournant vers l'archevêque, lui prendre la main et lui dire devant tous : « O Ildephonse! la gloire de Notre-Dame a été maintenue par toi. » Tous les assistants épouvantés et charmés tout ensemble tombèrent le visage contre terre. Seul, Ildephonse osa regarder en face celle qui lui parlait et lui répondit : « O notre vierge! digne de régner dans le ciel avec Dieu, ayant méprisé et donné votre vie pour l'amour de lui, que cette ville est heureuse où vous êtes née! regardez-la favorablement des cieux où vous êtes, et aidez de votre intercession vos compatriotes et le roi qui solennise si dévotement votre fête. » Heureux, dis-je à mon tour, et trois fois heureux ceux à qui il a été donné d'assister à de telles entrevues, d'entendre de tels dialogues! La sainte se retirait dans son tombeau, lorsque le roi, par une inspiration soudaine, aussitôt comprise de l'archevêque, jeta sa dague à Ildephonse qui, avant que la vierge eût achevé de disparaître, eut le temps de couper le bord de son voile. Le couteau et la relique sont encore, m'a-t-on dit, gardés à Tolède; mais ni l'un ni l'autre ne préservèrent l'Espagne de tomber aux mains des infidèles.

Cependant l'éclat tout récent du miracle que nous venons de raconter avait réchauffé le zèle des âmes en faveur de sainte Léocadie; et, quand Tolède se vit me-

nacée, ce fut d'abord pour ces précieux restes que l'on craignit. Ils furent enlevés secrètement avec ceux de saint Ildephonse qui, étant mort en 667, avait été, par une inspiration délicate et charmante, enseveli auprès de la sainte. Le corps de Léocadie fut transporté à Oviedo, pendant que celui d'Ildephonse s'arrêtait, je ne sais pourquoi, à Zamora. Oviedo montre en effet, dit-on, des traces touchantes du séjour de la sainte dans ses murs. Cependant les Maures avançaient toujours. Or il arriva qu'un prince flamand, Baudoin, duc de Hainaut, étant venu en pèlerinage à Saint-Jacques, offrit d'emporter avec lui la précieuse relique. D'autres disent qu'étant venu au secours de l'Espagne menacée il lui rendit de tels services, que, pour l'en récompenser, le roi de Léon lui permit d'aller cacher en Flandre l'auguste relique qu'il avait si vaillamment défendue. Elle trouva un asile dans le monastère de Saint-Ghislain, près de Mons. Mais la jeune fille de Tolède devait peu se plaire en ces froides contrées; de leur côté, Tolède et la basilique veuve étaient impatientes de reconquérir leur douce patronne. Il arriva justement que les vicissitudes de ce monde donnèrent Philippe de Flandre pour époux à la fille des rois catholiques, et la bonne Jeanne obtint de l'abbé de Saint-Ghislain une cheville du pied droit de la Sainte. Il ne fallut pas moins à Philippe II que le secours du pape Grégoire XIII pour obtenir enfin le corps tout entier. Ce fut, à Tolède, l'occasion d'une fête superbe. Les princes même, le roi à leur tête, tinrent à honneur de porter sur leurs épaules la précieuse relique. Ce

glorieux retour eut lieu le 26 avril 1589, et chaque année, à pareil jour, la même fête fut célébrée, jusqu'à l'époque où la Sainte passa de sa basilique au Sagrario de la cathédrale, dans une riche châsse dont la clef reste sous la garde de l'Ayuntamiento.

L'histoire de la Sainte nous a un peu éloignés de celle de l'église, il est temps d'y revenir.

Monté sur le trône, le roi Sisenando cherchait les moyens de s'y affermir. « Il lui parut, dit Mariana, que le meilleur chemin serait de s'aider de la religion et du bras ecclésiastique, manteau dont les princes aiment souvent à se couvrir, et qui cache souvent de grandes fraudes. » Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le père Mariana. Il continue : « Il réunit donc de tout son royaume, dans Tolède, environ soixante et dix évêques, sous prétexte de réformer les mœurs des ecclésiastiques qui, en ces temps de trouble, étaient fort relachées; mais son but principal était d'obtenir que le roi Suintila fût condamné par les pères comme indigne de la couronne, afin que ceux qui le suivaient et lui restaient attachés en secret changeassent d'opinion et se tinssent en repos. La première réunion eut lieu dans l'église de Sainte-Léocadie, le 5 décembre de l'an 634, et le troisième du règne de Sisenando. Le roi prit place dans le concile, se mit à genoux avec les marques d'une grande humilité; puis, avec des larmes et des sanglots qui s'échappaient en abondance de ses yeux et de sa poitrine, il pria les pères de le recommander à la majesté divine pour qu'elle daignât l'aider dans ses desseins, ajoutant que leur

réunion avait pour but la réforme de la discipline et des mœurs, et qu'il était juste qu'ils concourussent à une affaire si importante. »

Parmi les décrets que rendit le concile, décrets remarquables sous plus d'un rapport, je trouve cette disposition que, sur leur demande, seraient admis dans ces conciles, qui se réuniraient chaque année, les grands qui auraient qualité pour y siéger. J'y lis encore ceci : Que nul ne doit s'emparer de la couronne sans le concours des grands et des prélats.

J'insiste à dessein sur ce premier des conciles qui furent tenus à Sainte-Léocadie, pour y faire voir nettement marqué, dès la première réunion, le caractère semi-politique de ces assemblées, à la fois cortès et conciles.

Elles continuèrent dans la même forme et dans le même lieu, ajoutant chaque année au prestige de la basilique qui dut un éclat nouveau au corps de saint Eugène qui vint prendre place entre Ildephonse et Léocadie.

Mais arriva l'époque néfaste où les Maures, vainqueurs sur les bords du Guadalété, s'avancèrent contre Tolède. Elle se rendit à eux en 715. Suivant quelques historiens, sainte Léocadie aurait joué son rôle dans ce moment mémorable. Mais à des historiens sans autorité décisive je préférerai le poëte inconnu du Romancero. Voici comment il raconte cet épisode :

« Don Rodrigue était perdu ; Tarif allait gagner l'Espagne. Il arrive devant Tolède, à la veille de la semaine

sainte; les chrétiens y faisaient faute, et la ville était sans défenseurs. De ceux qu'il y avait là bien peu étaient armés, les armes manquaient; forte comme elle était, la ville ne craignait aucun siége. Mais il y a beaucoup de Juifs nourris dans Tolède. C'était le dimanche des Rameaux, et on le célébrait en grande pompe ; les chrétiens le célébraient; la race maudite n'avait garde. A l'heure de l'office, ils allèrent, en l'honneur de la fête, à Sainte-Léocadie, entendre le sermon et la parole de Dieu. Les Juifs infâmes vendirent les chrétiens. Ils ourdirent une grande trahison, ils l'ont ourdie avec Tarif. Ils ferment toutes les portes aux chrétiens et les livrent ainsi aux Maures. Ceux-ci courent sur ces chrétiens qui ne savent rien de la trahison, et les trouvant désarmés, ils les massacrent dans la Véga; puis ils entrèrent dans Tolède, et le feu allait par les rues, ce que nul n'eût pu faire, si des méchants n'eussent livré la ville. »

Ce morceau est empreint d'un caractère singulier de réalité et d'antiquité. Cependant on se demande comment tous les habitants d'une ville avaient pu sortir ainsi, en face d'une armée assiégeante. Rappelons, en passant, le simple récit de Mariana, lequel se borne à dire qu'après une résistance honorable les chrétiens rendirent la ville à de bonnes conditions. Mais rien n'empêche que la trahison des Juifs et la surprise qui en fut la suite n'aient eu lieu pendant le siége et dans des circonstances analogues à celles que rapporte le Romancero.

Tolède étant redevenue chrétienne, la basilique fut à l'envi restaurée et embellie par les prélats et par les

rois. Elle porte encore la trace de toutes les mains qui y ont touché.

Après avoir franchi la première porte, on entre dans une espèce de cour oblongue. A droite, une maison modeste qui sert de demeure au sacristain et à sa famille ; à gauche, une ligne de cyprès et de lauriers entremêlés de fleurs. Cette avenue conduit à une grille qui donne accès sur une cour dallée, fermée de chaque côté par un portique de granit bleuâtre. Cette double galerie est destinée à la sépulture des chanoines de la cathédrale. J'ai ouï dire, mais j'aimerais à ne pas le croire, qu'avec une certaine somme d'argent on peut acheter l'honneur de reposer en compagnie de leurs seigneuries.

L'église fait face à la grille, et forme ainsi le quatrième côté de cette enceinte funèbre.

La partie véritablement ancienne de l'église, c'est l'abside qui s'arrondit avec grâce à l'extrémité de la nef. Cette nef n'a plus de ce côté que trente-six pieds de long sur vingt et un de large, à quoi il faut ajouter la partie antérieure toute moderne et qui, longue de trente-trois pieds, n'est large que de dix-neuf. Même en réunissant ces deux parties, Sainte-Léocadie parait bien petite pour ce titre de salon des conciles qu'elle porte encore aujourd'hui. L'attention se concentre d'abord sur l'abside; dejà, en dehors, cette rondeur élégante, découpée en légères arcades, attirait le regard; au dedans, il est plus charmé encore. On a là un modèle de cet art mixte que quelques-uns ont appelé l'art mozarabe, et qui, mêlé de byzantin et d'arabe, mar-

que la transition entre les deux architectures, et confond pour ainsi dire les deux races. L'abside de Sainte-Léocadie se compose de trois corps superposés dont chacun se divise en vingt-trois arceaux, ceux du haut régulièrement arrondis, les autres inégaux.

On montre, à côté de la porte, la dalle qui fermait le caveau où a reposé le corps de la sainte. Le caveau de saint Ildephonse était plus avant dans la nef.

Pendant que j'allais et venais, mesurant l'église et la reconstruisant dans sa beauté et son unité premières, pendant que j'évoquais sous ses voûtes solitaires ces rudes soldats, ces augustes prélats, ces rois héroïques que le concile y avait réunis, et que je passais en revue ces hautes figures de la primitive église de Tolède, mon regard s'arrêta au centre de l'abside devant un crucifix d'un aspect étrange. Ses longs cheveux tombant et dérobant à demi son visage lui donnent une expression un peu farouche, et ce qui n'est pas fait pour diminuer l'étonnement, c'est de voir le bras droit pendre à son côté. Ce christ est la copie d'un autre tout semblable que les Français brûlèrent pendant la guerre de l'indépendance. On le nomme le Christ de la Vega. Il fallut bien demander pourquoi ce bras détaché de la croix. La légende se raconte de diverses manières. Je choisirai la plus poétique, et parce qu'elle est la plus poétique, la plus touchante, la plus répandue, et parce que Zorilla en a tiré le sujet d'un charmant poëme : *A bon juge meilleur témoin.*

Une jeune fille de Tolède avait trop compté sur la promesse d'un jeune homme de cette ville. Mais cette

promesse avait été faite devant le Christ de la Vega, et la jeune fille était peut-être excusable de s'y être confiée. Cependant le jeune homme quitta Tolède, demeura absent des années, et, lorsqu'il revint, il avait oublié sa fiancée et son serment. Il nia même qu'il eût jamais rien promis, demandant avec dérision où était le témoin qui avait entendu sa parole. La pauvre abusée alla tout en pleurs se jeter aux pieds de celui qui, en effet, avait assisté à ses fiançailles. Il savait bien, le doux Christ, qu'elle n'avait cédé à la passion de son amant que parce qu'il avait pris Dieu à témoin de la sincérité de sa promesse. Touché de ce fervent et naïf appel, le Christ abaissa sa main droite sur la jeune fille en larmes, et le bras ne voulut jamais se laisser relever. Toute la ville accourut au miracle. L'indignation publique y poussa le coupable lui-même, qui, ému de repentir, confessa son mensonge, et se trouva encore bien heureux, en réparant sa faute, de recevoir pour ainsi dire des mains du Christ une épouse si visiblement protégée du ciel. Quelques toiles médiocres reproduisent dans ses différentes versions la gracieuse légende.

Un sentier fleuri, sur le bord du Tage, mène de Sainte-Léocadie à la fabrique d'armes blanches. Je le suivais en me préparant à d'autres impressions que celles que je venais d'éprouver. J'allais donc voir cette célèbre fabrique qui, après avoir joui d'une grande renommée en Europe, a dû, de nos jours, une célébrité d'un autre genre à ces dagues dont a si fort abusé le drame contemporain.

Cette fabrique est un établissement relativement mo-

derne. Avant le règne de Charles III, elle était partout à Tolède. C'était une industrie libre, disons mieux, un art. L'armurier était un artiste qui travaillait dans sa maison. L'Espagnol portait, ici comme partout, la liberté, l'indépendance de son humeur. Les armuriers formaient bien sous certains rapports un corps de métier; mais chacun, rentré chez soi, poursuivait son œuvre dans le mystère, et avec un soin jaloux la dérobait au contrôle ou à l'imitation de son voisin.

Il ne s'agit ici que de l'arme blanche. L'épée est l'arme blanche par excellence, et c'est de l'Espagnol que le Gaulois l'a prise. *Épée*, *espada*, *spatha*, le mot est le même. Elle se forgeait partout en Espagne, à Avila, à Badajoz, à Bilbao, à Calatayud, à Cordoue, à Cuenca, à Madrid, à Mondragon, à Orgaz, à San Clemente, à Séville, à Valladolid, à Sarragosse, à Tolède, à Tolède surtout. De toutes ces villes sortaient des chefs-d'œuvre, si différents les uns des autres, que, durant la domination arabe, Mahomed-Ben-Ali-el-Érani composa tout un livre sur ce sujet. Mais Tolède gardait la prééminence qu'elle devait sans doute aux eaux du Tage autant qu'au génie de ses ouvriers. Sarragosse, un moment, la lui disputa, et demeura elle-même longtemps illustre; mais c'est une gloire aujourd'hui perdue pour elle, et Tolède est presque la seule qui fabrique l'arme blanche en Espagne.

Sa célébrité, à cet égard, remonte même à l'époque romaine et à une date qui est presque celle de sa fondation. On lit, en effet, dans un poëte, contemporain d'O-

vide, et dans un poëme sur la chasse que Sannazar retrouva au commencement du seizième siècle :

> Imo Toletano præcingam lilia cultro.

Ainsi c'est à l'épée, ou, pour parler comme lui, au couteau de Tolède, que le chasseur de Faliscus devra donner la préférence.

De bonne heure on reconnut aux eaux du Tage le don de communiquer au fer une trempe supérieure, et aussitôt l'industrie de l'armurier prit naissance au bord du fleuve fortuné. Les noms de Nicolas Ortuño, de Juan Martinez, de Antonio Ruiz, de Dionisio Corrientes, gravés sur les vieilles épées de Tolède, gardent encore leur renommée. Les priviléges des armuriers s'étendirent avec le besoin que l'on eut de leurs services ; à leur tour, les ayuntamientos exigèrent d'eux des garanties d'habileté et de moralité. Ne put se dire qui voulut armurier de Tolède. Mais, après les grandes guerres de Charles-Quint et à la mort de Philippe II, on se relâcha un peu de la sévérité première, et, les armes à feu prenant de plus en plus le pas sur les autres, les bras se virent moins occupés et les ateliers désertés.

L'art allait ainsi languissant et se perdant, lorsque Charles III, dont la vive pensée se portait sur tout pour tout renouveler, eut l'idée de réunir sous un même toit et sous une direction unique qui désormais partirait de l'État, tout ce qui restait encore d'anciens armuriers, et de ranimer, si on le pouvait, une industrie qui avait été l'honneur de l'Espagne. En attendant que l'on construi-

sit un édifice spécial, un décret de 1761 transformait en ateliers une maison du domaine royal, et on mit à la tête de la fabrique nouvelle un vieux forgeron de Valence, Luis Calisto. Cependant une maison, si spacieuse qu'elle fût, ne pouvait contenir les machines nécessaires au développement d'une industrie de cette nature, et l'intérieur d'une ville n'y convenait guère non plus. On chercha donc au bord du Tage un lieu plus opportun. On jeta les yeux sur une huerta appelée de la *Charité*. Tout en convenait, moins le nom. Elle fut achetée, et l'établissement actuel, commencé en 1777, fut achevé en 1783. A cette époque, et grâce à Charles III, tout allait vite en Espagne. En changeant de logis, la fabrique passa de la cavalerie à l'artillerie qui la dirige encore. Tous les ouvriers et employés jouissent des priviléges et immunités de l'armée.

Voici comment est composé le personnel de la fabrique. En écrivant ces détails, je me souviens de nos admirables établissements de Châtellerault, de Tulle, etc., et j'ose espérer que nos jeunes officiers d'artillerie me sauront quelque gré d'avoir pris soin de réunir ces dates et ces chiffres. Je les offre particulièrement à mon cher ami, le général Fiéreck.

Un colonel directeur, un capitaine chargé du détail, et un commissaire forment le conseil d'administration.

Un officier comptable est chargé des effets, secondé par un officier payeur et par trois auxiliaires.

Un chef d'atelier préside à tous les travaux de la forge et à l'achèvement des épées. Un autre suit plus spécia-

lement le détail de la monture et la confection des fourreaux, etc.

Le nombre des ouvriers varie.

Tout le travail de la forge se paye à la journée. Mais dans les autres ateliers, on paye par pièce achevée et reçue. Ce qui se perd dans les épreuves est au compte de l'administration.

Je cherchais à réunir dans mon esprit tous les renseignements puisés d'avance à bonne source pendant que je franchissais la courte distance qui sépare Sainte-Léocadie de la fabrique d'armes. Une demi-heure avait suffi pour m'amener à l'entrée. C'est un simple portique surmonté du nom de Charles III avec la date de la fondation. L'édifice, d'ailleurs grand et régulier, n'a rien qui mérite d'être signalé.

A gauche en entrant est une chapelle gréco-romaine consacrée, suivant l'usage, à sainte Barbe qui, en Espagne comme en France, est la patronne des artilleurs.

Il y a deux cours : l'administration siége dans les bâtiments qui entourent la principale. Dans la seconde sont les machines au milieu des ateliers. Au pied d'une muraille intérieure est un étang où, par deux conduits, arrive l'eau du Tage qui, après avoir fait tourner les deux roues destinées à mettre les machines en mouvement, s'écoule dans un second étang d'où, par un autre canal, souterrain comme les premiers, elle retourne au fleuve.

Dans quelques salles nouvellement construites et dans des armoires bien disposées sont rangés par ordre des modèles et des échantillons de toutes les armes qui se

fabriquent à Tolède. On y travaille surtout pour l'armée. Mais de ces ateliers continuent à sortir des armes de forme antique, et l'amateur, pour peu qu'il le désire, peut emporter de là pour la suspendre à son chevet *sa bonne dague de Tolède*. J'ai vu dans cet admirable petit musée de longues épées dont on pouvait rouler la lame autour de son doigt, et qui, rendues à elles-mêmes, reprenaient à l'instant leur rectitude naturelle. J'ai vu le marteau frapper à coups redoublés, et sans pouvoir l'entamer, le mince tranchant d'une épée. Cependant on a un peu négligé, dans ces dernières années, ces œuvres de goût et de caprice. Peut-être aussi a-t-on craint que certains procédés modernes ne nuisissent à la trempe de l'arme et à ses qualités solides : c'est ainsi que la dorure par amalgame n'a jamais été employée à Tolède.

L'état-major de la fabrique, officiers ou employés civils, est donc en tout de huit personnes. Elle occupe quarante-sept ouvriers fixes, et environ soixante qu'on leur adjoint éventuellement.

La fabrication est en proportion. Prenons deux des dernières années. En 1849, les ateliers de Tolède ont produit 5,315 sabres. Ce total se décompose de la manière qui suit : pour l'infanterie, 3,199, dont 1,363 destinés aux officiers, 1,866 aux soldats ;

Pour la cavalerie, 2,086, dont 102 destinés aux officiers et 1,984 à la troupe.

En 1857, la fabrication n'a donné en tout que 1032 armes.

J'ai entendu des personnes compétentes gémir de voir la fabrique de Tolède encore tributaire de l'étranger pour la plupart des matières premières. Mais depuis quelque temps l'Espagne a fait un généreux effort pour secouer ce joug. Il semble, en effet, que les Asturies et les provinces basques devraient pourvoir suffisamment à des besoins qui, sous ce rapport, se renferment dans d'assez étroites limites.

La Véga m'avait ainsi offert dans un étroit espace une histoire résumée de Tolède, ses lointaines origines, la chronique de ses rois et la légende de ses saints. En repassant par la porte du Cambron, je me retournai pour voir au-dessus de la porte intérieure une statue en albâtre de sainte Léocadie qui m'avait été signalée comme une œuvre admirable. Elle n'y était plus. On me dit que, pour la soustraire aux hasards de la guerre, on l'avait transportée à l'ayuntamiento où elle devait être encore. J'ai oublié de l'y aller voir.

IV

LE TAGE

Étendue et variété de son cours.— Étymologie de son nom. — Sa source. — Premiers affluents. — Premiers moulins. — Premiers villages. — Les rûches de Péralejos. — Caractère de la végétation sur les bords du Tage. — Trillo. — Premières vignes. — Almonacid. — Zurita. — Le Jarama. — Le Tage à Aranjuez. — A Tolède. — A Talavera. — A Lisbonne. — Ponts et bacs. — Tentatives faites à diverses époques pour rendre le Tage navigable. — Les poëtes du Tage. — Cervantes; fragment de sa *Galatée*. — Camoëns; passages de ses œuvres; la chanson de la *Marinière*. — Nicolas de Moratin; sa vie et ses œuvres. — Sa retraite dans l'*Alcarria*. — Analyse et traduction. — *Une fête de taureaux à Madrid.* — *La jeune Batelière.*

Je voudrais parler une fois à mon aise de ce fleuve du Tage si célébré par les poëtes et dans les romances, essayer de dire ce qu'il est en réalité, et ce que la poésie en a fait. Mais n'est-ce pas une espèce de profanation que de porter la lumière de la réalité dans ces mystères de la muse? C'en serait une, si la poésie ne laissait partout où elle passe un reflet d'elle-même qui remplace les beautés réelles de la nature, là où elles sont absentes, par les douces illusions de l'imagination. Au surplus,

rien de pareil n'est à craindre ici : le Tage mérite encore sa poétique renommée. Là où la poésie a répandu une grâce que rien n'efface, croyez bien que la nature avait d'abord mis son charme.

Je me livrais à ces réflexions en suivant les contours du fer à cheval dont le Tage entoure Tolède. A Tolède, les bords escarpés du Tage ont quelque chose parfois de sauvage, et il a plutôt l'air d'un ennemi qui enserre la ville pour l'étouffer que d'un amant qui lui fait de son bras une amoureuse ceinture. Mais à Aranjuez, je l'avais vu charmant et digne d'écouter les chansons des bergers de Garcilaso; mais, entre Aranjuez et Tolède, j'avais vu ses rives semées de bouquets de peupliers dont s'est souvenu le prince d'Esquilache quand il a dit : « Le Tage passe entre les peupliers verts tellement endormi, que ni l'arbre ne l'entend, ni le sable ne le sent passer. Dans son silence et dans son repos, les joyeux rossignols l'avertissent tout haut que le soleil se lève et qu'il doit s'éveiller aussi. Entre les joncs de ses bords, son cours tranquille ne dit pas qu'il est réveillé, mais témoigne qu'il remue. »

A Tolède, il ne fait guère plus de bruit, profondément encaissé entre la ville d'une part, et de l'autre ses hautes berges. Mais à peine sorti de ces défilés, il perd sa morne lenteur, et, se répandant au gré de son humeur capricieuse, il forme encore de ces doux oasis où Cervantes a pu rêver sans invraisemblance les scènes pastorales de sa Galatée, et de petites îles dans l'une desquelles Lope de Vega a placé le dénoûment de sa charmante comé-

dit : *Par le pont, Jeanne !* Plus grand, plus majestueux, plus royal, pourrait-on dire, en approchant de Lisbonne, il devient le fleuve épique de Camoëns.

Le Tage n'embrasse pas moins dans son cours de cent soixante-dix lieues, et il partage la péninsule en deux portions à peu près égales.

Mais d'où lui vient son nom? Du roi Tagus, cela va sans dire, à moins que le roi Tagus n'ait eu lui-même le Tage pour père. Le fleuve étant né dans l'ancienne province carthaginoise, saint Isidore en conclut que son nom pourrait bien être le nom abrégé de la phénicienne Carthage. Épuisons les étymologies. *Dag*, dans la langue des Phéniciens, signifie poisson, et habituellement il y a des poissons dans les fleuves. *Thag*, en hébreu, veut dire détour, et il est dans le naturel des fleuves de se plaire aux méandres. Le Tage, sous ce rapport, ne fait pas exception à la règle. Chacune de ces étymologies a son champion, et de chacune un système est né. Je les donne pour ce qu'ils valent, et, ne pouvant résoudre le problème, je ferai comme le Tage lui-même, qui, s'il rencontre un rocher dans son cours et qu'il ne puisse l'entraîner, lui jette son écume et se détourne.

Le Tage a-t-il une histoire? Rien ne serait plus simple que de lui en composer une avec celle de l'Espagne même. Mais il n'y a guère, ce semble, que les fleuves qui portent des flottes, ou qui, séparant de grandes nations, peuvent devenir des champs de bataille, qui aient le droit d'avoir véritablement une histoire. L'histoire d'un fleuve intérieur comme le Tage est tout entière

dans la description des œuvres d'art qui en modifient le cours ou des établissements qui mettent ses eaux à profit, des ponts jetés d'une de ses rives à l'autre, des machines ou des canaux qui amènent la fécondité dans ses vallées. Le Tage, je l'espère, aura quelque jour cette seconde histoire; en attendant, le décrire c'est le raconter.

Le Tage prend sa source dans les Sierras de Molina, à sept lieues de Teruel, à cinq lieues d'Albaracin. C'est au début une très-petite fontaine dont les eaux ont une douceur remarquable. Échappées de leur source, ces eaux coulent à travers des prés et des rochers, entre deux rives d'un abord très-difficile. Ce n'est qu'au bout de trois lieues qu'elles acquièrent assez de force pour faire tourner un premier moulin. Deux lieues et demie plus bas, deux autres sources qu'elles reçoivent leur permettent de mettre en mouvement quatre autres roues. Encore un petit nombre de lieues, et accru du Hoceseca et de deux ou trois autres ruisseaux, on verra le jeune fleuve rouler déjà des troncs d'arbre et porter de légers bateaux. C'est déjà un puissant cours d'eau. Les pins et les chênes de sa rive gauche pourraient dès lors offrir un travail utile à tout le voisinage, qui trouverait aisément aussi dans la culture des châtaigniers une abondante ressource.

De ces montagnes boisées s'échappe le Tajuelo qui va s'unir au Tage. Sur l'autre bord, Peralejos entretient ses ruches nombreuses dont le miel suffit à nourrir ses habitants. Là se voit le premier pont jeté sur le Tage. A quelque distance, mais toujours entre des rochers, il

laisse à sa gauche Paredo de la Sierra, qui lui envoie de son ruisseau ce que les marais n'en retiennent pas. Plus loin, le Taravilla forme aussi des marais. Le fleuve se hâte de quitter ces terres qui, coupées avec art, deviendraient promptement fertiles et rendraient au fleuve des eaux qui animeraient son cours. Plus bas, la source de Penalen, prise dans un canal de bois qui traverse le fleuve et l'enrichit d'un nouveau pont, court, sur l'autre rive, alimenter la forge de Garabatea. Une lieue au-dessous est le pont de San Pedro, par où l'on passe en Aragon, et le fleuve continue à couler entre de hautes berges couvertes de chênes, de pins, de buis, de noisetiers, et effleure, en passant, des hameaux, quelques forts ou châteaux, un couvent, celui d'Ordre, enfin un pont ruiné, jusqu'à la petite ville de Trillo, bâtie sur sa droite, et d'où le Cifuentes se jette dans son cours. Trillo a aussi son pont. Sur la rive gauche, à quelque distance et aux environs d'Accueras et d'Arbateta apparaissent les premières vignes. Là aussi recommencent les ruches qui ont fait la renommée de l'Alcarria.

C'est dans ces sauvages et poétiques déserts, c'est au milieu de ces abeilles que Nicolas de Moratin aimait à se retirer et qu'il passa avec les muses les dernières années de sa vie ; nous reviendrons l'y chercher.

A la hauteur de Trillo, le Tage fait un brusque détour qui, après deux lieues et demie d'une course aventureuse, le ramène presque en vue de la ville. Il reprend ensuite sa première direction, réfléchissant dans ses flots des hameaux, des ermitages, des moulins, recevant à

droite et à gauche le tribut des sources qui descendent des montagnes. Après un moulin du nom de Saudon, ces montagnes se rapprochent tellement, que bientôt elles ne laissent plus au fleuve qu'un étroit passage appelé *Bouche d'Enfer.* Aucun bateau, on le suppose, ne saurait passer par ce dangereux défilé. Plus loin, et même après le désert où s'élève le monastère de Bolazque, la navigation n'est guère moins périlleuse. Le Guadiala, en se jetant dans le Tage, en fait une vaste lagune semée de petites îles autour desquelles il serait téméraire de s'aventurer, tant les marbres dont ils sont encombrés rendent ces bas-fonds redoutables. Sur la rive gauche, on aperçoit Almonacid et un peu en avant Zurita. Ici les villes, les hameaux, les ermitages, se multiplient. Les bords du fleuve s'adoucissent et deviennent accessibles. Tout annonce l'approche des champs heureux d'Aranjuez. Entre sa source et Aranjuez, le Tage a parcouru un espace de cinquante lieues.

A Aranjuez, il prend dans ses eaux le Jarama, qui donne à son cours plus d'ampleur et de majesté. C'est dans l'angle formé par le fleuve et la rivière que M. le duc de Veragua, le descendant et l'héritier de Christophe Colomb, entretient cette race d'admirables taureaux parmi lesquels, chaque année, Madrid vient chercher les héros de ses courses.

Après avoir réfléchi dans ses claires eaux le palais et les beaux jardins d'Aranjuez, le Tage reprend sa course vers Tolède et traverse de riants paysages. A Tolède, depuis la prise d'eau du Corregidor jusqu'au moulin du

Chapitre qui marquent les deux extrémités du fer à cheval, il coule, on l'a vu, étroitement resserré entre des rochers, qui, par leur irrégularité, tantôt contrarient, tantôt précipitent sa marche. En quittant le moulin du Chapitre, il prend à l'ouest, laisse Varga à droite, reçoit le Guadaraz à gauche, le Guadarrama à l'autre bord, et va d'un pont écroulé à un château en ruines, d'un couvent à une ville, effleurant, saluant de doux noms et de beaux souvenirs, Rojas, Arcos, Uceda, Frias, Montalban, Malpica, pour aller passer triomphalement sous le beau pont de Talavera, où il donne le mouvement et la vie à d'importantes fabriques.

En sortant de Talavera, il continue à recevoir tous les affluents que lui envoient ses deux rives; majestueux et profond quand de nouveau les rochers resserrent et hâtent son cours, plus souvent irrégulier et diffus, si on pouvait parler ainsi, il gagne ainsi la frontière du Portugal, espagnol encore sur sa rive droite jusqu'à l'embouchure de l'Elgas. A Lisbonne, c'est un des beaux fleuves du monde; et c'est lui qui tente incessamment l'Espagne de l'idée de faire de Lisbonne, en en faisant la capitale de la péninsule, une des villes les plus magnifiques de l'Europe.

Le Tage, redisons-le en nous résumant, divise en deux parties presque égales la péninsule ibérique. Il reçoit dans son vaste cours trente rivières, à peu près autant de grands ruisseaux, une multitude de petits cours d'eau ; il passe sous vingt-sept ponts de pierre, dont une moitié tombait en ruines il y a trente ans déjà, mais dont quelques-uns sont des plus beaux de l'Espagne.

Dans le nombre, deux sont suspendus. Trente barques de passage, réparties sur le cours entier, tiennent lieu des ponts que tôt ou tard il faudra faire. Je ne compte ici ni les moulins, ni les forges, ni les battants. Il serait plus facile, hélas! de compter les établissements de quelque importance.

Dans cette rapide nomenclature, je me suis tenu aussi près que possible de la vérité, aussi loin qu'elle l'exigeait des descriptions des poëtes. Cependant qui ne voudrait suivre le cours de ce grand fleuve autrement que sur la carte ou dans les ouvrages de Miñano et de don Pascual Madoz? Ne sera-t-il donc jamais navigable? Ç'a été le rêve de tous les temps, c'est l'espérance du nôtre. Au seizième siècle, on s'en était occupé; la pensée en vint à Philippe II, un jour qu'il passait du Tage dans le Jarama. Cette pensée revint, de loin en loin, à deux ou trois de ses successeurs et fut suivie de quelques essais qui méritaient bien d'être continués. Elle ne prit une véritable consistance que sous le règne de Ferdinand VII. A cette époque, et par ordre de ce prince, un remarquable travail fut préparé par un ministre distingué, Lopez Ballesteros. J'ai lu dans ce rapport que, en 1581, le Tage était navigable de Tolède à Lisbonne, au moyen d'un chemin de halage : des troupes furent ainsi transportées depuis Herrera. Le nom de l'ingénieur Antonelli, qui présida à cette grande œuvre, doit être sauvé de l'oubli. Les nécessités de la fameuse *Armada* épuisèrent promptement la caisse de l'entreprise, et rien ne put être tenté pour la pousser dès lors plus avant. On voit

seulement sous Philippe IV le fleuve de nouveau reconnu jusqu'à la frontière du Portugal, d'où les bateaux allaient sans trop de difficulté jusqu'à Lisbonne. Mais cette reconnaissance n'eut aucune suite jusqu'en 1755, que don Carlos de Simon Portero, alcade de Casa y Corte, proposa de reprendre l'entreprise abandonnée. Nouvelles études depuis la naissance du fleuve jusqu'à Talavera, dans lesquelles furent compris le Jarama, le Guadiala et le Manzanares. C'était beaucoup embrasser pour bien étreindre; mais l'Espagne, on le sait, aime le grand, j'allais dire l'extrême en tout. En 1827, eut lieu une autre tentative. Un ingénieur, don Agustin Marco Artes, s'embarqua dans un bateau de vingt-six pieds de long sur six de large, le même qu'avait imaginé Antonelli, et parti le 8 avril 1628, il arriva à Lisbonne le 17 mai. Pour remonter le fleuve, il employa trente-huit jours, mais avec une autre embarcation de trente-six pieds sur dix et sous une voile latine. Cette dernière expédition mit la science en mesure de seconder avec plein succès les projets du gouvernement. Mais de ces projets, quelqu'un en a-t-il des nouvelles?

Puisque les ingénieurs se taisent, revenons aux poëtes. Quel est le poëte, en Espagne ou en Portugal, qui n'ait pas, dans ses vers, nommé le Tage avec amour? Je ne parle pas de Garcilaso, il voudrait un chapitre à part, et il serait trop long de compter tous les autres. Je m'arrêterai à un petit nombre.

La *Galatée* de Cervantes est, on le sait, l'histoire idéalisée de ses amours avec celle qui depuis fut sa femme,

la belle Catalina de Palacios y Salazar. Sa famille habitait une petite ville un peu au-dessus d'Aranjuez, et le Tage était trop proche voisin du poëte pour ne pas jouer un rôle dans ses amours d'abord, et ensuite dans sa pastorale. Tout n'est donc pas, il s'en faut, de pure invention dans la description qu'on va lire et que j'emprunte à la *Galatée*. Tous les voyageurs pourront, comme moi, en vérifier l'exactitude.

« Cependant les bergers, d'une part, et de l'autre les bergères, commencèrent à s'acheminer vers la vallée des Cyprès, gardant tous un religieux silence, lorsque Timbrio, étonné de la fraîcheur et de la beauté du Tage, dont ils suivaient les claires eaux, se tourna vers Élicio (Élicio, c'est Cervantes), qui marchait à son côté, et lui dit : — L'incomparable beauté de ces fraîches rives, ô Élicio, ne me cause pas peu d'admiration, et ce n'est pas sans raison, car celui qui a vu, comme moi, les vastes rives du Betis renommé et celles qui servent de parure et de vêtement à l'Èbre fameux et au Pisuerga si connu; celui qui, dans les contrées lointaines, a parcouru les bords sacrés du Tibre ou les doux rivages du Pô, célèbres par la chute du fils audacieux d'Apollon, et qui n'a pas oublié de s'égarer sous les frais ombrages du paisible Sébéthus, celui-là pourra difficilement trouver l'occasion d'en admirer d'autres.

« Tu ne te trompes guère en parlant ainsi, sage Timbrio, répondit Élicio, et tu peux voir de tes propres yeux combien tu as raison de le faire, car ils te convaincront aisément que l'agrément et la fraîcheur des bords de ce

fleuve l'emportent de beaucoup, de l'avis de chacun, sur tous ceux que tu as nommés, quand on y joindrait encore les rives du Xanthe lointain, celles du glorieux Amphrise et de l'amoureux Alphée. La terre qui embrasse le Tage, revêtue de mille ornements verts, semble se faire fête et se réjouir de posséder un don si rare et si agréable, et à son tour le fleuve doré, doucement enlacé dans ses embrassements, paraît à dessein lui échapper sans cesse et sans cesse revenir dans ses bras, et se jouer ainsi en mille caprices qui, à les voir, remplissent l'âme d'un merveilleux plaisir. Les yeux ont beau revenir cent fois les contempler, à chaque fois ils découvrent encore des choses qui leur causent un plaisir nouveau, un nouvel étonnement. Tourne tes regards de ce côté, valeureux Timbrio, et vois quelle parure ajoutent à ces bords les nombreux villages et les riches habitations qui s'y trouvent répandus.

« Ici on voit, en toute saison de l'année, courir le gai printemps avec la belle Vénus en habit amoureux et léger, et Zéphyr qui l'accompagne, précédé de la féconde Flore semant à pleines mains ses fleurs odorantes et variées. L'industrie des habitants de ces prairies a si bien fait, que la nature, se confondant avec l'art, est devenue artiste à son tour, sœur jumelle de l'art; de l'un et de l'autre il s'est formé une troisième nature à laquelle je ne saurais trouver un nom. De ces vergers cultivés, devant lesquels peuvent se taire les jardins des Hespérides et ceux d'Alcinoüs, de ces bois épais, de ces pacifiques oliviers, de ces verts lauriers, de ces myrtes

couronnés, de ces gras pâturages, de ces riantes vallées, de ces collines boisées, des ruisseaux et des sources qui courent dans ces prairies, que pourrai-je dire encore, quand j'aurai ajouté que, si les Champs-Élysées se rencontrent quelque part sur la terre, ce ne saurait être qu'ici? Que dirai-je de ces hautes roues qui, à l'aide d'un mouvement continuel, tirent l'eau des profondeurs du fleuve, et arrosent avec abondance les sillons que sépare de ces berges une longue distance? Joignez à tout cela qu'ici naissent et s'élèvent les plus belles, les plus sages bergères qu'on rencontre dans tous les environs. »

Est-ce qu'à travers toute cette mythologie et les lenteurs de ce style qui paraît s'être étudié à imiter les nonchalantes allures du fleuve, on ne sent pas courir comme un air printanier? est-ce qu'on n'y respire pas un sentiment délicat des beautés de la nature? On se rend bien compte que l'amoureux Élicio trouve tout ici plus beau, parce que Galatée est au nombre des bergères dont l'auteur parle en commençant, et que Cervantes aimait surtout des bords du Tage l'occasion qu'ils lui offraient d'y rencontrer sa Catalina. Mais, cette part faite aux illusions de la jeunesse et de la passion, il y a ici plus d'un trait qui charme et que le poëte emprunte au lieu même.

Le sentiment de la nature est plus vif et plus dégagé dans Camoëns, plus poëte aussi que Cervantes. Le Tage est partout dans ses vers, dans ses odes, dans ses épîtres, dans ses églogues. Il l'appelle le *beau et clair fleuve*, le *fleuve sacré*. Je prends un peu au hasard :

« Le long du Tage serein, doux et suave, dans une vallée ombragée par de grands arbres, le mélancolique Almeno jetait ses doux soupirs au fleuve... »

« Coule doux et paisible avec tes claires eaux, sorties de mes yeux, doux Tage!... »

« Joyeuse campagne, bois verdoyants, claires et fraîches eaux qui nous peignez au naturel dans votre cristal, en descendant du haut des rochers... »

« Je vais d'un pas allourdi sur une colline élevée, et là, je m'assieds, lâchant la bride à mon chagrin. Puis, quand je me suis rassasié de ma peine, j'étends mes regards là où va ma pensée. Je ne vois que montagnes pierreuses, champs aujourd'hui sans grâce et sans verdure, que j'ai vus naguère fleuris et pleins de grâce. Je vois le Tage pur, suave et doux, avec ses barques arrondies, les unes poussées par un frais zéphyr, les autres, de leurs rames légères, écartant les eaux cristallines. »

Qui n'a remarqué dans l'invocation des *Lusiades* ce beau mouvement? C'est ici le cas de s'en souvenir et de le citer :

« Et vous, mes tagides, qui avez entretenu dans mon âme l'ardeur d'un nouveau génie, si souvent, d'un humble vers, j'ai célébré avec joie votre fleuve, donnez-moi maintenant un accent noble, élevé, un style sublime, impétueux, et fasse Apollon que vos eaux n'aient plus rien à envier à celles d'Hypocrène! »

J'ai gardé pour la fin une délicieuse petite chanson écrite par Camoëns lui-même dans le plus pur castillan. Elle a été souvent imitée en France, et très-heureuse-

ment, en dernier lieu, par un poëte d'un rare talent, madame Amable Tastu. La voici simplement traduite :

« Je veux aller, ma mère, à ce navire avec le marinier pour être marinière.

« Mère, si je m'en vais, en quelque lieu que j'aille, ce n'est pas moi, c'est l'amour qui le veut.

« Cet enfant cruel fait que je me meurs pour un marinier, pour être marinière.

« Celui qui peut tout, mère, ne pourra faire, quand l'âme s'en va, que le corps demeure.

« Avec lui, puisqu'il se meurt, je vais pour qu'il ne meure pas, et s'il est marinier, je serai marinière.

« C'est la loi fatale de ce jeune maître, qu'un amour suffit à défaire un roi. Je veux m'en aller, je le veux, pour être marinière avec un marinier.

« Dis, fleuve; as-tu vu souvent une jeune fille, tendre et belle, s'en aller naviguer? Mais que ne faut-il pas attendre de ce cruel enfant? Qu'importe, si je vois celui que j'aime, si je suis marinière? »

Que de fois, le soir, à Lisbonne, en suivant le quai du Tage, ou debout sur le pont de quelque bateau à l'ancre, j'ai prêté l'oreille dans l'espoir que, de l'une des barques amarrées au rivage, une voix s'élèverait pour répéter, dans le silence de la nuit, cette chanson de Camoëns, comme à Venise, en passant sous le pont du Rialto, j'avais cherché à surprendre dans les chants des bateliers dont les gondoles se croisaient avec la mienne quelques lambeaux de la *Jérusalem* ou du *Roland furieux !*

Quittons Lisbonne, oublions Camoëns, si on le peut en parlant du Tage, et repassons sur la rive espagnole. Là nous retrouverons un poëte qui, plus que tout autre, a aimé le fleuve, et qui a vécu de la vie de ses bords et dans leurs sauvages solitudes. Chaque fois qu'il pouvait s'enfuir de Madrid, c'était là qu'il revenait toujours. Sa famille en était sortie, et son rêve, à lui, était d'y passer ses dernières années et d'y mourir. Je parle de Moratin. Qui? Cet élégant imitateur de notre Molière, celui dont les cendres ont longtemps reposé en France et viennent enfin d'être rapportées en Espagne avec celles de Donoso Cortès, le poëte à côté de l'orateur? Non, le père de celui-là, don Nicolas Fernandez de Moratin, comme son fils écrivain dramatique, comme lui encore, mais avec une verve plus spontanée, poëte lyrique, un jour même, et non sans éclat, poëte épique. Rien de plus propre que la vie et les œuvres du premier Moratin à faire voir ce qu'un génie espagnol garde encore d'originalité, même quand il imite. Né dans les Asturies, en 1737, don Nicolas Fernandez de Moratin mourut, jeune encore, en 1780. Il eut le temps, dans cette vie si courte, d'essayer presque tous les genres : une comédie, le *Petit-Maître*, trois tragédies régulières, un poëme didactique sur la *chasse*, un chant d'épopée, *Cortès brûlant ses vaisseaux*, un assez grand nombre enfin de pièces anacréontiques, tel est l'honorable bagage du poëte de qui cependant les Espagnols de notre temps ont pu dire, avec quelque justice, en lui appliquant un mot célèbre, que son fils est encore son plus bel ouvrage.

Quoique, en ceci semblable à son fils, il ait été de ceux qui ont voulu ramener le libre génie de l'Espagne sous le joug du goût français, il était d'humeur trop sincère pour qu'il n'en passât pas quelque chose dans ses vers et même dans sa Doctrine littéraire. Lui demandait-on, en effet, quels poëtes il fallait étudier de préférence, il répondait avec une expressive vivacité : « Les Grecs et les Espagnols, les Latins et les Espagnols, les Italiens et les Espagnols, les Français et les Espagnols, les Anglais et les Espagnols. » Le temps n'était pas venu où il eût pu ajouter : « Les Allemands et les Espagnols. » C'était don Eugenio Hartzembush qui devait un jour compléter cette pensée, en traduisant ou imitant, avec une sympathie filiale, mais avec une grâce toute méridionale, les poëtes du Nord.

Pour en revenir à Moratin, un pareil maître, on le voit, ne devait jamais imiter jusqu'à la servilité. Ajoutons que, ayant formé avec ses amis une petite académie, il avait, d'accord avec eux, établi comme unique règle qu'il n'y serait parlé que de théâtre, de taureaux, de vers et d'amour. Boileau, qu'il admirait beaucoup, eût-il accepté ce programme?

Nicolas de Moratin portait d'ailleurs dans son art un sentiment de juste orgueil qui ne l'abandonna jamais. Avec une âme fière, on n'est jamais imitateur qu'à bon escient. Pauvre, Moratin savait se contenter du nécessaire. Aimé des grands, recherché même des rois, il ne leur demandait rien. Je le retrouve donc tout entier dans la petite pièce qu'on va lire :

« Je suis pauvre, mais j'ai en moi une vertu qui me console, et je n'envie, Licinus, ni tes trésors ni ta grandeur.

« Je vois mes vers admirés et applaudis, et, vivant, j'ai plus de renom que bien des morts.

« Le toit de ta maison repose sur cent colonnes, et les mines de l'Occident s'entassent dans tes coffres.

« Mais de tout ce qu'elles te produisent, fussent-elles deux fois plus étendues, tu n'achèteras pas l'inspiration qui m'enflamme.

« Faut-il donc que je te porte envie, quand tu ne saurais être ce que je suis? Ce que tu es, toi, dans la foule ignorante, le premier venu le peut être. »

Ne vous semble-t-il pas, à l'accent de ces nobles vers, que voilà bien le poëte qui convenait à ces déserts dont nous parlions, à ces prairies odorantes, à ces rives tour à tour couvertes de chênes ou de rochers, à ces villages entourés de ruches murmurantes, à ce fleuve où se mirent des ermitages en ruines, des restes de ponts emportés, et qui reflète si rarement le maussade visage du voyageur blasé? Suivons Moratin dans sa retraite préférée. C'est son fils lui-même qui se charge de nous l'y montrer.

« Il se retirait pendant l'hiver, dit don Leandro de Moratin, dans un village de l'Alcarria, et, là, il se donnait au soin de sa santé, qui, peu à peu, allait s'affaiblissant. Il assistait aux travaux rustiques de cette population laborieuse, abattue et misérable; il causait avec ces paysans, se divertissait à leurs fêtes

naïves, et remarquait chez eux les mêmes passions, les mêmes vices que dans les sociétés plus corrompues (il n'y a, en effet, de différence que dans l'objet qui les provoque). Souvent il fuyait le commerce des hommes pour se livrer à la contemplation de la nature toujours belle. La féconde vallée d'Almonacid, les hauteurs d'Altamira, le château de Zurita, fameux dans l'histoire, aujourd'hui détruit par la guerre et le temps, les gorges où se précipite le Tage écumeux, l'horrible désert de Bolazque où des hommes, désabusés et pénitents, disputent la place aux bêtes féroces, tout dans ces lieux échauffait sa verve et exerçait son talent. Il y trouvait l'indépendance, la tranquillité après lesquelles son cœur ne cessait de soupirer, et son rêve était de s'établir plus tard dans l'un de ces villages pour y attendre la vieillesse et la mort. »

C'est un pays de taureaux que l'Alcarria, et on a vu que les taureaux étaient au nombre des sujets dont on pouvait traiter dans l'Académie dont Moratin était membre, et il raconte lui-même que, dans l'Alcarria, les vieillards se souvenaient encore d'avoir vu son aïeul tuer un taureau d'une seule estocade. Où il rappelle cette anecdote, c'est dans une lettre très-savante et très-intéressante sur la Tauromachie, adressée au prince Pignatelli. C'est là que puisent sans scrupule tous ceux qui se piquent d'écrire sur les origines de ce spectacle si populaire en Espagne et sur les transformations qu'il a subies d'âge en âge. Là se retrouvent, à leur date, tous les noms fameux qui ont brillé dans le cirque. Moratin n'au-

rait pas écrit d'un plus grand sérieux et avec plus de soin une histoire du théâtre espagnol.

On ne s'étonnera plus d'apprendre que son œuvre la plus populaire est une pièce, un *romance* qui a pour titre : *Une fête de taureaux à Madrid*. Le héros de la course n'est autre que le Cid lui-même.

C'est l'alcade Aliatar qui donne cette fête, et de partout y accourent combattants et spectateurs. Il en vient beaucoup des bords du Tage ; on y voyait :

« Jarifa d'Almônacid, que de l'Alcarria qu'il habite amena, pour étonner Madrid, son amant Audalla, gouverneur du château de Zurita. »

Remarquez-vous ces trois noms de son voisinage, réunis par le poëte dans une seule strophe : Almonacid, Alcarria, Zurita? Les taureaux viennent aussi du Tage.

« Jamais, dans les prairies du Jarama, animaux plus féroces n'ont brouté l'herbe verdoyante. »

Le premier taureau qui se présente ne rencontre pas d'adversaire digne de lui. Aliatar même y perd deux de ses meilleurs chevaux.

« Il fait le tour du cirque, tuant ou blessant tout ce qui s'offre à lui d'adversaires à pied ; il vide l'arène, et, s'arrêtant sur ses fermes jarrets, il menace du regard.

« Nul n'ose aller à sa rencontre. La multitude crie, indignée. Les dames parlent de se retirer, puisque la fête commencée ne peut continuer.

« Nul n'affronte le péril, et le taureau attend, immobile, au milieu de la place, quand le gardien de la porte

qui donne sur la plaine s'avance, met un genou en terre et dit : »

Il annonce qu'un chevalier chrétien, vêtu avec richesse, demande à prendre part à la fête. Aliatar en éprouve de l'humeur; mais Zaïde a déjà ordonné qu'on l'introduise, et tous les assistants admirent la grâce, la force, le grand air du jeune inconnu. Il fait le tour du cirque, et tous les cœurs forment des vœux pour lui.

« Sa tendre et florissante jeunesse éveille la pitié et la terreur. Tous voudraient le voir se soustraire au danger. Il est le seul qui ne le craigne pas et ne tienne aucun compte de lui-même.

« Les jeunes filles, quand il passe, agitent l'ambre et le camphre de leurs cassolettes, et répandent leurs flacons de jasmin et de fleur d'oranger.

« Mais, lorsqu'il s'est arrêté au milieu, et qu'Aldaraz, la captive chrétienne, a pu le voir de plus près, elle se tourne vers sa maîtresse et lui dit en soupirant :

« Señora, ce n'est pas un rêve; mais puissent les cieux, fléchis par mes prières et mes larmes, rapprocher aussi bien de mon oreille le son des cloches de Léon,

« Comme il est vrai que ce jeune homme, dont la fierté étonne tout le peuple d'Afrique, est Rodrigue de Bivar, le superbe Castillan.

« Zaïde, sans se faire connaître, l'avait une nuit, du haut des créneaux, entretenu avec courtoisie, là où plus tard s'éleva Notre-Dame de l'Almudena.

« Elle apprit alors que, fuyant la cour de Ferdinand, le chrétien, depuis qu'il existe, adorait Chimène et portait la chaîne de son doux souvenir.

« Souvent ses excursions l'amènent aux portes de Madrid; il en fait audacieusement le tour, il en examine les meurtrières, les ravins et le large étang.

« C'est pour cela que Zaïde l'a reconnu, et que, au milieu des acclamations, il a arrêté son cheval sous le balcon, et l'a saluée avec respect.

« Une rumeur joyeuse court parmi la foule. — Le monde entier, disent-ils, ne verra pas meilleur chevalier, et quelques-uns le nomment Cïd.

« Cependant le taureau semble avoir compris le motif de tout ce bruit, et, sans quitter sa retraite, il a examiné ce nouvel adversaire.

« Comme la flèche part, chassée par la corde, il s'élance, et l'attaque; mais la lance aiguë l'a blessé derrière l'oreille gauche.

« Le monstre déçu pousse un mugissement sauvage. Baigné de sueur et d'écume, il attaque une seconde fois, et une seconde fois la pointe acérée pénètre dans sa chair.

« Rodrigue se prépare encore avec une héroïque audace. Le peuple attend aussi, attentif et muet. Le taureau se redresse irrité et feint une attaque nouvelle.

« Dans sa colère, il tourmente le sable, et, de son pied retourné, le fait jaillir sur son épaule. Il flaire le sol et le mouille de son ardente haleine.

« Inquiet, il promène sa queue, il émouche son oreille

droite, il se retire pas à pas pour recueillir plus de force et s'élancer d'un bond plus irrésistible.

« Qui regarderait en ce moment le visage altéré de Zaïde verrait clairement l'émotion que suscite en elle celui qui brave un si grand danger.

« Mais voici que de nouveau l'assaille l'animal furieux ; jamais des flancs caverneux du Caucase rocher ne se détache, semant le ravage,

« Jamais le trait de la foudre ne sillonne, précédé de l'éclair, la noire obscurité, au bruit tonnant de la tempête sonore,

« Comme le monstre se précipite dans son agilité formidable ; mais un bras puissant lui brise la nuque, et il lance sa dernière menace avec son dernier soupir.

« Aux clameurs confuses qui s'élèvent on eût dit l'explosion d'une mine souterraine, ou qu'une montagne s'abîmait avec ses vallées.

« Sans quitter la selle, Rodrigue saisit la cocarde dont le taureau était paré, la fixe au bout de sa lance et arrive sous le balcon.

« Puis, se dressant sur ses étriers, il la présente à Zaïde en disant : — Sultane, c'est me faire, je le sens, une faveur excessive que d'admettre mon humble don.

« Si vous ne daignez pas l'accueillir avec bienveillance, je sais du moins, et c'est assez, qu'il n'est personne que vous, à Madrid, à qui je puisse l'offrir. »

Zaïde reçoit avec grâce la galante offrande, ce qu'Aliatar voit d'assez mauvais œil, et il est heureux que les compagnons du Cid, inquiets de son absence, fassent

entendre le son de leur cor. Le Maure dissimule sa colère et laisse s'éloigner son heureux rival.

« Mais, ajoute en terminant le poëte, on dit que le Cid, en descendant la côte, jura, par la croix de son épée victorieuse, de ne pas délacer son casque qu'il n'eût gagné Madrid. »

Tous les détails de cette course sont d'une vérité singulière, et, sauf le cadre romanesque du récit, on ne raconterait pas autrement un combat d'hier. Le poëte décrit en poëte ce qu'il a observé en amateur consommé.

Mais revenons dans l'Alcarria avec la belle Jarifa d'Almonacid, un peu plus occupée peut-être que ne le voudrait son amant Audalla des incidents de la journée. Notre poëte trouve pour peindre sa retraite des couleurs plus suaves, un accent plus tempéré.

« Dans l'Alcarria aux ombrages embaumés, s'ouvre une grotte parmi les rochers et les ronces. Sous sa voûte murmure un humble ruisseau dont l'Arlaz recueille les eaux pures pour les porter au Tage superbe qui coule plus bas. Les zéphyrs rafraîchissent cette grotte et soufflent en courant sur le thym. L'eau cristallisée qui suinte de la pierre forme, au pied du rocher, un bassin transparent. En y tombant goutte à goutte, elle rend un son doux à l'oreille et rejaillit du bord qu'elle effleure.

« Enfant craintif, j'entrai une après-midi dans cette grotte pour échapper à l'ardente chaleur, haletant et brisé. Je portais dans mon sein mille fleurs odorantes,

et, m'étant couché d'humeur morose, un doux songe rendit le calme à mon âme débile pendant que les fleurs tombaient de mes mains. »

Ce songe lui fait voir les muses s'approchant de lui et lui tressant des couronnes. Ce dénoûment mythologique laisse pourtant sa fraîcheur à la description qui précède, et dans laquelle on sent moins un rêve qu'un souvenir.

On sent mieux encore cette réalité charmante dans le morceau qui suit, écrit, comme celui dont on vient de lire un fragment, dans ce rhythme vif, aisé, sautillant, familier aux anacréontiques espagnols et italiens.

J'ai dit qu'il y a le long du Tage plus de trente barques destinées à passer le voyageur d'une rive à l'autre. C'est dans l'une de ces barques qu'a lieu la petite scène dont Moratin a consacré dans ses vers la poétique mémoire.

« Dans l'Alcarria abrupte et parfumée, là où le Tage, avant de recevoir l'Arlaz, promène lentement ses vertes eaux, il y a dans une anse une barque. Ce n'est pas celle qu'offre en passant la haute Zurita, et qui forme comme un pont errant; celle-ci est sur la lisière du plus solitaire des bois où croissent le chanvre, le genévrier, la sabine, le jonc et le genêt.

« J'arrivai là un jour, à l'heure où le soleil déclinait. Je vis une étroite barque ornée avec soin. Elle avait son pavillon, sa petite tente et des fleurs retombant en guirlande. J'y trouvai une alerte batelière : peu d'années et beaucoup de grâce. Seule et heureuse, elle chantait,

libre de soucis, d'envie et de haine. J'entre dans la barque. La bergère la détache et court à la corde ; de sa petite main elle s'en empare, puis elle avance le pied gauche. Son gracieux visage prend un air sérieux, et avec effort elle repousse la terre.

« Tant de discrétion et de modestie m'occupait plus que ses attraits. Je n'osai lui parler, car, même désarmée, la vertu sainte inspire la crainte. Mais, à la moitié du chemin, un vol de perdrix passe sur nos têtes, brusque et nombreux. Sans hésiter, je porte l'escopette à l'épaule, et je tire. Une perdrix tombe à l'eau, le courant paisible me l'apporte de lui-même, et je la saisis.

« Nymphe de ces rives, dis-je à la batelière, les circonstances rehaussent le prix de ce don ; c'est peu de chose, mais reçois-le avec complaisance, car mon cœur en est aussi. Modeste, elle m'écoute. La pudeur colore la neige de son teint, et, reconnaissante, elle arrête la barque. Les pures ondes suspendent leur cours. Le Tage glorieux, qui, pour l'Alcarria, n'est pas ce vieillard que verra en lui la Lusitanie, mais un jeune dieu marchant sur un lit d'ardoise entre des oliviers, le Tage relevait avec envie sa tête couronnée de balsamines.

« Et quand je vis qu'elle se rendait à ma prière, je lui dis : Chante, batelière, si tu le veux bien... Elle chanta. Bois féconds de Pallas, joncs verts, roseaux champêtres qui recueillîtes l'écho mélodieux de sa chanson, qui vîtes son charme et sa grâce, les nefs de Dulichium trouvèrent-elles plus de magie aux chants des Sirènes de Sicile ? Les solitudes de ces bords, l'ombre

qui devient plus épaisse, les frais zéphyrs, le flot qui s'enfle, le léger murmure des vagues dans les glaïeuls de ces plages, elle étonne, elle ravit tout, toute la nature est dans l'apaisement.

« Elle chante les bois et leurs douceurs ; d'une voix sonore et brillante, elle chante la pompe vaine et fugitive de la superbe, de l'opulente Mantoue. Moi, dans l'enchantement, je m'écrie : — O batelière ! si elle pouvait durer éternellement, cette heureuse navigation, et nous porter ensemble jusqu'où n'échouèrent jamais les navires de l'Espagne ! l'amour, assis au gouvernail, dirigerait pour nous l'esquif. Toi, je te prendrais pour Vénus dans sa riche conque de nacre, ou pour Galatée sur les eaux. Mais un faible souffle a déjà poussé la barque dans les sables de la grève.

« Quand je mets le pied sur la terre, que je ne désirais plus revoir, la nuit descend du ciel. — Adieu, dis-je, ô batelière ! adieu... Et la voix expira sur mes lèvres. »

N'est-ce pas là un petit tableau achevé que Moschus n'eût pas désavoué, à défaut de Théocrite? et cette perle, ramassée au bord du Tage, ne vaut-elle pas bien toutes les paillettes d'or qu'il roulait, dit-on, dans son cours? La batelière de Moratin a toute la grâce de l'Idylle antique. Mais le héros de sa chanson, c'est le Tage, tour à tour jeune dieu couronné de fleurs, ou vieillard traînant avec effort ses ondes paresseuses. C'est que, pour Moratin, il y a deux Tages, le Tage espagnol et le Tage portugais. C'est encore là un trait de mœurs, et il ajoute à la vérité de cette gracieuse peinture.

V

LA CATHÉDRALE

Sa fondation. — L'apparition de la Vierge et le don de la chasuble. — La cathédrale convertie en mosquée. — La mosquée convertie en église : la reine Constance, l'archevêque Bernard et l'Alfaqui. — Reconstruction de la cathédrale par Ferdinand III. — Description de l'édifice : la façade du midi, la porte des Lions. — Les nefs ; inscriptions curieuses. — La *Capilla Mayor* ; la statue de l'Alfaqui et celle du Berger. — La bataille de las Navas racontée par Mariana. — Le tombeau du cardinal Mendoza. — Le chœur ; les stalles du chapitre ; Philippe de Bourgogne et Berruguete. — Diverses chapelles. — Le tombeau du cardinal Albornoz. — Le connétable de Luna et ses deux tombeaux. — Découverte de ses restes. — La sacristie. — Le reliquaire. — Le trésor. — Belles peintures. — L'épitaphe du cardinal Porto-Carrero. — La salle capitulaire. — La galerie des archevêques de Tolède. — Le Cloître. — Bibliothèque du chapitre. — Ses merveilles. — Le palais de l'archevêché.

La capitale des rois Goths, des émirs, des rois de Castille, devait avoir un alcazar grandiose. A la ville sainte des Conciles, au siége des grands archevêques, il fallait une des belles cathédrales de l'Espagne : celle de Tolède compte parmi les plus belles. Mariana la nomme la *riche*, c'est la magnifique qu'il devait dire.

En elle se résume la Tolède de tous les âges. Ses saints, ses rois, ses héros, ses prélats, ont laissé dans

les moindres chapelles quelques traces de leur passage; l'un ses reliques, l'autre ses statues, un troisième son tombeau; chaque pierre de la cathédrale raconte une page des annales de la cité. A mesure que je m'enfonçais sous ses voûtes, le bruit de mes pas sur les dalles éveillait l'écho lointain d'une légende, me renvoyait une tradition. Remontons à l'origine, et, de génération en génération, suivons dans sa croissance ce merveilleux monument. Ranimons les jours de sa splendeur, ceux de sa décadence n'arriveront que trop tôt.

L'apôtre de l'Espagne fut saint Jacques le Majeur. La fière Espagne ne pouvait recevoir l'Évangile que de l'un des douze apôtres. Ce serait trente-sept ans après Jésus-Christ que saint Jacques aurait abordé les côtes de la Péninsule; et, comme déjà Tolède était fondée et avait même une certaine importance, c'est à Tolède même qu'il aurait prêché la foi nouvelle. Vingt-cinq ou trente ans plus tard, saint Pierre lui-même serait venu, et il y a dans Tertullien un mot qui témoigne que, dès l'an 199, cette tradition était répandue. Ce qui ne saurait être révoqué en doute, c'est que sous le pape saint Clément, dans les dernières années du premier siècle, saint Eugène vint à Tolède, dont il fut le premier archevêque. Son corps, retrouvé plus tard dans notre basilique de Saint-Denis, fut rendu à Philippe II par le roi Charles IX, et rapporté en grande pompe à Tolède.

Dès qu'il y eut quelques chrétiens à Tolède, il s'y éleva sans doute quelques mystérieuses églises, et, aussitôt que la persécution cessa, une de ces églises devint la cathé-

drale. Mais ce n'est guère qu'en 587 que cette cathédrale paraît avoir été un monument.

Un peu moins d'un siècle après, Tolède avait pour archevêque un saint, neveu de l'un de ses rois, Ildephonse. Sa dévotion particulière à la Vierge, dont il avait, on l'a vu, défendu dans ses écrits la pureté immaculée, fut récompensée par un miracle, dont le souvenir se retrouve partout dans Tolède. Les villes, comme les simples chrétiens, ont un saint qu'elles adoptent et dont elles invoquent l'assistance dans leurs dangers. Saint Isidore à Madrid, saint Ferdinand à Séville, saint Ildephonse à Tolède, ont survécu à toutes les dynasties qui se sont succédé sur le trône de l'Ibérie, et toutes les révolutions ont respecté ces douces et secourables royautés.

Donc, le 16 décembre 666 ou 667, à l'heure de matines, la sainte Vierge, entourée d'anges, vint s'asseoir dans la chaire où saint Ildephonse enseignait, et revêtit son apologiste d'une chasuble qu'elle avait tissue de ses mains, et qui, dit-on, se conserve encore dans la cathédrale d'Oviedo. Cette apparition est restée le miracle populaire de Tolède, celui que chantent les poëtes et que reproduisent de préférence les sculpteurs et les peintres; c'est le fait lumineux de la légende de cette première époque.

Les Arabes, maîtres de Tolède, firent de la cathédrale leur mosquée principale, en l'agrandissant toutefois, et en substituant aux armoiries primitives un lion sans crinière, et deux étoiles avec deux globes. Au onzième siècle, ils l'augmentèrent encore, et cette mosquée leur était

devenue tellement chère, qu'en rendant la ville au roi Alphonse VI, ils stipulèrent que la mosquée leur resterait. Ce n'était que justice, car, vainqueurs autrefois, ils avaient laissé aux chrétiens un certain nombre de leurs églises.

Ces derniers firent de Santa-Maria de Alficen, une église aujourd'hui détruite, leur cathédrale provisoire; mais les âmes pieuses ne se résignent jamais aux capitulations de ce genre. Durant les siècles de la domination arabe, elles avaient rêvé le jour où, Tolède redevenant chrétienne, la cathédrale de Récaredo et de Saint-Ildephonse se rouvrirait à leurs prières. Avec quelle amertume de cœur on la voyait rester musulmane en pays chrétien! La reine Constance surtout était tourmentée de cette pensée. Il était naturel que l'archevêque se sentît en proie aux mêmes angoisses. Français comme la reine, Bernard était un ancien moine de Cluny, envoyé en Espagne pour y réformer la règle de Saint-Benoît. Rendre au Seigneur Jésus sa cathédrale usurpée, tel était l'ardent désir de l'archevêque et de la reine et le sujet ordinaire de leurs pieux entretiens. Mais ni l'un ni l'autre n'osait en parler au roi, le sachant religieux observateur de la parole donnée; ils le voyaient d'ailleurs trop préoccupé du soin de ménager un ennemi vaincu de la veille.

Mais ce qui n'eût été chez le moine qu'un désir ou un regret de sa piété affligée pouvait, aux yeux de l'archevêque, passer pour un devoir. Or, l'année qui suivit la prise de Tolède, il arriva que le roi Alphonse eut à se rendre à Léon pour remettre l'ordre dans les affaires que

son absence et l'embarras de sa nouvelle conquête avaient un peu compromises. Il laissa à Constance, conseillée par l'archevêque, le soin de gouverner Tolède. L'occasion était trop forte, même pour de plus timides, et elle venait tenter deux âmes résolues et croyantes. Dans la nuit du 25 au 26 octobre, la reine et le prélat, suivis de soldats, allèrent droit à la mosquée, se faisant précéder de quelques charpentiers qui en ouvrirent violemment les portes, brisèrent tout ce qui servait au culte musulman, et, pendant que l'archevêque purifiait l'église, dressèrent de nouveaux autels. Une cloche fut hissée dans la tour, et les habitants de Tolède furent tout à coup avertis que le Christ avait repris possession de sa demeure.

Ce fut parmi les uns une joie pleine d'étonnement et mêlée d'une certaine crainte, parmi les autres une fureur sans égale; mais ceux-ci étaient encore trop courbés sous le poids de leur récente défaite, pour oser courir aux armes. Un moment ils en eurent la tentation, en voyant le petit nombre de soldats qui étaient restés dans la ville; mais leur Alfaqui sut les contenir dans les limites de la prudence. Abu-Walid était un vieillard avisé, et qui, ayant foi dans la loyauté du roi, ne craignit pas de lui demander justice et d'invoquer le respect des traités. Il l'envoya donc avertir de ce qui venait de se passer. Ses messagers rencontrèrent le roi au couvent de Sahagun. Alphonse aussitôt entra dans une grande et sérieuse colère, et reprit la route de Tolède. Il n'arriverait jamais assez tôt pour écarter la honte que ce coup de main allait

répandre sur son nom. Le troisième jour, il arrivait en vue de Tolède. Alors la reine et l'archevêque, qui avaient eu grand'peur d'un soulèvement des Maures, eurent plus peur encore du ressentiment d'Alphonse, et envoyèrent au-devant de lui des messagers chargés de le fléchir. Tous les principaux de la ville se joignirent à eux et sortirent en habits de deuil. Le clergé marchait en tête; mais ni larmes ni prières ne purent apaiser la fureur du roi.

Il était alors dans un village appelé Magan, d'autres disent à Ollias, et déjà il levait son camp pour continuer à marcher sur Tolède, quand il aperçut un grand nombre de Maures qui venaient à sa rencontre. Un peu étonné, et même inquiet à cette vue, il se demanda ce que cela signifiait, et si les offensés, las d'attendre justice, voulaient eux-mêmes se la faire. Mais l'aspect de cette multitude n'avait rien de menaçant, et les nouveaux arrivants paraissaient aussi consternés que les autres. Revenus, en effet, de leur premier emportement, les Maures venaient eux-mêmes, par le conseil et sous la conduite de leur Alfaqui, demander la grâce des coupables. Ils craignaient sans doute de se voir trop vengés, et que le roi, une fois en lieu sûr l'honneur de sa parole, ne s'en prît à eux de l'avoir contraint de châtier de si chers criminels, et ils se portèrent habilement pour médiateurs entre le monarque irrité et l'épouse adorée. — « Voilà une belle campagne, s'écria le prince chrétien : ce n'est pas vous qu'ils ont offensés, c'est moi. Comment pourrai-je désormais me vanter de n'avoir jamais manqué à ma foi?

Mais soyez tranquilles; je vous vengerai de telle sorte, que dans le monde entier il en sera parlé. » C'était précisément ce que les Maures ne voulaient plus; ils se jetèrent aux pieds du roi, embrassèrent ses genoux, et le supplièrent si longtemps, que, vaincu à la fin par ces magnanimes instances qui le relevaient de son serment, il pardonna. Maître de ces natures chevaleresques et mobiles, l'Alfaqui les mena où il voulut. Satisfait de voir les autres stipulations de la conquête de nouveau confirmées par une parole si bien éprouvée, il fit consentir les Maures à l'abandon de leur mosquée, et Mahomet seul perdit sa cause. La reine et l'archevêque furent vivement réprimandés; mais ils s'en consolèrent en voyant la cathédrale rester aux chrétiens : je doute même que leur repentir ait été bien sincère. Chaque année, dans Tolède, une fête fut célébrée, le 24 janvier, en souvenir de cet événement et sous l'invocation de Notre-Dame de la Paix. La statue de l'Alfaqui fut placée dans la cathédrale, à l'entrée du chœur, et elle y est encore.

Ainsi rendue à elle-même, la cathédrale se vit richement dotée. Bernard, qui, avec quelque raison, la regardait comme sa conquête, prit soin d'y assurer le service divin. Il y établit des chanoines de l'ordre de Saint-Benoît, qui y vécurent quelque temps en communauté, ainsi que l'attestent ces noms de cloître, de vestiaire, de réfectoire, donnés à certaines dépendances de l'Église. Plus tard ils furent libres.

Cependant tant de transformations violentes, tant d'accroissements successifs, avaient fait de la cathédrale un

ensemble assez informe et trop peu digne d'une telle ville. Il appartenait à Ferdinand III d'attacher à la reconstruction de cet édifice le souvenir d'un nom dont l'Église devait faire un jour celui d'un saint. Il en posa la première pierre, le 14 août 1227, avec l'archevêque Rodrigo Gimenez de Roda. On jeta dans les fondations des monnaies d'or de l'époque, et on se servit pour bâtir d'une pierre blanche tirée des carrières voisines et qui durcit à l'air. L'œuvre ne fut achevée qu'en 1493, l'année qui suivit la conquête de Grenade, et après que fut tombé le dernier boulevard de la domination des Arabes en Espagne. Parmi tous les architectes qui y mirent la main, un seul est aujourd'hui nommé, Pedro Perez Diaz, qui en fit le plan, en dirigea lui-même les travaux pendant près d'un demi-siècle, et, après sa mort, y fut enterré. Jean de Herrera, le même qui bâtit l'Escurial, crut, au seizième siècle, reconnaître, dans la cathédrale nouvelle, des voûtes qui menaçaient ruine, et les consolida avec des clefs de fer. C'est assez pour que ce grand nom ait mérité d'être inséparable du monument.

Mais que reste-t-il aujourd'hui de la cathédrale primitive? Trois statues de la Vierge, connues sous ces noms divers : *nuestra señora del Sagrario*, *nuestra señora de la Antigua*, *nuestra señora la Blanca*; la pierre sur laquelle la Vierge mit le pied, lorsqu'elle apporta à saint Ildephonse la miraculeuse chasuble; et enfin une vieille inscription, copiée d'une autre, trouvée dans les décombres, et qui porte la date de la consécration de la première cathédrale.

Parcourons maintenant l'auguste basilique, et essayons de nous retrouver parmi tant de merveilles confusément accumulées.

Mais il faut d'abord la contempler de loin. On n'en voit bien que la façade du midi, celle qui donne sur la place de l'Ayuntamiento et regarde l'archevêché. L'aspect de cette façade a plus de richesse que de grandeur ; elle éblouit le regard plus qu'elle ne le saisit. Entre sa haute tour carrée qui va en s'amoindrissant et la coupole, relativement moderne, de la chapelle Mozarabe, derrière une grille entremêlée de six colonnes, dont chacune est surmontée d'un lion tenant un écusson dans ses griffes, s'ouvre une belle porte de bronze appelée la *Porte des Lions*. A décrire, à nommer, ou seulement à compter les anges, les saints, les prélats qui fourmillent dans les niches et sur les piédestaux de cette façade, le pied prendrait racine devant cette admirable porte. Hâtons nous de rentrer dans la cathédrale. Aussi bien est-ce l'intérieur qui lui a fait surtout sa grande renommée.

J'aurais pu y rentrer par dix autres portes, toutes plus ou moins remarquables. La principale, la *Porte du Pardon*, se trouve placée entre deux autres, la *Porte de l'Enfer* et la *Porte du Paradis*. Ne nous arrêtons pas à examiner les prodigieux ornements qui les couvrent, nous n'entrerions jamais. D'ailleurs, ces descriptions minutieuses, qui ont tout au plus le mérite de rappeler aux uns ce qu'ils ont vu et de donner aux autres le désir de voir, n'apprennent rien au grand nombre des

lecteurs. Ce qui plait à ceux ci, ce sont, quand il y en a, les traditions qui se rattachent à quelques-uns de ces détails. Aussi me garderai-je bien, cher lecteur, de vous contraindre à faire avec moi une visite complète de la cathédrale de Tolède, à entrer avec moi dans toutes ses chapelles, de vous nommer toutes les statues, de vous faire lire toutes les inscriptions, de vous faire mesurer tous les piliers, de vous faire baiser toutes les reliques. Je vous arrêterai seulement là où, après une première visite, je suis revenu moi-même pour admirer ou comparer. Le reste est affaire de catalogue.

Quand on entre dans la cathédrale de Tolède par la porte qui est au bas de la dernière nef, on éprouve une impression d'humilité toute religieuse. On a devant soi quatre-vingt-huit piliers composés chacun d'un groupe de seize colonnes et sur lesquels reposent soixante-deux voûtes qui couronnent cinq nefs immenses. L'édifice, dans son ensemble, forme un carré long de quatre cent quatre pieds sur deux cent quatre. Le jour y pénètre par sept cent cinquante fenêtres ou rosaces fermées de riches vitraux. A mesure que j'avançais, j'étais frappé du recueillement qui régnait autour de moi. Je n'avais rien senti de semblable à Séville, dans cette magnifique cathédrale qui perd de sa majesté précisément à l'heure des offices. Ici au contraire un silence admirable : tous les fidèles semblent avoir constamment présente l'inscription qu'on lit sur un pilier, en grosses lettres incrustées dans le marbre :

« Sera excommunié quiconque se promènera dans

l'église pendant les offices du chant ou à l'heure où l'on prêche. » Sur le revers on lit encore : « Sera excommunié quiconque fera des signes ou parlera de choses déshonnêtes dans l'église, à quelque moment que ce soit. » J'étais encore plus loin de Séville.

Je remarquai dans le voisinage quelque chose d'assez piquant; c'est un tronc destiné à recevoir les restitutions des prêtres qui, ayant quitté l'office avant la fin, ou y ayant assisté avec distraction, croiraient ne pas avoir bien gagné leur salaire.

Mais nous voici arrivés au maître-autel, en France nous dirions le chœur. Le chœur, en Espagne, est, on le sait, placé dans la nef, en face du maître-autel, et entre cet autel et ce chœur il y a habituellement un espace libre.

Cette chapelle est séparée du reste de l'église par une grille d'une grande richesse, toute dorée jadis et argentée. Elle fut exécutée au milieu du seizième siècle par Francisco de Villalpando. L'atelier où travaillait l'artiste était construit sur le sol même d'une maison qu'avait habitée le Cid, sous les murailles de l'Alcazar. Aujourd'hui une colonne en pierre, surmontée d'une croix, marque la place où furent cette maison et cet atelier. Les deux extrémités de la grille dont nous venons de parler, et qui n'a pas moins de quarante-six pieds de largeur sur une hauteur de deux cent quinze, se rattachent aux deux chaires où se chante l'épître et l'évangile. Ces deux chaires, adossées chacune à un pilier colossal chargé d'ornements gothiques et de sta-

tues, sont portées sur deux colonnes. Elles sont l'une et l'autre en bronze, d'un beau travail, et aussi de Francisco Villalpando, qui en prit le métal au premier tombeau du connétable Alvar de Luna. Les fonts baptismaux ont aussi, dit-on, la même origine. C'est une histoire que je raconterai plus loin.

L'autel est tout en cèdre, avec un retable où sont sculptées les scènes du Nouveau Testament. Le calvaire qui le couronne est d'un beau caractère. Les chanoines seuls ont le droit de célébrer l'office à cet autel. Si celui d'entre eux qui est de jour tombe inopinément malade, et qu'il faille le remplacer par un prêtre de moindre catégorie, on dresse au bas des degrés un autel portatif, et le privilége du chapitre est sauvé.

Le presbytère, on appelle de ce nom la partie séparée qui entoure le maître-autel, plus petit autrefois de moitié, fut agrandi par le cardinal Cisneros, qui y fit comprendre une chapelle où avaient été enterrés les anciens rois de Tolède, *los reyes viejos*. Sur le grand pilier qui, du côté de l'épître, sépare la partie nouvelle de l'ancienne, se voit la statue d'Alphonse VI, et au-dessous celle de l'Alfaqui dont j'ai rapporté l'histoire. L'autre pilier, celui de l'évangile, porte l'image d'Alphonse VIII et au-dessous celle d'un vieux berger appuyé sur son bâton. Ces deux figures étranges, le berger et l'Alfaqui, qui se font pendant l'un à l'autre, comme les deux monarques, étonnent le regard, et on se demande ce qu'elles font là avec les rois, les saints et les prophètes. On sait déjà à quel titre l'Alfaqui occupe cette place. On

va voir que le berger n'y a pas moins de droit. C'est une autre page non moins intéressante de l'histoire de Tolède. Je laisserai parler Mariana, et parce que c'est une bonne occasion de faire connaître sa belle manière, et parce que son récit présente habilement rassemblés tous les traits épars dans les chroniques.

Maîtres de Tolède, les chrétiens aspiraient à pousser leur conquête du côté du Midi. Les Maures, de leur côté, crurent que le meilleur moyen de garder ce qui leur restait était de ressaisir ce qu'ils avaient perdu. Ils firent donc un grand effort, et Miramolin s'avança à la tête d'une armée redoutable. La Sierra Morena se dressait entre les deux armées, entre les deux peuples.

Ici commence Mariana : « A Salvatierra, les chrétiens se comptèrent. Il se trouva force gens de pied et beaucoup de cavalerie; cela fait, ils se portèrent avec tout leur monde au pied de sierra Morena. Le Maure, averti de ce qui se passait, prit la route de Baeza, résolu, ses provisions faites, à couper le passage de ces montagnes et surtout à défendre le port de Lora, par où nécessairement devaient passer les nôtres. S'ils essayaient de le forcer, le Maure se promettait la victoire; s'ils s'arrêtaient, il ne doutait pas qu'ils ne périssent tous, faute de vivres; s'ils revenaient sur leurs pas, la perte serait grande, et leur réputation compromise d'autant. C'étaient là de prudents calculs, mais que rendit vains un pouvoir supérieur. Les capitaines se réunirent pour décider sur quel point on franchirait la montagne, et ce qu'ils devraient faire. Le plus grand nombre étaient

d'avis de retourner en arrière; ils disaient qu'en cherchant encore on trouverait un chemin plus uni pour entrer en Andalousie, et qu'il fallait éviter ces gorges dont l'ennemi s'était emparé. Tout au contraire, le roi de Castille, don Alonso, voyait à la retraite un grave inconvénient, la bonne renommée comptant pour beaucoup en pareilles entreprises, et la fin répondant d'ordinaire aux commencements. Les rois, en revenant sur leurs pas, auraient l'air de fuir honteusement; l'ennemi en prendrait plus d'audace, les leurs perdraient courage, n'étant déjà que trop portés d'eux-mêmes à abandonner le camp; que, pour supporter les difficultés qui se présentaient, il leur fallait invoquer l'assistance et le secours de Dieu, dont ils soutenaient la cause, et qui certainement leur viendrait en aide, s'ils ne se manquaient pas à eux-mêmes, et que souvent devient facile aux courageux ce qui semblait impossible aux lâches. Le conseil parut bon, et la résolution fut prise. Aussitôt don Lope, fils de don Diego de Haro, envoyé par son père avec bon nombre de gens, s'empara d'un lieu appelé Ferral, au plus haut de la montagne, et dans plusieurs escarmouches il fit reculer quelque peu les Maures. »

Cependant le gros de l'armée se rassurait médiocrement, et, trouvant autant de danger à passer outre qu'à retourner en arrière, perdait peu à peu confiance. « La peur gagnait tout le camp, continue Mariana. L'aide de Dieu et des saints rétablit les affaires presque perdues de tout point. Un paysan, qui avait une grande habitude des lieux, pour y avoir longtemps mené ses troupeaux

(quelques-uns crurent que c'était un ange, parce que, après avoir montré le chemin, il disparut), promit aux rois que, s'ils se fiaient à lui, toute l'armée arriverait sans péril et par des sentiers qu'il connaissait, sur le plus haut sommet des montagnes. S'en rapporter à un inconnu, dans une circonstance si grave, n'était guère sûr ; mais, dans l'extrémité où elles se voyaient, des personnes prudentes devaient-elles ne tenir aucun compte de ce qu'on leur offrait? Don Diego de Haro et Garci Romero, en qualité de chefs, furent chargés de vérifier par leurs yeux les dires du berger. Le chemin allait en sens contraire du but auquel on tendait, et les chrétiens, en le suivant, semblaient si bien prendre une autre direction, que les Maures, leur voyant faire un si long détour, crurent qu'ils fuyaient, faute de vivres, et qu'ils se retiraient au plus profond de la province. Il leur fallait suivre la pente de la montagne, franchir un grand nombre de vallées, tourner ou escalader des rochers escarpés qui faisaient obstacle à leur marche. Mais aucune fatigue ne les rebutait, avec l'espérance qu'ils avaient de remporter une victoire certaine, s'ils atteignaient la crête et le couronnement de la montagne. Leur unique souci était de se hâter, de peur que l'ennemi ne s'emparât du chemin avant eux et ne les arrêtât sur la pente. Les rois, ayant franchi ces défilés, se fortifièrent sur un plateau qu'ils trouvèrent. Les Maures se préparèrent à la bataille, et firent quatre parts de leur armée, le roi se postant sur le mamelon le plus élevé, entouré de sa garde. Les fidèles, épuisés par les

fatigues d'une route si longue et si difficile, les hommes aussi bien que les animaux, résolurent d'éviter le combat. Ils firent de même le jour suivant, à la grande joie des Maures, qui s'imaginaient que c'était par peur; et le Miramolin lui-même envoya de tous côtés des ambassadeurs avec des messages arrogants, où il promettait que dans trois jours il aurait en son pouvoir les trois rois qu'il tenait assiégés et comme pris dans un filet. La renommée, selon sa coutume, exagérait encore, et chacun ajoutait à ce qu'il entendait, pour rendre la chose plus agréable. Le troisième jour, qui fut le lundi 16 juillet, les nôtres, décidés à présenter la bataille, après s'être confessés et avoir communié au point du jour, prirent leur ordre de combat. Diego de Haro était à la tête de l'avant-garde; don Gonzalo Nuñez commandait le centre, assisté des chevaliers du Temple et des autres ordres et milices sacrées. A l'arrière-garde se tenaient le roi Alphonse, l'archevêque don Rodrigo et les autres prélats. Les rois d'Aragon et de Navarre avec leur monde fortifiaient les ailes, le Navarrais à la droite, l'Aragonais à la gauche. Le Maure, au contraire, disposa ses gens dans le même ordre qu'auparavant. Ils fermèrent de chaînes de fer la partie de leur camp où était dressée la tente royale, et en commirent la garde aux plus intrépides d'entre eux, aux plus renommés par leur naissance et par leurs exploits. Les autres étaient en si grand nombre, qu'ils semblaient couvrir les collines et les vallées. De part et d'autre, chacun exhorta les siens au combat. Les évêques allaient de compagnie en compa-

gnie, animant les nôtres par l'appât des indulgences. »

Suivent les harangues des deux rois, harangues éloquentes, mais qui sentent un peu trop leur Tite-Live. La victoire fut longtemps douteuse. Des deux côtés, on combattit avec acharnement. Le roi don Alphonse, entraîné par l'exemple de ses capitaines, voulut se précipiter dans la mêlée; mais l'archevêque le retint en l'engageant à persévérer dans sa confiance en Dieu et à ne pas mettre au hasard d'une rencontre sa personne sacrée, à laquelle était attachée la victoire. En ce moment même, les chrétiens firent un suprême effort, et l'avantage passa de leur côté. Leur réserve donna, et les Arabes, épuisés par tout un jour de combat, ne purent la soutenir. Alors commença la déroute, et beaucoup périrent du côté des Maures. Leur roi, monté sur une mule, s'enfuit jusqu'à Baeza, où, changeant de monture, il reprit sa course effrénée et ne s'arrêta qu'à Jaen. Il y rentra la nuit en vaincu, pendant que les rois chrétiens se partageaient ses dépouilles et rendaient grâces à Dieu d'une victoire qui leur avait coûté très-peu de monde.

« Quelques-uns racontent, ajoute Mariana, que ce qu aida surtout à la victoire, ce fut une croix peinte de diverses couleurs, qui parut dans l'air au moment où l'on résolut de livrer la bataille. D'autres le nient, parce que l'archevêque Rodrigo ne fait pas mention d'une circonstance si grave, ni même le roi, dans la lettre qu'il écrivit au pape Innocent pour lui annoncer sa victoire et l'heureuse fin de la guerre. Ce que l'on s'accorde à dire, c'est que Pascual, alors chanoine, et depuis doyen

et même archevêque de Tolède, et dont on voit la sépulture dans la chapelle de Sainte-Lucie de la cathédrale, avec la croix et le guidon qu'il portait lui-même, suivant la coutume, devant l'archevêque don Rodrigo, passa deux fois à travers les rangs de l'ennemi sans recevoir aucune blessure, quoique tous cherchassent à le frapper de leurs dards : un grand nombre de flèches décochées contre lui demeurèrent tordues dans la hampe de la croix, ce qui anima encore le courage des nôtres et jeta une grande épouvante parmi les Maures. »

Les esprits demeurèrent tellement frappés de cette circonstance, que cette victoire s'est aussi appelée le *triomphe de la croix*. Elle est plus connue sous le nom de *las Navas de Tolosa*, parce que la bataille fut livrée près d'un lieu qui porte ce nom, et qui est situé sur le revers méridional de la sierra Morena, dans ces déserts où Charles III établit depuis ses colonies allemandes. Les étendards conquis sur les Maures en cette occasion furent portés à la cathédrale de Tolède, où j'ai eu l'honneur de les toucher de mes mains, et naguère encore, à l'anniversaire de la bataille, on les suspendait aux voûtes de l'église.

Mariana, on l'a vu, raconte simplement, en quelques mots, l'intervention du berger, sans paraître y attacher une grande importance; mais le roi Alphonse, encore tout ému du danger auquel venaient d'échapper l'Espagne et la chrétienté, fit placer dans la cathédrale la statue de celui qui avait montré à l'armée le chemin de la victoire, et la tradition veut que cette statue ait été

sculptée d'après une image que le roi lui-même avait dessinée de souvenir. L'Espagne a trouvé cette légende trop charmante pour la démentir. Seulement, aux yeux des uns, ce berger était un ange, aux yeux des autres, c'était saint Isidore, le patron de Madrid, laboureur ou berger, c'est tout un. Il y a un demi-siècle, on écrivait encore pour ou contre. Quant à moi, j'aime mieux, je l'avoue, dans sa simplicité rustique, ce berger qui sauve l'Espagne et qui retourne à son troupeau, sans attendre qu'on le remercie; mais, ange, saint ou berger, qu'importe? C'était bien toujours le même Dieu qui l'envoyait au secours des chrétiens.

En passant devant la statue du mystérieux berger, on arrive à une tombe somptueuse, qui n'est pourtant pas celle d'un roi, mais de celui qu'on appelle encore le grand cardinal d'Espagne, Pedro Gonzalès de Mendoza. Celui dont la croix avait été arborée la première sur les tours de l'Alhambrah, qui avait assisté à la bataille de Toro, qui avait gouverné l'Espagne au nom des rois catholiques, et contribué à leur donner le nouveau monde, par la protection dont il entoura Colomb, avait bien quelque droit à une sépulture royale. Il le crut du moins, et le dit fièrement dans son testament. Pendant sa vie, les chanoines ne parurent pas devoir contrarier ce désir; mais à peine cette grande puissance se fut-elle abîmée dans la mort, le 11 janvier 1495, que l'opposition se déclara. Mendoza connaissait l'esprit de son chapitre. Prêtre lui-même, il savait ce qui se cache parfois d'opiniâtreté sous la molle résistance du prêtre.

Aussi choisit-il pour son exécutrice testamentaire la grande Isabelle en personne. Celle-ci prit ce titre au sérieux, et, à son tour, elle n'épargna rien pour faire prévaloir la volonté de celui qui, vivant, avait si hautement fait respecter la sienne. Il fallut plaider. La reine et le cardinal gagnèrent leur procès, inutilement toutefois; le chapitre persista dans son opposition. Mais, un beau matin, le chanoine qui était de semaine, en se présentant à l'autel, trouva le monument commencé. La reine s'était souvenue de Constance et de l'archevêque Bernard, et, pendant la nuit, un ordre de sa main avait fait tomber la muraille que devait remplacer le tombeau de Mendoza.

Le chœur des chanoines occupe la quatrième et la cinquième voûte de la grande nef, dont le presbytère remplit les deux premières. La grille qui le ferme, beau travail de Cespedez, est dans le même système que celle dont nous avons parlé. Ce chœur justifierait à lui seul la grande réputation de la cathédrale de Tolède. Il se compose de deux rangs de stalles; celles d'en bas, occupées par les bénéficiaires et les simples prêtres, sont dues au ciseau de Maese Rodrigo. Les dossiers reproduisent, dans une série de bas-reliefs d'un vif mouvement, toute la conquête du royaume de Grenade. Mais ce qui est bien autrement digne d'admiration, c'est le rang supérieur, où prennent place, dans soixante et onze stalles de noyer, les dignitaires et les chanoines du chapitre. Ces stalles sont couronnées d'arceaux, dont les côtés reposent sur soixante-douze colonnettes de marbre rouge. Des médaillons d'albâtre,

enchâssés dans une frise d'une grâce infinie qui court au-dessus des arceaux, présentent toute la suite de l'Ancien Testament. L'exécution de ce merveilleux ensemble ayant été mise au concours en 1543, les modèles de Philippe de Bourgogne et de Berruguete l'emportèrent. Les deux artistes s'engagèrent à terminer en trois ans, Berruguete les trente-cinq stalles du côté de l'épître, et Philippe les trente-cinq autres, outre celle de l'archevêque, qui est placée au centre. Philippe de Bourgogne mourut avant l'expiration des trois années, et ce fut Berruguete qui sculpta la stalle du prélat. On désigne surtout dans son œuvre, à l'attention des voyageurs, les figures de David et de sainte Catherine, et dans l'œuvre rivale celles de la reine de Saba et du grand prêtre Aaron, moins remarquables par une exactitude de costumes qu'on aurait tort de demander aux artistes de cette époque que par la noble expression des têtes et la verve de l'exécution.

Parlons des chapelles. J'ai dit que celle des anciens rois de Castille fut annexée par le cardinal Jimenez à la chapelle principale. Les sépultures royales y sont restées.

Une autre portait le nom de chapelle des *rois nouveaux*. Elle fut commencée du vivant de Henri II, Henri de Trastamare, et par son ordre. Les restes de ce prince y furent rapportés de Santo Domingo de la Calzada, où il était mort. Mais cette chapelle gênait les processions intérieures, et le cardinal Fonseca, d'accord avec le chapitre, en fit construire une autre sous le même nom et avec

beaucoup de magnificence, celle qui existe actuellement. La translation des restes eut lieu en 1534. En lisant sur le tombeau de Henri de Trastamare, *Bienheureux et noble chevalier Henri de douce mémoire*, on a quelque peine à se souvenir qu'il s'agit du fratricide de Montiel. Dans une autre épitaphe, il est, comme don Pèdre, surnommé le *justicier*. Était-ce donc trop peu de lui avoir pris sa vie et sa couronne?

Henri écrivait dans son testament, à Burgos : « Nous renvoyons ce corps que Dieu nous a donné à la terre dont il a été formé, pour qu'il soit honorablement enseveli comme le corps d'un roi, dans l'église de Sainte-Marie, à Tolède, devant le lieu même où la sainte Vierge mit le pied, quand elle revêtit saint Ildephonse de la chasuble, ayant eu en elle une grande dévotion, parce qu'elle nous est venue en aide et nous a tiré de nombreux périls, lorsque nous avons eu besoin de son secours. »

Le lieu désigné ici par Henri était effectivement tout à côté de la chapelle primitive, érigée et dotée par lui. Il est un peu plus loin de celle qui l'a remplacée. Le monument qui a pour titre la *Descente de Notre-Dame* est moins lui-même une chapelle qu'un pavillon gothique fermé de grilles blanches et dorées, ou, si l'on veut, une châsse colossale dont la forme pyramidale n'est pas sans quelque analogie avec la tour de la cathédrale. Les grilles dont nous parlons, reliées à l'avant-dernier pilier de la nef, reposent sur une assise de marbre rouge et noir, d'un pied environ de hauteur. A la voûte est sus-

pendu le chapeau du cardinal Moscoso, enterré sous l'autel. Tout, dans cette chapelle, images, inscriptions, bas-reliefs, rappelle le miraculeux événement dont elle perpétue le souvenir. Du côté de l'épître, et jointe à la table de l'autel, on voit, derrière une autre grille intérieure, et encadrée de jaspe rouge, la pierre même où la sainte Vierge posa le pied. Le doigt des fidèles qui, depuis tant de siècles, viennent toucher cette pierre, l'a déjà usée à demi.

Mais, dans cette cathédrale de Tolède où, à chaque pas, se rencontrent un souvenir, une image, les reliques de saint Ildephonse, où est la chapelle de ce sa nt populaire? Non loin de celle que nous quittons. Sous la voûte qui en précède la porte, on remarque un personnage à cheval et qui, un étendard dans une main, un écu dans l'autre, semble placé là, comme en sentinelle. C'est don Esteban de Illan. Il avait mérité cette place d'honneur en défendant les franchises et priviléges de la ville de saint Ildephonse contre un caprice d'Alphonse VIII. J'ai dit ailleurs par quel éminent service Illan avait conquis le droit d'être écouté du roi comme un loyal serviteur. Ce qui m'a frappé dans l'intérieur de cette chapelle, c'est, entre autres sépultures, celle du cardinal Gil de Albornoz. Ce prélat de race royale avait dû son élection moins au chapitre qu'à la volonté d'Alphonse XI. C'était un génie aventureux. On le voit, en effet, s'en aller à Avignon, où siégeait alors la papauté, et là, nommé cardinal, faire de ce titre celui d'un général d'armée, se mettre à la tête des troupes pontificales, reconquérir les États de

l'Église, et, achevant par le conseil ce qu'il avait commencé par l'épée, remener le pape dans Rome. Mort à Viterbe en 1364, il est rapporté à Tolède sur les épaules des fidèles, se relayant de village en village, pour gagner ainsi l'indulgence que le pape reconnaissant a attachée à ce saint empressement. Le marbre du tombeau, usé par le temps, ne laisse plus voir qu'imparfaitement les traits de l'héroïque prélat. Son chapeau est suspendu à la voûte, à défaut sans doute de son épée. D'autres évêques, d'autres cardinaux même, accompagnent dignement cette grande mémoire.

La chapelle de Santiago s'appelle aussi *chapelle générale*, et ce nom, elle le mérite par son étendue comme par l'usage auquel elle est affectée. A la regarder du dehors, avec ses tourelles en saillie, son collier de créneaux et sa plate-forme, on la prendrait volontiers pour une forteresse, et on ne s'étonne pas qu'elle ait eu pour fondateur un grand maître de l'ordre de Saint-Jacques. Mais, dès qu'on a passé le seuil, à la majesté de ses proportions, à la splendeur des autels, à l'aspect imposant des tombeaux qui se dressent aux quatre angles et au centre, on se souvient que les chevaliers de cet ordre étaient aussi des religieux. Le fondateur de cette chapelle est le célèbre connétable don Alvar de Luna. Commencée par lui en 1435, elle fut achevée par sa femme, la comtesse doña Juana Pimentel, qui y repose à ses côtés.

C'est un édifice octogone du plus beau gothique, et dont les ornements, taillés dans cette pierre blanche dont toute la cathédrale est faite, prennent à l'œil un

éclat incomparable, une merveilleuse élégance. Ses huit divisions sont séparées par autant de piliers d'où s'élancent, à la naissance de la voûte, trois arêtes qui vont se relier au centre, et forment à la chapelle une toiture, j'allais dire une tiare aussi légère que hardie. Le jour y entre à flots par huit claires-voies placées entre les piliers, et par une fenêtre dont les riches vitraux tempèrent un peu la clarté.

On sait l'histoire du connétable de Luna, citée partout en exemple de la fragilité des choses humaines. Maître du royaume sous Jean II, il s'enivre de sa fortune et gouverne avec orgueil. Les ennemis que lui attirent la faveur du roi, et la manière hautaine dont il en jouit, le perdent enfin dans l'esprit du souverain. Il est décapité à Valladolid, le 15 juillet 1453. Le pape Pie II raconte ainsi sa fin :

« Il ne mourut pas comme un lâche; mais, en énumérant les grands services qu'il avait rendus au roi et à l'État, sans larmes, sans gémissements, et comme un joyeux convive qui vient s'asseoir à un banquet, il présenta sa tête au glaive. C'était un homme d'un esprit élevé, aussi brillant dans la paix que dans la guerre, et qui n'avait dans l'âme que de hautes pensées. »

Ajoutez à ce témoignage d'un pape que, quoique de stature moyenne, Alvaro de Luna avait cet air noble qui commande, une taille bien prise, la tête droite, l'œil vif, le regard pénétrant et calme, le front large. Intrépide à la guerre, il portait dans le danger une sérénité rare; il aimait l'élégance dans les vêtements; toujours amou-

reux, un peu matériel, un peu poëte, cavalier accompli, c'était plus qu'il n'en fallait pour que la postérité prît fait et cause pour sa mémoire. Les poëtes l'ont chanté à l'envi; le vieux Juan de Mena, dans son *Labyrinthe*, le nomme avec une compassion indignée, et Jorge Manrique, dans ses mélancoliques stances, avec un dédain cruel. De nos jours, enfin, Quintana a écrit son histoire dans son beau livre des *Vies des Espagnols célèbres*, et M. le duc de Rivas a fait de ses diverses fortunes le sujet d'une suite de *Romances*, où l'on sent le soldat pleurer un soldat, le patricien un homme d'État, le peintre un artiste, et le poëte un poëte.

Le connétable avait conçu le plan de sa chapelle et de son tombeau, en favori tout-puissant, et qui met lui-même la main à son œuvre. Plaçée sous l'invocation de saint Jacques, le patron de l'Espagne et de l'ordre dont il était, lui, le grand-maître, cette chapelle devait être desservie par cinquante chapelains. Avant de travailler à son propre tombeau, il avait réuni dans sa chapelle ceux de sa famille, tous grands personnages, et qui semblaient venus là pour l'attendre et le recevoir.

Il se fit construire pour lui-même, au centre de l'édifice, un sépulcre tout en bronze. Sa statue était couchée dessus; mais, aussitôt que la messe commençait, poussée par un secret ressort, cette statue se soulevait et se mettait à genoux; puis, la messe achevée, elle se recouchait lentement sur le tombeau. Ce tombeau disparut avant la chute même du connétable. Faut-il croire ce qu'on raconte, que, pendant une émeute arrivée en 1449,

la multitude se rua contre ce monument de l'orgueil? Est-il plus vraisemblable que, dès 1440 ou 1441, les soldats de l'Infant don Enrique, fils du roi Ferdinand d'Arragon, qui faisait la guerre à Juan II, en haine de son favori, étant entrés dans Tolède, brisèrent la merveille? ou serait-ce simplement une pieuse reine qui, trouvant que le bruit de la machine, et la machine elle-même, troublaient le recueillement des fidèles, l'aurait fait enlever sans bruit? Il y a des autorités pour chacune de ces trois versions; mais, dans des vers que je vais rapporter, le connétable lui-même, car ces vers sont de lui, semble s'en prendre à l'Infant :

« Si ma flotte vous combattit, en vérité, seigneur Infant, ce n'est pas ma statue qui vous prit, quand vous couriez les mers. Pourquoi donc vous en prenez-vous à une figure que j'avais fait sculpter pour la mettre sur ma sépulture? »

Est-il vrai maintenant que les deux chaires de l'épître et de l'évangile et les fonts baptismaux aient été fondus avec les débris de ce précieux tombeau du connétable? Je n'y vois rien d'invraisemblable.

Quoi qu'il en soit, le tombeau que l'on voit aujourd'hui fut élevé, en 1489, par la fille de don Alvaro, doña Maria de Luna, aussi bien que celui de Juana Pimontel; l'un et l'autre sont en marbre blanc et dans le style gothique. Quatre chevaliers de l'ordre, de grandeur naturelle, sont agenouillés aux angles du tombeau du maître : il porte lui-même le grand costume de l'ordre et a la main sur l'épée; un page pleure à ses pieds.

Dans un coin du rétable de l'autel principal, on me fit remarquer un portrait peint du connétable, sous ce même costume de Saint-Jacques. L'expression de la figure a la gravité mélancolique des portraits faits de souvenir et après une catastrophe.

J'étais curieux de voir comment dans l'épitaphe du tombeau, postérieure seulement de trente-six ans à la mort violente de Luna, on aurait parlé de cette fin tragique. J'y lis ces simples mots : « Il finit ses jours au mois de juillet de l'an de Notre-Seigneur 1453. »

On ne sait à quelle époque le corps du connétable fut rapporté à Tolède, après avoir été recueilli sur l'échafaud de Valladolid par la confrérie de la Miséricorde, et enterré d'abord par la charité publique dans l'ermitage de Saint-André, destiné aux suppliciés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1808 il était encore dans le caveau de sa chapelle. Cette année-là, en effet, le tailleur de pierre de la cathédrale, don Luciano Martin Forero, ayant eu quelque chose à faire en ce caveau, où l'on avait réuni tous les restes de l'illustre famille, y entra, et trouva tous les squelettes assis sur d'antiques siéges et rangés autour d'une table. Celui qu'il reconnut pour être don Alvaro de Luna avait sa tête, séparée du tronc, posée devant lui sur la table ; les autres semblaient avoir quitté leur tombe pour venir assister, sous sa présidence, à cette terrible assemblée de famille. Le visiteur, saisi de respect, et se sentant en présence de quelque chose de grand, prit son couteau et grava son nom dans le mur, avec la date du jour où il avait pénétré dans le caveau.

Au lieu de cet humble tailleur de pierre, supposons Hoffmann amené par le hasard au milieu de cette fantastique réunion.

Je ne parle ni de la chapelle ni de la vierge de *Sagrario*, j'en ferai l'objet d'un chapitre séparé. Calderon l'a chantée, et je me garderai bien de laisser échapper une si bonne occasion. Le Sagrario, la sacristie et le reliquaire se succèdent l'un à l'autre, datent de la même époque, et ont été construits par le même architecte, Nicolas de Vergara-le-Jeune : ils ont un même caractère, une même magnificence. La sacristie a la grandeur et la forme d'une église ; c'est un carré long de cent pieds sur trente-sept, formant un seul vaisseau ; le sol est couvert des marbres les plus rares, qui accompagnent dignement les splendeurs de la voûte, où se déroule un immense et admirable tableau de Lucas Jordaens, représentant le miracle de saint Ildephonse. Sur le maître-autel est un tableau célèbre du Greco, le *Dépouillement du Christ*. Toute cette œuvre est empreinte d'une réalité puissante, où rien n'annonce encore la folie. Où elle éclate d'une manière qui serre le cœur, c'est dans une suite d'apôtres qui font le tour de la sacristie : ce sont de vigoureuses peintures; mais l'expression exaltée de tous ces regards détourne la pensée de ce doux évangile que les douze disciples furent chargés de porter dans le monde.

C'est Goya, le croira-t-on? qui est ici le maître sage et mesuré. Il y a de lui un *Christ au Jardin des Oliviers* qui, sauf l'expression un peu commune des figures secondaires, est d'une sévère exécution.

Les armoires qui font face à ce tableau contiennent les vases sacrés; c'est une espèce de musée digne de grande attention. Au milieu de ces vases se rencontrent une admirable Bible, présent douteux de saint Louis, l'épée d'Alphonse VI, l'épée qui reconquit Tolède, et à côté, dans un coin, une urne modeste qui contient les os des rois Wamba et Recesvinto : le souvenir de ceux dont le dernier successeur laissa prendre Tolède aux Arabes et de celui qui la leur reprit.

De la sacristie on passe, à droite dans le vestiaire, à gauche dans le reliquaire. Ce vestiaire est un autre petit musée, et je remarque volontiers qu'en Espagne on aime à parer les sacristies des œuvres les plus rares. J'en avais été frappé dans la cathédrale de Séville. J'en fis de nouveau l'observation à Tolède. Il y a là un Rubens, un Van Dyck, un Guerchin, un Guide, un Jean Belin, toiles d'un mérite supérieur.

Le reliquaire est une vaste salle octogone, d'un aspect grandiose, et, comme le Sagrario et la sacristie, revêtue des marbres les plus riches et décorée de peintures ou de bas-reliefs qui retracent les épisodes les plus intéressants de la vie des saints dont Tolède possède les reliques. Je n'entrerai pas dans le détail infini de ces pieuses richesses.

Je repassai dans l'église par la porte de la chapelle du Sagrario, pour examiner de plus près une vaste dalle de bronze que j'avais remarquée en entrant. C'est une feuille unie d'environ trois mètres et demi de long sur deux de large, sans autre ornement qu'un double filet doré tout autour. Sous cette dalle repose un de ceux qui ont le

plus contribué à orner cette chapelle, le cardinal Porto-Carrero. Son épitaphe est aussi simple que son tombeau : *Hic jacet — pulvis — cinis — et nihil ;* ici repose de la poussière, — de la cendre, — et rien.

Il est d'usage, en Espagne, qu'il y ait toujours une paroisse annexée à la cathédrale. A Tolède, c'est une chapelle de Saint-Pierre, un fort bel édifice. L'archevêque Sancho de Rojas la fit bâtir pour y être enterré. Ce vaillant prélat avait gagné son siége à la prise d'Antequerre. Il mourut en 1422, et la chapelle qu'il avait fondée se trouva assez grande pour servir de paroisse.

Tandis que je redescendais dans la cathédrale par huit degrés de pierre, je remarquai en face de la porte, et attachée à un pilier, une coquille de marbre noir, sur laquelle était une couchette en cuir. C'est là que l'on dépose les nouveaux-nés que les parents se refusent à élever. L'Église, qui leur a préparé ce lit de ses mains miséricordieuses, ne demande aux parents qu'une chose : une inscription les prie de déclarer si l'enfant est ou non baptisé. Au même pilier tient un tronc destiné à recevoir les offrandes pour les enfants trouvés; deux avertissements de l'Église conviant tous les fidèles à s'unir à elle pour réparer la faute de quelques-uns.

Mais où s'assemblaient ces puissants chanoines à qui Berruguete et Philippe de Bourgogne taillèrent dans le chœur des stalles dont l'art faisait des trônes ? Où se tenaient ces réunions présidées par ces grands archevêques dont je retrouve partout les royales sépultures, dont je vois les larges chapeaux rouges suspendus à

toutes les voûtes? On entre dans la *salle capitulaire* par une première pièce, dont le plafond arabe, les riches peintures, les belles armoires sculptées au seizième siècle et consacrées aux archives, avertissent l'esprit et le préparent.

La salle elle-même forme un immense carré long que couronne un admirable plafond, où le ciseau s'est livré sur le bois à toute la fougue de ses caprices. Des marbres de toute couleur et de toute espèce, rapprochés sur le parquet, y luttent avec les dessins du plafond d'imprévu et de fantaisie. La prodigalité de ces ornements forme un singulier contraste avec la simplicité des deux rangs de stalles destinées aux chanoines et avec les graves portraits des archevêques qui font trois fois le tour de la salle, et semblent associer les morts au conseil des vivants. Jean de Bourgogne, qui a couvert de fresques la partie de la muraille qui sépare les portraits de la frise, est aussi l'auteur de tous les premiers portraits, depuis saint Eugène jusqu'au cardinal Ximenès, contemporain de l'artiste. C'était en 1511. Depuis cette époque, tous les archevêques qui ont suivi sont venus prendre place dans cette galerie jusqu'au cardinal Jose Bonel y Orbe, que j'ai eu l'honneur de connaître vivant. Ils sont cent quatre autour. Peu de noms illustres parmi les peintres : à peine un Carvajal, un Tristan, l'élève du Greco, un Goya, un Vicente Lopez, celui-ci est d'hier, ont signé quelques-unes de ces toiles ; mais les autres même, et les plus inconnus, ont eu le respect de leur œuvre. Jean de Bourgogne avait donné l'exemple en

cherchant dans les manuscrits et partout le moyen de donner à ces portraits, à défaut d'une ressemblance parfois impossible à rencontrer, au moins la vraisemblance.

On ne lit pas sans une certaine émotion les noms de ces archevêques qui souvent étaient des saints et presque toujours de sages et vertueux prélats, quand ils ne furent pas de grands hommes. Les premiers ont laissé leurs reliques à la cathédrale, d'autres leur fortune. D'autres se sont reposés des fatigues du gouvernement de l'État en y élevant de magnifiques chapelles, de somptueux autels, en couvrant d'or et de pierreries les châsses ou les images des saints, après quoi ils ont cru qu'il leur était permis d'y fonder pour eux-mêmes de superbes mausolées. La cathédrale les garde presque tous dans ses filiales entrailles; mais un des plus grands, le plus grand peut-être, lui manque, celui dont la reine, au nom de l'Espagne, faisait dernièrement restaurer le tombeau, à Alcala de Henares, le cardinal Ximenès de Cisneros. Ah ! ce n'est pas la cathédrale de Tolède qui eût laissé tomber en ruines le monument sacré, et qui eût oublié jusqu'à la place où reposaient ces précieux restes !

Je m'échappai par un beau cloître où, épuisé de fatigue et l'esprit aussi ébloui que les yeux, je respirais l'air et la lumière, sans m'arrêter à considérer deux belles fresques du dernier siècle, peintes par Bayen, lorsque je me souvins tout à coup que la chapelle possède une admirable bibliothèque.

J'étais d'autant plus curieux de la voir, qu'elle s'entourait, m'avait-on dit, d'une sorte de mystère; ceux

qui la gardent la surveillent d'un œil jaloux, moins comme une captive dont un œil profane offenserait les attraits que comme une sirène dont le chant a ses dangers. On y pénètre de l'église par une petite porte fermée d'une grille, et il n'y a, assure-t-on, que les rois et les prélats qui aient le privilège de passer par cette porte et de prendre l'escalier qu'elle défend. L'Église d'Espagne me paraît trop se défier de la parole, et oublier qu'il fut un temps où, en Espagne même, toute lumière entrait par l'Église. Ses plus grands poëtes, quelques-uns de ses grands peintres ou de ses musiciens, la plupart de ses hommes d'État, étaient des prêtres.

Enfin, comme il y a pour pénétrer dans ce sanctuaire d'autres portes que celles dont les rois et les prélats me paraissent user très-peu, l'obligeance m'en ouvrit une, et je pus contempler ces trésors plus précieux à mes yeux que les riches écrins de Notre-Dame du Sagrario. Le local est petit, mais heureusement disposé, et les armoires ornées avec goût. Que de merveilles sur leurs rayons! les *heures* de Charles-Quint, celles de sa mère, Jeanne la Folle, deux volumes remplis de merveilleuses miniatures, un manuscrit des œuvres de saint Thomas, que l'on a quelque raison de croire écrit de sa main, une bible sans égale, des missels achetés en Italie par le cardinal Lorenzana, et dont les prodigieuses enluminures ont dû donner lieu à des distractions, pardonnées dans le ciel, j'en suis convaincu; je n'en finirais pas, si je voulais dire tout ce que j'ai entrevu en passant; je regardais partout à la fois.

L'archevêché, qu'un pont suspendu relie à la cathédrale, et qui n'a de remarquable que la porte de sa façade due au cardinal Tavera, a aussi sa bibliothèque. C'est un établissement de la fin du dernier siècle, fondé par le cardinal Lorenzana. Il y a environ trois mille volumes et un assez grand nombre de manuscrits qu'il faudra consulter si l'on veut écrire une histoire complète des conciles. Les simples gens de lettres y trouveront les premières éditions des plus anciens monuments de la littérature espagnole, celle de la Célestine, par exemple, ce livre immonde qu'on ne serait pas venu chercher là, mais qui fait date dans l'histoire du théâtre en Espagne, surtout dans l'histoire de la langue. Là sont aussi les collections les plus complètes de Lope de Véga de Calderon, de Alarcon, de Moreto. Cette bibliothèque possède également quelques portraits plus curieux que bien peints.

J'en avais fini pour le coup avec la cathédrale de Tolède; mais que de fois j'y suis revenu, à mesure que se classait dans mon esprit tout ce que j'y avais effleuré d'une première vue avide et confuse! Il se trouvait toujours quelque coin où je me reprochais de n'avoir pas pénétré assez avant, quelque tableau que je n'avais pas regardé avec assez d'attention, quelque tombeau devant lequel je me sentais encore ramené par les nobles violences de la poésie ou de l'histoire, ou par ce sentiment de la fragilité des choses qui met aux œuvres de l'homme la suprême beauté.

Et puis il y avait mille aspects divers sous lesquels je

ne me lassais pas de contempler cet entassement de merveilles. Tantôt j'y évoquais la suite ininterrompue de ces illustres archevêques qui forment comme une dynastie, et qui font que l'église de Tolède mérite d'avoir son histoire particulière dans l'histoire de l'église d'Espagne, de l'Église universelle.

Tantôt je suivais le monument lui-même dans ses transformations successives. Je le voyais sortir à peine hors de terre sous l'humble main des premiers confesseurs, crypte romaine arrivée aux regards, passer aux barbares, aux Goths, qui l'étendent, l'élèvent et l'enrichissent, tomber sous la puissance des Arabes qui la convertissent en mosquée, et encore musulmane dans Tolède redevenue chrétienne, redevenir chrétienne elle-même, on a vu comment et par quelle interprétation singulière de cette parole de l'Évangile : *Violenti rapiunt cœlum*, tomber enfin, mais pour renaître sous la main héroïque et pieuse de Ferdinand III, et depuis cette magnifique renaissance, la favorite des rois et des évêques qui se disputent l'honneur de la parer. J'aimais à retrouver partout confondus les vestiges de ces époques diverses. Leur confusion même était pour moi une image de cette forte église d'Espagne où pendant des siècles tout entrait, tout s'abritait, tout s'est développé, et dont la vivifiante influence se sentira encore, même après que des siècles nouveaux auront passé sur ses affranchis d'hier.

VI

LE SAGRARIO — UNE COMÉDIE DE CALDERON

Notre-Dame du Sagrario. — Antiquité de cette vierge. — La chapelle du Sagrario; sa fondation, sa description. — Privilége des habitants d'Ajofrin. — L'image de Notre Dame du Sagrario. — Ses écrins. — Son manteau, sa couronne et ses bracelets. — Comédie de Calderon qui a pour titre: *La Vierge du Sagrario découverte, perdue et retrouvée.* — Analyse et traductions. Cette comédie résume l'histoire de Tolède.

Non, je n'avais pas tout dit encore sur la cathédrale de Tolède. Il me reste à parler de deux de ses chapelles principales dont chacune demande un article à part : la *chapelle Mozarabe* et celle de *Notre-Dame du Sagrario.* Je commencerai par cette dernière.

Les plus anciennes chroniques de Tolède parlent d'une image de la Vierge qui porte ce nom, et l'archiprêtre de Saint-Juste, qui vivait sous Alphonse VII, affirme qu'elle existait déjà à l'époque où les Maures envahirent l'Espagne. On la voyait alors sur le maître-autel de la cathédrale, et on raconte que, le jour où Marie vint en personne apporter la chasuble à saint Ildephonse, avant de remon-

ter au ciel suivie des anges qui en étaient descendus avec elle, elle embrassa cette précieuse image d'elle-même. Cette légende la désignait entre toutes à la vénération des fidèles, et, quand les Goths virent arriver les Arabes, ils se hâtèrent de mettre en lieu sûr le plus cher de leurs trésors. Découverte longtemps après, la sainte image reprit sa place sur l'autel de l'antique cathédrale. Mais, à l'époque où celle-ci fut réédifiée, l'image révérée fut reléguée dans une niche, au-dessus d'une porte qui conduisait au reliquaire. Le lieu parut peu digne d'elle; aussi, quand il fut question de reconstruire le dépôt des saintes reliques, on fit entrer dans le plan celui d'une chapelle destinée à la Vierge du Sagrario, chapelle dès lors appelée de ce nom qu'elle avait peut-être donné elle-même à sa vierge.

Ce fut le cardinal Quiroga qui eut la pensée de cette chapelle et qui en commença l'exécution le 17 août 1594, quelques mois seulement avant sa mort; ce fut le cardinal Sandoval qui eut l'honneur de l'achever. Leur œuvre commune est d'une grande magnificence.

Mais revenons à celle qui l'habite. Faite d'un bois pesant, la Vierge du Sagrario est, sauf la figure et les mains, revêtue d'une feuille d'argent assez épaisse, mais qui n'altère en rien le contour de ses formes. Elle est presque aussi noire, et sans doute par le même motif, que Notre-Dame de Regla. Elle a environ la même taille, un peu moins d'un mètre de hauteur. Assise sur un trône d'argent, elle a les bras mobiles et faits de manière à ce que les mains puissent retenir l'enfant Jésus quand on

le place sur ses genoux, ou se joindre dans l'attitude de la prière.

La Vierge du Sagrario jouissait de nombreux privilèges; la piété de ses fidèles l'avait faite grande dame, même dans ce monde. Elle était suzeraine de la ville d'Ajofrin, située à quatre lieues de Tolède, et elle ne quittait pas sa chapelle, que ses vassaux ne vinssent lui faire cortége. Les hommes avaient leur place marquée dans la procession. Quant aux femmes, le jour de l'Assomption, elles avaient le privilége d'entrer dans le chœur, et de s'y asseoir durant les offices, et, chaque fois que l'archevêque avait quelques dons à distribuer, il n'avait garde d'oublier les jeunes filles d'Ajofrin. Mais c'est un grand événement que la Vierge sorte de son sanctuaire. Depuis le commencement du seizième siècle, elle ne l'a quitté que douze fois, à des intervalles inégaux, et chaque fois pour marcher par une route différente à un but différent, suivant la cause et l'occasion de sa sortie.

Les écrins de la Vierge du Sagrario sont célèbres dans toute l'Espagne, un bon Espagnol dirait dans le monde entier. J'éprouvais, j'avoue, en les regardant, un étonnement plus voisin de l'ennui que de l'admiration. Ce qu'il eût fallu surtout admirer, c'était, dans le nombre infini de ses vêtements, dont la couleur et les broderies changent suivant les fêtes, son manteau de gala, tout brodé de perles fines (il y en a, dit-on, soixante-dix-huit mille), outre les diamants, les émeraudes et les rubis. Jamais elle ne porte ce manteau sans certaine couronne et certains bracelets qui, par leur poids et leur

grandeur, et le travail infini des détails, ressemblent plutôt à des monuments qu'à des bijoux. L'infatigable admiration de mon cicerone m'intéressait plus, je l'avoue, que les bijoux eux-mêmes. Il admirait si bien pour son compte, il était si heureux de l'occasion que je lui procurais de contempler une fois de plus ces merveilles, que je vis le moment où il me remercierait de l'avoir amené devant elles!

La Vierge du Sagrario! c'est le sujet, je l'ai dit déjà, d'une pièce de Calderon, non d'un *auto sacramentale*, on pourrait aisément s'y tromper, mais d'un drame dont l'héroïne est la Vierge elle-même. Voici le titre exact de la comédie : *La Vierge du Sagrario, découverte, perdue et retrouvée*. C'est ici que Despréaux aurait eu beau jeu; car il ne s'agit plus d'un héros qui,

> Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

C'est une nation entière, qui remplit le drame de ses fortunes diverses, symbolisées dans celle d'une image, objet particulier de sa vénération et de son culte. C'est l'histoire même de Tolède, la Tolède des Goths, la Tolède des Maures, la Tolède des rois de Castille. Comment éviter que *chaque acte en la pièce soit une pièce entière*, comme dirait encore Boileau? Chacune des trois journées représente le moment héroïque d'une époque de cette triple histoire, et la Vierge du Sagrario est le lien de ces trois époques.

Le premier acte, ou pour mieux dire, la première journée se passe sous le règne de Recisundo, qui n'est

autre sans doute que le Recesvinto de l'histoire, lequel vivait au milieu du septième siècle. Le roi est à la chasse, à la poursuite d'une bête sauvage. La bête, en se rapprochant du spectateur, se change en un homme et se jette dans une caverne, en défiant le roi de l'y suivre :

« Ose, vaillant Recisundo, et, si tu l'oses, tu seras roi du monde. »

Le roi n'hésite pas et attaque le monstre qui, après une lutte inutile, s'écrie : « Va-t'en; puisque je n'ai pu te vaincre, tu n'es pas celui qui doit me délivrer du supplice affreux et de la terrible captivité dans lesquels j'attends depuis des siècles, et où tu oses me regarder en face. Tu n'es pas le malheureux qui doit briser cette chaîne dans laquelle je meurs, en proie à une rage impuissante. Pars librement, et malheur à celui que j'entraînerai dans cet antre, et retiendrai vaincu dans mes bras! malheur à l'Espagne, si un jour vient, jour de deuil pour elle, où son roi sera vaincu dans cette lutte! C'en sera fait de sa sainte foi. »

Le monstre disparaît, et le roi retrouve, à l'entrée de la grotte, ses compagnons qui avaient perdu sa trace. Il ordonne que cette grotte soit à jamais fermée, et que chacun de ses successeurs ajoute un cadenas à la porte. C'est le commencement de la vieille légende que j'ai racontée ailleurs, et de cet enchantement auquel, pour son malheur et celui de l'Espagne, mit fin le roi Roderick.

Cependant le roi Recisundo va s'enquérir d'un combat d'une autre nature, qui se livre à la porte de Sainte-

Léocadie. L'archevêque Ildephonse y livre bataille à l'hérésiarque Pélage, qui a osé s'élever contre la pureté de Marie. Ce n'est pas d'hier, on le sait, que l'Espagne s'est préoccupée de ces pieuses questions. L'hérétique, vaincu par les arguments du prélat, se montre plus ému encore de ceux du peuple, qui le poursuit à coups de pierre. L'arivée du roi met fin à cette seconde partie de l'argumentation.

« Savez-vous ce qui m'a le plus irrité, s'écrie un des assistants? c'est que ce vil hérétique ait osé soutenir son blasphème devant la Vierge du Sagrario, et que, jusque sur le seuil de sa maison, il ait pu se souiller d'un crime si bas. Comment, devant la face brune de cette vierge adorable, n'est-il pas, châtiment mérité, devenu tout à coup muet? »

« Ce n'est pas sans cause que tu t'affliges, reprend un autre. Mais, taisons-nous, voici le roi et la reine. »

Le roi embrasse l'archevêque et le félicite sur sa victoire. Pour toute récompense, le saint demande qu'une fête soit instituée en commémoration de ce jour :

« Puisque j'ai prouvé cette thèse que Vierge a conçu, Vierge a enfanté, celle qui est la fleur des champs et l'étoile du ciel, qu'il soit établi, en l'honneur de sa pureté, une fête perpétuelle que le monde appellera la *sainte attente*, et que cette église de Sainte-Léocadie, qui élève ses hymnes vers elle, et qui, par sa foi fervente, a mérité la miraculeuse image du Sagrario, célèbre en ce jour la première de ses fêtes. »

La reine trouve l'occasion favorable pour demander

au prélat l'origine de la pieuse image. Alors dans un récit qui n'a pas moins de deux cent vingt vers, le saint expose tout ce que les savants ont raconté de l'origine de Tolède, pour en venir à dire qu'on ne sait quelle main a placé l'image là où elle est encore. Il est permis de croire que, contemporaine du divin original, c'est un de ces portraits de Marie que les apôtres portaient avec eux, et que celui-ci aura passé des mains de l'Aréopagite dans celles de saint Eugène, patron de Tolède.

« Ce qui confirme cette opinion, continue le saint, c'est que l'on ne connaît pas le bois dont elle est faite, et qu'elle est l'œuvre antique d'un âge reculé. Elle est assise, et son corps est revêtu d'une légère feuille d'argent, en quoi elle ressemble à d'autres qui vinrent, on n'en saurait douter, avec l'un ou l'autre des apôtres. La Vierge d'Atocha, à Madrid, noble tête de la Castille, est assise de la même manière, et il est certain qu'elle fut apportée d'Antioche par un disciple de Pierre, comme aussi celle de l'Almudena qu'apporta Jacques-le-Majeur. On en voit une autre à Astorga, entourée du même respect et dans la même attitude ; une autre, dans la ville de Lamego en Portugal, et à Tuy un crucifix formé des mêmes matériaux. Or de toutes ces images on sait les origines; mais de celle-ci, tout ce que nous avons mérité d'en savoir, c'est qu'elle a nom la Vierge du Sagrario, et ce temple lui-même porte le même nom, à cause des saints dont il garde les reliques. Tout le reste est opinion vaine et conjectures sans fondement. Qu'il nous suffise de savoir que Tolède possède en elle un refuge pour ses peines,

un port dans ses tourmentes, un recours dans ses infortunes, une consolation à ses douleurs, car elle est pour le malade le remède, pour l'affligé l'allégresse, pour le malheureux le secours, pour qui a soif l'eau vive, pour qui a faim la douce manne, pour le pécheur le refuge. Son titre éternel est d'être la mère des pécheurs; c'est son honneur et notre félicité. »

Et c'est à qui renchérira sur les mérites de Marie.

On sera peut-être tenté de voir dans ce long récit, dans ces complaisantes descriptions, dans cette érudition mystique un pieux chef-d'œuvre, que quelque circonstance ignorée de nous rendait ici opportun. Je n'ai garde de nier qu'il y ait pu avoir une circonstance de ce genre; beaucoup, en effet, des comédies du théâtre espagnol sont des œuvres de circonstance; mais croyez bien que Calderon savait que, en prodiguant tous ces détails, il intéressait vivement les spectateurs, et allait surtout au cœur des femmes. Il ne faut pas se lasser de le dire, le culte, l'image, le souvenir, le nom de la Vierge se mêle à tout en Espagne, à l'histoire comme à la légende, à toutes les habitudes de la vie privée, et, quand Sophocle ou Eschyle mettaient sous les yeux des Athéniens les traditions nationales de la Grèce, ils ne les touchaient pas plus sûrement.

Après quelques mauvaises plaisanteries du Gracioso, qui se vante d'avoir contribué plus qu'un autre à chasser Pélage comme un chien, on entre dans l'intérieur de la basilique. Pendant que le roi et la reine adressent leur prière à la sainte, le tombeau de celle-ci s'ouvre, et la

sainte en sort elle-même pour remercier Ildephonse de ce qu'il a fait pour Marie.

C'est sans doute pour amener la scène de l'apparition miraculeuse que Calderon s'est ici séparé de l'histoire. La Vierge du Sagrario n'a jamais, on l'a vu, habité l'église de Sainte-Léocadie. Quoi qu'il en soit, voici les paroles de la gracieuse martyre :

« Ildephonse, par toi ma dame est vivante, par toi le palmier donne son fruit, par toi l'olivier reverdit, par toi court, dans son sillon, la source d'eau vive qui descend du ciel. Par toi le verger est fermé, par toi le puits est rempli jusqu'au bord, par toi le miroir demeure sans tache; par toi le soleil a gardé son pur éclat, la lune sa sereine plénitude; par toi la tour sublime touche la terre de son front; par toi, Ildephonse, la porte de saphir est ouverte et le sera éternellement; par toi la blanche aurore épanche les torrents de sa rosée; par toi fleurissent les giroflées et les lis, par toi vivante est ma dame; et, en attendant qu'elle prépare la palme et le triomphe solennel dont tu seras honoré un jour, elle m'envoie et me charge de te dire qu'elle garde, écrit en lettres d'or dans sa divine mémoire, le livre qui chante, par ta voix, l'éternelle victoire de son honneur et de sa pureté. Elle le conserve dans son trésor, loin des haines profanes, et elle-même, elle viendra te vêtir et embrasser la Vierge du Sagrario.

ILDEPHONSE.

« Arrête, belle martyre, et si j'ose porter sur le ciel

une main respectueuse, permets que je te retienne par le voile qui te couvre.

LE ROI.

« C'est une précieuse relique qui doit rester dans tes mains, et, quoique ce soit toucher à l'autel, un zèle légitime me commande de couper avec ma dague ce voile miraculeux. Un couteau a bien osé trancher ce col d'ivoire quand la vie l'animait encore. Aujourd'hui, dans le noble enthousiasme qui me transporte, c'est à ton vêtement que j'en veux. »

A côté de cette scène d'un éclat surnaturel, le poëte a placé comme contraste le tableau de l'hérétique accablé sous le poids de sa défaite. Mais celui-ci n'a pas renoncé à se venger, et quelle douce vengeance que de faire à jamais disparaître la merveilleuse image qui est comme le symbole de la foi des chrétiens ! S'il parvient à la précipiter au fond de quelque puits, il aura par là porté un coup mortel à cette foi dont elle est l'antique sauvegarde. La nuit venue, il se glisse furtivement dans la basilique, suivi d'un complice. Mais ce même Gracioso qu'on a vu si ardent à poursuivre Pélage, Bayo qui s'est endormi dans l'église, entend du bruit et s'éveille. Bientôt rassuré, il est éveillé de nouveau; cette fois, c'est Ildephonse qui vient prier devant la vierge du Sagrario. A peine a-t-il écarté le rideau, que, touchés par la piété du saint, éblouis de la lumière soudaine qui jaillit de l'image, pénétrés de l'harmonie divine qui se répand autour d'elle, les deux malfaiteurs sentent défaillir leur audace et se retirent. C'est le moment que Marie a choisi pour accomplir la pro-

messe faite en son nom par Léocadie. Elle descend sur un char de triomphe, et se place, une chasuble dans les mains entre le saint et sa propre image. Ici encore, Calderon n'a pas tenu compte de la légende. Serait-ce donc la préoccupation de l'unité de lieu qui lui aurait fait transporter à Sainte-Léocadie une scène que toutes les traditions rattachent à la cathédrale? Ce serait chez lui un singulier et assez rare scrupule.

ILDEPHONSE.

« Reine des anges! qu'un ange vienne embraser ma langue d'une pure flamme et la délier, je me sens muet devant vous.

LA SAINTE VIERGE.

« Ildephonse, je viens montrer combien j'apprécie ta dévotion et ton zèle. Je viens, dans le triomphant appareil de la royauté, récompenser de ma main le soin que tu as pris de ma pureté. Reçois ce vêtement, en comparaison duquel le soleil dans tout son éclat n'est qu'un astre obscur; prends-le, et sois beau pour ma fête: puisque tu m'as célébrée comme ta dame, je veux te voir vêtu à mon goût. »

Elle passe la chasuble à Ildephonse, et, se tournant vers l'image: « Et vous, ô mon portrait fidèle en qui, comme en un pur cristal, je me regarde moi-même, car vous êtes ma meilleure image, ouvrez-moi vos bras, c'est l'annonce et le présage d'une séparation. Je ne cesserai pas de vous avoir présente à mes yeux. Cependant, ô mon portrait, il vous faudra demeurer caché quelque

temps ; et vous me ressemblerez encore en ceci que, comme moi, vous aurez à souffrir dans ce monde la détresse, l'infortune et l'exil, mais un temps viendra où vous serez l'objet d'un culte plus religieux, et où votre grande chapelle sera une merveille sans seconde. »

Ainsi se termine la première journée. Un demi-siècle s'écoule ; les Goths sont encore maîtres de Tolède, mais leur règne va finir. On est au lendemain de la bataille du Guadalète. Cette seconde journée aura par là du moins sa date certaine. Le lieutenant de Muza, Tarif, arrive devant Tolède et la somme de se rendre. Du pied des remparts, il raconte aux assiégés, avec une sorte de grandeur épique, comment leur roi, après avoir combattu huit jours entiers, s'est élancé dans le fleuve et a disparu. « On dit, ajoute-t-il, que désespéré, plein de rage, de fureur et de remords, enseveli vivant dans un tombeau, il nourrit des vipères du sang de sa poitrine. Le cœur déchiré par elles, il pleure trop tard, non sans cause, mais inutilement, car il n'est malheur ni pitié qui puisse attendrir la fortune. »

Le lieutenant de Roderick, Godman, répond avec noblesse au Maure qu'il peut entrer dans Tolède, mais que Tolède ne se rend pas. « Nous sommes ici, dit-il, sans défense aucune; mais, pour que tu n'ailles pas te vanter de nous avoir vaincus (la fortune seule triomphe de nous, et tu n'es que la droite de Dieu qui nous châtie), sache que pas une épée ne te disputera le passage. Le traître audacieux et avisé qui nous vend a commencé par nous retirer toutes nos armes ; entre donc, rase, détruis,

brise, ravage, n'épargne ni ville, ni campagne, ni montagnes, ni vallées, ni rochers. Abats, abaisse, jette à terre, nivelle tours et murailles, créneaux et pyramides. Lance et répands, darde ou exhale les traits de ta foudre, les fléaux de ton courroux. Barbare, les habitants de Tolède sauront mourir sous tes coups, avant de se laisser vaincre. »

Mais les femmes de Tolède n'ont pas cette héroïque résignation. Réunies sur la place principale, elles pressent leurs maris de se rendre, et l'une d'elles, doña Sancha, dans un discours éloquent et habile, leur conseille d'accepter les conditions de l'ennemi, et de se réserver pour d'autres temps, où Dieu sans doute leur permettra de prendre une noble revanche. Tolède a eu ses jours de gloire dont un jour de revers ne saurait détruire l'éclat, et, si le vainqueur les autorise à rester dans leurs murs et à y vivre dans leur religion, tout ne sera pas perdu.

« Allons, braves chrétiens ! continue-t-elle, allons, vaillants fils de Tolède, que la foi règne dans nos cœurs; sachons vaincre notre infortune, et tenir tête à notre destinée; que la foudre embrase les tours qui la défient sous la nue, elle respecte les lis qui courbent leur tête; que le vent impétueux arrache le chêne qui résiste, il épargne le jonc qui plie et lui cède. Confondus parmi les Arabes, nous vivrons misérablement, mais du moins nous ne sortirons pas de nos murs; et, désormais unis, il n'est coup qui nous abatte, malheur qui nous atteigne, perte qui nous épuise, calamité qui ait raison de nous, courroux qui nous foule aux pieds, nous souvenant, ô fils de Tolède, qu'après le temps vient le temps. »

Ce discours, outre sa valeur poétique, a un autre genre d'intérêt, il est l'expression dramatique d'un fait important, à savoir la permanence des chrétiens dans Tolède, au milieu des musulmans vainqueurs.

TOUS.

« Qu'on accepte ces conditions.

GODMAN.

« Écoutez-moi à mon tour.

DOÑA SANCHA.

« Parle vite.

GODMAN.

« Et si les Arabes refusent de nous laisser notre religion?

DOÑA SANCHA.

« Meilleure alors sera la mort, car nous mourrons pour la foi qui doit survivre à tout dans nos cœurs. La foi est l'âme du peuple de Tolède. »

Cependant un bruit qui s'approche vient interrompre cette scène émouvante. Écoutons encore doña Sancha:

« Je vois une foule nombreuse, et derrière elle, vêtu d'un sac et les pieds nus, marche Urbain, notre archevêque, chargé d'un cercueil. Il va ainsi, suivant le mur, jusqu'à l'entrée du pont. »

Quelle est donc cette sombre image, cette procession funèbre que doña Sancha nous montre à l'horizon? Pour la comprendre, écoutons, dans une rue voisine, le récit que fait à Godman Théodosio, l'un de ses Goths. Il raconte que le saint prélat, voulant, comme un autre Énée,

sauver du sac de la ville les dieux pénates de Tolède, a pris sur ses vaillantes épaules la Vierge du Sagrario. Mais, quand il arrive à cette porte du *Pardon*, par laquelle entra Marie le jour où elle vint à Tolède visiter son défenseur et se voir elle-même dans son image, « en ce moment, continue Téodosio, son pied s'arrête glacé, son corps demeure immobile; impossible de faire un pas. La Vierge divine ne veut pas nous abandonner; elle veut, au contraire, rester avec nous et partager nos peines; car même en ceci on dirait une fille de Tolède. Urbain, vaincu par ce miracle, la rapporte à son autel même, et, après avoir rassemblé dans un même cercueil les corps que la terre s'est refusée à réduire en cendre et en poudre légère, les corps de Léocadie, des deux Eugène, du sage Ildephonse, il prend la route d'Oviedo, et la foule qui l'accompagne témoigne, par ses larmes, le regret qu'elle éprouve à voir ses saints la quitter. »

Godman demande d'avance pardon à la Vierge s'il ose la cacher aux barbares. Que font cependant ces barbares, puisque c'est ainsi que Godman appelle les Maures? Calderon nous introduit dans leur camp, où il nous montre un Arabe recommençant avec une outre de vin la scène de Sganarelle avec sa bouteille. Je ne sais si, à cette époque héroïque de la conquête musulmane, les sectateurs de Mahomet, infidèles aux préceptes du Coran, se cachaient déjà du prophète pour boire la liqueur défendue. Mais il est piquant de lire, dans un drame de Calderon, vieux déjà de deux siècles, des plaisanteries qui, il y a si peu de temps encore, paraissaient nouvelles

chez nous. Après leur longue lutte avec les musulmans, les Espagnols ont dû arriver plus vite que nous à se moquer d'un ennemi que, par tant de victoires, ils avaient appris à ne plus craindre. Rien ne manque à la parodie, et l'ivrogne Ali fait du castillan ce que les nègres de nos vaudevilles font du français. Dans la comédie qui s'écrivait en Espagne, il y a deux siècles, le Juif et le Maure étaient, l'un avec une nuance de mépris de plus, l'autre avec un sentiment de haine plus prononcé, ce qu'étaient sur notre théâtre, il y a trente ans, l'Anglais et l'Allemand, c'est-à-dire le but ordinaire des railleries, la victime immolée à la foule. Il semble cependant qu'à l'époque de Calderon, les coups qui venaient tout récemment encore d'atteindre ces deux parias de la société espagnole auraient dû désarmer la satire. Écoutons maintenant Ali, j'ai failli dire Sganarelle :

« Ali venir à propos conquérir la terre qui produit une si bonne liqueur, car boire, c'est vivre. Un bon petit chrétien captif donner à moi cette outre pleine de ce qu'ils appellent du bon petit vin, et je vais chercher un endroit bien caché où Mahomet ne pas voir Ali boire ; car dans son Coran il défend de boire du vin, et moi ne comprends guère cette défense, à moins, comme quelqu'un l'a dit (et Ali serait volontiers de cette opinion) que Mahomet ne nous ait interdit le vin, parce que Mahomet le vouloir tout boire. Mais je vais bien l'attrapper; et si ne pouvoir, cela va sans dire, Ali se fera chrétien, rien que pour boire à son aise. A présent, te voilà bien seul, la porte de la tente est fermée, et Mahomet ne viendra

pas m'épier ici. Oh! quelle liqueur, et dire qu'un sarment sec, maigre, et un seul sarment donne un cep en une petite année, et que d'un cep il s'en fait cent, et que c'est assez pour couvrir un joli petit champ, et après une autre petite année, il s'en fait mille, et l'an d'après cent mille encore. Et non sans raison venir Maure affamé avec tout son monde, si petit chrétien avoir si beau domaine dans un sarment. »

Survient Tarif avec une belle moresque, Luna, qu'il se propose de couronner dans Tolède. Il trouve Ali ivre et le chasse de la tente, non sans un peu d'envie, si l'on en croit le coquin qui le lui dit en face. Cependant on a vu sortir de la ville des gens avec une bannière blanche : c'est Godman qui vient demander la paix. La scène est noble et on se la figure volontiers exacte. Calderon trouvait toutes vives encore dans le Romancero les couleurs de la tradition, à défaut peut-être de celles de l'histoire.

GODMAN.

« Heureux Aben-Tarif, belle Luna, valeureux Muza, je vous salue au nom du maître du ciel.

TARIF.

« Salut, Goths chrétiens !

GODMAN.

« Je viens, au nom de Tolède, te parler de la paix.

TARIF.

« Je t'écoute avec attention; rien ne t'empêche de prendre la parole.

GODMAN.

« Si vraiment, tant qu'elle sera laissée debout, Tolède

ne saurait parler. J'ai droit aux honneurs accordés à tout envoyé. Et ici, ville et envoyé tout ensemble, j'ai droit à la première place.

TARIF.

« Ici, tu ne l'auras pas, tu peux dire debout ce qui t'amène.

GODMAN.

« Je l'aurai, vive Dieu !

TARIF.

« Celle que je te refuse?

GODMAN.

« Oui.

TARIF.

« Où donc?

GODMAN.

« Ici, à terre, assis sur le sol je te laisse volontiers l'avantage du tapis.

TARIF.

« Il est naturel que tu te jettes à terre pour me parler. C'est dire que tu viens m'adorer, et confesser que tu te soumets à ma puissance, à moins que, mort de peur devant ma colère et traînant toi-même ton cadavre, tu ne viennes, ô Goth, prendre pour lui, sur cette terre, mesure d'un tombeau.

GODMAN.

« Peut-être; mais, si je me précipite dans la tombe, ma valeur peut se rendre ce témoignage, et ta cruauté s'avouer à elle-même que je meurs en homme de cœur, avant de voir ma dignité perdue. L'honneur est l'autre

âme d'une autre vie. Mille lois diverses assurent à Tolède un siége parmi les rois, et moi...

TARIF.

« Arrête, attends. Ton roi t'eût donné un siége ?

GODMAN.

« Il me l'eût donné.

TARIF.

« Holà !

LUNA.

« Ne l'envoie pas à la mort.

MUZA.

« Modère la violence de ton courroux.

TARIF.

« Holà !

LUNA.

« Seigneur !

TARIF.

« Que vous me jugez mal ! (*Entrent quelques Maures.*) Apportez ici quelques coussins de plus. Prends place sur mon estrade, noble Goth. Ton roi, dis-tu, t'eût fait donner un siége ? Je veux te traiter comme lui ; je veux aujourd'hui paraître en tout ton roi. Ta ville, pour devenir mienne, ne perdra rien de son éclat, de ses honneurs et de sa gloire.

LUNA.

« Je ne soupçonnais guère la vérité.

TARIF.

« Sieds-toi.

GODMAN.

« M'y voici.

TARIF.

« Continue.

GODMAN.

« Écoute. Tolède, la cité vaillante poussée aux limites de la mort, voulait s'ensevelir sous ses ruines ; mais elle a compris qu'au jugement de la renommée le désespoir n'est pas courage, et qu'un malheur en appelle un autre. Résolue donc à attendre avec fermeté tous ceux qui pourraient la menacer encore, sans détourner son visage du premier, et à les regarder tous en face, mais vaincue aujourd'hui dans son orgueil, elle vient, par ma voix, se rendre honorablement, si tu acceptes, Tarif, les conditions notées sur cet écrit.

TARIF.

« Lis donc ; je ne pense pas que j'en refuse aucune. Car pour voir à mes pieds Tolède, cette sphère terrestre, je crois, Allah me le pardonne ! que je te donnerais ma vie.

GODMAN.

« Les chrétiens demandent premièrement à vivre dans leur ville en toute sécurité.

TARIF.

« Continue sans te troubler et t'émouvoir.

GODMAN.

« Ils demandent des églises où des prêtres puissent célébrer les offices et les saints mystères de leur religion.

TARIF.

« J'accorde tout cela ; que veux-tu de plus ?

GODMAN.

« Après la foi vient l'honneur. On ne les séparera jamais de leurs femmes, et jamais main ou lèvre ne fera tache à leur honneur.

TARIF.

« Je te l'accorde également.

GODMAN.

« Après la foi et l'honneur viennent les biens de la terre.

TARIF.

« Qu'ils gardent encore leurs biens. Chrétien, que veux-tu encore? Demande toujours; c'est peu que cela pour payer Tolède. Je me sens fou de joie. Soyez chrétiens, nobles et honorés, confondus avec les Arabes, et gardez libre d'outrages l'antique honneur de votre grande race.

GODMAN.

« Et maintenant ma bouche baisera la terre que ton pied a touchée, et Tolède avec moi se prosterne devant toi. Tu feras ton entrée au lever de l'aurore, car voici que déjà la nuit descend, enveloppée dans son noir linceul...

TARIF.

« Lève-toi, chrétien

GODMAN.

« Prosterné à tes pieds, je dois te baiser la main.

TARIF.

« Comment? qu'est-ceci? Tout à l'heure tu venais si fier, et tu t'en retournes si humble?

GODMAN.

« Ne t'étonne pas, Tarif, de ces brusques changements, j'étais venu libre, je m'en retourne captif. »

Godman et les Goths se retirent. Alors cette Luna que le poëte nous montre à peine, mais à qui deux mots de pitié qu'elle a dits dans la scène qu'on vient de lire font toute une physionomie, Luna dit encore : « Le chrétien s'en va tout en larmes; console-le, Tarif; » à quoi ce dernier fait cette douce réponse, moins musulmane que chrétienne: « Toute consolation serait désormais inutile; mais il a déjà la consolation, car il pleure. » Et il donne ses ordres pour célébrer sa conquête. La joie qu'il en montre relève mieux Tolède que les paroles mêmes de Godman.

Cependant celui-ci, rentré dans la ville et ne se fiant qu'à demi aux belles promesses de Tarif, se souvient qu'il a un dernier dessein à réaliser, un dernier devoir à remplir. A la faveur de la nuit, il se dirige sans bruit avec quelques chrétiens, du côté de l'église qui garde la Vierge du Sagrario : « Entrez, dit-il, et posez les pieds sur la terre dans un si grand silence, que le vent même ne puisse les entendre, et allez dire au dehors que nous nous cachons ici. Fermez ensuite les portes et demeurons seuls en ce lieu. »

Puis, après leur avoir fait jurer de ne jamais rien révéler de ce qu'ils vont faire, il leur expose le dessein

qu'il a conçu de cacher à tous les regards l'image de la Vierge. Il y a dans cette même église un puits, et dans ce puits une niche en briques qu'il a voulu examiner lui-même, et où la sainte image pourra attendre en sûreté des temps plus heureux. C'est là qu'ils vont la déposer, prenant soin ensuite de sceller d'une énorme pierre l'entrée du puits mystérieux. Il y a dans cette scène des détails d'une poésie pénétrante, quelquefois sublime.

TÉODOSIO.

« Illustre Godman, quelle réponse attends-tu de nous? Appelé par toi à une œuvre si sainte, je ne sais qu'obéir. Monte sur l'autel et en descends l'image; ce qu'il faut ici, c'est du secret et de la promptitude.

GODMAN.

« Mais qui donc osera mettre les pieds sur cet autel? Qui osera prendre dans ses bras celle qui a mérité de presser dans les siens l'impératrice des cieux? Qui donc l'osera?

TÉODOSIO.

« La foi d'un Goth, d'un Espagnol.

GODMAN.

« Que ma foi l'ose donc. Pardonnez, vierge divine; si d'une audace grossière Moïse ose approcher du Buisson qui brûle sans se consumer, souffrez que je vous touche... venez, venez dans mes bras. Voyez, belle vierge, il vous faut fuir un nouveau Pharaon, non moins cruel que le premier. Belle et digne Esther, un autre Nabuchodonosor est venu, et vous allez à Babylone, captive avec Israël. Mais non, plus rigoureux encore est le sort qui

vous attend, car vous allez être captive dans un cachot... C'est dans un puits, ô Vierge, que vous allez. Voyez, ô belle Vierge, voyez quelle hospitalité vous offre la terre! Vous dans un puits, ô mon bien! vous dans un puits, ô ma dame! Mais pourquoi s'en étonner? Ne tenez-vous pas dans vos bras et suspendu à votre sein l'innocent Joseph? Le tombeau refusé à votre vie mortelle, fallait-il que vous l'eussiez aujourd'hui ici! Ah! que mon silence parle, ma langue ne dirait pas si bien! »

Et l'œuvre pieuse s'achève, accompagnée par un chœur céleste qui chante un verset de Jérémie. La seconde journée est terminée par ces paroles que Godman semble moins adresser à ses compagnons qu'aux spectateurs du drame.

« Ce sont des voix du ciel... Ah! c'est maintenant que Jérémie fait bien de pleurer sur Jérusalem. Attendez, ô chrétiens qui assistez à cette tragédie, attendez l'époque où Israël triomphera de Babylone. La renommée vous convie pour plus tard au grand théâtre du monde. Vous y verrez le dernier acte de cette royale destinée. Mais, en attendant, pleurez, vous dont les yeux verront une si grande ruine. Douces voix, chantez de nouveau. »

Ce dernier acte de la tragédie se fit attendre plus de trois cents ans. Au commencement du douzième siècle, Alphonse VI rentra enfin dans Tolède. Nous allons dire comment, sous son règne, l'image vénérée reprit possession de sa chapelle.

Le roi Alphonse, ayant à ses côtés la reine Constance, et derrière son siége l'archevêque Bernard, reçoit des

mains des Maures les clefs de la cité reconquise. Sélim, qui les présente, rappelle au roi qu'à pareil jour les Maures ont été cléments envers les chrétiens. Ses paroles sont touchantes et empreintes de cette mélancolique résignation particulière au génie musulman : « Nous voici captifs. Notre empire a duré peu. C'est hier qu'arrivait Tarif superbe, ivre de joie; hier que les habitants de Tolède, aujourd'hui rangés près de vous, vivaient au milieu de nous, chrétiens mistiarabes ou mozarabes, car le temps qui altère jusqu'au langage leur a donné ce nom ; hier enfin que le Maure tenait dans sa main les conditions accordées aux chrétiens ; aujourd'hui il les demande pour lui-même... »

Alphonse, ému de ces souvenirs, laisse aux vaincus leur plus belle mosquée, et l'Alfaqui se retire plein de joie. Mais la reine éprouve un chagrin mortel de voir le plus magnifique temple de Tolède demeurer aux mains des infidèles, et l'archevêque fait souvenir le roi qu'il est de son devoir de restaurer la foi dans Tolède. Ce mot fait naître une querelle qui jette sur toute cette scène une couleur vraiment historique.

JUAN RUIZ.

« Qui vous a dit qu'il était besoin de restaurer ici la foi ? Tolède n'a pas cessé d'être habitée par les Goths, et leur foi a gardé toute sa pureté. Si par restaurer la foi vous entendez qu'il nous faudra l'apprendre, c'est moi qui me charge de l'enseigner.

VELA.

« A l'époque où ce royaume fut perdu, l'Église suivait

un rit que les papes depuis ont réformé. Il est probable que les Mozarabes auront conservé l'ancien rit dans leur captivité. L'archevêque doit vouloir que désormais ils reçoivent le nouveau.

J. RUIZ.

« Nous ne devons pas renoncer à de saints usages qui ont immortalisé notre honneur dans l'histoire et le rappellent encore. La conquête des Maures n'altéra point notre foi, laissa à notre sang toute sa pureté. Ce sont deux trésors que l'on n'oublie point... que les Asturiens...

VELA.

« Téméraire Mozarabe!...

J. RUIZ.

« Ils disent qu'ils viennent faire de nous de bons chrétiens, c'est ce que nous ne pouvons admettre. Ils se vanteront bientôt d'avoir rétabli la foi parmi nous.

VELA.

« Je ne puis, moi, souffrir tes insolences. Si les Asturiens viennent ici rétablir la foi, et prétendent l'enseigner à Tolède, c'est qu'ils le peuvent, n'ayant jamais été mêlés aux Maures ; restés au milieu d'eux à les servir, à leur obéir, vous en aurez pris quelque chose.

J. RUIZ.

« Non, certes, Tolède n'a jamais cessé d'être la basilique de la foi ; cette foi, le temps n'a pu l'éteindre. C'est la gloire de Tolède d'avoir accepté le joug. Elle y eût échappé si, par peur, elle se fût sauvée aux montagnes.

VELA.

« Le montagnard n'a jamais su ce que c'était que la peur, et il est sorti de sa montagne pour recouvrer par un éternel et sérieux effort la couronne de cet empire. Il lui fallait avoir grand'peur, en effet, pour venir aujourd'hui vous tirer de la captivité où vous gémissiez. Si c'est là de la peur, à coup sûr, la peur d'un montagnard vaut mieux, je puis le dire, que la valeur d'un Goth de Tolède. »

Ruiz défie Vela et va l'attendre dans la plaine. Deux choses m'ont frappé dans cette belle scène chevaleresque : d'abord une assez fidèle image de ce que dut être Tolède sous la domination arabe, et puis le commencement, dans la victoire même, de ces inimitiés des divers royaumes, qui succédèrent vite aux guerres contre les Maures et qui furent si vivaces en Espagne.

Cependant d'autres devoirs appellent Alphonse loin de Tolède. Il part, laissant la régence à Constance assistée de l'archevêque Bernard. On sait comment le prélat et la reine profitèrent de l'occasion pour rétablir le culte chrétien dans la cathédrale. Calderon a mis en scène cette petite croisade à l'intérieur, conçue par une femme, exécutée par un prêtre, et il la rattache heureusement à son sujet.

CONSTANCE.

« Il y avait jadis dans cette église une image que les chrétiens honoraient sous le nom de la Vierge du Sagrario. Dans cette église, des yeux humains virent, entre les nuées et les voiles, la Reine des cieux descendre et em-

brasser son portrait. Ils la perdirent avec la ville, de sorte que nul, ô rigueur de la destinée! nul ne sait plus rien de cette image. Pour venger et purifier cette vierge admirable, j'ai conçu le dessein de restaurer son temple. C'est un outrage, c'est une honte que le Maure possède à nos yeux le sol qui fut l'œuvre du ciel. Le roi m'a laissé son pouvoir pour agrandir l'empire de la foi. Ainsi nous l'agrandirons; reprenons cette église aux Arabes.

BERNARD.

« Qui a vu jamais un tel zèle, un zèle si chrétien? Emparons-nous de ce trésor. A nous deux reprenons au Maure cette place forte qui est l'église, et, puisque les soldats ont encore le fer à la main, qu'attendons-nous, ô reine? Je veux être le capitaine de cette catholique croisade.

CONSTANCE.

« Allons donc! Animons les soldats restés dans Tolède. Arrachons à notre insolent ennemi la base de notre foi, et gagnons le temple qui fut celui de la vierge du Sagrario. »

Cependant le roi, poursuivant sa route, rencontre Ruiz et Vela, qui en sont venus aux mains. Il arrive à temps pour sauver l'Asturien, qui, déjà sous le genou de Ruiz, allait recevoir le coup de la mort. Ruiz accorde au roi la vie de son adversaire à la condition que les Mozarabes conserveront dans Tolède les privilèges de leur rit. Mais ce délai a donné à un messager des Maures le temps de rejoindre le roi. C'est ce même

Sélim qui lui apporta les clefs de la ville sur un plat d'argent.

SÉLIM (*hors de la scène*).

« Cieux compatissants, ayez pitié de moi !

LE ROI.

« Quelle est cette voix que j'entends?

RAMIREZ.

« Je ne vois dans la plaine qu'un Arabe qui vient à nous sur une jument.

NUÑO.

« Il met pied à terre; je le vois s'avancer vers nous, le visage souillé de sang, et l'épée à la main. »

Sélim, en effet, s'approche et raconte au roi ce qui vient de se passer à Tolède, et comment la reine a tenu ses engagements. Ce qui fait surtout regretter aux Maures qu'on leur ait ravi leur mosquée, c'est ce que leurs docteurs racontent qu'il y a là un trésor caché, et que le temps approche où ce trésor sera découvert par les chrétiens. Il faut que le bon Alfaqui ait grande confiance dans la magnanimité d'Alphonse pour révéler ainsi devant lui ce qui pourrait être l'excuse des violences commises.

Le roi s'emporte et jure en des termes un peu trop emphatiques parfois que justice sera faite aux Maures, et que la reine mourra de sa main; et il le jure par tout ce qu'il prit à témoin dans ce fameux serment que le Cid exigea de lui, quand il eut à se défendre d'avoir pris part à la trahison de Vellido Dolfus.

Pendant ce temps-là, l'archevêque cherchait toujours

le trésor caché, encouragé par ces paroles d'un chœur céleste : « Le trésor est dans le puits, plus précieux que l'argent, plus précieux que l'or. Buvez, buvez ; de lui émane une source d'eau vive. » Aussi étonné que ravi, il appelle ses pages et leur demande s'ils n'ont rien entendu, et va lui-même donner avis à la reine des prodiges qui ont accompagné ses recherches.

Pages de roi ou pages d'archevêque, c'est tout un. Ceux de Bernard, demeurés seuls, se livrent à leur espièglerie habituelle. Cette scène rappelle assez bien le chapitre traduit d'Estevanille, où Lesage nous montre la comédie jouée dans la maison d'un archevêque. Donc l'un de ces drôles a découvert, endormi dans un coin, un pauvre Asturien que leur maître a pris la veille pour domestique.

« Vous savez la bonne tête qu'il a, et qu'avec lui il y a matière à se divertir. Le voyant endormi, j'ai tiré d'un cierge de la cire et une mèche et j'en ai fait une bougie que j'ai allumée, puis je me suis approché, et j'ai collé la chose sur son soulier. Vous verrez dans un moment, et à mesure que la cire brûlera, la jolie fête que ceci nous promet ! »

Et, en effet, le pauvre Domingo s'éveilla bientôt en poussant des cris aigus.

LE PAGE.

« Conte-nous donc ce qui t'arrive.

DOMINGO.

« Vous saurez donc que je m'étais endormi à terre, et que, pendant mon sommeil, un serpent est venu me mor-

dre au pied. Réveillé par la douleur et croyant que c'était autre chose...

UN SECOND PAGE.

« A merveille.

DOMINGO.

« Je portai la main à l'endroit du mal, et le serpent...

UN AUTRE PAGE.

« A-t-on rien vu de pareil ?

DOMINGO.

« M'a aussi mordu à la main. Voyez plutôt la piqûre et mon soulier percé.

UN QUATRIÈME PAGE.

« Mais, imbécile, c'est de la cire... »

Et tous se réunissent pour le rouer de coups, ce qui n'est plus aussi ingénieux. L'Asturien, dans la comédie espagnole, est un peu l'Auvergnat de la nôtre.

L'arrivée de la reine met fin à ce jeu cruel. Avertie par Bernard, Constance accourt, et, plus heureuse, elle découvre la pierre qui couvrait le puits et la soulève. Elle ne voit d'abord qu'une eau glacée, mais le prélat aperçoit de côté le reflet d'une vive lumière, et le chœur qu'il a déjà entendu répète les mêmes paroles. Le trésor caché ne doit plus être loin, mais la joie de la reine est de courte durée. Épouvanté de la colère du roi, Nuño s'est jeté sur un cheval, et vient en toute hâte inviter Constance à se soustraire aux premiers emportements de cette colère. La reine répond avec noblesse :

« Je te rends grâce de ta fidélité, Nuño, mais non de ton conseil. Même pour sauver ma vie, je ne fuirai pas la

présence du roi, mon seigneur. J'irai au contraire le recevoir et affronter la violence de son courroux.

BERNARD.

« Prends garde, ô reine ! ce que tu fais est bien téméraire.

CONSTANCE.

« Je laisse à l'humilité de mon cœur le soin de l'apaiser. »

Et elle s'élance au-devant du roi, déjà forte en secret, mais sans le savoir, de l'appui de la Vierge retrouvée à demi.

NUÑO.

« Quel courage !

BERNARD.

« En vit-on jamais un pareil? Elle s'approche d'un autel et y prend un crucifix ; de l'autre main elle tient un poignard, et c'est ainsi qu'elle va au-devant du roi.

NUÑO.

« Si tu voyais la colère d'Alphonse, tu dirais plutôt qu'elle va à la mort. »

La reine le croyait bien aussi, car elle ne comptait pas sur l'auréole éclatante dont la sainte Vierge l'entourait en ce moment. — « De qui viens-tu donc accompagnée, s'écrie le roi en l'apercevant, ton éclat m'éblouit. » Mais elle, sans l'entendre, se précipite aux pieds de son époux, confesse sa faute sans la regretter, et offre sa vie en expiation d'un crime qu'elle ne cherche même pas à justifier : — « J'ai voulu venir à toi, la mort dans une main et dans l'autre la vie. Tue-moi avec ce poignard, que je tiens prêt pour ta vengeance. Si par celui-ci je

meurs, par celui-là je vivrai. » Et elle montre le crucifix. Elle ne demande qu'une grâce, c'est de pouvoir contempler le prodige caché dans le puits mystérieux.

Le roi la relève, la presse dans ses bras et la suit. Seulement son amour lui fait craindre quelque piége caché sous le prodige. Sélim le rassure et offre de descendre le premier dans la citerne.

LE ROI.

« Attends, Sélim, prends une corde, et, armé d'un flambeau pour mieux voir, tu pourras tenter l'aventure. Holà! qu'on lui donne une torche.

NUÑO.

« En voici une que j'ai prise sur un autel, rien de plus simple.

DOMINGO.

« Et voici la corde. »

Sélim se fait attacher et descend. Il a grand'peine à atteindre le fond du puits, puis il fait signe qu'on le remonte, et reparait couvert de boue, avec une inscription dans la main. Il raconte alors, en voyageur qui revient de loin, et dont les hyperboles font un peu trop penser au récit de Don Quichotte sortant de l'antre de Montesinos, tout ce qui a frappé ses regards : comment, dans une étroite prison, il a vu une dame d'une beauté singulière, et de laquelle s'échappait une vive lumière. Si pour les spectateurs de Calderon c'était déjà un attrayant spectacle que de voir un Maure couvert de boue, avec quel charme ils devaient l'entendre décrire sous les plus poétiques images la sainte mère du Dieu des

chrétiens ! Après ce récit, Sélim n'a plus d'autre parti à prendre que de demander le baptême, et c'est ce qu'il fera en finissant.

« J'ai voulu la toucher, mais aussitôt la terreur s'empara de mon âme, je perdis la lumière, et par deux fois je devins aveugle en un moment. Dans mon trouble, je saisis ce morceau de jaspe, et, sans savoir comment, je me retrouve à vos pieds que je baise, ô roi ! impatient de recevoir le baptême, et déjà chérissant, comme vous, cette Sainte divine qui, sans doute aucun, est la mère de Dieu.

BERNARD.

« Voyons cette inscription, donne.

LE ROI.

« Elle est en lettres gothiques...

CONSTANCE.

« Quelle joie me ravit d'avance !

LE ROI.

« CETTE DIVINE IMAGE EST CELLE DE LA VIERGE DU SAGRARIO, QUE LES CHRÉTIENS ENSEVELISSENT AUJOURD'HUI DANS CE PUITS, ET QUI FUIT DEVANT LES MAURES. MALHEUREUX CELUI QUI LA CACHE, HEUREUX CELUI QUI LA RETROUVERA ! »

Le roi et l'archevêque se disputent l'honneur de descendre dans le puits pour en retirer l'image. Mais elle épargne cette peine à l'un et à l'autre : car les eaux s'élèvent et déposent la vierge au bord du puits. L'archevêque la reçoit dans ses bras et la porte en procession à l'autel, au milieu des chants et des bénédictions

de tous les assistants, et le poëte réclame l'indulgence du public par la bouche de Domingo, le plus humble de ses personnages :

« Pardonnez au poëte; si ses défauts sont grands, qu'aujourd'hui du moins sa foi et sa piété obtiennent grâce pour lui. »

Telle est la pièce de Calderon, étincelante comme presque toutes de beautés singulières, mais qui, mieux que beaucoup d'autres, met en lumière, en même temps que les qualités dramatiques de l'auteur, le côté sacerdotal, religieux ne serait pas assez dire, de son génie. Il ne serait guère à propos de parler ici des unités de temps et de lieu : elles garderont ailleurs toute leur autorité; l'unité ici ne pouvait être ni dans le temps ni dans l'espace, et il faut faire un effort d'imagination pour la retrouver dans le texte même, quoique ingénieusement rattaché par mille liens invisibles aux principaux épisodes de l'histoire de Tolède. Ce sont trois pièces dans une, on l'a déjà dit, ou, pour parler comme les Grecs, une trilogie. L'héroïne n'est qu'une simple image; mais cette image, extérieurement celle de la sainte Vierge, patronne vénérée et familière du peuple espagnol, est le symbole de son indépendance, qui éclate dans trois grandes époques de son histoire. A ce double titre, la Vierge du Sagrario devait saisir fortement les âmes, et, malgré les naïvetés qui nous font sourire nous autres, ce drame est si hardiment pris à la source des croyances et dans les intimes habitudes de l'Espagne, que pas un Espagnol de nos jours ne le

reverrait encore sans une émotion religieuse et patriotique.

Qu'est-ce après cela que des invraisemblances qu'on ne prend aucune peine de dissimuler, des jeux de mots plus ou moins déplacés, des expressions recherchées et emphatiques, qui du moins nous paraissent telles, sans que pour cela elles sortent toujours des habitudes de la langue littéraire de l'Espagne? Tout cela étonnera un moment notre goût dédaigneux, notre sentiment délicat des convenances, notre amour pour la simplicité; mais oublions un moment, si nous le pouvons (c'est notre honneur peut-être de ne le pouvoir pas), la mâle et énergique nudité de Corneille, l'élégance enchanteresse de Racine, la parfaite mesure de sa pensée et de son style, et notre esprit, ouvert à d'autres beautés, trouvera peut-être un plaisir aussi vif que noble à contempler ces œuvres, reflet hardi d'un monde si différent du nôtre. Elles semblent, à première vue, animées de passions et de sentiments si nouveaux, que nous serons peut-être tentés de les prendre pour d'autres sentiments et d'autres passions. Mais une étude plus attentive, plus sympathique surtout, nous ramènera bientôt à cette conviction que l'homme est partout le même, sous cette apparente et nécessaire opposition de mœurs, d'idées et de langage.

VII

LA CHAPELLE DE CISNEROS ET LE RIT MOZARABE

Étymologie du mot mozarabe. — Les Mozarabes. — Antiquité et origine du rit mozarabe. — L'archevêque Bernard veut le changer. — Appel au jugement de Dieu : le combat. — Les vaincus en appellent au pape ; concile de Burgos. — Second appel au jugement de Dieu : l'épreuve du feu. — Transaction : six paroisses restent au rit mozarabe. — Le rit romain prend possession de la cathédrale. — Le cardinal Cisneros y fonde une chapelle mozarabe. — Ses grandeurs et sa décadence. — Disposition du dernier concordat en faveur de cette chapelle. — L'office mozarabe ; en quoi il diffère du rit romain. — Description de la chapelle : l'autel, le crucifix et la mosaïque. — La grande fresque de Jean de Bourgogne. La conquête d'Oran racontée par don Modesto Lafuente.

Je parlerai aujourd'hui de la chapelle mozarabe. C'est le complément naturel, indispensable, de la cathédrale, et son histoire n'est pas le moins piquant épisode de l'histoire de l'Église de Tolède, de l'Église d'Espagne.

Mais, d'abord, *Mozarabe*, que signifie ce mot? *Mixti Arabes*, dit l'étymologie; ce qui indique des chrétiens mêlés aux Arabes, vivant au milieu des Arabes.

On a vu que les musulmans, en prenant possession de Tolède, fixèrent au peuple conquis des conditions très-

douces, et lui permirent de continuer à vivre dans sa ville. Le nom de Mozarabe fut donné d'abord à ceux qui acceptèrent ces conditions; et, comme la tolérance du vainqueur s'étendit jusqu'à la religion du vaincu, le culte de celui-ci prit le même nom et s'appela culte mozarabe.

Mais quelles étaient alors les formes de ce culte? Celles mêmes du christianisme contemporain des apôtres. Développé, complété, réformé à Rome, le rit principal était devenu le rit romain. En Espagne, à Tolède surtout, il resta longtemps encore ce qu'il avait été, à l'époque où l'Évangile y fut apporté.

Au temps des apôtres, c'est saint Grégoire qui le dit, la messe ne se composait que du *Pater* et des paroles que Notre-Seigneur prononça dans l'institution de la Cène.

Saint Jacques le Majeur, l'apôtre de l'Espagne, ajouta quelques prières à ce commencement de liturgie, et ce fut sous cette première forme que ses disciples répandirent la messe. On ne l'appelait pas autrement que la messe apostolique. Elle se perpétua dans la pureté primitive jusqu'au règne de Sisenardo.

Bientôt l'arianisme s'en empara pour la corrompre. Ce fut un archevêque de Séville, le grand saint Isidore, qui eut l'honneur d'en écarter l'impur alliage. Son œuvre achevée et sur sa demande, le quatrième concile de Tolède promulgua un décret qui rendit obligatoire la messe purifiée, et elle fut ainsi célébrée dans toute l'Espagne et dans cette partie de la Gaule où les Goths avaient étendu leur empire. Deux archevêques de To-

lède, deux saints, y introduisirent encore des cérémonies et des hymnes. Mais ces pompes nouvelles, émanées de la piété de saint Ildephonse et de saint Julien, ne changèrent rien au fond des choses, qui fut maintenu avec respect durant toute la domination des Goths, et avec plus de scrupule encore à travers celle des Maures. Chose étrange, au premier abord! Ce fut sous les rois de Castille que le rit, jusque-là si religieusement suivi, réformé par Rome elle-même, devint une exception dans l'Église.

Pendant qu'entourés de Juifs et de Maures et soutenus du souvenir de leurs anciens conciles, les chrétiens de Tolède auraient craint de porter atteinte à la foi même, en touchant au rit qui, depuis des siècles, se confondait dans leur respect avec leur nationalité même, le christianisme poursuivait à Rome ses immortelles destinées, et, se développant dans l'Église universelle, fixait la liturgie et donnait au culte catholique sa forme définitive. Si bien qu'au lendemain de la conquête chrétienne, quand la reine Constance et l'archevêque Bernard se trouvèrent en présence du rit mozarabe, avec cette piété ardente que nous leur connaissons, ils durent aisément croire qu'ils avaient affaire à un schisme. Ils s'unirent donc une seconde fois pour recommencer contre le rit mozarabe la croisade qui leur avait si bien réussi contre la mosquée. Tolède s'émut et fut grandement alarmée des nouveautés qui se préparaient. Mais cette fois la reine et l'archevêque, ayant déjà Rome pour eux, avaient aussi le roi. Cependant ils ne se sen-

tirent pas encore assez forts pour entreprendre un tel changement.

Que faire? La guerre civile pouvait sortir d'une pareille tentative. On en appela au jugement de Dieu. Puisqu'il s'agissait de sa propre cause, Dieu sans doute ne pouvait pas manquer de faire connaître comment il voulait être adoré.

Pour soutenir la cause du rit grégorien, ou romain ou gallican, comme on disait alors, le roi désigna un vaillant champion dont le nom n'a pas été conservé. Celui que choisit Tolède s'appelait don Juan Ruiz, de la maison de Matanzos, dans la vieille Castille, ce même Ruiz sans doute que nous avons vu, tout à l'heure, figurer dans le drame de Calderon. Jean Ruiz l'emporta, mais les vaincus ne se soumirent pas, et en appelèrent au Pape. Un cardinal fut envoyé de Rome, pour mettre fin à la querelle. Un concile fut assemblé à Burgos. La majorité des prélats parut d'abord contraire à l'introduction du rit étranger. Mais le roi et le nonce dominèrent le concile, et, en dernier lieu, le rit romain eut gain de cause. Ce fut au tour des Mozarabes à repousser cette décision. A l'autorité qui décrétait le rit nouveau ils opposaient l'antiquité du leur, au concile de Burgos, les conciles de Tolède. Ils réclamaient enfin le bénéfice du combat. Le roi tint ferme, mais il dut enfin transiger et de nouveau permettre qu'il en fût appelé au jugement de Dieu. Seulement on écarta l'épée et les champions, et cette fois chacun des rits dut combattre par lui-même.

Les deux partis se préparèrent à cette dernière lutte par des jeûnes, par des pénitences, par des prières publiques. On dressa un bûcher sur une place publique, sans doute celle de Zocodover. Au jour marqué, on vit s'avancer au milieu du peuple assemblé et gardant un religieux silence, les représentants des deux causes, chacun avec les livres de leur rit ; le bûcher est allumé, le bréviaire et le missel romain traversent les flammes sans prendre feu. Le missel et le bréviaire mozarabes sont déposés au milieu même du bûcher embrasé, et, après que le feu se fut éteint de lui-même, on les retrouve intacts au milieu des cendres. La tradition du moins raconte ainsi le fait, et quelques-uns vont même jusqu'à dire que les livres romains furent brûlés.

Ce miraculeux dénoûment d'une lutte acharnée ne triompha ni de l'obstination du roi, ni de celle de l'archevêque. On ne voit pas trop cependant ce qu'ils firent pour faire prévaloir, à Tolède du moins, les décrets du concile de Burgos. Le rit mozarabe continua à être pratiqué dans six des paroisses de Tolède, et il n'y a guère que vingt-cinq ans que ces paroisses ont été réduites à deux. Dans la cathédrale même, les Mozarabes demeurèrent longtemps les maîtres, et ce fut seulement le 2 novembre 1574 que le rit romain en prit exclusivement possession. Jusque-là on avait fait des deux rites un ingénieux mélange, qui, sous le nom de rit tolédan, avait été suivi dans la cathédrale. Le Missel dont on se servait avait pour titre : *Missale mixtum secundum consuetudinem almæ Ecclesiæ toletanæ*; et ce missel fut

encore réimprimé, en 1550, par ordre du cardinal Siliceo.

Cependant, après ce grand effort pour maintenir les formes antiques de son culte, Tolède tomba à cet égard dans une indifférence chaque jour plus grande. Même dans les paroisses réservées à l'ancien rit, les prêtres se recrutaient difficilement, et il était aisé de prévoir qu'un jour viendrait où achèveraient de s'effacer ces derniers vestiges de la primitive Église d'Espagne. Il appartenait au cardinal Ximénez de sauver de l'oubli ce souvenir des ancêtres et de faire au rit mozarabe une place à part, et comme une petite citadelle, dans cette cathédrale où il avait régné en maître pendant des siècles. Le moyen le plus sûr était de fonder une chapelle où des prêtres seraient chargés spécialement de le pratiquer. Ximénez acheta donc une chapelle appelée *corpus Christi* et dont la salle capitulaire faisait partie. Il remplaça à ses frais cette salle par une autre plus belle, et ce ne fut qu'après y avoir installé le chapitre qu'il s'occupa de la fondation projetée. Dès que la nouvelle chapelle fut achevée, il pourvut généreusement à la célébration du service divin. Le rit mozarabe vit renaître ses splendeurs oubliées; il eut treize chapelains, deux servants et un sacristain. Mais là même, avec le temps, l'indifférence pénétra. Tantôt pour une cause, tantôt pour une autre, le nombre des chapelains diminua, et, les âmes devenant moins ferventes, les solennités devinrent aussi plus rares. C'en était fait cette fois, et pour jamais peut-être, du rit mozarabe, si, à l'époque du dernier concordat, l'Église

d'Espagne elle-même n'eût demandé qu'il fût conservé comme un souvenir de ses vénérables antiquités. Alors, dans la mesure générale appliquée à la liturgie des grandes cathédrales, Rome fit entrer des dispositions particulières et uniformes pour la chapelle de Saint-Ferdinand à Séville, pour celle des Rois Catholiques à Grenade, et à Tolède pour celle des rois et pour la mozarabe.

Chacune de ces chapelles eut son chapelain mayor qui prit rang parmi les dignitaires de la cathédrale, avec obligation de paraître au chœur dans les grandes occasions. Tel a été en particulier le sort de la chapelle mozarabe, et, grâce à cette organisation mixte, elle a obtenu de vivre encore. Mais qu'aurais-tu dit de cet arrangement, ô bon Juan Ruiz! toi qui, jadis, défendis si vaillamment, l'épée à la main, la primauté du rit mozarabe? J'ai bien peur qu'aujourd'hui les Mozarabes eux-mêmes ne soient devenus tout à fait indifférents à ce qui faisait la passion de leurs pères. Que dis-je? qu'ils ne soient encore bien reconnaissants de la maigre part qui leur est faite, et que le chef des huit chapelains que garde la chapelle ne fasse bien plus de cas de sa stalle au chœur de la cathédrale que de l'honneur qui lui est laissé de présider l'humble clergé de la mozarabe. J'assistai un jour, derrière M. le duc de Montpensier, à une messe chantée selon le rit mozarabe, et j'avoue que le sentiment de curiosité que j'apportai à cette cérémonie, je crus le voir briller aussi vif dans les yeux de la plupart des assistants, tous de Tolède cependant.

Quelques années plus tard, étant retourné à Tolède et m'étant présenté pendant l'office à la porte de la chapelle mozarabe, quand je soulevai, pour y entrer, la portière qui la sépare d'un des bas-côtés de la cathédrale, je n'y trouvai que les officiants. J'avais apporté avec moi un petit paroissien mozarabe, imprimé l'année précédente et contenant l'explication de la messe. L'un des prêtres, croyant s'apercevoir que je m'en servais mal, eut la bonté de s'approcher de moi et de me remettre sur la voie, et de m'aider ainsi à me rendre compte pour la seconde fois de la différence entre les deux rits. Ce n'est guère ici la place d'entrer dans le détail des différences, et le lecteur me permettra de le renvoyer aux livres qui traitent spécialement de ces matières, et surtout au petit paroissien dont je parlais tout à l'heure et qui est l'ouvrage d'un savant chanoine de Tolède, don Antonin Monescillo. Je fus surtout frappé de quelques intervertissements dans l'ordre des prières (le *Credo*, par exemple, se récite à l'élévation). Je remarquai aussi que le prêtre fractionne l'hostie en neuf parties, dont il dispose sept en forme de croix sur la patène, laissant en dehors les deux dernières, et qu'il consomme successivement les sept parties dans l'ordre inverse de leur placement, en faisant précéder d'une prière chacune de ces communions partielles.

Lorsque l'office fut achevé, j'examinai à loisir cette curieuse chapelle. Elle ne manque, au premier aspect, ni de grandeur, ni d'élégance. C'est un grand carré d'environ cinquante pieds sur chaque face. Dans trois

de ces faces sont d'immenses arceaux. A la quatrième, qui est unie, est adossé l'unique autel que possède la chapelle. En face de l'autel, sur le côté du nord, s'ouvrent trois hautes fenêtres par où entre une éclatante lumière. Au-dessous de ces fenêtres est le chœur des chapelains, séparés du reste des fidèles par une simple grille à hauteur d'appui. Le mur qui fait face, et qui est par conséquent à droite de l'autel, est tout entier couvert d'une fresque immense sur laquelle j'aurai occasion de revenir. Ces quatre grands arceaux sont surmontés d'un corps arrondi d'architecture, hardiment terminé par une coupole qui attire aussitôt les regards, lorsque, de la place de l'Ayuntamiento, on cherche à se rendre compte de l'ensemble de la cathédrale. Les assises et le coin intermédiaire sont l'œuvre de Enrique de Hégas. Mais le monument ne fut achevé qu'environ un siècle après lui, de 1626 à 1631, époque à laquelle le fils du Greco, Jorge Manuel Teotocopuli, y jeta la coupole qui le couronne.

Mais hâtons-nous de redescendre dans la partie basse de la chapelle : là est pour nous l'intérêt. L'autel paraît d'abord d'une simplicité un peu nue; mais, par là aussi, il ne ressemble en rien à la plupart de ceux qui généralement fatiguent le regard dans presque toutes les églises d'Espagne. Construit en 1791 par les soins du cardinal Lorenzana, il est en bronze et en marbre. Sur l'autel est un tableau surmonté d'un crucifix. Ce christ, peu digne de remarque sous le rapport de l'art, a cela de curieux qu'il est taillé tout entier dans une seule

racine de fenouil. San Pedro martyr, un couvent célèbre de Tolède, en avait un tout pareil. L'un et l'autre avaient été apportés d'Amérique par un dominicain frère d'un chapelain mayor de la mozarabe. Celui-ci, en mourant, fonda quatre dots à tirer annuellement au sort entre les jeunes filles pauvres, à la condition que celles qui seraient désignées par le sort seraient mariées devant le crucifix, ou que, si les circonstances ne le permettaient pas, elles viendraient avec leurs maris prier devant la sainte effigie pour le repos de l'âme de leur bienfaiteur.

Le tableau, bien autrement remarquable, a aussi sa piquante anecdote. C'est une magnifique mosaïque de six pieds de hauteur sur quatre de large représentant la sainte Vierge avec son fils dans ses bras. C'était encore un don du généreux cardinal, et cette mosaïque ne lui avait pas coûté moins de cent mille francs. Il la paya même le double; car le navire qui l'emportait de Rome en Espagne ayant fait naufrage, elle resta trois jours au fond de la mer. Elle en fut retirée après bien des tentatives, et je laisse à penser à quel prix.

Revenons cependant au cardinal Cisneros, que Lorenzana nous a fait un peu oublier. Pendant la messe mozarabe, mes yeux revenaient sans cesse malgré moi à la fresque incommensurable qui couvre tout l'arceau occidental. J'y reconnaissais une plage africaine, une ville dont la muraille crénelée était hérissée de Maures, et, au premier plan, un vieux cardinal fièrement campé sur sa mule et précédé d'un franciscain portant une bannière:

Toutes ces circonstances me rappelaient cette rapide campagne d'Oran dont Cisneros avait été l'instigateur, le bailleur de fonds et le héros, hardi coup de main qui fut le point de départ d'une vaste conquête, perdue presque aussitôt qu'enlevée par l'Espagne, et que la France, espérons-le, saura mieux garder.

Quelques détails sur cet épisode de la vie du glorieux cardinal ne seront pas sans intérêt. On verra comment se comportait sur le champ de bataille l'illustre créateur de l'université d'Alcala, le docte et généreux éditeur de la Bible polyglotte.

L'austère et ardent cénobite, retenu dans le siècle par son génie entreprenant, s'y préoccupait surtout de la gloire de Dieu, tout en travaillant à celle de l'Espagne. Il avait assisté, à Grenade, à la chute de la dernière citadelle que l'islamisme possédait dans la péninsule. Mais c'était peu pour lui que Mahomet en eût été chassé, s'il n'allait l'attaquer lui-même dans ses propres foyers, s'il n'allait surtout lui reprendre ce tombeau du Christ, objet, au moyen âge, de tant de pieuses entreprises. Faut-il s'étonner qu'un prêtre nourrît cette héroïque pensée dans le secret de sa religieuse solitude, quand on voit, presque à la même époque, Colomb ne vouloir découvrir un autre monde que pour trouver les moyens d'aller délivrer le saint sépulcre. Ils savaient tous deux, le saint comme le héros, que le temps était passé sans retour de ces pieuses aventures, et que c'était un autre instinct, des aspirations encore confuses, mais toutes nouvelles qui alors poussaient les âmes généreuses. Il y

eut, je crois, un peu de tout dans cette ardeur qui emportait le cardinal vers les côtes d'Afrique. En même temps que le religieux y trouvait une satisfaction de ses saints désirs, l'homme d'État entrevoyait peut-être que c'était là un moyen de donner carrière à ce vigoureux élan de la noblesse de Castille qui survivait à la prise de Grenade, et de la tenir en haleine, en attendant Charles-Quint. Le côté politique de l'entreprise fut, j'en suis convaincu, ce qui prévalut dans la pensée du grave et avisé Ferdinand, et le fit se rendre aux instances du cardinal. Quelques historiens ne sont pas éloignés de croire que le roi trouva l'occasion bonne pour se débarrasser ainsi pendant quelque temps de son remuant ministre. Cependant, en monarque prudent qu'il était et attentif à l'intérêt de ses peuples, il objecta en dernier lieu que l'argent manquait dans le trésor pour équiper une flotte et lever une armée. Cette objection était de toutes celle que le prélat redoutait le moins, et il avait en réserve, sur les revenus de son archevêché, des sommes considérables qu'il offrit d'avance au roi, sauf à les reprendre sur les profits de la campagne : ce qui prouvait, pour le remarquer en passant et contrairement à ce qui a été écrit, que le cardinal n'entendait nullement faire à ses frais la conquête d'Oran. Disons cependant à son honneur qu'il ne parut jamais pressé d'être remboursé de ses avances. Il eût bien voulu, pour commander ses troupes, le Grand Capitaine en personne. Mais cette noble épée était encore trop nécessaire à l'Espagne, et Ferdinand n'eut garde de la laisser s'aventurer dans

une expédition si hasardeuse. Le cardinal se vit donc forcé de prendre le commandement pour lui-même, pendant que Gonzalve de Cordoue lirait son bréviaire, disait avec une ironie où il entrait peut-être un peu de jalousie, plus d'un héros des guerres d'Italie. A défaut de Turenne, on eut sa meilleure monnaie, le comte Pedro Navarro, un rude homme de guerre, qui, après quelques accès de mauvaise humeur, finit par s'arranger de la réalité du commandement dont un autre retenait les apparences.

Déjà, en 1505, et aussi avec l'argent du cardinal, le roi avait mis la main, à deux pas d'Oran, sur un nid de pirates, Mers-el-Kebir, port commode et sûr, place importante, mais qui n'était rien, tant que l'on n'aurait pas sa redoutable et dangereuse voisine.

Le 17 mai 1509, une flotte de dix navires et de quatre-vingts galères de tout bord, portant onze cents cavaliers et neuf mille fantassins, choisis dans les vieilles bandes castillanes, partie la veille de Carthagène, jetait l'ancre dans le port de Mers-el-Kebir. Ici, je laisserai la parole au dernier historien espagnol, don Modesto Lafuente, spirituel pamphlétaire d'une autre époque, en qui s'est rencontré presque un autre Mariana. Je détache de son histoire le brillant récit qu'on va lire :

« Les feux qui couronnaient les hauteurs voisines faisaient assez voir que les Maures étaient sur leurs gardes. Néanmoins le cardinal fut d'avis qu'il ne fallait pas perdre un instant, et qu'avant tout on devait s'emparer d'une éminence entre Mazalquivir (Mers-el-Kebir) et Oran. Aus-

sitôt les troupes sortirent du camp pour se préparer à attaquer l'ennemi. Le cardinal d'Espagne parcourut les rangs, monté sur une mule, revêtu de ses habits pontificaux, l'épée au côté, entouré de prêtres et de religieux; dans le nombre le franciscain Fray Fernando, sur un cheval blanc, portant l'épée et le baudrier sur sa robe de bure, et dans la main l'étendard archiépiscopal avec la croix. Tous chantaient, avec beaucoup de dévotion, le *Vexilla regis*. Le vénérable prélat, après avoir mis les troupes en ordre, gravit un mamelon du haut duquel il leur adressa une énergique harangue, les exhortant à combattre intrépidement contre les infidèles qui avaient voulu asservir l'Espagne, à se jeter courageusement dans la ville pour arracher des cachots les chrétiens qui y gémissaient captifs et qu'attendaient tant de mères avides de les embrasser : « Je veux, ajouta-t-il, prendre part à « cette victoire, et je serai le premier au danger, parce « qu'il me reste plus de souffle qu'il n'en faut pour planter au milieu des bandes ennemies cette croix, royal « étendard des chrétiens, que vous voyez devant moi, « et je me tiendrai pour bienheureux de pouvoir combattre et de mourir au milieu de vous, comme l'ont « fait beaucoup de mes prédécesseurs ! »

« L'éloquence fougueuse du prélat septuagénaire enflamme ces preux guerriers, qui, voyant l'archevêque résolu à les mener lui-même et à marcher avec eux au combat, s'approchèrent de lui avec respect et le supplièrent de vouloir bien se retirer, sinon le soin qu'ils prendraient tous de protéger et de sauver sa personne

détournerait leur attention et pourrait nuire à l'issue de la lutte. Le prélat se rendit, quoique avec répugnance, à de si vives instances, à de si justes considérations, et, laissant à Navarro le commandement de l'armée et la direction de la bataille, il donna aux soldats sa bénédiction et se retira pour prier dans la chapelle de San Miguel de Mazalquivir.

« La nuit approchait, et Navarro, voyant toutes les crêtes de la montagne couronnées de Maures, retourna près du cardinal pour lui demander s'il convenait de différer l'attaque ou de la commencer sur-le-champ, malgré la nuit qui venait : « Attaquez sans délai et sans crainte, « répondit l'intrépide prélat, car, je n'en doute pas, vous « allez aujourd'hui même remporter une grande vic- « toire. » Animé par ces paroles, qui ressemblaient à une inspiration prophétique, Navarro rejoignit l'armée, et ordonna immédiatement l'attaque.

« Les troupes se mirent en mouvement, divisées en quatre corps, et soutenues par l'artillerie que le cardinal avait débarquée, les trompettes sonnèrent par monts et par vaux, et, au cri de Santiago, les Espagnols se mirent à escalader bravement les pentes escarpées des montagnes, sans se laisser effrayer par les flèches et les pierres que les Maures leur lançaient d'en haut... Mais Navarro, se servant à propos de quatre pièces d'artillerie, délogea les ennemis des hauteurs, en en faisant un grand carnage, et les étourdit si bien et mit un tel désordre dans leurs rangs, qu'ils s'enfuirent épouvantés, poursuivis sans plus d'ordre et avec la même confusion

par les chrétiens jusques aux portes de la ville, non sans grand péril pour les nôtres, si les Maures avaient eu le courage de se rallier.

« Cependant la flotte embossée devant Oran ne cessait de battre la ville en brèche, et, quoique l'ennemi lui répondît de la place par le feu bien nourri de la nombreuse artillerie qui couronnait ses murs, les chrétiens ayant eu le talent et la bonne fortune d'éteindre le feu de la principale batterie contraire, tout ce qu'il y avait de soldats de bord se réunit aux troupes de terre, et tous ensemble assaillirent intrépidement la muraille. Le capitaine des gardes du cardinal fut le premier qui, au cri de Santiago et Cisneros, planta sur les créneaux la bannière où se voyait d'un côté la croix et de l'autre l'écusson des armes du primat. Immédiatement on vit encore flotter six autres étendards sur le mur, les soldats s'emparèrent des portes qu'ils ouvrirent, et toute l'armée se précipita dans la ville, entraînant et passant au fil de l'épée tout ce qu'elle rencontrait, sans épargner le sexe, ni l'âge. Quelques Maures se réfugièrent dans les mosquées ou se fortifièrent dans les maisons. Les soldats vainqueurs s'emportèrent à tous les excès d'une licence effrénée, sans que la voix de Navarro suffît à les contenir, jusqu'à ce que, harassés et rassasiés de sang, de vin et d'aliments, ils tombèrent de sommeil et d'ivresse, les vivants confondus pêle-mêle avec les morts. Navarro et le capitaine veillèrent sans cesse, mais, épouvantés d'un tel massacre et de tant d'excès, ils offrirent leur grâce à ceux qui s'étaient réfugiés dans les mosquées

et les forcèrent à se rendre. Dès que le jour parut, Navarro fit nettoyer la ville de toutes les horreurs dont elle était souillée, et envoya avertir le cardinal qu'il pouvait prendre possession de l'importante conquête que venaient de faire les armes espagnoles. »

Je regrette de ne pas trouver dans ce beau récit une circonstance que rapportent les contemporains et que j'ai lue dans une lettre écrite, au nom du cardinal, le lendemain de la bataille. C'est que les Espagnols, emportés par l'ardeur de la poursuite jusques au pied des murs d'Oran, et n'ayant rien de ce qu'il fallait pour donner l'assaut à une place qu'ils ne se flattaient guère de prendre sitôt, plantèrent leurs piques dans les jointures des pierres et s'en firent d'héroïques échelons pour atteindre les créneaux.

Une autre circonstance, que don Modesto Lafuente aura craint d'ajouter à son récit pour n'en pas ralentir le mouvement, mérite cependant d'être recueillie comme un de ces traits de mœurs que l'histoire enfin a appris à ne plus dédaigner. Le capitaine qui menait au combat ceux de Guadalajara, don Luis de Contreras, ayant été tué pour s'être poussé trop avant dans la première attaque, les Maures lui tranchèrent la tête et l'envoyèrent à ceux de la ville, qui promenèrent ce triste trophée par les rues, à la grande joie de tout le peuple; cette joie venait surtout de ce que l'on croyait tenir la tête du cardinal, et le courage des habitants en fut tellement exalté, que si les chrétiens se fussent présentés en ce moment, ils eussent infailliblement échoué. Mais Contreras était

borgne, et l'on ne se fut pas plutôt aperçu qu'il manquait un œil à cette pauvre tête, que la publique allégresse se changea en une tristesse profonde. Les femmes s'étaient écriées que tout était perdu, puisque le premier homme tué par les leurs était borgne. Explique qui pourra cette singulière superstition, toujours est-il que les habitants de la ville sentirent défaillir leur courage et que les Espagnols, s'étant alors présentés sur le rempart, eurent bon marché, comme on l'a vu, d'une population déjà à demi vaincue par ses propres terreurs.

Je reprends où je l'avais laissée la narration commencée : « Le porteur de cette heureuse nouvelle fut le capitaine Villaroel; le cardinal le reçut avec une joie modeste, rendit grâces à Dieu, et dès le jour suivant il partit pour Oran dans une galère, avec les religieux et les prêtres dont il avait coutume de s'entourer. Son âme fut remplie d'une sainte allégresse en voyant flotter les pavillons chrétiens sur les créneaux de l'opulente cité moresque. Au moment où il débarqua, les soldats le saluèrent comme le vainqueur véritable : —« C'est vous,» lui disaient-ils, « qui avez remporté la victoire;» à quoi le prélat répondait par ces paroles de David : « *Non nobis, Domine, non nobis*... ce n'est pas à nous, Seigneur, c'est à votre saint nom que la gloire en est due. » Le gouverneur de l'Alcazar (la casbha) lui présenta les clefs de la citadelle, on mit à sa disposition tous les trésors, tout le butin de la ville, qui s'élevait à une somme immense; mais Cisneros, ne voulant rien pour lui-même, commanda que le tout fût réservé au roi et pour l'entretien des

soldats. Ce qui flatta le plus le pontife général, ce fut le plaisir qu'il eut d'ouvrir lui-même les cachots souterrains et de rendre à la liberté trois cents pauvres captifs qui y gémissaient dans les chaînes.

« La facilité et la promptitude avec lesquelles fut prise une ville aussi riche, aussi bien gardée et fortifiée que l'était Oran, excita une surprise générale, un étonnement universel; les soldats disaient que Dieu avait retenu le soleil dans sa course pour leur donner la victoire comme au temps de Josué; d'autres supposaient, peut-être avec quelque raison, que Cisneros avait eu de secrètes intelligences avec les juifs qui vivaient parmi les Maures. Le jour suivant, le cardinal monta à cheval, fit le tour de la ville, donna l'ordre que l'on en réparât les fortifications, visita les mosquées, purifia l'une d'elles et la consacra à Notre-Dame de la Victoire, en dédia une autre à l'apôtre saint Jacques, ordonna la fondation d'un hôpital et de quelques couvents, et envoya don Fernando Vera au roi, avec des lettres où il annonçait la glorieuse issue de son entreprise; et ce ne fut pas un médiocre bonheur que d'avoir si vite emporté la ville, car peu d'heures après, se présenta dans le voisinage une armée accourue de Tlemcen pour secourir la place, et qui dut se retirer quand elle apprit que celle-ci s'était rendue. Ceux de Tlemcen se vengèrent de leur déconvenue en déchargeant leur fureur sur les marchands chrétiens et sur les juifs qui se trouvaient chez eux et qu'ils égorgèrent. »

La chute d'Oran entraîna la conquête de tout le littoral, et l'Espagne eut bientôt un vaste empire sur ces côtes.

L'épée de Navarro acheva seule ce que le génie et la foi du cardinal avaient si bien préparé. Celui-ci, en effet, averti, à n'en pas douter, que cette entreprise si glorieuse pour l'Espagne n'avait jamais eu, aux yeux du roi, d'autre avantage que de retenir le prélat loin des affaires, fut saisi tout à coup d'un immense dégoût de son œuvre, et se hâta de repasser la mer. Un plus ambitieux serait allé droit au roi pour essayer de raffermir, par l'ascendant de ses nouveaux services, une autorité chancelante. Mais Cisneros avait bien le cœur trop haut : il s'en alla sans bruit à Alcala de Henarez pour y continuer ses pacifiques fondations ; et, quelques années plus tard, le pouvoir revenait l'y chercher de lui-même.

Deux ans avant cette dernière époque, c'est-à-dire en 1514, Jean de Bourgogne peignait la grande fresque qui nous a amené à raconter la prise d'Oran. Jean de Bourgogne, qu'il ne faut pas confondre avec le sculpteur, n'est guère connu qu'à Tolède, où on le trouve occupé à peindre depuis 1514 jusqu'en 1533, époque à laquelle il disparaît obscurément. Sa fresque se divise en trois parties : la prise d'Oran et l'engagement qui précéda remplissent tout le fond de l'arceau; sur l'épaisseur, à droite, on voit le prélat s'embarquant à Carthagène; à gauche il est représenté débarquant à Mers-el-Kebir.

L'ensemble de ce vaste travail, sans avoir une valeur notable, n'est cependant pas dénué de tout mérite. Sous le rapport de la perspective, il laisse fort à désirer. Mais l'ordonnance générale de la composition est claire et harmonieuse, et toutes ces figures ont de la vie.

Pour nous, aujourd'hui, le principal intérêt de cette œuvre naïve est dans l'exacte reproduction des armes et des costumes. Contemporain de l'événement et chargé de le peindre pour celui-là même qui en avait été le héros, le peintre a pu aisément rester exact sur ce point, et je suis persuadé qu'il n'est pas un soldat de notre armée qui, passant à Tolède, ne cherchât dans ce tableau une comparaison piquante entre le présent et le passé. J'aimerais aussi à pouvoir me dire que quelque survivant de nos campagnes de 1830 n'aura pas, sans une certaine émotion, entendu résonner dans les souvenirs d'une époque déjà ancienne les noms aujourd'hui chez nous populaires de Tlemcen et d'Oran.

VIII

L'ALCAZAR — LE COLLÉGE MILITAIRE — LE CHATEAU DE SAN CERVANTES

Difficulté d'arriver à l'Alcazar. — Les ruines du palais de Trastamare. — Le logis des templiers. — L'Alcazar. — Son admirable situation. — Ses transformations. — Une bonne pensée du cardinal Lorenzana. — Ce qui reste de l'Alcazar de Charles-Quint et de Charles III. — Débris magnifiques. — Le collége militaire formé de trois hôpitaux. — L'hospice de Santa Cruz; la façade, le Patio, l'escalier. — Le collége militaire à Séville, à l'île de Léon, à Grenade, à Ségovie, à Madrid, à Tolède. — Son organisation. — Les porteurs d'eau de Tolède. — La légende de Januelo. — Sa machine. — Le pont d'Alcantara. — Le château de San Servando. — San Servando devient San Cervantes. — Son histoire. — Retraite chevaleresque des Maures. — Aspect des ruines de San Cervantes. — Souvenir de San Cervantes dans une comédie de Calderon. — *Romance* de Luis Gongora.

Reprenons cependant nos courses dans Tolède, et, après la cathédrale, cherchons l'Alcazar. Il n'est pas facile d'y atteindre. Des murailles écroulées, d'autres nouvellement construites, des portes condamnées, en ferment de partout l'accès au voyageur; de partout on le voit, on le sent peser sur ses épaules, et il semble qu'il n'y ait qu'à prendre, pour y arriver, la première avenue qui monte dans la direction où on l'aperçoit; et pourtant on

n'y arrive que par des sentiers pour ainsi dire invisibles. Au détour de vingt rues, il vous apparaît tout à coup comme un spectre. On pousse, on monte, et on se heurte aux angles d'un carrefour sans issue. Certain pourtant de tomber, un jour ou l'autre, sur la bonne piste, je me dirigeai vers la colline sur laquelle est bâtie l'insaisissable citadelle, m'arrêtant, comme toujours, chemin faisant, à ce que m'offrait le hasard, ce hasard que plus d'une fois déjà une heureuse rencontre m'avait fait saluer avec Figaro.

Sur une petite place, étroite et irrégulière, appelée de Sainte-Madeleine, j'aperçois une porte en arceau surmontée d'une inscription qui m'apprend que là était le palais de Henri de Trastamare. Je pousse le portail en morceaux, et me voici dans une grande cour où des poules chantent sur un fumier, où des femmes étendent au soleil leur linge sur des cordes, où d'autres lavent le leur dans un coin, où des enfants pleurent, se battent et crient, toute l'animation enfin, tout le pêle-mêle, tout le désordre bruyant et pittoresque de ce qu'en Espagne on nomme un *corral*. Avant d'interroger personne, je cherche autour de moi si rien ne viendra me mettre sur la voie des souvenirs que je poursuis. Quelques vieux tronçons de hautes murailles ne m'en apprennent pas assez. Je demande donc s'il y a quelque part, derrière les masures que je vois, quelque ruine que l'on montre aux curieux. « Il y a l'arc, » dit une voix; et en même temps une femme se lève, me regarde de la tête aux pieds avec une certaine défiance, cherche une clef

dans sa poche, et me fait signe de la suivre, pendant que les autres me regardent avec un étonnement où il entre, je le crains, un peu de mépris. Ah! je n'ai plus affaire à nos jolies et moqueuses figures de l'Andalousie. Celles-ci vous rient au nez, mais avec quelle bonne grâce, inoffensive et sympathique!

On me fait traverser, à ma gauche, une étroite ruelle sur laquelle s'ouvrent quelques chambres délabrées. Nous arrivons bientôt devant une large porte. La femme qui me sert de guide l'ouvre brusquement, et, avec le geste d'un porte-clefs qui écroue un prisonnier, elle me pousse plutôt qu'elle ne m'introduit dans une pièce obscure où elle s'enferme avec moi. J'étais prisonnier, en effet, de Henri de Trastamare, ce *doux* prince, comme l'appellent ses épitaphes, mais qui n'en tua pas moins son frère de sa main. Quand mes yeux se furent un peu accoutumés à l'obscurité, je m'aperçus que j'étais dans une belle salle, transformée en un magasin, moins que cela; des selles et tout l'appareil d'un attelage de mules étaient accrochés à la muraille. Mais la porte par laquelle j'étais entré était encadrée dans un bel arceau couvert d'arabesques et qui se répétait sur le mur en face. Le plafond était en cèdre sculpté. Évidemment je me trouvais dans une des salles principales du palais de Trastamare.

Il y en avait une autre à peu près pareille, à l'autre extrémité de la cour; mais le locataire était sorti, et avait emporté la clef. En perçant du regard les misérables masures adossées au mur de la vaste en-

ceinte, et bâties des décombres du palais, on parvenait à ressaisir les grandes lignes de l'édifice. Une tradition raconte que cette royale demeure fut octroyée par Henri à du Guesclin. On regretterait que ce fût pour prix de l'aide que lui prêta, un soir, le héros breton dans la tente de Montiel.

Ces souvenirs n'avaient rien qui me touchât beaucoup, et je repris sans trop de regret ma course vers l'Alcazar. Je passai devant le théâtre, édifice médiocre, dont l'origine se rattache pourtant, je crois, aux *autos* de Calderon, et devant la place du marché, qui témoigne, comme le théâtre, du peu d'importance de la Tolède actuelle et du petit nombre de ses habitants ; et prenant à gauche une rue écartée, je me trouvai au milieu d'un quartier d'un aspect étrange, et qui devait avoir été celui des chevaliers du Temple. Une maison, dans le nombre, m'avait été signalée. Introduit dans un beau patio, je demandai à voir quelques vestiges d'un palais moresque dont on m'avait parlé ; mais là aussi le locataire était sorti avec sa clef. Je n'aurais jamais cru qu'à Tolède on fermât si bien les portes ; tous les maris, ce jour-là, semblaient s'être donné le mot pour emporter la clef du logis. Il fallut me contenter d'apercevoir sous une galerie, et par une lucarne, quelques arabesques enfumées. Il y avait aussi là quelques inscriptions curieuses. Une permission de visiter l'Alcazar, accordée avec empressement par le gouverneur militaire, devait m'ouvrir toutes les portes. Il ne s'agissait plus que de trouver l'Alcazar lui-même. Revenu par un long détour à la

place de Zocodover, je passe à droite sous une double arcade, je descends une rue escarpée qui semble devoir me précipiter dans le Tage, mais une rampe que je prends tout à coup à droite m'amène enfin à une petite porte. Cette porte est celle de la magnifique esplanade où se dresse l'Alcazar. Je respirai enfin. Avant de me retourner vers l'Alcazar, je me vengeai de l'avoir si longtemps cherché, en contemplant la vue immense dont on jouit de cette esplanade. Elle embrasse Tolède dans son entier et commande tout le cours du Tage.

La citadelle de Tolède a dû, de tout temps, s'élever sur cette hauteur. Nul doute que le coup d'œil si sûr des Romains n'ait saisi du premier jour l'importance stratégique de cette position, et qu'ils n'y aient élevé quelque fort, conservé ou renouvelé depuis par les Goths, par les Arabes; c'est un fait historique. Maître à son tour de la ville, et forcé de vivre par la générosité de la capitulation accordée aux vaincus, au milieu d'une population soumise de la veille, et sans cesse tentée de secouer le joug, Alphonse VI commença par s'assurer une place d'armes. Elle ne pouvait être autre que l'Alcazar. De là il tenait en respect non-seulement les Infidèles du dedans, mais aussi ceux du dehors. Il l'entoura d'une puissante muraille, et chacun de ses successeurs y ajouta quelque chose, l'un une cour, l'autre un fossé. Comme c'était aussi le palais des rois, chacun d'eux, suivant son humeur, l'embellissait ou le fortifiait. Un récit détaillé de ces accroissements serait un résumé exact de l'histoire intérieure de Tolède, et donnerait, d'âge en

âge, la mesure de la docilité des Juifs, des Maures, des chrétiens. Mais toute cette première et laborieuse création des rois de Castille s'est perdue dans l'œuvre monumentale de Charles-Quint.

L'édifice fut terminé en 1551. Pendant la guerre de succession, les Portugais, qui tenaient pour l'archiduc, s'étant emparés de Tolède, trouvèrent l'occasion bonne pour venger d'anciennes injures, pour assouvir de vieilles haines. Ils mirent le feu à l'Alcazar, et, en 1710, il ne lui restait plus que ses grandes murailles. C'était pour Philippe V un devoir de le réparer. Mais d'autres soins appelaient ailleurs l'attention d'une royauté encore chancelante, et la restauration, commencée seulement en 1744, fut à peine achevée sous Charles III, en 1775. Maintenant, vous croyez peut-être que l'Espagne mettra des soldats dans cette citadelle relevée? Elle fera bien mieux : Charles III permit au cardinal Lorenzana d'y établir une fabrique qui fût en même temps un asile pour les pauvres et une ressource pour le pays. Aider à l'amélioration morale de la classe indigente, et conserver à l'Espagne une industrie autrefois florissante et maintenant à demi ruinée, celle des tissus de soie, tel était le double but que se proposait le charitable et prévoyant cardinal. Dès 1787, sept cents jeunes gens nécessiteux trouvaient là, avec une éducation religieuse, un refuge et du pain, et les soieries de Tolède avaient reconquis peu à peu leur glorieuse renommée. L'invasion française, en portant de nouveau l'incendie dans le pacifique Alcazar, dispersa la ruche industrieuse : triste

revanche de Pavie, hélas! et que la France n'avait nul besoin de prendre!

Cette fois, cependant, tout ne périt pas dans les flammes : c'est encore Tolède qui fabrique ces riches ornements d'église, tissus d'or et d'argent, souvent d'une seule pièce, et qui, en sortant des mains du tisseur, vont ajouter, dans toutes les églises, aux pompes de la religion.

Moins heureux fut le monument qu'avait abrité la renaissance de cette précieuse industrie. Il n'a plus guère aujourd'hui que ces grandes lignes que le temps seul peut achever de détruire; elles donnent l'idée de ce qu'il fut, et le génie de Charles-Quint est resté tout entier empreint dans cette immense façade, percée de hautes fenêtres, et terminée à chacune de ses extrémités par une tour aussi légère que hardie, répétée aux deux bouts de la façade du midi.

Par une porte magnifique percée au centre de la façade principale qui regarde le nord, on entre dans une cour superbe, entourée d'un portique dont les trente-deux arceaux retombent sur autant de colonnes et portent une galerie supérieure non moins riche que la première. Sur le côté qui fait face à l'entrée, on voit encore les premières marches d'un escalier colossal qui conduisait au premier étage. Cet escalier était l'œuvre de Villalpando. Que le nom de l'artiste survive du moins à l'œuvre!

Je m'arrêtai d'abord avec un sentiment de respect devant ces douze degrés de cinquante pieds de large; je m'enhardis bientôt à les franchir. Mais quand, debout sur le palier, je mesurai de l'œil cet abîme, qui fut une vaste

chapelle, des salons somptueux, de gigantesques salles d'armes, d'interminables galeries, saisi de honte pour ceux qui ont fait de telles ruines, je me hâtai de redescendre, pour visiter les prodigieuses écuries qui s'étendent sous le palais. Cinq mille chevaux y étaient à l'aise, vous dira peut-être quelque cicerone, ami de l'hyperbole; contentons-nous de cinq cents, et ce nombre donne encore de ces écuries une idée assez grandiose. Tout cela, même ruiné, paraît encore digne de Charles-Quint. Deux hérauts d'armes, sculptés avec élégance, soutiennent, au-dessus de la porte d'entrée, la fière devise de l'empereur : *Plus ultra*. Rien d'humiliant pour l'orgueil humain comme ces deux mots écrits sur une ruine. La ruine est la réponse de Dieu à l'audacieux défi du conquérant.

Lorsque du bord de la plate-forme, au nord, on abaisse ses regards à ses pieds, on aperçoit, sur une esplanade inférieure, tout l'appareil d'un gymnase, et un peu au delà trois grands édifices reliés entre eux par des ponts suspendus, par des cours, par des ruelles. L'ensemble de ces trois édifices compose aujourd'hui le collége militaire de Tolède. C'était autrefois trois hospices : l'hôpital de *Santa-Cruz*, celui de *Santiago*, et ce que l'on appelait la *Maison de charité*. Le premier est une fondation du grand cardinal Mendoza. Ce prélat, ému du sort des enfants abandonnés, obtint du pape Alexandre VI, en 1494, une bulle qui lui permit d'ériger une maison pour les recueillir. Il mourut avant d'avoir pu réaliser son dessein, mais là, comme dans la cathédrale, la reine Isabelle prit

à cœur de faire exécuter ses volontés. Après avoir tant fait pour donner à la vanité d'un grand homme une satisfaction posthume, elle n'avait garde de laisser en chemin le pieux rêve de sa charité, et l'hospice de Santa-Cruz fut fondé. Il a la forme d'une croix grecque ; le cardinal portait une croix dans ses armes. Achevé en 1514, l'édifice appartient encore à l'art gothique, déjà cependant mêlé de renaissance. Ce que surtout on en admire, c'est le portail; l'arc dont il est couronné repose de chaque côté sur deux colonnes d'un travail aussi élégant que singulier. Autour de l'arc court un feston de laurier enlacé aux divers attributs des armoiries de Mendoza ; entre les colonnes se dressent de charmantes statues allégoriques. Au centre de l'arc est représentée, dans un remarquable bas-relief, la découverte de la vraie croix, avec le cardinal à genoux devant sainte Hélène, et assisté de saint Pierre et de saint Paul. Cet arc enfin sert de support à une espèce d'entablement, où un second bas-relief nous montre le mariage de sainte Anne ; de chaque côté se dessine, en saillie, une fenêtre encadrée dans de merveilleuses ciselures.

Entre le fronton de la façade et une belle corniche qui termine ce premier corps d'architecture que j'achève de décrire, se présente une rangée de cinq fenêtres égales, dont la noble simplicité contraste avec les ornements répandus avec profusion sur tout le bas de la façade : cette façade est en pierre, mais les colonnes et toutes les sculptures sont de marbre et ressortent nettement du fond uniforme de la muraille.

Le patio principal, qui n'a pas moins de cent vingt pieds de long sur cent de large, est entouré d'une double galerie de colonnes superposées, et toutes en marbre d'Italie. Des écussons se détachent, de distance en distance, sur les balcons du portique supérieur, dont les arcs sont semés de gracieux ornements en relief.

A droite de la porte par laquelle on entre dans cette cour, vient mourir un escalier de marbre qui, par trois rameaux parallèles, conduit au premier étage, œuvre irrégulière, mais d'une incomparable richesse.

Ce que j'ai appelé la *Maison de charité* était un simple hospice fondé, en 1774, par le cardinal Lorenzana, pour servir de refuge aux voyageurs qui se rendaient en Andalousie par une route récemment ouverte, et qui passait à Tolède. Le chemin ayant pris une autre direction, l'hospice devint sans objet, et apporta ses rentes à celui de Santa Cruz.

Enfin, l'hospice de Santiago, fondé à la fin du douzième siècle, par Alphonse VIII, pour le rachat des captifs, avait deux fois changé de destination, à l'époque où l'École militaire y abrita en partie ses foyers errants.

Cette école, en effet, eut des fortunes diverses : suivons un moment cette petite odyssée administrative. Tout en Espagne a sa piquante leçon.

En 1809, au mois d'août, un lieutenant-colonel d'artillerie, don Mariano Gil de Bernabe, proposa à la junte centrale de créer des Académies militaires qui, d'après ses calculs, seraient en mesure de fournir un grand nombre d'officiers; à cette époque de fièvre nationale,

les soldats se trouvaient d'eux-mêmes[1]. L'idée fut accueillie avec faveur, et le 14 décembre de la même année, une de ces académies fut établie à Séville dans un couvent de Franciscains. Trois cents jeunes gens partis de Tolède formèrent le noyau de cette académie ; ils étaient au nombre de onze cents quand ils arrivèrent à Séville.

La junte s'étant vue forcée de quitter Séville, l'Académie la suivit à l'île de Léon, et, le 2 avril 1810, elle s'établit où est aujourd'hui l'école navale. Le 3 janvier 1812, un ordre du roi lui retire ce nom d'Académie, et elle prend celui d'École militaire.

La guerre terminée, l'idée vient de transporter l'école à Tolède. On jeta d'abord les yeux sur l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste, celui du cardinal Tavera ; mais les événements firent ajourner le projet. Quand on le reprit, après 1820, Grenade l'emporta sur Tolède, et le 28 novembre de cette année, l'école y entrait en fonction.

Avec 1823 arrive la nouvelle invasion française, et le 16 juillet l'école se hâte de demander aux Alpujares un asile pour ses études, peut-être un point d'appui pour quelque résistance, là même où les Morisques avaient eu leur dernier refuge, et le dernier boulevard de leur indépendance aux abois. Ce qui me le ferait croire, c'est que rappelée à Grenade au bout d'un mois, pendant qu'elle cherchait à se reconnaître et à réorganiser ses travaux, l'école se voit brusquement dissoute par un décret de la régence.

[1] L'Europe vient de voir qu'ils se trouvent aujourd'hui comme alors.

Cette mesure ne pouvait être que temporaire. Dès le 1er juin 1825, on voit l'école reparaître dans l'Alcazar de Ségovie, où elle prend le titre de Collége général militaire. Elle y vécut douze ans; mais, en 1837, au mois d'août, Zariatégui s'étant présenté devant Ségovie à la tête d'une bande carliste, la place capitula, et en vertu d'une convention spéciale, le collége sortit avec armes et bagages, et se dirigea sur Madrid, où du couvent d'Atocha il passa dans celui des Jésuites, et finalement dans la caserne des gardes du corps. En janvier 1843, il reçoit le titre de Collége général de toutes les armes : c'était d'Espartero qu'il avait reçu ce titre; dès l'année suivante, il reprenait l'ancien.

Il ne pouvait longtemps rester à Madrid; aussi le voit-on bientôt passer à Tolède, où, le 1er octobre 1846, il est installé dans l'hospice de Saint-Jean-Baptiste, et dans une caserne voisine, en attendant que l'on préparât, pour l'établir définitivement, les trois édifices qu'il occupe aujourd'hui.

Quelle admirable occasion perdue alors de restaurer l'Alcazar de Charles-Quint! Avec les sommes dépensées pour porter ailleurs les établissements charitables dont on venait prendre la place, on eût commencé une œuvre qui, Dieu aidant, fût arrivée à bonne fin. Charles-Quint, en retrouvant son palais, l'eût ouvert de sa main impériale aux jeunes héritiers de ceux qui avaient mené ses vieilles bandes à la conquête de l'Italie, et l'on n'eût pas dérangé de leur dernier asile les pauvres de Mendoza, de Lorenzana et d'Alphonse VIII.

L'école militaire, aujourd'hui mal répartie entre trois hôpitaux défigurés, à cheval sur trois monuments qui avaient droit à plus de respect, n'est plus qu'un collége d'infanterie, formé de six compagnies de cent élèves chacun. Pour y être admis, il faut avoir treize ans pour le moins, et pas plus de dix-huit. Le gouvernement y entre pour soixante bourses entières et autant de demi-bourses ; les premières, exclusivement réservées aux fils d'officiers morts sur le champ de bataille ou des suites de leurs blessures, ou en activité de service ; les autres aux fils d'officiers de toutes armes et de tous grades, encore au service ou prématurément admis à la retraite par suite d'infirmités contractées sous les drapeaux, ou aux enfants d'employés qui seraient morts, après avoir rendu dans d'autres carrières d'éminents services à l'État. L'étude des sciences exactes, avec leur application, et l'art militaire sont le fond de l'enseignement, distribué en trois années. La religion y garde son poste d'honneur; l'histoire, la géographie, la langue française n'y sont pas négligées, et on a vu que les exercices du corps y tenaient toute la place qui convient.

De l'Alcazar et par toutes les échappées des bâtiments dispersés de l'École militaire, on entrevoit à l'autre bord du Tage le château de San Cervantes. Ce fort isolé fut pendant des siècles, la sentinelle avancée de l'Alcazar. Depuis bien des années, le temps l'a relevée, mais elle garde encore quelque chose de l'air martial de sa vaillante jeunesse. Allons visiter l'invalide sur son rocher.

En descendant vers le Tage, je me croisais fréquemment

avec des files d'ânes qui, chargés de cruches en terre cuite, montaient à la ville l'eau du fleuve. Tolède, une si puissante cité, n'aurait-elle donc jamais eu que ce moyen naïf de remplir ses citernes, quand l'eau des pluies n'y suffit pas? Je me souvins alors de cette célèbre machine dont Quevedo parle dans ses vers piquants, et dont la mémoire est restée populaire en Espagne, comme le sont encore en France les débris de la machine de Marly. J'avais sous mes yeux les ruines de ce fameux engin. En me penchant sur le parapet de la rampe que je suivais, je pouvais mesurer les arceaux écroulés de l'édifice qui le contenait. Le Tage, condamné pendant près d'un siècle à obéir à la volonté de l'homme, se venge à plaisir aujourd'hui en insultant de ses flots les débris de l'*artifice de Juanelo.*

Au-dessus du pont d'Alcantara, quelques massifs de construction romaine semblent avoir appartenu à un pont emporté par le fleuve; là, en effet, venait aboutir un aqueduc qui, de sept lieues, apportait l'eau à Tolède. Le temps ayant fait son œuvre, on chercha à remplacer l'aqueduc romain; et d'abord, pourquoi aller chercher l'eau si loin, puisque celle du Tage est agréable et saine? Mais il fallait élever l'eau jusqu'à la ville. Une première tentative eut lieu en 1528, et déjà l'eau montait des moulins contigus au pont d'Alcantara à la hauteur de l'Alcazar. Une crue du Tage enleva la tour à laquelle s'appuyait la machine qui, d'ailleurs, fonctionnait avec une telle violence que, pareille à ces tempéraments sanguins qui finissent toujours par éclater, elle de-

vait, un jour ou l'autre, voler en éclats elle-même.

Environ trente ans plus tard, le marquis de Guast présenta à l'empereur Charles-Quint un Lombard de Crémone, appelé Juanelo Turriano, un de ces précieux joyaux que l'Italie tient toujours à la disposition de ses conquérants. L'empereur prit en amitié l'ingénieur et se souvint de sa chère ville de Tolède qui, si récemment, avait vu l'eau du Tage approcher de ses lèvres, sans pouvoir s'y désaltérer. Juanelo s'engagea à ramener l'eau du fleuve au niveau qu'une fois déjà elle avait touché. Il lui appliqua donc une machine déjà connue, à ce qu'il semble, mais qu'il avait singulièrement améliorée. J'ai essayé de me rendre compte de cet appareil, et voici ce que j'en ai saisi : un engrènement de madriers croisés plongeant dans le fleuve faisait mouvoir un système de canaux de cuivre ayant un seau à chacune de leurs extrémités; l'un des seaux descendait vide, pendant que l'autre remontait plein, mais de manière que chacun d'eux ne fît que la moitié du chemin, et que les deux se rencontrant s'arrêtassent un moment, côte à côte, le temps nécessaire pour que celui qui était plein se déversât dans l'autre. Chacun d'eux ensuite reprenait sa route, l'un pour aller puiser dans le Tage, l'autre pour aller répandre dans le réservoir supérieur l'eau qu'il avait reçue de son compagnon.

Le mystère de cette machine s'était tellement emparé des imaginations que Juanelo était devenu, à Tolède, une sorte de personnage fantastique, et qui, sa qualité d'étranger et la faveur de Charles-Quint y aidant, a au-

jourd'hui sa légende. On vous racontera, en effet, qu'à l'exemple du nécromancien de la poésie allemande, il se faisait servir par des intelligences du monde surnaturel qu'il savait soumettre à ses volontés. J'aime encore mieux ce qu'on va lire : j'y reconnais du moins l'ingénieux mécanicien. Juanelo était parvenu, dit-on, à se fabriquer un domestique en bois qu'il avait dressé à se rendre au palais de l'archevêque, pour y recevoir sa ration de pain et de viande, et à saluer par forme de remercîment. La rue où demeurait Juanelo s'appelle encore la rue de l'*Homme de bois*. Est-ce un souvenir de son étrange serviteur, dont on parle encore à Tolède? Plus d'un historien en fait mention; aucun contemporain ne dit l'avoir rencontré.

Juanelo mourut à Tolède en 1585, et son horloge (ainsi appelait-on sa machine), retouchée en 1604, fonctionnait encore vingt ans plus tard. A la longue pourtant elle se détraqua, et au lieu de la renouveler, on trouva plus simple de l'abandonner, et de renvoyer les ânes au fleuve. On n'en rendit pas moins justice à l'ingénieux Italien. La cité impériale fit graver une médaille en son honneur, et son portrait se voit encore dans le cabinet d'histoire naturelle du palais archiépiscopal, de la main de Berruguete. C'était peut-être l'ébauche d'une statue destinée à être placée dans la machine même, et pour laquelle Ambrosio Moralès avait par avance composé une inscription latine.

Tandis que le patient porteur d'eau continue paisiblement sa quotidienne ascension vers Tolède, un ingénieur

français attend, dit-on, depuis plusieurs années, un décret qui lui permette d'essayer sur le Tage les procédés de la science moderne. Celle-ci s'engage à fournir aux habitants de la ville toute l'eau dont ils auront besoin et à un prix très-modéré. Reste à savoir qui l'emportera de la science ou de l'âne.

Je n'ai pas besoin de rappeler où est situé le pont d'Alcantara; j'ajouterai seulement quelques mots sur ce pont. Son nom dit assez qu'il est d'origine arabe; il remonte, en effet, à l'époque de la domination des Maures. Alphonse le Sage, dans une inscription qu'on peut lire encore, a pris soin de le constater. Selon le royal historien, il aurait été construit par Alef, fils de Mahomet-Alenuri, alcaïde de Tolède, par ordre d'Almanzor, et achevé l'an 389 de l'ère musulmane. En 1257 de l'ère chrétienne, une grande inondation en ayant emporté une partie, Alphonse le répara l'année suivante. Deux siècles plus tard, on en refit une autre arche; réparation nouvelle dont une inscription rapproche fièrement la date de celle de la conquête de trois villes, reprises aux Infidèles : Alora, Lozaina et Setenil.

Le pont d'Alcantara est tout entier en pierres de taille et formé de trois arches. Celle du milieu, beaucoup plus haute et plus large que les deux autres, suffit au cours ordinaire du fleuve. Du côté de la ville, le pont est précédé d'une petite place d'armes, défendue par une grosse tour arabe qui s'appuie au pont même. Au-dessus de la porte en arceaux dont cette tour est percée, se remarque une charmante Conception en marbre, un peu maniérée,

mais assez belle pour qu'on ait pu l'attribuer au Berruguete. Au-dessus de l'une des deux portes par où on entre dans la ville, Philippe II fit placer une statue de saint Ildephonse. Ce prince qui, depuis quinze ans déjà, à cette époque, avait abandonné Tolède, pris sans doute de quelque remords, replaçait de nouveau la cité délaissée sous la garde de son saint archevêque.

Le pont d'Alcantara est jeté entre deux montagnes ; l'une porte l'Alcazar et une partie de Tolède, l'autre le château de San Cervantes. Il suffit de voir ce glorieux débris pour comprendre les services que le fort a pu rendre à Tolède, et, dans la main de l'ennemi, à ceux qui seraient venus assiéger Tolède. Ce fort, dans l'origine, s'appelait San Servando ; on ne sait comment il en est venu à prendre le nom qu'il garde aujourd'hui.

Après la conquête, le roi Alphonse VI ayant élevé dans le voisinage de Tolède un monastère de l'ordre de Cluny, construisit cette forteresse pour protéger le monastère. Elle n'était pas achevée que les Maures venaient assiéger la ville, et, furieux de ne pouvoir la prendre, brûlaient le monastère. Dès qu'ils se furent retirés, le roi relevait le couvent et y ajoutait de nouvelles défenses. Les moines, surtout en Espagne, sont quelquefois bons soldats. Tels n'étaient pas, à ce qu'il paraît, les bénédictins de ce monastère. Une première épreuve leur ayant mal réussi, ils allèrent chercher ailleurs une Thébaïde moins exposée. Des hommes de guerre prirent leur place. Aussi, quand les Maures revinrent en 1110, ils comprirent bientôt que, cette fois, ils avaient affaire non plus à des

moines, mais à de vrais soldats. San Servando, attaqué à plusieurs reprises, le fut toujours inutilement. Une fois cependant, il se vit aux abois, et une de ses tours principales fut emportée et démolie.

Il y avait alors dans Tolède la reine Bérengère, non la mère de Ferdinand III, mais une fille du comte de Barcelone, mariée à Alphonse VII. Le roi, en ce moment, guerroyait à quelque distance de sa capitale, et c'était à la faveur de son absence qu'un parti de Maures avait poussé jusque sous les murs de Tolède et assiégeait San Servando. La reine donc, voyant le péril où se trouvait cette poignée de héros, envoya dire aux assiégeants que c'était lâcheté à eux de s'en prendre à si faible ennemi, et que s'ils étaient aussi vaillants qu'ils le voulaient faire croire, ils s'en allassent attaquer Alphonse et ses chrétiens sous les murailles de Curélia, au lieu de s'en venir faire peur à une femme. Cette fière parole étonna, émut les Arabes; ils consentirent à lever le siége, à une condition cependant, c'est que la reine se montrerait à eux sur la muraille de l'Alcazar, et qu'ils pourraient du moins saluer d'en bas celle à qui, en se retirant, ils rendraient ce chevaleresque hommage. La reine s'y prêta, se présenta sur la muraille, et le lendemain tous les Maures avaient disparu. Il y a là le sujet d'un tableau charmant, et je ne connais pas d'anecdote qui peigne avec plus de grâce cette poétique race des Maures d'Espagne.

Sous le règne suivant, San Cervantes est donné aux templiers qui, de génération en génération, y signalent leur présence par d'éclatants hauts faits. Pas un Maure

n'approche de Tolède que l'héroïque sentinelle ne pousse son cri d'alarme et n'arrête l'ennemi, pour donner à la ville le temps de se mettre en défense.

L'ordre ayant été aboli en 1302, les chevaliers abandonnèrent San Cervantes qui, se voyant quittée de l'âme guerrière qui l'animait, tombe tout d'un coup, comme ces énergiques vieillards qui, debout jusqu'à la fin, meurent en un instant, sous l'assaut de toutes leurs fatigues à la fois. C'était justement l'heure où les invasions sarrasines venant à cesser, Tolède n'avait plus besoin de sa vigilante sentinelle. Cependant, en 1380, on fit un dernier effort pour la remettre en état. Mais elle comptait sans un ennemi que les plus solides remparts n'arrêtent plus, le canon. Devant ce nouvel adversaire, San Cervantes, achevant de perdre son prestige, tomba cette fois pour ne plus se relever. Pourtant, à l'époque où, pendant la guerre de l'Indépendance, les Français assiégèrent Tolède, trompés sans doute par leurs souvenirs et n'apercevant la noble ruine qu'à travers son histoire, ils crurent avoir affaire à une véritable citadelle. La méprise dura peu : on reconnut vite qu'on n'avait pris qu'un nom.

Le château de San Cervantes est aujourd'hui un simple lieu de promenade, un point d'où le voyageur va regarder Tolède et sa véga. L'édifice en lui-même n'a rien de remarquable. Démantelé à l'occident, les trois autres côtés ont, au premier abord, un aspect assez formidable. Ils le doivent à leurs tours qui semblent encore défier les Maures. Les Maures y ont laissé l'empreinte de leur

génie par deux arcs en fer à cheval qui se remarquent sur deux des façades, le plus grand du côté qui regarde le pont et la ville. Là devait être la porte d'entrée.

Rien de plus triste et de plus aride que le rocher sur lequel est bâti le château. Pas un arbre aux environs; à peine une herbe rare et brûlée : c'est la solitude et l'abandon. Je ne m'étonne pas si, dès avant le temps de Calderon, c'était là que les raffinés de Tolède venaient vider leurs querelles particulières. Dans la comédie qui a pour titre : *Chacun pour soi*, deux rivaux se donnent rendez-vous derrière San Cervantes, et par deux fois le poëte prend la peine d'expliquer que les rencontres avaient lieu là d'ordinaire. Même avant Calderon, Lope de Vega, dans celle de ses pièces dont Corneille a fait la Suite du Menteur, *Aimer sans savoir qui*, amenait là, pour être témoin d'un duel, le héros de sa comédie.

Déjà à la fin du seizième siècle, un autre poëte, don Luis de Gongora, venant de Cordoue à Tolède, où il avait, je crois, ses amours, avait vu San-Cervantes tel que nous le voyons aujourd'hui, et le trouvait à peine bon pour avertir sa maîtresse de la fragilité des choses humaines, quand elle viendrait mirer dans les eaux du Tage son orgueilleuse beauté. Dans un *romance* qu'il adresse à la pauvre ruine, et dans lequel le mauvais goût et la recherche le disputent, comme de coutume, à la plus piquante originalité, il poursuit les tristes murailles de tous les traits de sa verve bouffonne.

« Château de San Cervantes, toi qui te dresses à côté de Tolède, le roi don Alphonse te fonda sur les eaux du Tage. On dit que tu as été de fer aux machines de bois de l'ennemi... et maintenant méprisé, te voilà sur cet âpre rocher, comme en décembre la pique vermoulue du gardien des vignes; tes créneaux, autrefois ta couronne, servent de perchoir aux corbeaux, et sont comme ces dents qui disent l'âge des vieillards.

« Écoute, honnête château, et fais ce que j'implore de toi, quoique deux douzaines de vers ne méritent guère cette récompense. Si quelquefois la belle terrible, belle comme les cieux, ou, pour mieux dire, hautaine comme sa ville de Tolède, sort pour jouir des amandiers en fleur, verdoyantes prémices de l'année, et le plus doux des aliments; là, si elle fait des eaux du Tage un miroir à sa beauté, donne tes ruines pour exemple à son orgueil, et dis-lui sans parole mille choses que tu sais bien... »

Ce que sait bien la vieille muraille, c'est cette chanson éternelle de la beauté qui passe, du temps qui fuit, des regrets inutiles. Prenons l'avertissement pour nous-même, et si celui-ci ne nous suffit pas, un autre nous attend plus loin, dans la campagne, au palais de l'infante Galiana.

IX

LE PALAIS DE L'INFANTE GALIANA

Les bergers de la Sierra de Tolède. — Le monastère de Sila. — La véga de Tolède. — Les bords du Tage. — La *huerta du roi* et les *palais de Galiana*. — La chronique de l'infante Galiana. — Ruines des palais de Galiana. — L'horloge d'eau et ce que les auteurs arabes racontent de cette merveille. — L'infante Galiana dans le *Romancero*. — Épisode de Galiana dans le poëme de Balbuena. — Vie de Balbuena. — Analyse de son *Bernardo* et traductions. — Un *romance* de Nicolas de Moratin sur Galiana. — L'*Infante Galiana*, drame de don Tomas Rodriguez Rubi. — Analyse et traductions.

Je laissai derrière moi le mamelon où s'écroule le château de San Cervantes, et continuai de gravir l'âpre sierra. A peine apercevais-je, de distance en distance, le toit pointu et enfumé de quelque refuge de berger, entouré de rares et maigres brebis. L'air farouche du pâtre qui les garde allait bien à la solitude des lieux, seulement, j'avais bien un peu de peine à reconnaître dans ces silencieuses et menaçantes figures les descendants des beaux et éloquents pasteurs de la Galatée et de Garcilaso.

A l'horizon, j'aperçois de hautes murailles : c'est

l'ancien monastère de Sila, où Charles-Quint allait quelquefois, de Tolède qui n'en est qu'à une demi-lieue, entendre les offices de la semaine sainte. Mais si de la sierra je reportais mes regards sur la plaine, le spectacle changeait tout à coup. Au lieu de la nature sauvage au sein de laquelle je cheminais, je voyais se développer de belles cultures, et le cours du Tage tantôt se dessinait avec une grâce nonchalante entre deux vertes rives, tantôt se cachait, comme en folâtrant, derrière un bouquet d'arbres. Près de l'un de ces groupes de peupliers, une muraille carrée entourait une cour, un jardin ou verger, que sais-je ? et un peu plus loin, en se rapprochant du fleuve, je remarquais des bâtiments en ruine. Cet enclos et les terres qui l'environnent s'appellent encore la *huerta du roi*, et ces ruines sont celles du *palais de l'infante Galiana*.

Chemin faisant, si vous le voulez bien, je vous raconterai son histoire, et don Quichotte n'étant pas là pour m'interrompre et prendre fait et cause si je me trompe, peut-être arriverons-nous au dénoûment.

En ce temps-là régnait à Tolède le fils d'un petit roi d'Afrique qui avait épousé la veuve du comte Julien : Galafre était son nom. C'était un prince débonnaire et qui non-seulement se faisait chérir de ses sujets, des chrétiens comme des Maures, mais qui, en outre, donnait asile en ses États à ceux de ses compatriotes qui cherchaient à se dérober par la fuite à la tyrannie d'Abderrhaman, kalife de Cordoue. Cette conduite attirait sur lui la colère du puissant kalife, mais il n'en tenait

compte, se défendait de son mieux, et ajoutait à sa renommée de monarque bienfaisant et hospitalier celle d'un vaillant soldat qui savait, au besoin, défendre ses hôtes. Or Galafre avait une fille d'une grande beauté et d'une rare distinction, appelée Galiana ; il l'aimait passionnément. Je laisse à penser si les prétendants manquèrent, mais nul, dans les soins dont il l'entourait, ne pouvait être comparé à son père. Ce fut lui qui planta pour elle, sur le bord du Tage, cette huerta dont je parlais tout à l'heure. Remarquant que sa fille s'y plaisait, il bâtit tout auprès un palais qu'il environna de jardins où étaient prodiguées toutes les délices de la vie orientale. On ne parla bientôt plus à Tolède et aux alentours que du palais et des jardins de l'infante Galiana. Rien n'égalait surtout la merveille d'un étang dont l'eau, soumise aux caprices de la lune, croissait ou diminuait avec elle; à la pleine lune, l'eau se répandait dans des canaux, et allait, comme par une aimable attention de Galiana, fertiliser les jardins du roi.

L'infante s'entourait d'un luxe que la tendresse de son père ne trouvait jamais assez digne d'elle. Entourée de ses dames et de belles esclaves, elle n'avait pas de plus grande fête que de recevoir chaque jour la visite de ce père qui lui faisait la vie si douce. Les ardeurs de cette idolâtrie paternelle suffisaient-elles au cœur de la jeune fille? Quelques jeunes Maures eurent la fatuité d'en douter, nul plus qu'un émir du voisinage, appelé Bradámante. Il était roi de Guadalazara, intrépide de sa personne, mais d'un courage sans grâce, géant d'ailleurs;

et, comme tous les géants, un peu sot. La nouvelle Galatée se montra médiocrement sensible aux empressements amoureux de cet autre Polyphème. Plus la passion du géant se traduisait en extravagances, plus ces folies, qui eussent semblé charmantes chez un amant payé de retour, importunaient Galiana. Le pauvre géant en était réduit à recourir à toutes sortes de stratagèmes. Rien que pour voir sa bien-aimée, pour venir soupirer à sa porte et épier le moment de l'apercevoir derrière quelque fenêtre, il prenait mille déguisements, bien inutiles sans doute, car la femme qui reconnaît de si loin le pas de celui qu'elle aime, devine avec la même perspicacité la présence de celui qu'elle n'aime pas. Bradamante avait fini par se frayer de Guadalajara à Tolède un sentier connu de lui seul et qui s'appelle encore le sentier de Galiana ; mais il avait beau le suivre, le sentier n'aboutissait pas au cœur de la belle infante.

Pour toucher ce cœur si rebelle aux géants, il ne fallait pas moins que Charlemagne. — Charlemagne! va-t-on s'écrier.—Je me suis étonné avant le lecteur; mais la tradition n'y voit pas la moindre difficulté, et c'est la tradition que je raconte. Elle fait venir Charlemagne à Tolède, où il s'éprend de la belle Galiana qui n'est pas insensible à son amour. Qui fut jaloux, ce fut le bon géant. Charlemagne l'était aussi de son côté, il savait Bradamante fort amoureux et brave, et quoique empereur d'Occident, il pouvait tomber dans quelque piége d'où les Maures ne l'eussent pas aidé à se tirer. Il prit donc

le parti de prévenir son rival et de l'appeler en champ clos. Trouvez-moi un géant qui ne commence pas par mépriser David. Celui-là crut avoir cause gagnée, en voyant qu'il n'avait à combattre qu'un seul chrétien; mais ici encore la victoire resta au plus modeste. Pour achever la ressemblance, Charlemagne coupa la tête du géant et la présenta à sa maîtresse, qui parut touchée d'un pareil don. Sa joie fut grande de se sentir libre, mais Charlemagne n'avait pas combattu et vaincu pour lui laisser cette liberté : il demanda sa main au roi Galafre, qui l'accorda avec douleur, parce qu'il se doutait bien que sa fille allait le quitter, et qu'il ne craignait pas moins qu'elle ne se fît chrétienne. Ce fut, en effet, ce qui arriva. Galiana renia Mahomet, fut mariée à Charlemagne par l'archevêque de Tolède, et quitta l'Espagne avec son époux, pour aller avec lui régner sur la France, à la place du roi Pépin.

Que devint cependant le pauvre père ? la tradition n'en parle plus. Une fois les amants mariés et heureux, comme on dit, est-ce que le conteur s'inquiète jamais de leurs tristes parents? Quant à la huerta du roi et au palais de Galiana, j'avais devant les yeux ce que le temps a épargné de l'un et de l'autre.

En suivant mon chemin par la montagne, j'étais arrivé à un petit ermitage d'où le sentier tourne brusquement sur lui-même et descend vers la grande route qui va de Tolède à Aranjuez. Je n'aurais éprouvé aucun plaisir à me laisser conduire par une route royale au palais d'une infante maure. Je pris donc à travers champs dans la di-

rection des bois qui m'apparaissaient toujours au bord du Tage, mais qui semblaient reculer, à mesure que j'avançais. J'atteignis enfin la porte de l'édifice, porte arabe et faite d'une ancienne fenêtre prolongée jusqu'au sol, mais elle était fermée. Je frappai, rien ne bougea au dedans, et il n'eût tenu qu'à moi de me prendre pour l'amant éconduit de Guadalajara. A force de regarder de tous côtés, j'aperçus enfin, à quelque distance, un homme qui poussait devant lui une vieille mule pour tirer de l'eau d'une noria. Je l'appelai, mais il se pressa peu de venir m'ouvrir. J'eus donc tout le temps d'examiner la misérable façade du palais merveilleux, et d'y lire le nom de Guzman; j'en conclus qu'il fallait compter les Guzman parmi les héritiers de l'infante Galiana. Mes recherches et mes réflexions m'eussent conduit peut-être à d'autres découvertes, si le fermier du domaine, arrivant de Tolède par le chemin de tout le monde, n'eût mis pied à terre à côté de moi, et ne m'eût gracieusement ouvert la porte rebelle.

Trois ou quatre chambres délaissées et servant d'écurie, de grenier, de magasin et de cuisine, voilà tout ce qui reste de l'œuvre du bon roi Galafre. Toutefois, quand mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité des pièces encombrées, je finis par découvrir autour des fenêtres quelques jolis encadrements, et sur le mur en face, quelques arcs en fer à cheval, quelques inscriptions arabes, mais tellement dévorés par la fumée qu'on distinguait à grande peine les détails obscurcis des uns, et les lettres à demi effacées des autres. Deux tours fendues chancel-

lent encore aux deux angles de la façade. De la maison on passe dans une cour ou dans un jardin clos de murs, le long desquels règne intérieurement une terrasse d'où l'œil embrasse toute une partie de la plaine. De cette terrasse le sol va en s'abaissant vers le centre, où l'on peut suivre le contour d'un étang. Était-ce là ce miraculeux étang dont les eaux montant et décroissant avec la lune ont donné lieu à tant de récits ? il faut bien le croire, et on me permettra d'en parler ici. Entre les divers récits, je choisis celui d'un auteur arabe et comme plus complet, et parce qu'il donne à la merveille en question un singulier cachet d'authenticité.

« Ce qu'il y a de plus remarquable à Tolède, dit Abu-Abdella-ben-ali-becraz-Zahri ou Az-Zohri, ce sont des clepsydres ou horloges d'eau, fabriquées par le fameux astronome Abu-j-easenm-Abder-Rhaman, surnommé Az-Zarcal. On raconte que ce Az-Zarcal inventa une machine, à l'aide de laquelle on pût savoir toute heure de jour ou de nuit, et marquer le cours de la lune. Il fit creuser dans une maison, au bord du Tage, deux grands étangs qui se remplissaient et se vidaient suivant les mouvements de la lune.

« Selon ce que nous rapportent des personnes qui ont vu ces clepsydres, le mouvement se réglait de la manière suivante : la lune naissante se montrait à peine que, par des canaux invisibles, l'eau commençait à couler dans les étangs, de sorte qu'au point du jour ils étaient pleins aux quatre septièmes, et qu'à la nuit il n'y restait plus qu'un septième d'eau. L'eau allait ainsi, augmentant de jour et

de nuit dans les étangs, à raison d'un septième par vingt-quatre heures, jusqu'à la fin de la semaine. Les étangs se trouvaient alors à moitié remplis, et, dans la semaine suivante, ils achevaient de se combler jusqu'à déborder. Lorsque arrivait la quatorzième nuit du mois, et quand déjà la lune commençait à décroître, les étangs se vidaient de la même manière et dans la même progression qu'ils s'étaient remplis. Après vingt et un jours et vingt et une nuits, il ne restait plus dans les étangs que la moitié de l'eau, qui continuait à décroître chaque jour et chaque nuit, jusqu'au vingt-neuvième jour accompli, époque à laquelle on les voyait entièrement vides. »

Le chroniqueur ajoute que si, pendant que l'eau montait, on y puisait avec des seaux ou de toute autre manière, le vide se comblait à l'instant, sans que jamais le niveau s'altérât.

« Les clepsydres ou horloges, continue-t-il, étaient, comme nous l'avons dit, dans une maison hors de Tolède. Quand le roi de cette ville (c'était alors un certain Alphonse qu'Allah maudisse!) eut connaissance de cette merveille, il voulut savoir comment la chose se passait, et envoya un de ses astronomes qu'il chargea de creuser sous l'un des étangs pour découvrir d'où et comment l'eau y venait. L'astronome fit ce que le roi avait ordonné, et ce qui en résulta, c'est que la machine fut complétement dérangée. Ce fut l'an de l'hégyre 528 (et du Christ 1134), époque à laquelle, ainsi que nous l'avons dit, régnait à Tolède le roi Alphonse. On raconte qu'un maudit Juif, appelé Honayn-ben-Rabna, grand

observateur des étoiles, fut la cause principale de ce malheur. Comme il désirait ardemment pénétrer le principe de cette machine, il pria le roi de lui permettre de retirer une des horloges pour examiner ce qu'il y avait dessous, promettant de la rapporter à sa place dès qu'il aurait pris connaissance des pièces dont elle était formée. Le roi le lui accorda; mais lorsque le Juif (Allah le confonde!) voulut la remettre ensuite, il ne le put pas. Le malheureux crut qu'il pouvait perfectionner le mouvement en faisant que les étangs se remplissent le jour et se vidassent la nuit; mais tout fut inutile, il ne put y parvenir, et la machine demeura à jamais inutile. Ce fut le même Juif, qui, en l'an 527, amena à Tolède toutes les eaux thermales d'Espagne et prédit à Alphonse qu'il rentrerait dans Cordoue. Puisse Dieu la rendre, un jour, à ses fidèles croyants ! »

Je n'ai cité ces dernières lignes que pour le trait touchant qui termine, et qui témoigne de l'indomptable espérance des Maures.

Cette fameuse horloge avait-elle existé, en effet, dans l'enceinte que j'examinais? Il est permis d'en douter; cette enceinte est bien petite, et dans le récit qu'on vient de lire il est parlé non pas d'un étang, mais de deux; d'ailleurs le palais de Galiana, si jamais il a existé, a dû être plus d'une fois rebâti ou restauré. Je ne voudrais pour preuve et de l'antiquité de ces ruines et de leurs transformations successives, que ce nom et ces armes des Guzman mêlés sur les murs aux sentences du Coran. Devant la porte actuelle de l'édifice, on remarque les entailles pro-

fondes de l'appareil d'une noria; est-ce encore un vestige de l'œuvre du célèbre astronome? Mais, si elle n'était pas là, vainement en chercherait-on ailleurs la moindre trace.

Revenons à l'infante Galiana : elle a été de siècle en siècle chantée par les poëtes.

J'ouvre le *Romancero* général, et, dans une pièce qui doit se rapporter au règne d'Alphonse VI, je trouve un souvenir très-net de la belle Galiana. Le sujet est peu de chose; c'est le Maure Aben-Zaïde qui, avant d'aller au secours du roi de Grenade, vient prendre congé de sa dame sous le balcon de son palais, il serait piquant qu'une autre Galiana, fille d'un roi de Tolède, eût eu un palais dans la véga.

« Près des riches palais de la belle Moresque qui a nom Galiana, sur une cavale alezane Aben-Zaïde chevauche dans la véga; il va chercher le congé et la bénédiction de sa dame, car le roi l'envoie au secours de son allié de Grenade.

« Aben-Zaïde aperçoit sa Galiana à une fenêtre, respirant l'air léger qui court sur les fraîches eaux du Tage. Ils se saluent des yeux et leurs âmes se rencontrent. Ce Maure s'incline devant elle et Galiana lui rend son salut. »

Tout ce joli début aboutit à une lettre que le Maure remet à une suivante qui, d'un balcon voisin, assiste à l'entrevue, et promet au jeune cavalier de favoriser ses amours. Je croirai volontiers que c'est là un fragment détaché d'une scène dont le reste n'a pas semblé digne d'être recueilli.

Je retrouve Galiana dans un autre endroit du recueil,

où le Maure ne s'appelle plus Aben-Zaïde, mais Sazzcino : elle brode une écharpe pour son amant qui court la bague en son honneur, pendant qu'une captive chrétienne lui raconte ses tristes amours. Une autre rédaction du même *romance* transporte la scène à Grenade, et supprime l'esclave. Dans une pièce qui suit celle-ci, Sazzcino malade, et insensible aux charmes de la belle Celia qui le soigne, se souvient de Galiana et regrette son absence.

Galiana, on le voit, occupe peu de place dans le Romancero, elle en tient davantage dans le *Bernardo* de Balbuena.

L'Espagne est bien autrement riche que nous en grandes épopées religieuses, rustiques, chevaleresques, héroï-comiques ; elle en a tant, qu'il faut choisir, si on ne veut se perdre dans cet océan de poésie. Entre ces poëmes, le *Bernardo* est l'un des plus remarquables. J'ai rencontré plus d'un critique qui volontiers l'eût préféré même à l'*Araucana*, si à l'éclat de l'inspiration première Balbuena avait su allier plus souvent la science d'un art délicat.

L'auteur de ce poëme, don Bernardo de Balbuena, né à Valdepeñas, le 22 novembre 1568, appartenait à une ancienne et noble famille de la Manche, et c'est bien le moins que cette pauvre province que Cervantes a choisie pour y faire naître Don Quichotte, ait donné le jour à l'auteur d'un poëme de chevalerie. Enfant encore, Balbuena passa en Amérique, et fut élevé à Mexico, où, mêlant l'étude de la théologie au culte des Muses, il prit le grade

de bachelier. Après avoir été couronné dans une joûte poëtique, en présence d'un archevêque et de six évêques réunis en concile à Mexico, il revint en Espagne vers 1606, et reçut à Siguenza le bonnet de docteur. Plus tard, nommé abbé de la Jamaïque, puis évêque de Porto-Rico, il prit part en cette dernière qualité à un concile tenu à Saint-Domingue, pendant les années 1622 et 1623, et il mourut dans cette île, le 11 octobre 1627, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Avant que d'être un docte abbé, un saint évêque, Balbuena avait commencé par être un poëte : le *Bernardo* est l'œuvre de ses premières années ; on y sent, à chaque page, la jeunesse d'un grand poëte. Nourri de la lecture de Virgile, d'Ovide, de Lucain, admirateur passionné de Boïardo et de l'Arioste, il a confondu dans son œuvre tous les genres, toutes les manières ; mais un souffle d'inspiration qui lui est propre emporte ce tourbillon de souvenirs et d'inventions personnelles, et donne la vie à tous ces éléments divers. Les vives qualités d'une jeunesse précoce et bien douée se heurtent dans ce singulier pöëme à tous les défauts de l'inexpérience, à tous les écarts du faux goût. Dix fois on est sur le point de jeter le volume, mais aussitôt une beauté inattendue, une description brillante, un caractère hardiment présenté, une conception heureuse, une expression étincelante, un tour de phrase plein de nouveauté vous réveillent, comme ce cor qui, dans tous les romans de chevalerie, et juste au moment où l'attention commençait à languir, se fait entendre tout à coup et annonce un

nouveau personnage. Vous vous apercevez alors que vous êtes véritablement dans le pays des enchantements et que le poëte est le premier et le plus irrésistible des enchanteurs.

Le sujet du *Bernardo*, c'est la bataille de Roncevaux. Le poëme n'a pas moins de vingt-quatre chants, écrits en octaves, comme la *Jérusalem*, comme le *Roland*, comme presque toutes les épopées italiennes et espagnoles. Les épisodes y tiennent une grande place; mais quoique le poëte y oublie souvent son héros, il le mène pourtant à bonne fin; Dieu sait toutefois par quels sentiers sans cesse perdus et retrouvés!

L'un de ces sentiers devait naturellement passer par Tolède, et Balbuena n'a eu garde d'éviter, au passage, le palais et les jardins de l'infante Galiana; essayons de l'y suivre.

Je ne vous dirai pas comment arrive là ce Ferragus qui joue aussi son rôle dans le *Roland furieux!* Il y est, cela doit vous suffire, car aux romans de chevalerie il n'y a pas à demander compte des personnages qu'ils introduisent et de la manière dont ces personnages entrent dans l'action ou en sortent. Ferragus donc, au cinquième livre du *Bernardo*, sur le point de terminer une aventure où figure le géant amoureux de Galiana, voit sortir d'un de ces bois qui n'existent que dans la géographie chevaleresque, un vieillard à cheval, suivi de deux chiens et armé d'une javeline.

« Seigneur, dit celui-ci, je suis l'oncle de Galaf, roi de Tolède, le frère d'Alamud, son père ; mon nom est Yusef,

et je puis dire que ce bras a gouverné l'Espagne entière; mais le temps, qui ne sait pas s'arrêter en chemin, a marché si vite d'un extrême à l'autre, qu'il m'a amené à ce que vous voyez, car plus longtemps on vit et plus on a de malheurs à pleurer.

« J'ai vécu trente lustres accomplis ; mes cheveux blancs ont cent cinquante ans, et mon cimeterre fut le premier et le plus redouté de ceux qui vinrent des plages africaines ; je fus choisi pour commander après Muza; les frontières de Tolède furent miennes un temps, et sur son territoire, je fus roi de la paix et maître de la guerre.

« Mais la fortune est changeante, le vieillard a cédé la place à de plus jeunes, et, désabusé des honneurs de ce monde, il vit dans la solitude où les livres, les tableaux et la chasse varient ses plaisirs... »

Les livres et les tableaux! voilà bien ce dix-septième siècle espagnol, lettré, artiste, poëte, soldat et mêlant si volontiers la science à l'action. Souvenons-nous aussi de tout ce que la civilisation moresque avait eu de délicat et d'ingénieux.

Suit l'histoire de Bramante, ce roi farouche de Guadalajara qui se trouve précisément l'adversaire de Feragus, et cette histoire amène celle de la belle Galiana. Sa naissance est racontée, sa beauté est longuement décrite, le poëte n'oublie même pas le sentier secret, « ce sentier par lequel, dit-il énergiquement, allait et venait l'extravagance amoureuse du géant. »

Brabonel, un autre Maure, mais jeune et bien fait,

vaillant et courtois, n'avait pas eu de peine à l'emporter sur son odieux rival.

Comment cette beauté rare n'eût-elle pas ravi le cœur de Brabonel et de Bramante, quand la description qu'en fait le bon Yusef gagne celui de Ferragus? Entraîné à la poursuite d'une aventure nouvelle, il part, le trait dans le cœur; mais le soir, arrivé au milieu d'une charmante prairie, il s'y arrête pour y passer la nuit, et, pendant qu'il dort étendu sur l'herbe, un songe lui fait voir le merveilleux palais de l'infante.

Je n'en traduirai pas la description plus que je n'ai fait celle de la beauté qui l'habite. Tous les palais se ressemblent, étant l'œuvre des mêmes fées et des mêmes génies. Il serait difficile de reconstruire celui de Galiana avec les maigres ruines qui en restent, et cependant cet arc dont les arabesques se reconnaissent encore sous la fumée, ce verset du Coran encore à demi lisible sur la muraille, parlaient plus vivement à mon imagination que les vers pompeux de Balbuena.

« Il entra dans un appartement, et aperçut sur une riche estrade, sur un tapis d'or et de pierreries, la beauté même, qu'éveillé l'amour avait dessinée dans sa fantaisie, un visage découpé dans la lumière du soleil, et sur le dais sous lequel elle était assise on lisait en lettres d'émeraude et de topaze : Celle-ci est Galiana et ces palais sont les siens. »

Plus loin, au livre VII, le hasard des événements amène Ferragus au bord d'une large rivière. Sur l'autre rive, au pied d'une colline et près d'une source pure, est

dressée une tente, autour de laquelle dorment des gens armés; deux barques sont amarrées au rivage, et sur un peuplier noir veille une sentinelle. Dans cette tente est Biarali, roi de Pampelune, et Ferragus se demanderait sans doute ce que ce roi vient faire si loin de ses États, s'il savait bien où il se trouve lui-même. Il vient à bout de persuader au veilleur de quitter son arbre, et s'élançant à l'autre bord, il le saisit et l'entraîne, en lui fermant la bouche, dans un bois voisin. Là il apprend que Biarali est venu dans cette prairie, pour y attendre Galiana qu'une partie de ses gens sont allés enlever à Tolède.

Délivrer Galiana et jouer un bon tour à Biarali, deux tentations également irrésistibles. Ferragus n'était pas sans avoir une ancienne querelle à vider avec ce roi de Pampelune : un roi chevalier avait toujours en réserve pour l'occasion quelque bonne raison de ce genre.

Il ne va pas loin sans rencontrer des guerriers que d'autres poursuivent à grands coups de lance, ceux qui fuient sont les ravisseurs de Galiana. A la trace du sang qui a coulé, Ferragus arrive à l'endroit retiré « où la belle infante et ses demoiselles, pleurant leur infortune présente, sous la garde d'un géant féroce, frémissaient de peur à voir ce terrible visage. »

« L'intrépide chevalier jette les yeux sur la belle Galiana qui, quoique en larmes et en grand souci, laissait voir pourtant sa beauté souveraine, cette beauté, cette lumière qu'il avait vue répandue dans l'ombre vaine d'un songe, quand l'amour s'en servit pour le faire son pri-

sonnier, et la laissa imprimée dans son âme enivrée. »

La mêlée qui suit, et dans laquelle le roi de Pampelune et le géant commis à la garde de l'infante tombent sous les coups de Ferragus, est racontée d'une manière vraiment épique et n'a rien à envier aux belles pages de l'Arioste. L'infante délivrée reprend le chemin de Tolède, et son libérateur se promettait la joie de l'accompagner, lorsque le géant se relève et le combat recommence. Mais tout a une fin, et le géant tombe une dernière fois, « avec le même bruit que fait dans les vallées le pin altier que les sierras de Cuênca et de Segura portent sur leur épaule, et que la mer roule ensuite, tranquille, sur la sienne. Quand le fer le tranche et l'abat, tout au loin retentit et tremble de sa chute, les feuilles dans la forêt voisine, le poisson dans les eaux cristallines de la côte. »

Fier de sa victoire, le héros se présente devant l'infante et lui adresse un discours galant, tel que le voulaient les circonstances, du moins dans les mœurs de la chevalerie.

« Il dit, et autour de la belle Tolédane tout ce qui avait échappé à l'épée ennemie reprenait joyeusement haleine et retrouvait un abri sûr, et elle, embellie encore par le triomphe, d'un visage gracieux et d'un regard ami, elle ouvrait ses lèvres charmantes, pour répondre à son vaillant libérateur agenouillé à ses pieds, lorsqu'ils virent sortir du bois... »

Ici, une autre aventure, et c'est au chant suivant qu'il faut chercher la suite de la réponse interrompue; mais il est dit que cette réponse ne s'achèvera pas, car survient

une vieille sorcière à qui Ferragus a promis mariage et qui demande justice à l'infante. Le discours de la vieille est des plus spirituels, mais il n'en est que plus humiliant pour le pauvre héros qui avait espéré un tout autre prix de ses exploits; ne pouvant pourfendre la sorcière, il s'en prend à un chevalier qui l'accompagne. Galiana profite de la lutte pour s'esquiver.

« Ainsi la blanche colombe devenue l'innocente proie d'un épervier, si la reine des cieux quitte son nid ardent et s'élance sur le ravisseur, et, le forçant à lâcher prise, le contraint à un combat inévitable, fuit et cherche, tremblante, une retraite, pendant que chacun des adversaires s'acharne à la perte de l'autre. »

Cependant le pauvre Ferragus, si mal récompensé de son zèle, en donne une dernière preuve dans le chant qui suit, en mettant à mort le roi de Guadalajara, ce qui met fin aussi aux alarmes de la belle Galiana, dont le nom n'est plus prononcé dans le *Bernardo*. Moratin va nous le rendre.

C'est encore ce même Moratin, l'ami, le voisin, le rapsode harmonieux du Tage. Chanter Galiana, ce n'est guère, on l'a vu, s'éloigner de son thème favori.

L'alcaïde de Guadalajara s'en vient, une nuit de Noël, et par le sentier secret, rendre visite à Galiana, sa bien-aimée. La grande renommée de Bernard de Carpio, le héros même de Balbuena, lui a mis martel en tête; il arrive, et toutes ses inquiétudes disparaissent dans les délices du rendez-vous : voilà tout le *romance* de Moratin. Ce sont les détails qui en font le mérite et le charme.

« Galiana de Tolède est une merveille de beauté, la Moresque la plus vantée de tout le pays maure.

« Bouche éclatante comme l'œillet, sein qui palpite et s'élève, front d'ivoire où étincelle l'or de Tibur.

« C'est elle qui avec ses beaux yeux, qui par l'attrait de son sourire, a pris le cœur du Maure et tient son âme captive.

« Chaque fois, pour aller la voir, il suit un sentier secret qui, de Guadalajara, le conduit jusqu'à son jardin.

« Depuis neuf nuits il est absent, les neiges lui fermaient la route. Mais il ne peut supporter plus longtemps la jalousie qui agite sa poitrine.

« Ce fameux Bernard qu'on appelle Bernard de Carpio, neveu du roi Alphonse, ce jeune homme de grand courage,

« Venait d'arriver à Léon, vainqueur de la superbe France. Il avait vaincu l'empereur et mis en lambeaux ses bannières.

« Il avait tué Roland, le héros enchanté; il l'avait tué dans un long combat corps à corps, et avait emporté Bélisarde teinte du sang de son maître,

« Et le roi chrétien, son oncle, l'envoyait en ambassade auprès d'Abusir de Tolède et de sa fille Galiana. »

Le Maure avait bien quelque raison de se défier, et la neige n'était pour l'arrêter. Le poëte décrit avec complaisance ses vêtements, ses armes, son cheval, puis il nous le fait voir cheminant le jour et la nuit; il peint d'un mot, au passage, les pays qu'il traverse, raconte

ses inquiétudes désolantes, sa plainte jalouse jetée aux vents du soir, et ne le quitte que pour nous introduire dans le secret réduit où la jeune infante l'attend toute parée.

Le Maure de Guadalajara, le sentier mystérieux de la Véga, les délicieux jardins au bord du Tage, le beau chrétien aperçu à l'horizon, et dont la gloire récente inquiète l'absent, il y a dans tout cela un écho lointain de la tradition, et le danger à peine indiqué qui menace ce paisible amour a bien aussi sa grâce. On pourra trouver que Moratin a ressaisi avec bonheur le ton et l'accent du Romancero ; mais plus d'un lecteur regrettera sans doute avec moi que le poëte moderne, en changeant le rôle du Maure de Guadalajara qu'il transforme en un amant jeune, bien fait et bien venu, ait renoncé à l'élément comique de la légende. Ici Abd-el-Kadir est le Maure traditionnel, brave, beau, et amoureux discret. L'autre, Bradamante ou Bramante, le lourd géant, création qui semble échappée au pinceau de l'Arioste, animait un peu la langueur des jardins de Galiana. Il y mettait le rire mêlé d'un peu de terreur, et nous sauvait de l'ennui du type convenu.

Si Moratin a laissé échapper ce côté piquant de son sujet, un autre poëte, et le dernier, je crois, qui l'ait traité en Espagne, ne l'a saisi qu'à demi. Je parle d'un poëte très-distingué, Rodriguez Rubi, qui, en 1844, a mis sur la scène espagnole l'antique tradition.

Don Thomas Rodriguez Rubi, né à Malaga en 1817, a déjà, quoique jeune encore, parcouru au théâtre une

brillante carrière. La première pièce qui attira sur lui l'attention du public et éveilla l'espérance des connaisseurs avait pour titre : *l'Art de faire fortune*. Parmi les ouvrages qui, depuis, ont étendu et affermi sa renommée, j'entends citer : *une Tresse de ses cheveux*, *Tempêtes du cœur*, *l'Échelle de la vie*, *Isabelle la Catholique*, *De puissance à puissance*. Quoique *l'Infante Galiana* ne figure pas dans cette liste des meilleures œuvres de Rubi, elle n'est cependant pas indigne de son remarquable talent.

L'Infante Galiana est une pièce régulière en trois actes (en vers, cela va sans dire) dans laquelle l'auteur a rassemblé avec soin et mis habilement à contribution tous les détails que lui fournissait la tradition, en y ajoutant, comme ressort principal, cette esclave chrétienne que nous a montrée le Romancero. Si Galiana doit un jour épouser un chrétien et devenir chrétienne elle-même, l'art voulait que ce dénoûment, quoique prévu, puisqu'il est donné par la tradition, fût cependant préparé, et c'est l'esclave chrétienne que le poëte chargera de ce soin. En disant l'esclave, je parle comme le Romancero ; mais Rodriguez Rubi qui sait à merveille que les chrétiens, restés à Tolède sous la domination musulmane, y ont vécu libres, pendant trois siècles, sous le nom de Mozarabes, a substitué ici une suivante mozarabe à une esclave, et c'est un trait de couleur locale dont il faut lui savoir gré.

Dès la première scène, l'influence de la duègne chrétienne sur Galiana se marque heureusement. Dès le dé-

but aussi, on entrevoit le héros qui doit débarrasser l'infante des obsessions du tyranneau de Guadalajara. Elle l'a vu, sans le connaître, dans un tournoi : c'est Charles Martel. Entre celui-ci et Charlemagne, le poëte a choisi Charles Martel. On sait trop que Charlemagne n'a jamais mis le pied à Tolède. A côté de ce bel inconnu, qui trouble doucement l'imagination prévenue de l'infante, il y a ce Maure farouche qui, nécessaire au père, pour défendre ses États, abuse des services qu'il rend au roi de Tolède, pour se croire le droit de poursuivre la fille de son odieuse passion.

« Devant mon palais, sur sa jument alezane, il foule aux pieds tout ce qu'il rencontre, et, durant la nuit silencieuse, il s'introduit dans mes jardins et chante son amour. Comment tromper de ce Maure la dure et tenace constance? Je suis sans cesse sous le poids de ses féroces regards.

« — Qui sait, Galiana? répond la bonne Jimena, le temps qui marche amène tout. »

Ce temps, en effet, amènera bientôt Charles Martel à Tolède. Mais, en attendant, Bradamante se montre plus pressé que jamais. Le roi vient à propos délivrer sa fille des instances de ce rude poursuivant d'amour. Tolède a tenté une fois de plus de se soustraire au joug du kalife de Cordoue et a réclamé le secours du roi de Guadalajara. Celui-ci y met une condition, c'est que, vainqueur, il recevra la main de l'infante. Le roi y consent, seulement, il s'est trop hâté, se croyant à la merci de son orgueilleux vassal, car Dieu lui envoie un

appui plus solide. Comment Charles Martel se trouve là si à propos, il y aurait à s'en inquiéter, si Rodriguez Rubi avait eu la prétention d'écrire un drame historique, et peut-être serions-nous plus sévère à son égard, si nous avions à juger son *Isabelle la Catholique*. Mais, voulant faire un drame de chevalerie et d'amour, il avait bien le droit de s'emparer de tout ce que lui offrait la tradition. Tout ce qu'il est permis d'exiger de lui, c'est qu'à force d'art, il rende vraisemblable l'invraisemblance même.

Le roi emmène dans son palais le nouvel allié que lui envoie le Dieu des chrétiens, et l'infante qui l'a reconnu reste seule avec Jimena.

GALIANA.

« L'as-tu entendu?

JIMENA.

« Oui.

GALIANA.

« Quelle ardeur! L'as-tu ouï parler de mon visage? Ah! Jimena! il n'est pas moins vaillant que galant et courtois.

JIMENA.

« Où vas-tu?

GALIANA.

« Où pourrai-je aller? Je le suis à la trace de sa lumière, je veux le voir encore aussi loin que mes yeux pourront l'apercevoir. »

Bradamante, qui a entendu ces derniers mots, me-

nace de toute sa colère celui que l'infante ose lui préférer.

Charles n'est pas venu seul comme un aventurier. Il a amené avec lui bon nombre de joyeux chevaliers, et entre autres Roland et Olivier.

J'aime assez ce début du second acte où le rude héros de l'Arioste, se souvenant de sa France encore à demi sauvage, admire, avec une indignation mêlée d'envie, les splendeurs de la civilisation arabe.

ROLAND.

« Ami Olivier, il faut avouer que les Maures se traitent beaucoup mieux que nous.

OLIVIER.

« C'est vrai, brave Roland, ils montrent en tout leur richesse; mais ils ne sont opulents que des trésors d'autrui. Sur cette terre infortunée, qui a vu tant de faits héroïques, les Africains sont entrés comme des loups et ont assailli la bergerie des Goths insouciants.

ROLAND.

« Oui, pauvres Goths vendus par ce comte ou ce démon qui sera, à l'heure qu'il est, au plus profond de l'enfer; et pendant que gémissent captifs en d'obscurs cachots ceux que, en un temps plus heureux, le monde a suivis avec admiration dans le tourbillon des batailles, regarde la grandeur et le pouvoir de ces chiens enragés. Quand avez-vous eu, vous autres, dans vos terres de France ou dans vos châteaux gothiques, de ces jardins enchantés, de ces marbres précieux, de ces plafonds où l'or brille incrusté dans la nacre? J'envie, moi, sei-

gneur, ce faste éblouissant, et je suis tenté d'y mettre le feu et de faire une fournaise de ce palais.

OLIVIER.

« Que Dieu arrête votre bras, Roland! vous seriez assez fou pour incendier la demeure du roi maure.

ROLAND.

« Certes! si je le serais! dites encore un mot, comte, si vous voulez voir le beau luminaire que j'allume dans ce palais.

OLIVIER.

« Or, votre redoutable colère va-t-elle aussi livrer aux flammes les beautés qu'enferme ce palais merveilleux? Doucement, Roland, si je ne me trompe, vos yeux prennent déjà l'habitude d'aller derrière l'une d'elles... »

Ces joyeux propos sont interrompus par un chant lointain; c'est Galaor, le page de Charles Martel, qui chante sous le balcon de Galiana. Pendant que les chevaliers s'égarent en le cherchant, le page, qui a attiré Jimena à une fenêtre, sollicite, pour son maître, un rendez-vous avec l'infante.

GALAOR.

« On a toussé là-haut; c'est bon signe, et je m'en réjouis; on aura entendu ma chanson. Voyons. Qui tousse par là? qui est là?

JIMENA.

« Plus bas, seigneur chanteur, c'est un ami qui a toussé.

GALAOR.

« Seriez-vous la respectable duègne de la princesse?

Quelle affaire, señora, vous attire ici à pareille heure? J'imaginais que vous seriez retirée chez vous.

JIMENA.

« Et vous avez raison de le croire. Mais qui pourrait dormir au bruit de vos chansons d'amour? »

Galaor, orateur aussi persuasif que chanteur habile, finit par obtenir de la duègne qu'elle descende au jardin, et l'écoute. Entre gens de si bonne volonté, un rendez-vous est bientôt chose arrangée. Mais, en allant rendre compte de son message, le page tombe entre les mains des chevaliers, qui lui demandent d'autres refrains. — « Non, pas ici, répond le drôle, qui veut éloigner les chevaliers; c'est dans l'obscurité profonde que j'aime à jeter aux vents ma chanson, et quand rien ne peut m'interrompre. Ici, il y a trop de lumière, et je vois passer et repasser des esclaves qui me donnent du souci, et des maures qui me dégoûtent. Allons plus loin. »

La place est libre, mais ce n'est pas Charles qui arrive, c'est Bradamante qui, soupçonnant ce qui se passe, s'est glissé dans le jardin et se cache pour tout voir. Cette menace vivante qui rôde autour des deux amants, le poignard à la main, sauve du lieu commun une scène d'amour qui d'ailleurs n'est pas sans grâce, et où respire cette molle langueur des nuits d'été sous le ciel étoilé du Midi.

Comme toutes les scènes de ce genre, elle ne finirait pas si la duègne, plus prudente, ne pressait les amants de se retirer. Elle a entendu marcher; c'est Bradamante

qui, reconnaissant la voix de Galiana, ne peut se contenir. Les deux rivaux commencent par se défier, puis ils tirent l'épée. Roland et ses amis, accourus au bruit, se mettent de la partie, et il est temps que le roi arrive pour faire rentrer les épées au fourreau.

Maures et chrétiens, réconciliés pour un moment, courent recevoir l'ennemi commun qui vient assaillir Tolède. Le vieux roi, retiré dans les appartements de sa fille, attend avec impatience l'événement du combat. Il plonge ses regards dans la Véga pour voir s'il n'apercevra aucun messager. Il croit enfin reconnaître Omar. Le kalife de Cordoue est vaincu. Charles et Bradamante ont rivalisé d'héroïsme. L'heureux souverain, au comble de la joie, se hâte d'aller trouver sa fille pour l'avertir que ce n'est plus un hôte mais un époux qu'elle va recevoir dans la personne du roi de Guadalajara. Que devient, à cette parole, la pauvre jeune fille ? Elle a ignoré la promesse de son père, et son cœur se refuse à la ratifier. Le roi la presse vainement. Une barrière insurmontable la sépare désormais du fiancé qu'on lui destine. Elle a reçu le baptême, la veille. Grand courroux du roi qui finit par maudire sa fille, ne pouvant la faire consentir à son dessein. Bradamante, qui ne sait jamais arriver à propos, prend ce moment pour venir réclamer le prix convenu de sa victoire. Le roi est fort en peine de répondre. Charles le tire de ce premier embarras, mais en compliquant sa situation ; car il réclame aussi le prix d'une victoire dont la moitié lui appartient. Moins exigeant que son rival, il ne demande que la permission de

se mesurer avec lui. L'infante attendra dans une tour l'issue d'un combat auquel le roi ne saurait s'opposer, et les ordres de son père.

Elle se lamente avec Jimena, et les deux champions sont aux mains, avant qu'on soit venu la prendre pour la conduire dans la tour désignée. Mais celui qui doit l'y enfermer a compté sans Roland, qu'on est bien un peu étonné de trouver là, pendant qu'on se bat ailleurs. Il se présente si à propos, qu'on lui pardonne aisément de n'avoir pas suivi les batailleurs. Il délivre Galiana, qui lui échappera comme Angélique. Dans l'intervalle, le combat s'achève, et le roi revient avec le vainqueur.

LE ROI.

« L'épée du Français triomphe, et l'emportement de son fol amour me prive du meilleur de mes guerriers.

CHARLES.

« Roi de Tolède, le Maure a mordu la poussière ; mais tu peux dire si, le combattant face à face, je l'ai tué en trahison.

LE ROI.

« Oui, oui, quoique mon cœur soit couvert d'un deuil éternel, je dois rendre ce témoignage à ta valeur. L'un et l'autre, vous avez combattu avec un égal courage devant mes tristes yeux. Oui, tu as vaincu, et Tolède a perdu un brave... Mais qu'attendais-tu de l'amour d'une Maure ?

CHARLES.

« Qu'elle devînt mon bien, et qu'en acceptant ma

main, elle daignât, un jour, régner sur un peuple chrétien et grand.

LE ROI.

« Et moi, t'ai-je donc offensé? Pourquoi faut-il que ta colère arrive jusqu'à moi? Tu veux donc me ravir ici mon unique espérance? Oh ! tu ne l'obtiendras pas !

CHARLES.

« Ta fille est chrétienne.

LE ROI.

« Je le sais, mais elle reniera ta foi.

CHARLES.

« Songes-y bien.

LE ROI.

« Jamais !

CHARLES.

« Si je ne puis vaincre ton obstination, on viendra de France l'arracher de Tolède. Rien ne m'arrête, tu as dû le voir, et si tu m'obliges à pareille entreprise, il ne restera pas ici...

GALIANA.

« Non, laissez vos glaives dans le fourreau. Seule, nobles guerriers, seule, je dois mourir. Mon père, j'ai pu t'abandonner, je ne mérite pas ton pardon. J'ai rempli ton cœur d'amertume et d'ennui, et je n'ai, mon père, qu'à t'offrir ma vie. Qu'importe ma liberté, si Tolède est sauvée?... Mon père, j'attends mon arrêt à tes pieds.

LE ROI.

« Oh ! qu'elle me fut chère celle qui depuis m'a tant offensé ! Elle a été, je ne puis l'oublier, les délices de ma vie. Mais la main tremblante d'un vieillard allumera-t-elle les torches de la guerre, un vieillard, hélas ! si près de descendre au tombeau?... Tu l'emportes ; en pouvait-il être autrement? je n'accepte pas ton défi ; je ne veux pas que mon peuple recommence à verser son sang. Partez... oui, partez ; mais quand vous arrêterez vos yeux sur Tolède, n'oubliez jamais que vous m'y avez laissé dans les larmes.

GALIANA.

« Ah ! mon père ! quel trésor de bonté dans ce cœur !

CHARLES.

« Nobles Français, saluez votre reine ! »

On le voit, le drame de don Thomas Rodriguez Rubi est surtout une œuvre de goût et d'habile élégance. Le poëte a fait preuve ailleurs de plus d'invention. Ici peut-être il n'avait rien de mieux à faire que de suivre la tradition, et d'accepter, sans pruderie historique, toutes ces circonstances romanesques, plus attentif à intéresser le cœur, à amuser l'esprit et à charmer l'oreille qu'à tourmenter un sujet connu de tous pour en tirer des situations nouvelles et des effets inattendus. Caldéron lui-même n'agit guère, on l'a vu, d'autre façon en pareil cas, et toutes les fois que son génie n'est pas possédé d'une de ces idées puissantes qui lui commandent de s'emparer de tout pour tout transformer, pour tout animer d'une

vie nouvelle. Peut-être aussi parlé-je ici en juge prévenu. Lorsque l'on sort des ruines du palais de Galiana, l'imagination toute pleine de cette charmante légende, ce qu'on pardonnerait le moins au poëte ce serait d'avoir osé l'altérer.

J'aurais cependant bien voulu savoir ce que Lope de Vega avait fait de cette légende. Il y a de lui un drame sur le même sujet; mais j'ai vainement essayé de me le procurer. Que d'étoiles on entrevoit ainsi, à l'horizon de la poésie espagnole! Le nom seul est souvent tout ce qu'on en sait.

X

LA JUIVE DE TOLÈDE

Tradition des amours d'Alphonse VIII avec une Juive dans la chronique d'Alphonse le Sage. — Pourquoi les écrivains antérieurs et les historiens n'en parlent pas. — Ce que dit de Rachel le Romancero. — Traduction d'un *romance*. — Le poëme d'Ulloa : analyse et fragments. — *Les Rois réconciliés ou la Juive de Tolède*, comédie de Lope de Vega. — Caractère épique de cette comédie. — Analyse et scènes traduites. — *La Juive de Tolède*, comédie de J. B. Diamante; analyse et scènes traduites. — *Rachel*, tragédie de Garcia Huerta. — Vie, querelles et tentatives de Huerta. — Caractère classique de sa *Rachel*. — Analyse et traductions.

Lorsqu'on traverse ce quartier de Tolède que jadis ont habité les juifs et qui s'appelle encore la Juiverie, une singulière figure historique sort de ces décombres et se dresse devant le voyageur, celle de Samuel Lévy, trésorier du roi don Pèdre. Mais ces ruines n'auraient-elles pas gardé la trace de quelque tradition plus romanesque ? On raconte qu'une juive, fort aimée du roi Alphonse VIII, s'empara, sous ce prince, de toute l'autorité royale, et que les grands, conjurés contre elle, la mirent à mort impitoyablement. N'est-ce là qu'une pure

invention des poëtes, et l'histoire n'a-t-elle rien à revendiquer dans cette légende ?

L'archevêque don Rodrigue et don Lucas de Tuy, qui ont raconté le règne d'Alphonse VIII, peu de temps après la mort de ce prince, et quand rien, à ce qu'il semble, ne devait contraindre la vérité sous leur plume, ne parlent, ni l'un ni l'autre, de ces étranges amours, suivis d'un si tragique dénoûment. Ce n'est qu'un siècle plus tard qu'on les trouve racontés pour la première fois dans la chronique attribuée au roi Alphonse le Sage, et dans le *Livre des conseils*, adressé par son fils don Sancho le Brave au roi Ferdinand IV. Voici le récit du premier :

« En arrivant de Burgos à Tolède, et au moment où il venait de célébrer son mariage avec Éléonore d'Angleterre, Alphonse s'éprit d'une juive qui avait nom Fermosa, oublia sa femme pour s'enfermer avec sa maîtresse, et demeura ainsi longtemps sans pouvoir jamais se séparer d'elle en aucune manière, et sans que rien pût lui plaire autant qu'elle ; et il ne resta enfermé avec elle guère moins de sept ans, oubliant son royaume, s'oubliant lui-même et toute chose au monde. »

Après avoir rapporté l'anecdote à peu près dans les mêmes termes, don Sancho ajoute que le ciel punit Alphonse de son infidélité, en détournant de lui la victoire, en faisant mourir ses enfants mâles, et en transportant la couronne de Castille sur la tête d'un fils de sa fille qui fut Ferdinand III. Ce ne fut qu'après être revenu à lui-même, et avoir élevé aux environs de Burgos le magni-

fique couvent des Huelgas, qu'il retrouva son ascendant sur les Maures.

Les chroniqueurs, ne voulant pas douter d'un fait qui avait pour lui de telles autorités, l'ont développé à leur manière. Ils supposent que les grands du royaume qui avaient posé la couronne sur la tête d'Alphonse enfant, et qui l'y avaient maintenue par tant de sacrifices, se crurent en droit de l'y replacer, même au prix du sang d'une femme. Convaincus que leur roi était victime de quelque maléfice, ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen de détruire l'enchantement que de faire périr l'enchanteresse, et, profitant d'un jour où le roi était à la chasse, ils poignardèrent la belle juive. Le roi ne paraît pas avoir tiré vengeance de ce meurtre.

Voilà ce que disent les chroniques sur la foi de deux monarques. Mais l'histoire, plus respectueuse envers la mémoire d'Alphonse VIII, n'a pas daigné recueillir ce singulier épisode de son règne. Elle eût été trop en peine de trouver dans ce règne, si rempli de faits éclatants, les sept années durant lesquelles l'amoureux souverain avait vécu dans une si profonde solitude, et de s'expliquer, dans un prince si pieux, ce complet abandon à des amours sacriléges. D'autre part, on éprouve bien quelque scrupule à croire qu'Alphonse le Sage ait, de gaieté de cœur, inventé cette fable. J'en aurais moins à supposer que les prédécesseurs d'Alphonse jetèrent un voile sur cette triste page de leurs royales annales; mais que le souvenir s'en était continué d'une génération à l'autre, et que si les contemporains n'en parlèrent pas, ce fut

par respect pour leurs maîtres. Est-il d'ailleurs si invraisemblable qu'un roi jeune et à qui la raison d'État venait de donner pour femme une enfant de douze ans, ait pu s'éprendre d'une belle Juive? Les rois de cette époque ne semblent pas avoir redouté autant qu'on veut bien le dire les rapprochements de cette nature. A Tolède même, les exemples ne manqueraient pas. Le marquis de Villena, fils du roi Ferdinand Ier, n'y regardait pas, on le sait, de si près, et don Pèdre le Justicier avait trouvé fort bon le juif Samuel Lévy pour en faire le trésorier de sa couronne.

Quoi qu'il en soit, le double récit que nous avons traduit ou analysé, témoigne que, dès le treizième siècle, cette aventure avait cours à Tolède et à Séville. Si les rois l'ont racontée, le Romancero, à son tour, cette source populaire de l'histoire, lui a aussi donné place dans sa chronique chantée. Le Romancero est le trésor des souvenirs du peuple; tout ce qui trouve le chemin de son cœur, tout ce qui émeut son imagination, le peuple l'accepte, sans en demander davantage; ce qui le touche est toujours assez authentique.

Il y a dans le Romancero deux chansons sur la juive de Tolède. Une seule nous occupera; l'autre, composition savamment ridicule d'un prédicateur pourtant célèbre, fray Hortensio Paravicini, qui, au dix-septième siècle, donna quelques poésies sous le pseudonyme de don Felix Arteaga, est un chef-d'œuvre d'affectation, maladroitement écrit en vieux langage. L'autre *romance*, au contraire, a gardé tout l'intérêt de la tradi-

tion et du sujet, parce qu'il s'en est naïvement inspiré.

« ....Le roi était revenu à Tolède avec sa femme; mais l'amour, tout aveugle qu'il est, trompa le roi; le roi s'éprit d'une juive, il en était tombé amoureux. Elle avait nom Fermosa, et ce nom lui allait bien. Le roi a oublié la reine et s'est enfermé avec la juive. Sept ans ils sont restés ensemble, sans jamais se séparer, et tant l'aimait le roi, qu'il en avait oublié son royaume; il s'était oublié lui-même. Et alors on résolut d'y mettre ordre, de redresser un tort si vilain, si méchant; ils s'entendent pour la tuer, afin de rendre leur maître à lui-même; car ils le tiennent pour perdu, et cette action leur sera comptée. Ils s'en allèrent où était le roi avec sa juive, au fond de son palais; les uns parlent avec le roi, les autres pénètrent où la juive se tenait sur une riche estrade; là ils la tuèrent et avec elle ceux qui étaient à l'entretenir. Le roi, en apprenant sa mort, était triste et en grand souci, il ne savait que faire, car l'amour excessif qu'il portait à la juive l'avait mis hors de sens. Ses vassaux le consolèrent et l'emmenèrent à Illescas. Le roi, une nuit, étant couché dans son lit, et songeant à la juive, un ange lui parla: « Alphonse, lui dit-il, tu penses encore à ton odieux péché; Dieu t'a puni de ta mauvaise action, il t'a puni cruellement: de toi aucun fils ne naîtra; mais ta fille aura ton héritage. Pense à servir Dieu pour qu'il te pardonne. — Ange, répondit le roi, soyez mon avocat devant Dieu, je reconnais aujourd'hui ma faute, je reconnais que j'ai péché. »

Ce sujet de la juive de Tolède a tenté bien des poëtes.

Le premier qui paraît s'en être emparé (je dis paraît, car rien n'est plus difficile, en Espagne, que d'établir avec une certaine précision la chronologie des œuvres littéraires), florissait au commencement du dix-septième siècle, et se nommait Ulloa. Don Luis de Ulloa y Pereira appartenait à une noble famille, originaire de Galice. Né lui-même à Toro, il reçut une éducation distinguée, fut corrégidor de Léon, et vécut dans les bonnes grâces du duc d'Olivarès. Après une vie traversée de quelques malheurs, il se retira dans sa ville natale et y mourut vers l'an 1660. C'est à peu près tout ce que l'on sait de lui.

Le poëme d'Ulloa est composé de quatre-vingt-seize octaves. Il a dans les œuvres de l'auteur ce titre aussi singulier que long : *Alphonse VIII, roi de Castille, prince parfait, retenu dans Tolède par les amours d'Hermosa ou Rachel, juive, mise à mort par la fureur des vassaux du roi*. C'est, malgré la pompe souvent exagérée des images, et à travers les concetti de l'époque, un récit ému de ce tragique épisode, où le poëte prend ouvertement parti pour le roi et même pour la juive, contre ceux qui se sont arrogé le droit de faire si sévère justice. On s'étonne de trouver si peu ardente dans ces vers la passion espagnole contre les juifs. Ce qui indigne ici le poëte, c'est l'injure faite à l'amour, à la beauté, à la nature, surtout à la royauté.

Le début du poëme a de l'élévation et de l'ampleur. Après l'invocation d'usage, Ulloa raconte comment le roi Alphonse, cédant au zèle exalté de ses peuples, avait rendu un édit de proscription contre les juifs. Ils avaient

toujours été nombreux dans Tolède, et on a vu que la tradition les accuse d'avoir joué un rôle odieux dans la prise de cette ville. Authentique ou non, cette tradition est elle-même un témoignage de la haine des chrétiens contre la race israélite. Un vieillard de cette race rassemble tout le peuple et leur expose qu'ils n'ont qu'un moyen de se racheter, c'est d'envoyer la plus belle de leurs filles demander au roi la grâce des proscrits. « Remettons, dit-il, à la belle jeune fille le soin de détromper le roi ; ce sera, dans une situation analogue une seconde Esther. »

Le vieux Ruben avait bien jugé le roi. Alphonse VIII, qui n'était pas Alphonse le Chaste, se laissa séduire par la beauté de la jeune messagère, séduite elle-même par l'éclat du rôle auquel l'amour du roi va l'appeler. Tous ces commencements sont racontés avec des traits qui éclatent à travers le tissu parfois embarrassé du récit, et qui témoignent dans le poëte d'une vraie connaissance du cœur de l'homme et de ses passions.

L'édit est révoqué, mais le royaume abandonné à lui-même, ou plutôt aux caprices de la favorite, devient ce qu'il peut. Les peuples le sentent, et leur haine contre la juive et sa race s'en accroît d'autant. Les grands bientôt ne contiennent plus leur ressentiment. Le vieil Alvar Nuñez les réunit, et par une énergique peinture de l'abandon où la folle passion du roi laisse toutes choses, il les anime à reprendre dans le gouvernement de l'État la part qui leur revient, et à délivrer le roi en se vengeant eux-mêmes.

Fernando Illan l'interrompt pour réclamer les droits

de la beauté dont le charme est irrésistible, les droits de l'ardente jeunesse que le vieux Nuñez méconnaît trop sous les glaces de l'âge, ceux enfin de la royauté dont les vices mêmes veulent être ménagés et respectés. Mais le peuple, médiocrement touché de cette métaphysique ingénieusement exprimée, demande à grands cris la mort de Rachel. Son arrêt est prononcé, on n'attend pour l'exécuter que le départ du roi qui va se rendre à la chasse.

« Et pour que le complot imaginé eût une exécution plus rapide et plus facile, la chasse fut complice, ce divertissement que favorise le pouvoir, cette science, cet art réservé à la majesté royale, qui la soulage de la fatigue de régner, qui exerce la force et développe l'adresse.

« Le roi abusé alla chasser aux environs, mais non sans une crainte secrète, car les amants ont avec le ciel des affinités qui leur font pressentir l'avenir. Durant la première nuit, l'insomnie prend pour des siècles les heures de l'absence, jusqu'à ce qu'elle se laisse aller aux illusions du sommeil, ce frère paresseux de la mort. »

On a vu si les alarmes du roi étaient fondées. Les conjurés profitent de son absence pour entrer de force dans son palais, et s'y répandre en cherchant la juive, objet de tant de ressentiments.

« Traîtres! allait-elle dire; » mais, troublée à la vue des couteaux tournés contre sa poitrine, elle prend une voix moins fière et leur dit : « Seigneurs, pourquoi souiller vos nobles épées?....

« Vous attaquez une femme résignée, comme vous feriez d'une armée ennemie. Aimer votre roi, être aimée de lui,

es-ce là un crime qui mérite un si grand châtiment? Mêlée à mon sang, à ma vie, toute sa majesté vit en moi. Il faut que votre fureur la mette en lambeaux pour l'arracher de ma poitrine. »

Mais ni larmes, ni paroles n'attendrissent les meurtriers, elle tombe sous leurs coups. Ramené par ses pressentiments, le roi arrive à temps pour recevoir le dernier soupir de celle qu'il a tant aimée. Le poëte ne dit pas qu'il l'ait vengée. Il y a de l'émotion dans la dernière octave, la plus belle, à mon gré, de ce petit poëme :

« Comment, après tant d'heures perdues, le roi fit du reste de sa vie l'exemple des rois, et comment ses vertus triomphales élevèrent à sa renommée un glorieux monument, dites-le, vous qui habitez les bords d'Hippocrène. Mais permettez à ma douleur le découragement et les larmes. Quelle voix serait assez dure pour rester sonore, quand Rachel expire et quand Alphonse pleure? »

Je n'ai traduit que fort peu de chose du poëme d'Ulloa. Il est écrit souvent de ce style abstrait, concentré, qui résiste à toute traduction. J'aurais craint de ne pas faire partager assez au lecteur toute l'estime dont cette œuvre est en possession auprès des meilleurs critiques de l'Espagne. Il faut pour en sentir tout le mérite une connaissance plus approfondie que je ne saurais l'avoir de la langue littéraire. J'ai admiré dans certains passages une élévation singulière, d'autres m'ont touché par un sentiment vrai. J'ai noté en bien des endroits une remarquable poésie d'expression, mais cette simplicité que nous aimons partout, et que nous séparons si peu même

du sublime, que nous en avons fait un des caractères essentiels de sa définition, est ici trop souvent absente. Maintenant, et je le dis sans malice, ce qui m'a paru effort et recherche passait pour être le naturel aux imaginations castillanes. Je m'accoutume chaque jour davantage, en me bornant à les signaler, à ces dissonances aussi communes dans la manière d'apprécier et de sentir les beautés poétiques que dans les mœurs, et en certains cas, moins j'admire, plus je crois devoir indiquer au lecteur étranger ce qu'admirent, en Espagne, les esprits cultivés.

Je ne sais si Lope de Vega avait pris dans Ulloa, ou simplement dans les chroniques et dans le Romancero, l'idée et le germe de celle de ses comédies qui a pour titre : *La Réconciliation des rois, ou la Juive de Tolède.*

Le premier de ces deux titres indique déjà que Lope de Vega ne s'est pas borné aux seuls éléments que lui fournissaient les chroniqueurs et le Romancero. Là, en effet, pas plus que dans Ulloa, on ne voit apparaître la reine. La figure de l'épouse légitime valait pourtant la peine d'être opposée à celle de la maîtresse. Elle fait en grande partie l'intérêt du drame de Lope de Vega.

J'ai montré ailleurs le jeune roi Alphonse VIII, introduit furtivement à Tolède dans la tour de San Roman, et de là, appelant à sa défense contre son oncle, don Fernando de Léon, ceux qui sont restés fidèles à sa cause. C'est la première scène de la comédie qui nous occupe, et elle en est l'exposition vive et animée. Ce dialogue

entre ceux qui appellent du haut de la tour et ceux qui répondent de la rue, l'intervention du roi enfant qui vient lui-même plaider sa cause et qui promet à la Castille un roi vaillant et hardi, ont quelque chose qui saisit d'abord l'imagination. Mais on se demande avec une certaine inquiétude, si on ne va pas assister à l'un de ces spectacles que raille si plaisamment Boileau.

Mais patience, sachons nous prêter, avant de le juger, et pour mieux le juger, à ce système à demi épique dans lequel écrivaient les premiers poëtes dramatiques de l'Espagne, et qui est en particulier celui de Lope de Vega. Lope de Vega aime assez à présenter ainsi un personnage tout entier. Ici, par exemple, après qu'on a vu Alphonse si héroïque dans son jeune âge, arrive-t-il plus tard qu'il se laisse séduire par l'amour d'une juive, on le suivra avec plus d'intérêt dans ses égarements et avec un ferme espoir de le voir triompher enfin de ses passions, et redevenir dans l'âge mûr tel que l'enfance nous l'avait montré.

La première journée n'offre que le tableau de cet aventureuse enfance. Le jeune roi, armé chevalier, se montre impatient déjà de marcher contre les Maures; mais il doit commencer par soumettre ce qui résiste encore dans son propre royaume. Un traître, dont sa bonne épée n'avait pas besoin, lui livre le château de Zurita, qu'un intrépide alcaïde, interprète trop rigoureux de la loi du point d'honneur et des règles de la chevalerie en Espagne, n'a voulu rendre qu'avec la vie même à son roi légitime.

De la première à la seconde journée, l'enfant est devenu un homme. Il a rangé ses peuples à l'obéissance, puis il est allé à la croisade, et le roi Richard, charmé de ses prouesses, l'a fiancé à sa fille. Le mariage a été célébré à Burgos, et la journée commence au moment où le roi ramène en triomphe à Tolède sa belle épousée. Un de ses jeunes compagnons raconte au vieil Illan les faits qui se sont écoulés dans ce long intervalle, puis il termine ainsi :

« De Burgos, comme tu vois, Alphonse revient à Tolède fier et en âge de faire trembler, au bruit de son nom, le barbare Africain. Son projet est de réunir à Tolède ses généreux vassaux, et de marcher à Cordoue et à Séville contre Zulema et Ben-Saïd. Les coursiers qui boivent aujourd'hui les eaux courantes du Tage, boiront bientôt celles du Bétis souillées du sang des Maures. »

Ce discours est interrompu par l'arrivée du roi et de la reine, qui font leur entrée dans Tolède. Le roi nomme avec orgueil à la jeune femme chacun de ses héros à mesure qu'ils passent devant elle. Puis apercevant Garceran :

« Garceran !

GARCERAN.

« Seigneur !

LE ROI.

« Je veux aller, ce soir, au bord du Tage ; tiens-toi pour averti.

GARCERAN.

« J'irai d'abord t'y préparer un abri, car la chaleur est

accablante, et le palais est plutôt une ruine qu'un palais.

LE ROI.

« Il faut le préparer.

GARCERAN.

« Le Tage a pris possession de tous les alentours. Depuis que Galiana a quitté ce palais, on ne l'a point réparé. »

D'où peut venir au jeune roi, à peine de retour à Tolède, cet impatient désir de se promener sur la rive du Tage, et de revoir les ruines de Galiana que je n'aurais crues faites que pour les rêveurs comme moi? Est-ce quelque souvenir d'enfance qui l'attire de ce côté? C'est plutôt, j'en ai peur, son destin qui l'appelle et qui l'attend là.

Suivons le poëte à ce palais de Galiana où le vaillant croisé est menacé de rencontrer l'écueil de son courage, l'époux d'hier un piége tendu à sa fidélité.

Dans cette *huerta du roi*, qui tient au palais et qui porte encore le même nom, je l'ai dit, une jeune juive est assise, s'entretenant avec une amie; et de quoi, je vous prie, pouvaient s'entretenir, ce jour-là, deux jeunes filles de Tolède, sinon de la jeune reine que le Nord leur envoie?

RACHEL.

« Elle te paraît bien, Léonor?

SIBILA.

« Pour une beauté étrangère, je ne crois pas, Rachel, qu'on puisse en trouver qui soit mieux.

RACHEL.

« Quoi! tu pourrais admirer cette neige du Nord? »

Et les jeunes filles continuent sur ce ton dédaigneux, mêlant la neige et le soleil à des traits énergiques de passion vraie. Mais si Rachel parle avec cette raillerie haineuse des grâces un peu pâles de la jeune étrangère, c'est qu'au fond elle pressent qu'elle pourrait aimer Alphonse et être aimée de lui.

La chaleur du jour, la beauté de la soirée invitent les jeunes filles à se baigner dans le Tage ; elles le font avec une douce crainte, se souvenant de la chaste Suzanne. Mieux eût valu pour elles se souvenir du roi Roderick, car un successeur de ce roi est là, écartant les rameaux des arbres et admirant. Comme celui qui vit la Cava dans une situation pareille, un regard a perdu Alphonse. Vainement, aux habits suspendus à un arbre voisin, il a reconnu une juive, la passion l'emporte, et malgré lui, Garceran se met en devoir de servir un maître que, pour l'amener à de meilleurs sentiments, il a comparé au roi David.

Pendant que Garceran va trouver la juive, le roi voit s'approcher un paysan et lui demande ce que sont ces femmes; la scène est piquante, et je veux en traduire quelque chose, car elle se lie étroitement à l'action.

LE ROI.

« Avez-vous vu des femmes au bord du fleuve?

BELARDO.

« Oui, je les ai vues, et deux femmes d'une rare

beauté. Mais elles ont un défaut, si j'en juge par l'échantillon. Je les crois juives.

LE ROI.

« Bonhomme, c'est israélites qu'il faut dire.

BELARDO.

« Voilà bien le monde et ses chimères, tout est illusion et duperie, tout est folie et orgueil. A Dieu nous disons : vous, et à l'homme : altesse. Une femme sans honneur et sans vergogne, c'est courtisane qu'on l'appelle. Que sont les vices? folies de jeunesse; les larcins? dextérité ; la pauvreté? honte ; le faste et la richesse? honneur. La témérité est vaillance, la ruse, discrétion, le noir n'est que brun; l'envie est une généreuse émulation, quiconque tient une plume est un secrétaire, fût-il dans les prisons où les plus grands secrets, les hérauts les crient sur les toits; les métiers sont des arts, pas un nom qui ne se change. La mort seule ne prend pas de masquè, parce qu'elle rend égal tout ce qu'elle rencontre.

LE ROI.

« Tu es grossier, mais tu m'amuses.

BELARDO.

« Sous cette peau, comme sous la vôtre, Dieu a mis une âme avec ses trois puissances ; mais, pour en revenir à votre question, ces deux femmes, bonnes ou mauvaises, comme on voudra, se baignent ici en face.

LE ROI.

« Sais-tu leur condition, leur fortune?

BELARDO.

« Sachant ce qu'elles sont, que voulez-vous encore savoir d'elles ? Si l'unes des deux vous plaît, et que vous soyez de qualité, comme tout en vous l'annonce, fuyez à trente lieues d'ici.

LE ROI.

« Je ne songe pas à me marier... (le drôle me fait peur). Dis-moi, l'ami, sont-elles venues seules ou accompagnées ?

BELARDO.

« Où avez-vous jamais vu femme de cette espèce qui fût pauvre ! Un carrosse les a conduites où vous les voyez, avec une appétissante collation.

LE ROI.

« Elles sont donc riches?

BELARDO.

« Comment seraient-elles pauvres?

LE ROI.

« Dieu vous garde !

BELARDO.

« Et vous, seigneur, qu'il vous préserve de tomber en pareil écart. Si elles étaient chrétiennes vous auriez une excuse, mais dans sa condition, c'est de quoi avillir un gentilhomme comme vous.

Il s'en va.

LE ROI.

« On dirait que c'est le ciel qui fait parler ainsi même de grossiers paysans. O amour, ta puissance est terrible ! »

Ces derniers vers résument le côté moral de la scène et en marquent l'à-propos.

Cependant l'ambassade de Garceran a eu plein succès, et la juive attend don Alphonse dans le palais de Galiana. Mais, après avoir obéi, le fidèle serviteur essaye encore un dernier avis, le roi hésite.

« Que faire, Garceran?

GARCERAN.

« Penser qu'elle appartient à un culte infâme, et gagner cette victoire qui consiste à se vaincre soi-même. »

Hélas! l'isolement, la passion, l'occasion, la jeunesse, la beauté, sous un beau ciel, au tomber de la nuit, c'étaient trop de tentations à la fois.

Cependant la reine, qui attend le roi à l'Alcazar, n'est pas sans éprouver quelques alarmes où se mêle déjà une lueur de jalousie ; alarmes vaines que le retour du roi dissipera sans peine. Celui-ci revient bientôt, en effet, et plus aimable, comme un mari qui a quelque chose à se faire pardonner. Au fond, il se sent l'âme toute troublée, le poison circule dans ses veines, et déjà, premier châtiment, lui ôte le sentiment de ses devoirs et le courage de les remplir. On lui annonce que les soldats réunis attendent qu'il les passe en revue, il les renvoie brusquement. Garceran l'invite à garder plus d'empire sur lui-même :

« Tu n'as pas même su te montrer gai, et dissimuler le tourment de ton amour. Clara m'a dit qu'il y avait eu des larmes au logis. »

Mais le roi ne l'écoute ni ne l'entend.

« Dès que la nuit, qui déjà s'approche, aura partout étendu son noir manteau, tiens deux chevaux prêts, Garceran ; Rachel m'attend, et il a été convenu qu'elle ne quitterait pas la huerta.

GARCERAN.

« Tu n'entends pas ce que je te dis de cette jalousie naissante ?

LE ROI.

« Je veux qu'elle y demeure. Mes visites attireront moins l'attention.

GARCERAN.

« J'aimerais mieux qu'elles fussent plus rares, seigneur ; entrez, au nom du ciel, et, par quelque bonne raison, réjouissez le cœur de la reine notre dame.

LE ROI.

« Je crois qu'il est temps de partir.

GARCERAN, à part.

« Que lui aura donné cette femme ? Mais, comme de coutume, la lassitude suivra ses accès amoureux. »

On voit poindre déjà dans ce mot *que lui aura donné cette femme?* l'opinion qui bientôt sera celle de Tolède entière, et qui sera l'excuse du meurtre.

Les amours des rois ne demeurent jamais secrètes. La famille de Rachel ne tarde pas à être informée de ce qui la retient dans le palais de Galiana, son vieux père et son frère l'y viennent trouver. Il faut croire qu'à l'époque de Lope de Vega la huerta du roi était déjà telle que je l'ai vue moi-même ; on dirait écrits d'hier les vers qui vont

suivre, ils sont dans la bouche de Belardo, ce paysan dont nous avons déjà admiré le bon sens.

« Le démon m'a fait gardien de cette huerta qui n'a ni clôture ni porte ; tout le monde entre ici sans se gêner, c'est ici que l'on vient goûter, ici que se donnent tous les rendez-vous d'amour, que se querellent les amants, que se rencontrent les rivaux. »

La conversation des deux juifs n'a rien de fort édifiant. Le père est peu préoccupé de l'honneur, et plus inquiet de la sûreté de sa fille, il craint surtout la jalousie de la reine. « Léonor, dit-il tristement, cherche une épée pour tuer Rachel, et aussitôt qu'elle l'aura trouvée, si le roi sort par une porte, l'épée entrera par l'autre, ouverte au meurtrier de Rachel. » Le fils, plus ambitieux que le père, ne demande qu'une chose, c'est que l'amour du roi devienne une bonne affaire pour la famille. « Vous autres vieillards, dit-il à son père, vous ne rêvez que tragédie. » Ils entrent, et tandis qu'ils s'entretiennent avec Rachel, le roi arrive; il fait nuit, l'orage gronde et il a perdu Garceran dans les ténèbres. Une voix de la nue l'avertit. Il a négligé l'avertissement des hommes: écoutera-t-il celui du ciel?

« Roi Alphonse, roi Alphonse, dit la voix, ne dis pas que je ne t'ai point averti ; prends-y garde, tu perds la grâce du roi qui te fit roi... Souviens-toi que par la Cava Roderick perdit l'Espagne. »

Après le tonnerre est venue cette voix du ciel, et après la voix, c'est une ombre qui dispute au roi l'entrée de la maison maudite. Cette personnification de la voix

intérieure est familière aux dramatiques espagnols comme à Shakespeare, seulement les premiers ne savent pas en tirer assez de parti. L'ombre s'efface enfin, et le roi poursuit son chemin.

Le vieux David n'avait pas tort de craindre pour sa fille. Sous le sein de neige de la fille de l'Angleterre s'éveille une jalousie terrible et qui ne cède en rien aux furieux emportements de la passion méridionale. La troisième journée de la comédie de Lope de Vega débute d'une façon saisissante : trois des principaux seigneurs du royaume arrivent tour à tour au palais, secrètement convoqués par la reine; chacun se croit seul appelé, et s'étonne de voir entrer les deux autres. Leur étonnement redouble, en voyant aussi mandé à ce mystérieux conseil le confident même du roi, don Garceran Manrique. Ils croyaient d'abord qu'il s'agissait des amours du roi; mais la présence de Garceran change toutes leurs pensées.

GARCERAN.

« Je crois que je suis en retard ; vous ici, seigneurs ?

BLAZCO.

« Dieu vous garde, Garceran Manrique !

BELTRAN DE ROJAS.

« Puisque celui-ci en est aussi, ce n'est pas du roi qu'il s'agit, car il sait tous les secrets de son cœur, et c'est lui qui l'accompagne dans ses égarements.

GARCERAN.

« Je m'étonne de vous rencontrer ainsi, si nous ne venons pour la même chose. Par ce message écrit, la

reine me commande de venir seul et dans le plus grand secret.

ILLAN.

« Nous avons tous reçu le même message.

GARCERAN.

« Donc, nous venons tous pour la même chose.

BELTRAN DE ROJAS.

« Paix ! voici notre belle reine. »

Je ne sais si on sera de mon sentiment, mais il me semble que l'appel même de Garceran dénote de la part de la reine une telle volonté d'en venir à ses fins, que rien désormais ne l'arrêtera, et que l'œuvre commencée dans les ténèbres s'achèvera, s'il le faut, au grand jour.

La reine entre avec son fils encore enfant, tous deux sont vêtus de deuil :

BLAZCO.

« En deuil ! en deuil de qui, madame ?

LA REINE.

« Don Blazco a-t-il besoin qu'on lui dise mon malheur ? Fermez les portes de cet appartement.

BELTRAN.

« Les voici fermées. Que Votre Altesse daigne s'asseoir et nous dire pourquoi elle nous a appelés.

ILLAN, à part.

« Quelle tristesse sur son visage !

GARCERAN, idem.

« Elle me fait compassion !

LA REINE.

« Noble Blazco de Guzman, brave Beltran de Rojas,

Illan de Tolède, fameux par tant d'exploits héroïques, vaillant Manrique, vous que votre illustre patrie a vus revenir de Jérusalem, chargés de tant de trophées, pour être ce que vous êtes en effet, la base à laquelle s'appuie aujourd'hui le royaume, colonnes qui lui servent de support, noblesse dont il aime à se parer, je vous ai réunis en secret, pour qu'en présence d'un malheur si notoire, vous y cherchiez entre vous le remède. Alphonse, que ses vertus ont fait surnommer le Bon, perd ce noble surnom dans la démence qui l'égare. Voilà sept ans qu'enfermé avec cette belle juive, seconde Cava de l'Espagne, il vit dans une solitude absolue. Il ne se souvient plus de lui-même, il ne prend souci de rien qui touche à son royaume, sa vie, sa réputation, son honneur. C'est Rachel qui règne, Rachel qui tient dans ses mains la couronne de Castille. C'est elle qui distribue les bannières aux soldats, les récompenses aux savants. Elle châtie, elle arrête, si rigoureuse à votre roi qu'elle le retient prisonnier, sans lui avoir laissé seulement une heure de liberté, depuis sept ans! Quelle captivité honteuse! Peut-être pensez-vous que c'est la femme qui parle en moi. Elle le pourrait sans doute, et ce ne serait que justice. Mais, en ce qui me touche, j'ai si bien contenu ma douleur, que jamais une parole qui dit ma peine à Alphonse n'est sortie de ma bouche. Mes larmes seules lui ont parlé... Ce qui m'émeut, c'est que Dieu s'offense, et qu'irrité d'un tel péché, il prend déjà sa vengeance. Les Maures descendent de l'Andalousie, de Grenade et d'Archidona, et ils osent s'attaquer au roi de qui

l'ombre suffisait pour les faire trembler. Ils passent la Sierra Morena, et, détruisant Almodovar, ils ravagent les champs d'Utiel, ils prennent pied à Ciudad-Real. De ce train, Castillans, bientôt dans les eaux du Tage, mêlées peut-être avec votre sang, viendront boire les cavales maures. Bientôt sur ces hautes murailles, au lieu de nos bannières rouges, verra-t-on les bleus étendards qui déjà flottent si près de nous. Bientôt dans cette sainte église, où la Reine du ciel a posé ses pieds, Mahomet laissera ses os immondes. Comment ne rougissez-vous pas de voir une femme vous mettre en telle extrémité! Qu'est ceci? êtes-vous donc du sang des Goths? êtes-vous les descendants de ces héros généreux qui gagnèrent cette ville et qui furent les modèles de l'Europe entière? Es-tu, toi, Blazco de Guzman? Es-tu Illan, toi qui effaces de ta mémoire l'image de ton père, don Esteban? Il mit Alphonse dans Tolède; toi, tu le chasses de Tolède, puisque tu permets qu'il vive dans cet excès de honte et de déshonneur. Et toi, tu es Beltran de Rojas? Alors comment n'es-tu pas rouge[1] de honte, à l'affront qui t'est fait? Et toi, Garceran Manrique, que l'Asie renvoya couvert d'honneur, ne vois-tu pas qu'on te nomme l'auteur de cette honteuse histoire? Tu aides ton maître à se vautrer comme une bête sans frein dans la fange des vices. Dis-moi, que t'a-t-il donné pour te corrompre? As-tu mêlé ton sang à ce sang immonde? Or sus, nobles espagnols, celui-ci est Henri, mon fils.

[1] Il y a ici une équivoque intraduisible entre le nom de *Rojas* et l'adjectif *rojo*, rouge.

Ou tuez-moi cette traîtresse, ou lui et moi, si vous n'avez ni bras, ni force, ni sang, ni honneur, nous partons pour l'Angleterre, où la maison de Richard aura pitié de nous et nous recueillera. »

Et en achevant ces paroles, elle sort, sortie plus éloquente encore que son discours. Elle a confessé son injure devant ses fidèles serviteurs, elle a marqué le cœur que leur épée doit frapper; attendre une réponse serait douter de leur foi et de sa cause. Elle ne dit pas comme ce roi d'Angleterre, son ancêtre, dans un accès de colère hypocrite : Ne se trouvera-t-il pas autour de moi quatre hommes courageux pour me délivrer de ces insolents prélats? Elle accuse hautement, elle demande hautement justice. Ah! que j'aime mieux ce discours énergique où la passion de la femme, la sagesse de la reine, l'indignation de la chrétienne, parlent à la fois un si beau langage, que tout le mysticisme politique d'Ulloa et de ceux qui l'imitent. Je ne médis pas de cette métaphysique, et je relèverai plus loin, dans d'autres œuvres, le sens profondément espagnol qui s'y cache; mais le cri de cette femme, de cette reine, est plus espagnol encore, et comme il sort de l'âme il va d'abord à l'âme. Ce discours, je disais mieux, ce cri est toute la pièce. Une reine outragée ne crie pas contre la maîtresse de son mari; elle se tait, ou la désigne au glaive, et tout est dit.

Je regrette seulement qu'en sortant elle oublie son fils, un enfant qui reproche trop durement aux quatre conseillers leur peu d'empressement à venger sa mère. On

avait assez, dans ce drame, d'un enfant héroïque : Alphonse, à l'âge de son fils, nous avait émus. Son fils me gâte l'effet de l'admirable discours de sa mère. Je voudrais que l'un des seigneurs, le plus vieux, le plus autorisé, dit au jeune Henri : « Suivez votre mère, mon enfant. Ce sont choses trop délicates, et que, à votre âge, il vaut mieux ignorer. Suivez votre mère; je vous louerais de lui venir en aide, si elle n'avait que vous pour la venger. Mais vous perdez votre temps à prêcher ici de nobles cœurs qui savent entendre à demi-mot. Ce que votre mère vient de leur demander, il y a longtemps qu'ils le méditent, et pour exécuter leurs généreux dessins, ils n'attendaient qu'un mot de la reine. Ce mot, elle a daigné le dire à ses fidèles serviteurs. Suivez la reine, mon fils. »

La scène qui suit est assez puérile, elle le serait trop du moins, si elle n'était tout à coup relevée par un trait digne de Shakespeare. Pendant que les grands se consultent pour tuer la juive, celle-ci et le roi s'amusent à pêcher dans le Tage. Ils sont convenus entre eux, mignardise d'amoureux, que ce que chacun d'eux ramènerait au bout de sa ligne serait pour l'autre. Le roi, après une longue attente, ramène le crâne d'un mort, présage effrayant et bien fait pour troubler l'imagination de Rachel.

Et ce n'est pas sans raison qu'elle tremble. Car un message pressé rappelle le roi à Tolède, et à peine est-il sorti de la huerta, que les conjurés y arrivent, Garceran, plus ardent que les autres, zèle de nouveau con-

verti, et qui sent le besoin de faire oublier le passé.

Suivons Rachel dans ce palais où l'absence du roi rend ses pressentiments plus tristes.

SIBILA.

« Cesse tes pleurs, Rachel.

RACHEL.

« Hé! Sibila, le puis-je? Je veux retourner à Tolède, ma solitude m'épouvante.

SIBILA.

« Es-tu donc seule? N'as-tu pas mille serviteurs? et ton père n'est-il pas ici avec ton frère?

RACHEL

« Hélas! tout augmente mes ennuis. Quand la foudre descendra du trône de Léonor, c'est plus de vies qu'elle atteindra. J'ai eu tort de laisser partir Alphonse. Le malheur sait ouvrir la porte la mieux fermée.

BELARDO, survenant.

« Prends garde, belle Rachel, si tu as quelque chose à craindre, je t'avertis que des seigneurs de Tolède, le visage enflammé, viennent d'entrer dans la huerta. Ce ne sont pas signe d'amitié, mais de violence et de trahison. Ils se parlent mystérieusement. Tantôt ils s'arrêtent, tantôt ils se rapprochent. Quelques-uns marchent en avant, quelques autres restent en arrière. Il n'y a pas d'arbre sous lequel ils ne tiennent conseil, et un conseil ainsi tenu en plein air ne peut être qu'un conseil de guerre. Je ne suis qu'un pauvre jardinier, mais je dis ce que m'ont enseigné les livres où j'ai appris à lire, étant enfant, dans les écoles de Tolède.

RACHEL.

« Honnête et bon laboureur, que me dis-tu là? Que me racontes-tu? Des cavaliers, et avec des armes!... Cours en toute hâte dire au roi qu'il vienne me sauver de leur rage. »

Mais il est trop tard. Les seigneurs entrent et tuent Rachel, et Sibila avec Rachel. Échauffés par ce dénoûment, ils vont aussi poignarder Belardo, mais le paysan avisé sait se tirer de leurs mains.

BELTRAN.

« Toi, qui es-tu?

BELARDO.

« Je suis, seigneur, le jardinier de cette huerta.

BELTRAN.

« Celui-ci aussi doit mourir.

BELARDO.

« Sans doute, quand il plaira au bon Dieu. Mais en ce moment, pourquoi?

BELTRAN.

« Tout ce que renferme cette maison doit être passé au fil de l'épée.

BELARDO.

« Écoutez-moi.

BELTRAN.

« Quoi?

BELARDO.

« Écoutez.

BELTRAN.

« Abrége.

BELARDO.

« Je sais où est le trésor, où sont l'argent, les joyaux, les chaînes.

BLASCO.

« Ne le tuez pas.

ILLAN.

« Hé bien! marche, et conduis-nous où est ce trésor.

BELARDO.

« Venez tous par ici.

BELTRAN.

« Allons!

BELARDO, à part.

« Si je trouve une foi la porte, le Cid lui-même, sur son cheval Babieça, ne me rattrapera pas. »

Cependant Garceran est chargé d'aller porter au roi la nouvelle de ce qui vient de se passer. On imagine aisément comment il est reçu. Vainement la reine et son fils tentent d'apaiser le monarque. Mais il faut tout dire, car c'est un trait de cœur humain que Lope de Vega a saisi avec bonheur, cette reine, qui tout à l'heure trouvait de si véhémentes et si graves paroles pour animer ses serviteurs au meurtre de sa rivale, celle-ci morte, perd tout courage, et devant son mari courroucé, ce n'est plus qu'une femme tremblante.

Le roi fait seller les chevaux et s'élance sur la route de Madrid. La reine le suit de près.

ILLAN.

« Madame, Rachel est morte, et il faut consoler le roi.

Qui aime doit combattre. L'amour finit toujours par l'emporter. Emmenez votre fils, et parlez au roi pour désarmer sa colère. »

Avec la fuite irritée du roi, avec la poursuite craintive de la reine, commence le dénoûment et se justifie le second titre de la comédie : *la Réconciliation des rois.*

Le roi s'est arrêté à Illescas, à deux lieues de Tolède, il fait nuit, et il renvoie Garceran pour s'abandonner sans témoin à l'orage de ses pensées. Il tirera du meurtre de Rachel un châtiment exemplaire. Pas un homme ne restera vivant dans son palais. Garceran lui-même périra. « Il n'y a pas jusqu'à ce Garceran qui ne me paraisse avoir trempé dans le crime. » Mais le ciel ne permettra pas que de telles violences s'accomplissent. Un ange apparaît à Alphonse, et l'avertit sévèrement qu'il lui défend de penser à se venger. Garceran revient et trouve le roi à genoux et abîmé dans son repentir.

LE ROI.

« N'y a-t-il pas ici une image de grande dévotion et renommée?

GARCERAN.

« Oui, Notre-Dame-de-la-Charité.

LE ROI.

« Garceran, conduis-moi où elle est.

GARCERAN.

« Seigneur, je vous trouve bien différent de vous même, dites-moi ce qui s'est passé.

LE ROI.

« Ce que tu vois : Paul jeté à bas de son cheval. »

A la porte de la chapelle vers laquelle se dirige le roi, nous retrouvons la reine, son jeune fils et les meurtriers de Rachel. Ils apprennent que le roi est près d'eux; mais, avant d'aller à sa rencontre, la reine entre dans la chapelle pour placer sa démarche sous la protection de la Vierge.

LA REINE.

« On dit que le roi est encore ici, qu'il n'a pas dépassé Illescas.

ILLAN.

« Vous pouvez lui parler.

LA REINE.

« C'est à Dieu d'abord que je vais parler. »

Et elle va s'agenouiller devant la sainte image ; ses compagnons de voyage attendent à l'écart.

Le roi arrive à son tour, et à genoux, sans voir la reine, adresse sa prière à la Vierge. Les deux prières se rencontrent et se confondent. Le roi est troublé par cette autre voix.

LE ROI.

« Garceran, va trouver la personne qui prie devant moi, et invite-la à prier un peu plus bas. Sa plainte me distrait.

GARCERAN, à la reine.

« Un gentilhomme dont l'âme souffre supplie Votre Grâce qu'elle veuille bien, non suspendre ses larmes ni réprimer l'élan de sa piété, en implorant la lumière

de ce soleil éclatant et divin, mais baisser un peu la voix, pendant qu'il se cherche lui-même entre la crainte et les larmes : votre voix le distrait.

LA REINE.

« Dites, seigneur, à ce gentilhomme que j'ai perdu un mari si grand, qu'Alphonse VIII, fût-il ici, ne me paraîtrait pas plus grand, et que pour le retrouver, j'ai besoin de le demander à Dieu. Qu'il me pardonne, au nom du ciel.

GARCERAN.

« L'estimer ainsi, c'est justice, madame. (Il retourne vers le roi.)

LA REINE, au jeune prince.

« N'est-ce pas Garceran ?

HENRI.

« On le dirait : mon père bien-aimé serait-il donc ici ?

LA REINE.

« S'il est ici, belle Vierge, je vous remets le soin de notre réconciliation.

LE ROI, à Garceran.

« Laisse-la pleurer, ami : ses larmes finiront peut-être par attendrir ce cœur de marbre.

CLARA, s'agenouillant à côté de Garceran.

« Ah ! Seigneur ! Mais que dis-je, Garceran ?

GARCERAN.

« Cette voix a ranimé mon âme, belle Clara !...

CLARA.

« Plus bas, celle à qui tu viens de parler, c'est la reine.

GARCERAN.

« Grand Dieu! et le roi, tout changé, est celui qui soupire à côté. Je reviens à l'instant. Seigneur, la reine...

LE ROI.

« Pleure son injure!

GARCERAN.

« Est ici.

LE ROI.

« Elle a raison. (Garceran continue à lui parler bas.)

LA REINE, à Clara.

« Quand il est parti, je me suis demandé si ce n'était pas notre ami Garceran.

CLARA.

« Il dit que le roi est animé d'autres sentiments, et qu'il cherche tes bras pour s'y jeter. L'aperçois-tu?

LA REINE.

« Parfaitement. Que Dieu touche son âme irritée. Je veux parler de manière qu'il m'entende.

LE ROI, à Garceran.

« Je priais, ami, et ne t'avais pas entendu. Je me réjouis des nouvelles que tu m'apportes...

LA REINE, à Henri.

« Que le ciel adoucisse son âme!

LA REINE.

« J'attends du ciel mon appui.

LE ROI.

« Ah! reine de mon âme! ce n'est pas ta vengeance, c'est mon pardon que tu sollicites! Ah! Garceran, as-tu jamais ouï si tendres plaintes? Ces reproches me forcent à

demander pardon, à aimer, à oublier que je porte sceptre et couronne, à me jeter à ses pieds, à implorer d'elle pour moi le pardon qu'elle implore pour elle. L'humilité triomphe de Dieu même, et les larmes commandent le pardon. »

Suit une scène d'attendrissement général, et on reprend ensemble la route de Tolède, pour y célébrer par des fêtes cette grande réconciliation.

J'ai donné le dénoûment dans son entier pour marquer une fois de plus le caractère épique du théâtre de Lope de Véga. Le merveilleux est une des conditions essentielles de l'épopée. On ne s'étonnera donc ici ni de l'apparition qui cherche à arrêter Alphonse sur le seuil du palais de Galiana, ni de celle qui contient sa colère à Illescas. On remarquera, au contraire, avec quelle parfaite aisance se meuvent, dans un milieu quelquefois surnaturel, les personnages très-réels de Lope de Véga. Ce n'est guère autrement que, dans Homère, les héros s'entretiennent avec les dieux. En Espagne, les bons croyants, et c'est presque tout le monde, en usent aussi familièrement avec la Vierge, les anges et les saints. Ceci soit dit sans aucune intention de malice.

En traduisant les beaux passages de l'œuvre de Lope de Véga, je me suis cru par là même dispensé d'en relever les beautés : elles frappent tous les yeux, elles saisissent toutes les âmes. Le génie de l'époque, du pays et du poëte y éclatent, ce me semble, avec une splendeur que la traduction, si faible qu'elle soit, ne parvient pas à étouffer. Ce que j'aime aussi dans ce drame, c'est

le caractère de Rachel, et je sais gré au poëte d'en avoir fait une vraie femme qui aime Alphonse et qui a peur de mourir. Nous ne retrouverons que trop la favorite ambitieuse dans les autres drames composés sur le même sujet.

Diamante, qui suivit de près Ulloa, prit toute sa tragédie dans le poëme. C'est le procédé ordinaire, et on ne s'en fait aucun scrupule de poëte dramatique à poëte épique. Il date, on le sait, des Grecs, et c'est ce que voulait dire Eschyle, lorsqu'il appelait ses tragédies des reliefs des festins d'Homère. Diamante ayant trouvé à son gré cette juive aimée d'un roi, s'empara d'abord du sujet, et ensuite de tout ce qui, dans le poëme d'Ulloa, pouvait offrir d'heureuses situations, des combinaisons intéressantes. Combinaisons ! voilà un mot qui tient ordinairement peu de place dans la théorie de l'art dramatique en Espagne. Les dramatiques espagnols ont cela de commun avec Shakspeare qu'ils se préoccupent rarement du besoin de concentrer l'action. Ils créent des caractères, ils les lancent dans la situation que leur fournit la chronique, la légende, l'histoire, souvent leur propre fantaisie, et c'est assez; ainsi que dans la vie, chacun s'en tire comme il peut.

Jean-Baptiste Diamante, un peu postérieur à Lope de Véga, est un contemporain de Calderon, qu'il a souvent imité, surtout dans ses comédies de cape et d'épée. On n'a pu fixer encore ni l'année de sa naissance ni la date de sa mort. On sait seulement qu'il entra en religion, qu'il fut chevalier de Saint-Jean et commandeur de Mo-

ron, et qu'il mourut dans un couvent, vraisemblablement à la fin du dix-septième siècle. Il ne publia qu'en 1670 la première partie de ses comédies, la seconde quatre ans plus tard, d'où l'on peut conjecturer que le plus beau moment de sa renommée, car il en eut une assez grande, fut vers le milieu du dix-septième siècle. Écrivain fécond, mais lâche et mou, il ne se fit aucun scrupule de prendre un peu partout, et, en refaisant le *Cid* de Guillen de Castro, il y introduisit des passages de celui de Corneille, assez nombreux pour faire douter s'il n'avait pas partagé avec Guillen l'honneur d'être imité par le père de notre théâtre. Cette pièce, sur laquelle on a tant écrit, le *Vengeur de son père*, et la *Juive de Tolède*, méritent encore d'être lues. C'est cette dernière qui va nous occuper et nous aider à faire connaître Diamante à nos lecteurs.

J'ai signalé dans le poëme d'Ulloa le sentiment, ou pour mieux dire, la religion monarchique qui prête à cette élégie (c'est peut-être le nom qu'il faut lui donner) une sorte d'accent épique. Je ne retrouve pas dans Diamante cette croyance à moitié mystique au dogme de la royauté. Une belle histoire d'amour tranchée au plus bel endroit par le glaive inexorable de l'intérêt politique et religieux, Diamante n'a pas cru avoir autre chose à raconter. Un roi qui oublie dans les bras de sa maîtresse sa dignité et le soin de ses peuples; de fidèles serviteurs qui se réunissent pour délivrer du même coup le roi et le royaume : voilà le nœud et l'intrigue de la tragédie. Mais l'enchanteresse est une juive, et cette circonstance,

dans un pays catholique comme l'Espagne, agrandit encore l'action, en compliquant l'intérêt de l'État de celui de la religion.

Les juifs sont bannis de Tolède. Le peuple a l'instinct de toute la prospérité matérielle que les proscrits emporteront avec eux; mais la passion religieuse a fait taire les intérêts vulgaires. Cette double face de la question est nettement posée en quelques mots.

FERNANDO ILLAN.

« Le peuple a regretté la sentence; mais, reconnaissant combien la loi est juste, il se calmera, car le roi est aussi aimé que redouté.

ALVAR.

« Le peuple obéit à ses volontés; mais les juifs lui manquent.

GARCIA.

« C'est tout simple : ils accroissent la population et les revenus de l'État.

LE ROI.

« Je vous écoute avec peine. Ne vaut-il pas mieux voir Tolède purifiée d'un rit odieux que remplie de citoyens? La foi israélite est-elle si nécessaire à la foi véritable? J'agis comme je le dois... aux yeux d'un roi sage, la première chose, c'est la religion. Je ne veux laisser croître dans les champs de la mienne aucune mauvaise herbe. »

C'est au moment même où le roi achève cette austère profession de foi qu'on lui annonce qu'une juive, ac-

compagnée d'une foule d'israélites, demande à l'entretenir.

Les juifs, cette fois, ne s'adressent plus à la prudence du roi, mais aux passions du jeune homme. Les bonnes gens qui, chaque jour, lisent la Bible, mais pour qui la Bible, depuis la venue du Christ, n'est plus qu'une source de fausse sagesse, parce que, pour eux du moins, l'esprit divin en est sorti, se sont souvenus à propos d'Esther et de Judith. Ils ont donc choisi dans Israel une belle jeune fille, qui, sous prétexte d'implorer la clémence royale, apporte au seuil du palais d'Alphonse toute la séduction d'une beauté irrésistible. Comme le poëme, la tragédie commence par la scène où Rachel est avertie de la périlleuse mission qui lui est confiée. Mais au grand-prêtre Ruben Diamante a substitué le père même de la jeune fille, faute de goût impardonnable; car, même en de telles circonstances, un père est toujours un père. Celui-ci a beau pleurer, en annonçant à sa fille le triste honneur qui lui est réservé, ces larmes me touchent peu. Elles sont accompagnées d'arguments trop subtils, pour que sa douleur paraisse bien sincère. Comédie assez inutile au surplus, si c'est une comédie; car Rachel ne s'effraye qu'à demi du rôle qui lui est dévolu, soit que l'ambition s'éveille en elle, ou un commencement d'amour. « Je ne sais, dit-elle, quel esprit ardent me tyrannise, m'aveugle et me livre docile aux volontés de mon père. Rachel obéira à tes ordres; j'accepte la mission. » Elle espère, en effet, sauver son peuple, mais sans faire de son honneur et de sa beauté

la rançon de cette délivrance. Son père cependant lui conseille de se parer pour se présenter devant le roi; et, comme malgré ses propres larmes et les répugnances qu'il a d'abord rencontrées il ne doute pas plus de l'obéissance de sa fille que de sa résolution personnelle, il a fait d'avance préparer les parures.

Le noir était alors, comme il l'a été longtemps depuis, la couleur officielle de la cour. D'ailleurs c'était en habit de deuil que devait s'implorer une pareille grâce. A l'aspect du sombre vêtement, la jeune fille se trouble. Ce sentiment est naturel, dramatique, et pouvait être développé avec art dans la scène où Rachel s'habille. Mais ce n'est pas la dernière fois que nous verrons Diamante, ou tel autre poëte espagnol, rencontrer une situation dramatique, et, sans paraître se douter de ce qui est en elle, l'indiquer et passer à côté. Telle qu'elle est cependant, et quoique défigurée par une foule de jeux de mots, cette scène n'est pas dépourvue d'une certaine originalité.

Malgré tout le soin qu'on a pris de la parer, le roi reste frappé de l'extrême beauté de Rachel. La suppliante, à son tour, se sent émue à la vue du Roi; c'est cet amour réciproque qui fera tout le prix de la pièce, et qui rendra Rachel intéressante, même devant la froide raison de ceux qui plus tard s'armeront contre elle. Son discours commence d'une manière simple et touchante; simplicité qui, hélas! disparaît bientôt dans un déluge d'images et de paroles, au travers desquelles étincellent, au passage, quelques traits heureux. L'entourage

d'Alphonse, et Alphonse lui-même, moins difficile que nous, en est attendri.

ALVAR.

« Elle m'a ému.

GARCIA.

« J'ai été touché de compasion.

FERNANDO.

« Sa beauté persuade, et ses raisons sont faites pour remuer les cœurs.

LE GRACIOSO.

« Ses larmes donnent envie de les recueillir. Sur ma parole, on dirait des perles.

LE ROI.

« Je suis troublé... relève-toi; je... Dieu me soit en aide! Quel fol entraînement! J'ai senti que j'allais lui accorder sa demande. Contenons-nous. Jamais l'amour ne m'a fait à ce point éprouver sa puissance.

RACHEL.

« Que répondez-vous, seigneur?

LE ROI.

« J'examinerai la demande. Embarras cruel! les bonnes raisons ne sont pas dans la demande, mais dans ses yeux. »

Et le roi se retire pour sauver sa dignité compromise.

RACHEL.

« Ainsi, seigneur, vous partez? mais qu'espère ma vaine passion?

ALVAR.

« Le roi est parti. (Il s'en va avec Garcia.)

GARCIA.

« Ta démarche n'a pas été heureuse.

RACHEL.

« Moins heureuse encore, je le crains, ma secrète espérance.

FERNANDO.

« Votre insistance offensera le roi.

RACHEL.

« J'avais espéré vaincre, et je me retire vaincue. Je n'ai sauvé ni ma liberté ni la vie des miens. »

Cependant le roi promène dans son palais le trouble de sa passion naissante. Fernando essaye en vain de la combattre, et la première journée s'achève dans l'incertitude de savoir qui l'emportera du devoir ou de Rachel.

La seconde commence aux cris de vive Rachel. Ce sont les juifs qui expriment leur reconnaissance à Rachel et au roi clément et justicier. Attirés par ces cris, le roi et Rachel accourent et ne se revoient pas sans trouble; l'un a tout accordé, l'autre craint de ne pouvoir bientôt rien refuser. A part quelques subtilités, la scène a de la grâce, et même dans une situation aussi périlleuse une sorte de délicatesse. Fernando, qui survient, reçoit tout bas les ordres du roi et emmène la juive à sa maison des champs.

Les grands, on l'a vu, au début de la pièce, n'approuvaient pas l'exil des juifs. Mais ils trouvent la révocation de la sentence trop chèrement achetée, s'il faut

la payer de la dignité du roi et de l'intérêt du royaume.

On a vu Fernando Illan accompagner secrètement la juive à sa maison. Aussitôt Garcia et Alvar Nuñez apportent au roi leurs fidèles doléances. Le roi les reçoit avec hauteur d'abord, puis avec colère.

LE ROI.

« Un conseil trop pressant est trahison de la part d'un vassal.

ALVAR.

« Quand l'intention est bonne, le conseil ne doit pas être méprisé.

LE ROI.

« Nul ne doit me donner des conseils qui entravent mon désir.

ALVAR.

« Vous savez combien d'abord j'ai redouté la proscription des juifs.

LE ROI.

« Tu ne voulais sans doute alors que contrecarrer ma sévérité.

GARCIA.

« Voyez, seigneur, on dit que l'on a vu Fernando Illan...

LE ROI, à part.

J'ai peine à contenir ma colère, mais l'amour me fait un devoir de me taire.

GARCIA.

« Qui avec Rachel...

LE ROI.

« Quel soupçon grossier! quel sot artifice!

GARCIA.

« Je vous en avertis, pour que vous mettiez ordre au dommage...

LE ROI.

« Allez; renoncez à vos folles instances, je vous en laisse le temps. Ce qu'aujourd'hui je me borne à reprendre, demain je saurai le châtier. (Le roi sort.)

GARCIA.

« J'ose à peine parler.

ALVAR.

« Je doute encore de ce que je vois.

GARCIA.

« Sa résolution m'étonne.

ALVAR.

« J'ai fait mon devoir.

GARCIA.

« Immoler ainsi sa bonne renommée à un caprice!

ALVAR.

« Ce n'est pas erreur de son entendement. Quelque conseiller infidèle aura troublé la justice ordinaire de son jugement.

GARCIA.

« Ce conseiller, c'est la beauté de Rachel. »

Et en se séparant, ils se promettent de veiller sur le roi, et au besoin de travailler de concert à lui rendre sa vertu première. Peu soucieux de leurs vertueux complots, le roi s'entretient amoureusement avec sa juive, qui, par ses douces plaintes et par ses artifices, où la passion sincère se mêle à la ruse, à l'ambition, à la ten-

dresse, amène peu à peu le roi à déposer dans son sein tout le souci, et aussi, hélas! tout l'honneur de sa couronne.

LE ROI.

« Ne doute pas de mes tendres soins.

RACHEL.

« Je n'en ai fait encore qu'une courte expérience.

LE ROI.

« Le temps te forcera d'y croire.

RACHEL.

« Le temps! il te faut l'user à mille soucis divers.

LE ROI.

« Je n'ai pas d'autre souci que toi.

RACHEL.

« N'es-tu pas roi?

LE ROI.

« Il n'y a ici que toi qui règnes.

RACHEL, à part.

« C'est maintenant, ô ambition, c'est maintenant qu'il te faut sans hésiter verser ton poison dans son oreille. (Haut.) Tes vassaux ont besoin de ton assistance.

LE ROI.

« Qu'importe? si c'est toi que je veux assister, si j'y cherche ma gloire.

RACHEL.

« Et ton épouse?

LE ROI.

« Ne la nomme jamais.... dis, que veux-tu? de quoi doutes-tu, quand mon âme t'adore? Est-ce ma couronne

qui te gêne? je la déposerai. Crains-tu les entraînements de Mars? mes armes reposent oisives. Là où l'amour est le maître, la valeur perd son lustre. Veux-tu commander? tout est à toi.

RACHEL.

« Me crois-tu une telle ambition? Je n'en ai d'autre que de régner dans ton cœur.

LE ROI.

« Toute ma volonté t'appartient, et, si ma présence est tout ce que tu désires, je rejette à l'instant le pesant fardeau du pouvoir, et mon imagination, tout entière à la joie de te posséder, t'en fait à jamais le sacrifice.

RACHEL.

« Je te demande moins que cela. »

Quoi donc, ô belle juive? peu de chose en effet : elle demande que, pour ne pas la quitter, Alphonse gouverne Tolède de cette maison même où il s'est enfermé avec elle. Mais c'est encore peu que cette concession qui, dans le fond, est tout. Alphonse veut que tous les ordres qu'il donnera passent désormais par Rachel, et que le soin de toutes les affaires soit remis à sa décision.

Cependant Rachel a compté sans son père qui tout-à-coup se ravise, et vient parler de l'honneur de la famille à celle qu'il a comme par la main amenée dans les bras d'Alphonse. L'idée de cette scène est ridicule. Elle serait admirable, si, au début de la tragédie, un autre que le père eût été chargé par le conseil d'amener Rachel aux pieds du roi. Les détails sont éloquents; mais, dans l'état des choses, le père semble moins réclamer sa fille

qu'une part dans le prix de son déshonneur. Diamante a senti l'objection, car il fait dire au vieux David. « Tu me diras, je le sais, que la faute en est à moi, et que c'est moi qui, pour sauver ma nation, ai mis ta beauté en si grand péril. » Et c'est précisément ce que sa fille lui répond.

Voilà encore une de ces occasions où Diamante pouvait se montrer grand poëte. Mais il l'a laissée échapper avec bien d'autres. En somme, je crois que le bon David serait bien attrapé si, le prenant au mot, le roi le renvoyait avec sa fille. Il se retire seul avec des paroles irritées.

Ces remarques faites, la scène, je le répète, est remplie de beaux traits, et s'anime parfois d'une sorte d'inspiration biblique : « Je retrouve en moi, mais plus barbare et plus cruel, l'exemple de Jephté, car lui il ne sacrifia à Dieu que la vie de sa fille chérie, et moi c'est son honneur que j'ai livré, et non à Dieu, mais au péché aveugle, homicide, qui ravit l'âme sans ôter la vie. J'irai sur les collines inégales pleurer tes maux et les miens. je pleurerai, la nuit et le jour, ton infortune et la mienne; j'irai, avec toutes les vierges, pleurer l'espoir perdu de tes noces. »

Que de poésie perdue, dirai-je à mon tour !

La troisième journée commence par des chants; on célèbre la victoire de Rachel. Mais, au milieu de son triomphe, la belle juive ne se sent pas tranquille; un songe l'inquiète, des pressentiments l'agitent. Le roi s'efforce de la rassurer, en lui répétant qu'elle peut librement dis-

poser de son autorité et s'en servir contre ses ennemis. Nous allons voir comment elle en use.

ALVAR.

« Où est le roi ?

RACHEL.

« Vous n'avez pas besoin du roi pour prendre mon avis sur les affaires qui vous amènent. Le roi, sachez-le, n'en résout aucune sans moi. Il était allé à la chasse, et, désireux de se voir libre, il m'a laissé le soin de le remplacer. Poursuivez donc sans l'attendre, et, puisque vous voici, parlez; telle est sa volonté. »

ALVAR, à part.

« Et mon regret à moi. »

La scène qui suit est du meilleur comique. Rachel donne audience aux solliciteurs, et décide de toute chose avec les frivoles passions de la femme, et de la femme amoureuse. Un jeune homme a mis le désordre dans une famille, et il est arrêté. C'est péché d'amour, qu'on le relâche. Un vieillard demande justice contre le ravisseur de sa fille. — L'aimait-il ? — Il l'aimait; il ne mérite dès lors aucun châtiment.

Garcia Lopez et Alvar Nuñez, présents à l'audience, s'efforcent en vain d'arrêter le cours de ces folles décisions et s'emportent contre Rachel en paroles piquantes. Celle-ci se lève et se retire en menaçant : « Si je ne sais gouverner, je saurai du moins châtier qui m'offense. »

Mais les grands, cette fois, sont décidés à ne pas lui laisser le temps de la vengeance. Garcia et Alvar cherchent ensemble les moyens de briser cette chaîne hon-

teuse. Fernando Illan, qui survient, est admis au conseil. Alvar Nuñez parle le premier, comme dans Ulloa, au nom de la majesté royale tristement compromise. Fernando lui répond et revendique le droit de la royauté, qu'il faut respecter, même lorsqu'elle s'égare : « Quand son égarement serait une faute, ajoute-t-il, sachez que les rois nous viennent du ciel et qu'il faut leur parler avec humilité, quoi qu'il arrive, et sans scruter les mystérieuses profondeurs de leur pensée. » Cet intérêt sublime, invoqué de part et d'autre, répand sur ce complot une sorte de grandeur et donne à la résolution de ces austères personnages l'air auguste d'une sentence.

GARCIA.

« Cher Fernando, n'insulte pas à la loyale affection qui pousse Alvar Nuñez à vouloir racheter la vie, l'âme, la raison d'Alphonse, qu'il voit ici captives. Que ta jeunesse respecte la prudence de son zèle. Il est juste que Rachel meure

ALVAR.

« Sans ce remède héroïque, sa foi ni son pouvoir ne sont en sûreté.

FERNANDO.

« Je ne vois pas la nécessité d'une pareille violence.

GARCIA.

« Moi si, Fernando; car je vois qu'il vaut mieux qu'elle périsse que tout le royaume.

FERNANDO.

« Elle est belle, voilà donc son crime.

ALVAR.

« Non, son crime est d'être l'instrument de la faute.

GARCIA.

« Meure l'enchanteresse !

FERNANDO, à part.

« Je cours avertir le roi ; car je ne pourrais les arrêter, s'ils sont une fois résolus, même au péril de ma vie. Il importe de ne pas perdre de temps...

ALVAR.

« J'ai tout prévu d'avance. Dans les desseins qui veulent plus d'aide que de conseil, il faut d'abord songer à rendre l'exécution facile, avant de proposer. Le roi est à la chasse, et j'ai invité les monteros à user de toutes leurs ressources et à l'emmener si loin, que, même averti par Fernando (qui, instruit de notre résolution, lui fera à tout prix parvenir un avis), il ne puisse revenir assez tôt pour nous prévenir. Nous, cependant, rassemblons le plus que nous pourrons de ceux qui abhorrent cette traîtresse, ce tyran odieux de l'âme d'Alphonse ; puis revenons ici, et que, dans le lieu même où l'insolence de son pouvoir nous a outragés, sa mort expie l'outrage. Aidez-moi donc, et pas un mot de plus. »

Cependant de sourdes rumeurs courent parmi le peuple. On y parle de complots. La vie de Rachel est menacée. Ces bruits alarmants ramènent son père auprès d'elle.

DAVID.

« Rachel, ma fille !

RACHEL.

« Qu'est ceci? vous si tendre avec moi! vous m'appelez votre fille, quand vous ne voulez plus que je vous appelle mon père? qui a pu changer ainsi vos sentiments?

DAVID.

« Ce n'est plus le moment de te chercher querelle. Ma raison a pu, pour t'arracher à cette honteuse chaîne, recourir aux menaces; mais aujourd'hui ma tendresse ne voit plus que ton danger, et, pour te persuader, ma pitié cherche les paroles les plus affectueuses.

RACHEL.

« Que viens-tu faire ici?

DAVID.

« Ciel! je ne sais comment lui dire ma peine. Dis, sais-tu où est le roi?

RACHEL.

« Il est sorti cet après-dîner pour chasser.

DAVID.

« Apprends donc que tout le royaume se soulève contre toi! »

J'ai vu le moment où j'allais m'intéresser à ce vieillard. Ce brusque réveil de l'amour paternel le relevait à mes yeux. Mais qu'il serait plus touchant, si le père n'avait jamais été complice du déshonneur de sa fille! Rachel aussi se relève par la sincérité de sa passion, qui demeure fidèle, en face même du danger.

DAVID.

« N'hésite pas, suis-moi.

RACHEL.

« Où donc? quand tu me montrerais plus de morts que je n'ai de vies à perdre, si ma vie est de l'adorer, quelle autre mort ai-je à craindre que de ne plus le voir? Y a-t-il au monde un autre tourment que celui de le quitter? »

Pendant ce généreux débat, les meurtriers arrivent, et la favorite, qui se voit perdue sans retour, trouve encore sous le fer de pathétiques paroles qui mettent les spectateurs de son parti. On sent dans ses lyriques adieux à la vie je ne sais quel souffle antique qui fait souvenir de certaines morts du théâtre grec:

« Soyez témoins de ma peine, ô vous, cieux, hommes, bêtes sauvages, oiseaux, poissons, plantes, montagnes et forêts, soyez témoins de mes maux! Je meurs par les mains de l'amour, maître inexorable de l'âme. Je souffre pour avoir trop aimé, et ma consolation est dans mon tourment. Ah! Alphonse! ah! trop juste châtiment! Si je ne dois plus te parler et te demander assistance, que l'air me prête l'oreille, que les vents emportent mes plaintes, que les oiseaux disent mes peines, que ces monts et ces vallées publient mes regrets. Que l'écho en s'éveillant, s'il te rencontre triste et abattu, te raconte, ô Alphonse, l'extrémité de mon malheur. Et toi, mon père (ô sort injuste!), après avoir irrité la juste piété du ciel, n'irrite pas mon amour par tes blasphèmes. Ne pleure pas, de peur que je ne me souvienne que tu pleurais aussi quand tu me mis en danger de me perdre pour te sauver. Adieu, seigneur, je vais mourir. »

Ces dernières paroles, dans leur dignité, sont dures sur les lèvres d'une fille; mais Rachel va les tempérer par un mouvement admirable.

ALVAR.

« Soldats, exécutez vos ordres.

DAVID.

« Lâches meurtriers, que voulez-vous d'une femme? Tuez-moi, c'est moi qu'il faut tuer; mais laissez-lui la vie.

UN SOLDAT.

« Ta vie ne vaut pas la sienne.

UN AUTRE SOLDAT.

« Hors d'ici, vieux juif!

RACHEL.

« Ne l'insultez pas, ne maltraitez pas la vénérable douleur de ses cheveux blancs. Adieu, seigneur.

DAVID.

« Retirez-vous!

GARCIA, de dedans.

« Qu'attendez-vous?

RACHEL, blessée.

« Vis heureux, ô grand Alphonse, vis des siècles de bonheur, et que ton immortelle renommée étonne les âges. Et moi, si le malheur peut s'appeler félicité, je suis heureuse encore de mourir pour t'avoir aimé, de mourir pour t'avoir adoré. »

Pendant que Rachel jette son dernier cri, exhale son dernier soupir, le roi revient et s'étonne de la solitude qui règne dans son palais.

LE ROI.

« Personne ne vient nous recevoir.

FERNANDO.

« Je redoute quelque malheur : David est là qui pleure.

LE ROI.

« C'est un mauvais présage. »

Le juif écarte un rideau et montre au roi le corps de celle que son amour a livrée à la mort. Le roi éloigne tout le monde pour s'abandonner à son désespoir dont l'expression, plus simple, remuerait davantage.

Cette œuvre de Diamante, malgré ses défaillances et le mauvais goût qui la dépare trop souvent, n'est cependant dénuée ni de poésie ni d'intérêt. On y trouve quelques situations heureuses, des scènes qui, à peu de frais, auraient pu être belles. Les caractères y sont dessinés avec une certaine vigueur et parfois habilement nuancés. Rachel et Alphonse échappent à l'abaissement de leur double personnage, la première par l'amour qu'elle éprouve, le second par celui qu'il inspire. Il n'est pas jusqu'à ce misérable David qui ne finisse par se purifier dans la sainteté du dévouement paternel. Sur ce fond commun de corruption se détachent, non sans grandeur, ces deux nobles serviteurs de la royauté, qui poussent jusqu'au meurtre d'une femme le soin de la dignité de leur maître.

Entre Diamante et Huerta, qui a écrit aussi une *Rachel*, il s'est écoulé un siècle. Y a-t-il la même dis-

tance entre les deux ouvrages que d'un auteur à l'autre? Il serait naturel de croire qu'elle serait moindre entre les deux *Rachel*, car toute l'ambition de Huerta fut de ramener le théâtre espagnol dans la voie qu'avaient ouverte et suivie les maîtres contemporains de Diamante. Nous allons voir s'il parvint à y revenir lui-même et à s'y maintenir pour son propre compte. Ce nom de Huerta est une date dans l'histoire du théâtre en Espagne.

Juan Vicente Garcia de la Huerta n'est pas seulement un poëte, c'est un caractère. Né à Zofra vers 1742, il étudia à Salamanque, fut attaché à la bibliothèque du roi, devint membre de l'Académie espagnole et de celle de l'Histoire, et mourut le 12 mai 1787, laissant deux volumes où on ne lit plus guère que cette tragédie de *Rachel :* c'est lui-même qui la nomme ainsi.

Voilà une carrière en apparence bien simple, et que, dans sa brièveté, on croirait volontiers n'avoir été occupée que des paisibles travaux de la pensée. Mais que de tempêtes sous cette calme surface! Doué d'un caractère hautain et sec, Huerta se jeta avec emportement dans les querelles littéraires de son temps, et, champion de la meilleure cause, il la compromit par des violences, tandis que ses rivaux plus aimables, Iriarte et Cadalso, par exemple, faisaient aimer à des esprits naturellement rebelles à toute imitation, des beautés d'origine étrangère.

Une protection élevée l'appela de bonne heure à Madrid, où le spectacle que présentaient alors les lettres n'était pas fait pour décourager, même un plus modeste que lui. Pour ne parler que du théâtre, depuis longtemps

Calderon était mort, et son génie aventureux avait laissé une nombreuse postérité qui de son héritage semblait avoir à cœur de n'accepter qu'une liberté bientôt dégénérée en licence. A ce torrent impétueux et sans frein, quelques esprits sensés opposèrent la règle depuis longtemps méconnue, si même on l'avait jamais respectée, et les beaux exemples du génie antique. L'Espagne avait, au seizième siècle, étudié, traduit, imité l'antiquité, mais on peut dire qu'elle n'en eut jamais le sentiment; et, comme d'une part une monarchie d'origine française avait remplacé, en Espagne, la monarchie abâtardie de Charles-Quint, et que, d'autre part, le génie antique et la règle des unités avaient vu en Europe leur prestige se renouveler avec éclat sur le théâtre français, ce fut la France et son théâtre que l'on voulut opposer à la barbarie envahissante. On commença donc par imiter le théâtre français, et on finit par le traduire. Huerta indigné prit en main la cause vaincue de l'inspiration nationale. De là une ardente querelle que je n'ai pas à raconter ici, mais où l'humeur, chez Huerta, semble avoir tenu plus de place qu'une conviction réfléchie et sérieuse. J'ai, en effet, beaucoup de peine à croire que le goût passionné de l'ancienne comédie castillanne ait été l'aiguillon qui poussa Huerta dans l'arène. C'était, certes, un beau rôle à prendre, et les mânes de Lope de Vega, de Calderon, de Tirso, de Ruiz Alarcon et de Moreto eussent tressailli dans la tombe, à se voir renaître dans une imagination jeune, énergique, toute-puissante, vraiment espagnole. Mais peut-on croire qu'il fût fait pour ce rôle, le poëte

qui, après avoir jeté l'anathème aux traducteurs, traduisit lui-même *Zaïre*, et qui, dans sa *Rachel*, aujourd'hui son titre unique à la renommée, n'est après tout qu'un poëte classique? La *Rachel*, en effet, est une œuvre de l'école cornélienne, une tragédie régulière, où les unités de temps, de lieu et d'action sont exactement observées, où les invraisemblances sont de celles qu'on a tant reprochées à la scène française, conséquence nécessaire de ses théories, habituée qu'elle est à concentrer dans un coin et dans quelques heures, ce que le libre génie de l'Espagne ou de l'Angleterre aime à disperser dans le temps et dans l'espace, au gré d'une poétique moins docile à des préceptes abstraits qu'à la logique des passions.

Dans la tragédie de Huerta l'action commence au moment où, las de la domination de la favorite, les ricos-hombres de Castille, rendons-leur ce nom qui leur appartient, s'emparent du mécontentement populaire pour relever l'autorité royale, et avec elle sans doute leur influence écartée. Le stratagème biblique des juifs, le premier charme de la passion réciproque et les premiers combats d'Alphonse VIII, tristes commencements d'où est sortie l'action présente, sont relégués dans un passé déjà loin de nous, et le spectateur n'a devant lui qu'une femme altière, ambitieuse, et gouvernée par ce Ruben qui donna aux Juifs le conseil d'envoyer Rachel au roi, mais qui, du moins, n'est pas le père de Rachel. On prévoit dès lors que tout l'intérêt qui peut encore s'attacher à une passion coupable, mais sincère, a dis-

paru ici, et que, dès le début, le spectateur ira du côté de ceux qui conspirent. Du moment qu'il ne s'agit plus que de savoir qui gouvernera la Castille, de son maître légitime assisté de ses conseillers naturels, ou d'une maîtresse artificieuse, docile à l'influence d'un juif despote et avide, nul n'hésitera. Le sentiment du pays abaissé dans son roi, et travaillant à se relever avec lui, domine tout le drame, et le héros de ce drame, c'est celui qui représente le mieux l'indignation populaire.

Si je jette les yeux sur la liste des personnages, je les trouve réduits au plus strict nécessaire. La *comédie fameuse* de Diamante avait son *gracioso* qui trouvait encore le mot pour rire en si grave matière, et qui ne se refusait aucune raillerie, même la plus grossière, contre la race israélite. Elle avait sa *graciosa*, jeune juive alerte dont le rire amer jetait sans cesse quelque note aiguë dans le propos sincère de sa maîtresse. Huerta a écarté dédaigneusement ces deux figures essentielles de l'ancien théâtre qu'il a la prétention de ressusciter en le purifiant. Ce Ruben enfin, personnage, au fond, si important, est signalé simplement comme le *confident* de Rachel. A tous ces signes, j'ai cru de nouveau reconnaître la tragédie classique; essayons néanmoins de voir si l'analyse dément ou confirme ces premières impressions.

La scène est dans le vieil Alcazar de Tolède, dans cette forteresse redevenue chrétienne et qu'Alphonse VII n'a pas sans doute arrachée aux Maures pour qu'Alphonse VIII y fasse régner les juifs. Toute la tragédie se passera là, et dans la salle même du trône, comme on

dirait aujourd'hui : c'est l'unité de lieu dans toute sa rigueur. Lope de Véga et Diamante n'avaient pas, on l'a vu, de tels scrupules.

Dès les premiers vers le sujet s'explique. Pendant que tous le peuple court à une cérémonie destinée à perpétuer le souvenir de l'entrée d'Alphonse VIII à Tolède, deux grands seigneurs restés seuls au palais s'entretiennent gravement de l'état du royaume. L'un est Garceran Manrique de Lara, noble encore dans ses faiblesses, mais dévoué à Rachel; l'autre Hernan Garcia, son austère ennemi. Garceran résume les belles actions qui ont illustré le règne d'Alphonse. Mais aux yeux de Garcia, l'éclat de ce règne s'obscurcit chaque jour par l'indigne abandon que le roi fait de son pouvoir et de lui-même aux caprices d'une juive.

GARCIA.

« Voici sept ans qu'Alphonse VIII rentra dans Tolède, triomphant et entouré de l'allégresse publique. Mais en voilà sept aussi qu'il a échangé contre une chaîne dégradante le laurier qui ceignait son front ; et quand tu racontes ses hauts faits, comment ne parles-tu pas, Garceran, de la honteuse faiblesse qui le retient depuis tant d'années dans les liens d'une juive? pourquoi, dans le récit de ses triomphes , mets-tu en oubli le vil esclavage de ce malheureux peuple immolé à l'avarice de cette vile courtisane? Peux-tu donc oublier l'affront et la tache infligés aux droits de la noblesse ? Rachel est reine ici. Son goût, son caprice, un seul signe d'elle, est la loi rigoureuse du riche, la loi vénérée du pauvre. Voilà quels

exploits il fallait ajouter à l'histoire d'Alphonse, puisqu'il te plaît, ô Garceran, de te faire son chroniqueur.

GARCERAN.

« Laisse-moi m'étonner d'abord, Hernando, de te voir oublier ainsi toi-même le devoir que t'impose l'antique noblesse de ton sang. Un loyal serviteur ne critique jamais les actions de son roi, même quand il trouve dans les fautes de celui-ci l'excuse de son blâme. Les rois sont un présent de la main divine ; leurs décisions sont des lois inviolables, et c'est dans l'obéissance qu'éclate la loyauté du vassal.

GARCIA.

« Lorsqu'un roi s'écarte de la justice, et manque à ce que lui commande le soin de sa dignité personnelle, il y a de la loyauté et non de l'audace à l'avertir. »

Voici bien les deux doctrines en présence l'une de l'autre, celle de la monarchie tempérée et libre, celle de la monarchie absolue et de droit divin. Dans le poëme d'Ulloa et dans les deux drames que nous avons cherché à faire connaître, cet antagonisme existait déjà, mais à l'état de sentiment, et non aussi nettement dessiné. Le temps a marché, et la question, on le sent, a été débattue dans le monde.

Cependant arrive Rachel, accompagnée de Ruben et escortée de ses juifs. Garceran Manrique ne perd pas l'occasion de lui adresser quelque flatterie. Les premières paroles de la juive la peignent tout entière : c'est bien la maitresse du roi, maîtresse du royaume.

RACHEL.

« Tes hommages me touchent d'autant plus, Maurique, que je m'étonne de voir des grands, dans ce jour si notable, se séparer du cortége d'Alphonse, pour promener leur oisiveté dans le salon de ce palais, lorsqu'il serait plus naturel de rencontrer auprès de leur roi ceux qui parlent si haut de leur fidélité.

GARCIA.

« Lorsque, aux Navas de Tolosa, Alphonse tira l'épée contre les Maures, ou lorsque, aux champs de la Palestine, il domptait les escadrons arabes, je le suivais alors sans jamais me séparer de lui, ni le jour, ni la nuit; mais, aujourd'hui qu'il n'a plus à repousser de redoutables ennemis, et qu'il n'a à soutenir que des guerres d'amour, que ferait-il de ma compagnie? »

Ruben vient à propos relever le courage de Rachel, un peu abattu par les sévères avertissements que son arrogance n'empêche pas d'arriver jusqu'à elle. Elle s'anime elle-même à se venger de Hernan Garcia, mais le moment est mal choisi, car Alphonse vient d'apprendre que le peuple se soulève, et, après les premiers emportements de sa colère, il sait trop bien d'où le mal est sorti. Écoutez plutôt sa triste réponse aux plaintes de Rachel.

« Ne me dis rien; le malheur d'Alphonse est de sentir que Rachel est l'occasion de son malheur.

RACHEL.

« Hélas! qu'ai-je entendu? Alvar Fañez, explique-moi ce mystère.

ALVAR.

« Ne viens-tu pas d'entendre que tu es l'occasion de tant de maux; tu peux donc te répondre à toi-même. »

Et il sort laissant Rachel plus inquiète que jamais. Ruben lui conseille de céder à l'orage. L'orage augmente en effet, et la sédition devient d'autant plus menaçante, que la renommée lui donne Garcia pour chef. Alphonse lui-même finit par le croire, et Alvar Fañez défend en vain son ami. Les apparences sont plus que jamais contre lui; car, au moment même où le roi vient de le condamner dans un premier mouvement, Garcia lui-même arrive et vient, aux pieds du roi, exposer nettement les griefs de cette multitude qui assiége l'Alcazar. Il fait une vive peinture de la douleur que le peuple éprouve, à voir son roi « prisonnier dans les bras d'une juive, non pas roi, mais esclave, » et il le supplie de secouer la léthargie dans laquelle il est plongé. Ce discours est vif, éloquent, énergique, et tel que le roi lui-même se sent vaincu.

LE ROI.

« Quelle secrète violence, quel irrésistible pouvoir se cache donc dans la vérité, ô ciel béni, que, au moment même où ma colère va lancer comme la foudre la vengeance et le châtiment, où mon bras est déjà levé pour exécuter l'arrêt de ma fureur, il s'arrête immobile, étonné, en écoutant cet homme! Que de puissance, hélas! dans la vérité! Je reconnais dans ta voix, ô Hernando, son empire souverain, et sur tes lèvres, j'adore ses maximes. Suis-je bien Alphonse? Suis-je le roi? Suis-je le héros invaincu de la Castille? celui à qui elle a dû

tant de victoires? Je reconnais ma faute, je vois ma folle passion, je vois le piége où j'étais tombé. A ta lueur, ô clarté divine, je découvre toute l'horreur de l'enchantement. Je déteste le honteux sommeil dans lequel j'ai vécu. Oui, nobles et fidèles Castillans, Alphonse revient à lui-même. Votre avertissement triomphe de son erreur. Dès aujourd'hui, vous verrez que si son abandon a été, durant tant d'années, le scandale du royaume, la séparation qu'il médite effacera la mémoire et l'image de ses égarements. Que Rachel sorte du royaume, que tous les israélites en sortent avec elle, bannis comme elle. Loin de moi les délices et les richesses, si mes vassaux doivent en souffrir! Toi, Hernando, cours apaiser le peuple soulevé; toi, Alvar Fañez, fais préparer le décret d'exil. Qu'il triomphe cette fois de lui-même, celui qui tant de fois triompha des armées ennemies, et que mes vassaux reçoivent cette nouvelle preuve de l'amour que leur porte Alphonse! »

Dans ces fermes paroles, ne sent-on pas palpiter une de ces âmes cornéliennes qui parlent comme elles agiraient. Excessif aussi comme elles, Alphonse VIII vient annoncer lui-même à Rachel sa rigoureuse sentence. Encore plein du souffle héroïque qui l'élève au-dessus de lui-même, il ne redoute pas cette dangereuse extrémité. Et, en effet, la voix de Rachel qui en appelle à leur amour passé et à la dignité blessée du monarque, ne l'atteint pas dans la haute région où l'a porté la noble parole de Hernando Garcia, et où le maintient l'écho de cette parole qui vibre encore dans son âme. L'habile juive s'en

aperçoit et n'insiste pas. Mais elle sait qu'un amour de tant d'années ne s'étouffe pas d'un seul effort, et elle attend une heure meilleure, et les brusques retours de la passion, qui ne cède un moment que pour rassembler ses forces et revenir plus irrésistible.

Ruben, d'ailleurs, n'a garde de laisser Rachel oublier sa puissance. Dès la première scène du second acte, car il ne s'agit plus ici de journées, il reproche à Rachel ses larmes stériles ; il lui fait une éloquente peinture de la désolation de ce peuple qui se prépare à abandonner, avec Tolède, ses richesses achetées par tant de sueurs, et il ajoute ces paroles où l'affectation même n'est pas sans une certaine énergie :

« Refoule ces larmes, et, si tu veux qu'elles apaisent l'amertume de tes peines, réserve-les pour une occasion meilleure. Ces perles, que tu répands ici sans profit, versées devant l'implacable Alphonse, seront peut-être la rançon de notre délivrance. »

Rachel, découragée, lui répond que les temps ne sont plus les mêmes. Alphonse, autrefois, eut pour elle déclaré la guerre au monde entier. Il eût fait reculer vers sa source le flot doré du Tage. « Mais aujourd'hui, ajoute-t-elle, mes larmes sont méprisées, et c'est Alphonse lui-même qui me condamne ; c'est de sa bouche, Ruben, que j'ai moi-même entendu la sentence, c'est Alphonse lui-même qui m'éloigne de lui. »

Mais Ruben n'est pas dupe de ce bruyant retour d'Alphonse à la vertu ; il connaît à fond le cœur humain : « Déjà peut-être, dit-il, Alphonse cherche un

moyen d'adoucir tes peines... Par crainte de ses vassaux, il résiste à son amour, et, retiré dans son appartement, il feint l'éloignement, il affecte l'indifférence. Mais au fond du cœur, je le sais, il brûle de te voir, il meurt d'envie de te parler, et, tant qu'il n'aura pas réussi à te rassurer, les heures lui sembleront éternelles. »

Alphonse reparait, et déjà Ruben tire de sa présence un favorable augure :

« Puisque Alphonse se montre en public, la porte reste ouverte à mes ruses. Vienne Rachel maintenant. Sa beauté suffira pour rouvrir l'ancienne blessure qui commençait à se fermer, et le phénix de l'amour renaissant de ses cendres va retrouver une nouvelle vie. »

Seul avec Garceran Manrique, Alphonse déplore la servitude des rois, et le sacrifice qu'il a dû faire à de cruelles convenances. Le courtisan le pousse insensiblement sur cette pente de ses pensées secrètes, et, quand ses lâches conseils ont amolli l'âme du roi, on vient dire à celui-ci que Rachel demande à le voir. La scène, on le voit, est savamment amenée, et le discours de Rachel, humble et résigné, chef-d'œuvre d'éloquence, de passion et d'habileté, n'est pas pour détruire l'effet des conseils de Garceran. En voici le commencement :

« Si vous croyez, seigneur, que ce qui m'amène une seconde fois à vos pieds, c'est l'espérance de vous voir révoquer l'ordre cruel de mon exil et de ma mort, car c'est une même chose; si vous pensez, Alphonse, que ces larmes, que ces faibles soupirs, sans prix à vos yeux

dans un autre temps, lorsque la fortune me souriait et que le ciel daignait le permettre, viennent se placer entre votre rigueur et mon crime (si c'en est un digne de ce nom cruel d'avoir répondu à votre amour), ne le craignez pas ; mes larmes et mes sanglots ne sont que l'expression de mon désespoir. »

Mais cette passion contenue, mais cette éloquence persuasive, mais cette habileté qui se cache si bien, où le poëte a-t-il pris tout cela, sinon dans le théâtre français, duquel il veut cependant détourner ses contemporains ? La scène espagnole a d'autres qualités éclatantes et originales ; mais celles-ci sont surtout nôtres.

Citons encore quelque chose de ce discours. Racine lui-même en eût avoué le passage qu'on va lire :

« La solitude dont je suis menacée dans le mortel exil qui se prépare pour moi réjouira encore ma pensée, lorsque je me dirai que c'est vous qui l'avez voulu. Et les insultes mêmes, qui m'attendent de la part de cette multitude féroce, flatteront mon oreille, si je vois que ce qui la pousse à me haïr ainsi, c'est l'affection, c'est l'attachement qu'elle éprouve pour son roi. »

Alphonse ne résiste pas longtemps à ces douces paroles. De nouveau il retombe sous le joug, et, comme pour racheter les rigueurs passées, il appelle sa cour et signifie à tous qu'ils aient à obéir aux moindres volontés de Rachel. Celle-ci, conduite au trône par la main même d'Alphonse, y reçoit les hommages. Elle a ici un beau mouvement. « Qui a vu dans sa destinée de si étranges retours ? Quelles émotions, inconnues jus-

qu'ici, se disputent mon cœur? La colère me dicte des châtiments et des vengeances, et ce siége, centre de justice, contient ma fureur qui s'éveille. »

Hernando Garcia et Alvar Fañez rapportent au roi, en ce moment même, le décret d'exil qu'il les a chargés de préparer, et se retrouvent en présence de Rachel, redevenue toute-puissante, et qui déjà a repris toute son arrogance.

« Qui vous arrête? Alvar Fañez, approchez ; ne m'aviez-vous pas vue? Qu'est-ce donc qui vous étonne, Hernando? Qu'attendez-vous encore? M'avez-vous reconnue? (Elle se lève.) Je suis Rachel, cette Rachel que tout à l'heure insultait votre insolente audace. Je suis Rachel, en doutez-vous? Rachel qu'Alphonse lui-même substitue en son lieu et place, qu'il a lui-même fait asseoir sur son trône royal, avec qui il partage sa toute-puissance; Rachel, qui prétend châtier des traitres, qui fera sentir le tranchant de sa justice à des perfides qui, » etc. Et elle arrache des mains de Fañez le décret qui la condamne au bannissement.

Cependant la nouvelle répandue dans le peuple du crédit relevé et affermi de Rachel fait renaître les rumeurs apaisées. On demande compte à Garceran des promesses, à l'aide desquelles il a désarmé la sédition.

Alvar Fañez marche à la tête des mécontents. Hernando Garcia les retient. Garcia, qui a fait entendre à Alphonse de si rudes paroles, ne croit pas que le droit du vassal aille au delà de ces sévères avertissements. Celui-là même qui, dès le début, a marqué d'une main

si ferme le droit du vassal et le droit du maître, en signale maintenant les limites avec une austère loyauté.

GARCIA.

« Qui vous a dit, ô multitude abusée, que l'on puisse porter la main sur Rachel, sans que l'honneur et l'autorité d'Alphonse en soient offensés?

ALVAR.

« Mais, si Rachel est le tyran d'Alphonse, briser ses chaînes et ses fers, sauver le roi de la honte qui pèse sur lui, n'est-ce pas agir en serviteur loyal?

GARCIA.

« Mais, si c'est par un crime que l'on en punit un autre, est-ce agir avec prudence, avec équité? »

Tout en parlant de la sorte, Hernando Garcia n'en cherche pas moins, de son côté, le moyen de délivrer le roi. Il suffirait, à son avis, de s'emparer de Rachel et de l'enfermer en quelque lieu secret.

GARCIA.

« Il est des clôtures qui peuvent dérober aux yeux d'Alphonse l'irrésistible enchanteresse qui les aveugle.

ALVAR.

« Et il n'y aura pas des flatteurs pour découvrir, en se faisant un mérite de la découverte, le lieu où elle sera, si loin qu'elle puisse être? La torche ardente de l'amour ne triomphera pas des murs les plus élevés, des cadenas les plus forts, des portes les plus solides?

GARCIA.

« Il est des pays lointains où l'on pourra ensevelir la beauté de Rachel.

ALVAR.

« Mais, si rien n'arrête un amant ordinaire, qui se chargera de contenir un roi qui aime? »

Alvar a raison, et il pourrait ajouter qu'enlever Rachel, ce n'est pas moins entreprendre sur l'autorité d'Alphonse que la tuer. La distinction que fait Hernando à ce sujet est une pure subtilité. On y sent une fois de plus tout ce que souffre un esprit sincère dès qu'il aborde ces redoutables questions. Chez Hernando, c'est moins la loyauté qui proteste que l'humanité qui résiste. Il se borne enfin à demander qu'on attende qu'Alphonse ait quitté Tolède. Moindre sera l'offense, dit-il, subtilité nouvelle, et qui n'est encore qu'une manière de gagner du temps.

Il en profite pour aller prévenir Alphonse, et faire un dernier effort sur l'âme du roi. Mais, au moment où il va sortir, Rachel, qu'il a offensée, le fait arrêter. La situation est belle et neuve.

Alphonse, qui ne sait rien, se prépare à partir pour la chasse. Rachel, avertie par ses pressentiments, à défaut de Hernando, cherche à détourner le roi de son projet, mais il résiste à ses instances et part. Rachel, restée seule, se livre à ses inquiétudes. Ruben essaye de la rassurer, et il commençait à y parvenir, quand tout à coup les cris du peuple se font entendre aux portes du palais.

Ruben voit le danger, et celui qui n'a cessé d'animer Rachel est le premier à l'abandonner, il ajoute même l'insulte à la lâcheté.

RUBEN.

« Voilà les funestes conséquences que, malgré tous mes artifices, j'ai toujours redoutées de mon ambition et de ton orgueil. Ne cherche pas d'autres causes à l'extrême péril où nous nous voyons. Considère la triste fin qui attend toujours la méchanceté, et échappe au danger comme tu pourras. Ne cherche plus en moi ton appui, l'heure est passée de l'astuce et de la ruse.

RACHEL.

« O traître décrépit, je te connais trop tard. Ce sont tes indignes maximes, tes conseils qui ont fait mon malheur, et maintenant tu me fuis et me laisses !... »

Qui la sauvera ? Alphonse est loin. Si un message pouvait l'atteindre et le ramener ! Espoir inutile ! Elle mourra donc, mais avec moins de peine, en se disant qu'elle meurt pour avoir aimé Alphonse. Elle se drape, pour tomber, dans le meilleur de ses sentiments. J'admire ici comment le poëte même qui, dans son œuvre, a donné la moindre place à la passion, croit devoir cependant respecter le fond de la légende, et s'aperçoit enfin, comme ses devanciers, que là était encore le plus sûr élément de l'intérêt, le côté vraiment dramatique du sujet.

Rachel attend ses meurtriers, et c'est Garcia qui entre en s'écriant : « Je viens te donner la vie et non la mort. » Ce mouvement est beau, et ces grands élans de générosité ne manquent jamais leur effet. Mais que Rachel ne s'y méprenne pas ; Garcia ne voit en elle que la femme aimée d'Alphonse, et que cet amour, si coupable qu'il soit, a pour ainsi dire sacrée à ses yeux ; il le dira

lui-même : « La colère aurait pu me faire renoncer à mon dessein ; mais tu es l'objet de l'amour de mon roi, de mon maître, et c'est ce qui te sauve. »

Voyez cependant où l'extrême logique emporte les âmes les plus austères !

Rachel ne veut pas croire à cette grandeur d'âme.

GARCIA.

« Rachel, ce n'est pas le moment de s'expliquer ou de se plaindre. Je suis loyal, je n'ai jamais voulu ta mort, et, si tu veux t'en convaincre, tu en as la preuve sous ta main. »

Et il lui indique un asile où elle sera en sûreté.

Mais le premier châtiment du vice est de ne plus croire à la vertu chez les autres. La défiance et les hésitations de Rachel donnent aux meurtriers le temps d'arriver. La scène du meurtre est trop longue pour n'être pas odieuse. Par un raffinement de cruauté fort inutile, Alvar Fañez oblige Ruben à frapper lui-même de sa main celle que ses conseils ont contribué à perdre. Rachel, blessée, s'appuie au trône et s'écrie :

« Et toi, ô trône, cause de ma fin tragique, aide du moins à se soutenir ce corps débile que l'âme abandonne. Reviens, ô Alphonse, et reçois ce soupir, le dernier de ma vie. Qu'est-ce donc qui te retient et que ne reviens-tu me voir ?... »

Alphonse, averti par Garceran Manrique, arrive, mais trop tard.

ALPHONSE.

« Rachel ! Ah ! malheur ! Rachel morte !

RACHEL.

« Oui, je meurs, ton amour est tout mon crime. Le peuple est mon juge... Hernando seul loyal; Ruben... comme je souffre!... Mon bourreau... Et moi, je meurs pour toi... contente. »

Alphonse gâte cette fin pathétique en tuant lui-même le meurtrier. Là ne s'arrête pas sa vengeance, il poursuivra impitoyablement tous ceux qui ont trempé dans le complot. Mais ceux-ci ne se cachent pas, et viennent d'eux-mêmes se livrer à sa colère; leur conscience leur dit qu'ils ont sauvé le roi.

ALVAR FANES.

« Tu dis bien, Alphonse, et, si tu veux punir ce que tu regardes comme une offense, non comme un service, nous apportons nos têtes à tes pieds. Mourir nous importe peu, nous laissons ton honneur vengé. »

Le roi le sait et pardonne; et ces belles paroles de Fañez, qui terminent presque la tragédie, en sont un éloquent résumé. Mais qu'on me dise ce que cette noble tragédie a de commun avec l'ancien théâtre espagnol, et si, en l'écrivant, Huerta ne pensait pas à Corneille, à Racine, à Voltaire, un peu plus qu'à Lope de Vega et à Calderon?

Quoi qu'il en soit, et quel qu'ait été le sort et le sens de la tentative de Huerta, tentative en soi généreuse et digne d'un meilleur succès, Rachel est une œuvre éloquente dans son ensemble, et le second acte est souvent dramatique. La juive est loin d'avoir ici le même charme

que dans la comédie d'un tissu plus lâche, d'un style moins ferme, de Diamante. L'ambition y gâte et y éteint à demi la passion. La Rachel de Diamante a aussi ses velléités ambitieuses ; mais c'est l'ambition d'une femme capricieuse, folle, et qui toujours subordonne son ambition à son amour. Si Rachel a le goût de la domination, c'est sur Alphonse qu'elle aime à l'exercer. Elle est plus véritablement femme. Moins tendre parce qu'elle est plus réellement ambitieuse, l'héroïne de Huerta ne l'est même pas pour son compte. Elle n'est que l'instrument du vieux Ruben, et une dupe ne saurait avoir une vraie grandeur. Moins aimé enfin, Alphonse aurait aimé moins. On l'a vu, au premier avertissement d'Hernando Garcia, se rendre et bannir Rachel. Il la rappellera; mais, s'il la voit mourir avec douleur, la raison d'État apaisera vite son ressentiment. L'intérêt abandonne donc les deux amants, pour s'attacher de préférence aux personnages énergiques qui représentent cette raison d'État, surtout à Hernando Garcia qui, aux qualités d'un conseiller austère, joint un fond de miséricorde humaine.

Lope de Vega gardera sur les deux poëtes qui l'ont suivi l'avantage d'avoir introduit dans le sujet cette noble figure de la reine Leonor, qui manque au poëme comme aux deux autres pièces. Moins régulière et moins concentrée, l'action se meut chez lui dans une sphère plus idéale et plus poétique. A chaque pas, on sent le maître.

Telle est la légende de Rachel. Telles sont les œuvres

qui s'en sont inspirées. Ce m'était une occasion toute naturelle de présenter au lecteur, à côté de Lope de Vega, trois poëtes qui, sans être au premier rang, ont cependant tenu leur place et marqué leur passage.

XI

GARCILASO DE LA VEGA

Trois maisons de poëtes : Gherardo Lobo, Moreto, Garcilaso. — Ce qui reste de celle du dernier. — Son tombeau et sa statue. — Sa naissance. — Premières années. — Savante éducation. — Continuée à la cour de Charles-Quint. — Amitiés illustres. — Garcilaso accompagne Charles-Quint aux cortès de Galice. — Se distingue dans la guerre des communes. — Est blessé à Olias. — Est nommé *contino*, puis gentilhomme de l'empereur. — Épouse Hélène de Zuniga. — Accompagne l'empereur en Italie. — Est envoyé en France auprès de la reine Léonor. — Fêtes de cour. — Repasse en Italie. — Retourne à Tolède. — Part pour l'Allemagne avec Alvarez de Toledo, depuis le grand duc d'Albe. — Est arrêté à Tolosa. — Mariage de son neveu, cause de sa disgrâce. — Continue son voyage. — Détails empruntés à ses vers. — Est relégué dans une île du Danube. — Belle et fière page qu'il y écrit. — Rentre en grâce à demi. — Accompagne à Naples le marquis de Villafranca. — Son portrait à cette époque. — Se lie avec Tansilo et avec la marquise de Padula. — Sonnet. — Est envoyé à Barcelone où il retrouve Boscan. — Récit piquant de son retour en Italie. — Prend part à l'expédition de Tunis. — Court de grands dangers. — Est blessé deux fois. — Retour par la Sicile. — Extraits de ses poésies à cette époque. — Ses relations avec le cardinal Bembo. — Son départ pour Rome. — Aventures chevaleresques. — Charles-Quint le ramène à Florence, puis l'envoie à Doria et à Leyva. — Lui donne trois mille hommes à commander. — Retraite de l'armée sur la Savoie. — Attaque du fort de Muy. — Mort héroïque de Garcilaso. — Regrets de toute l'armée. — Desespoir d'Hélène de Zuniga. — Poésies de Garcilaso. — Sonnet de Boscan. — Commentaires d'Herrera. — Jugement. — Double courant

de la poésie espagnole. — Auquel des deux appartient Garcilaso? — Ses églogues. — Ses élégies. — Ses odes. — Ses sonnets. — Analyses et traductions. — Curieux sonnet de Lope de Vega.

Il y a à Tolède trois maisons, ou pour mieux dire l'emplacement de trois maisons, auxquelles se rattache le souvenir de trois poëtes, tous trois nés à Tolède, et desquels deux au moins ont une grande renommée : Garcilaso de la Vega, le bucolique, le lyrique, l'élégiaque ; Moreto, l'ingénieux auteur de tant de comédies spirituelles, de tant de drames émouvants, et Gherardo Lobo, qui, dans le siècle dernier, dut une certaine réputation à quelques morceaux d'une assez piquante originalité.

Le capitaine aux couplets, comme Philippe V avait surnommé Lobo dans un moment de mauvaise humeur trop bien expliquée, avait, sur le chemin de ronde qui mène au pont d'Alcantara, un tout petit logis qui, converti plus tard en une poterie, a fait place aujourd'hui à une étroite cour dont on ne fait rien.

La maison où mourut Moreto en 1669 est celle qui, dans la rue du Refuge, et contiguë à l'hospice de ce nom, porte le n° 26. Elle fut construite tout exprès pour le poëte, par ordre et aux frais du cardinal de Moscoso, et devint, lui mort, l'habitation des recteurs de l'hospice.

De ces maisons, celle qui m'intéressait le plus était naturellement celle de Garcilaso de la Vega, parce que Garcilaso n'est pas seulement un très-grand poëte, c'est une date dans l'histoire de la poésie castillane, mieux encore, c'est toute une phase de cette histoire.

La maison où naquit, où vécut Garcilaso, n'a rien gardé de la physionomie seigneuriale qu'elle avait à l'époque où il l'habitait, qu'elle avait déjà sans doute avant sa naissance, lorsque, en 1498, on y logea le roi du Portugal, don Manuel, le futur époux de la fille aînée des rois catholiques. Ce n'est plus qu'un groupe de masures où s'abritent d'indigentes familles. Cependant, récemment encore, un dernier reflet de gloire s'est répandu sur elle ; là, en effet, s'organisa pendant la guerre de l'indépendance ce bataillon intrépide de jeunes étudiants qui alla former, dans l'île de Léon, le premier noyau du collége militaire.

Pour trouver à Tolède un souvenir plus digne de Garcilaso, il faut aller frapper à la porte de l'ancien couvent de San-Pedro-Martyr. Dans l'église de ce couvent, il existe une petite chapelle, assez mal éclairée, et qui n'a d'ailleurs rien de fort remarquable. Je ne conseille pas aux voyageurs curieux de la voir, de la chercher sous le nom qui m'avait été indiqué, celui de doña Elena. Ce nom est celui de la sainte veuve qui, après une vie qui se prolongea vingt-sept ans depuis la mort de Garcilaso, vint prendre place à ses côtés dans le lieu qui servait de sépulture aux seigneurs de Batres, ses aïeux. Personne à Tolède ne se souvient de doña Elena, et, comme sa vie pieusement écoulée dans l'ombre, son nom continue à être entouré de ce silence qui est la grâce des veuves chrétiennes.

Une autre tradition a fait donner à cette chapelle le nom de chapelle des poëtes. On remarque dans le mur

une niche en arceau, dans laquelle on voit, à genoux et les mains jointes, deux statues en marbre, de grandeur naturelle, et revêtues d'armures. L'une des deux est certainement celle de Garcilaso de la Vega; l'autre, d'un aspect moins jeune, est celle de son père, ce vaillant commandeur de Léon. Ce qui a pu égarer l'opinion, c'est que Garcilaso eut un fils qui, soldat et poëte comme lui, comme lui mourut au siége d'une place forte, en se jetant avec un courage téméraire sur une batterie française. On supposa que ce fils avait été enseveli à côté de son père, et de là ce nom de Chapelle des poëtes. Seulement, dans cette version, le plus vieux des deux visages serait celui de notre Garcilaso. Mais l'opinion qui a prévalu et que confirment tous les portraits de ce dernier, c'est que la statue de droite est bien celle du grand poëte. L'autre a le nez légèrement entamé, et toutes deux sont noircies par le temps. Cette ombre des siècles ajoute encore, chez le poëte, à l'expression mélancolique que le sculpteur a donnée à ses traits, et que l'on croit trouver malgré soi à toute image de l'homme frappé de mort violente dans l'âge triomphant de la vie.

Né à Tolède en 1503, d'une famille illustre, Garcilaso semblait prédestiné à chanter la nature et les bergers; car sa mère, restée veuve quand son fils n'avait encore que neuf ans, pourvut aux frais de l'éducation de ce fils au moyen d'un droit que son père lui avait légué sur le passage des troupeaux qui traversaient Badajoz pour aller plus loin chercher pâture. Cette éducation fut brillante et complète. Élevé comme le voulait sa naissance, dans

tous les exercices qui faisaient alors l'homme de guerre, Garcilaso apprit en même temps tout ce qu'il fallait savoir pour être dans l'Église un docteur éminent. Il parlait avec la même élégance le grec et le latin, le toscan et le français. Il entra jeune encore dans la maison royale, si même il n'y acheva son éducation. Et ce fut là sans doute qu'il prit les belles manières et devint un courtisan accompli, ce qui, dans une cour guerrière, ne nuisait pas plus aux généreuses qualités du soldat que l'étude des lettres anciennes, et ne devait altérer en rien l'originalité du poëte. De cette première époque datent aussi sans doute ces belles amitiés qui aujourd'hui nous montrent son nom entouré et comme escorté des noms les plus illustres : un Fernando Alvarez de Toledo, qui fut le grand duc d'Albe, un marquis de Lombay, qui fut saint François de Borja. Entre ces deux personnages fameux j'aime à placer Juan Boscan, qu'il croyait de bonne foi plus savant homme et meilleur poëte que lui-même, et qui, à la suite de ses poésies, publia celles de son ami, comme pour abriter à l'ombre de sa propre renommée ces fruits un peu hâtifs des loisirs d'un soldat.

A l'âge de dix-sept ans, on voit Garcilaso accompagner Charles-Quint à ces cortès de Galice auxquelles l'empereur allait demander des subsides pour son voyage d'Allemagne, et où il avait donné rendez-vous aux députés des communes naissantes. Pedro Laso, le frère aîné de notre poëte, était l'un de ceux que Tolède avait chargés de porter ses doléances aux pieds de l'empereur.

Elles ne furent pas mieux écoutées à Santiago qu'elles l'avaient été à Villalpando et à Benevente, et Pedro Laso reçut ordre de se retirer dans sa citadelle de Gibraltar.

On ne voit pas que l'ennui que ces préludes d'agitation donnèrent à Charles-Quint ait rien retiré de la faveur royale au jeune frère de Pedro Laso. Le roi, au contraire, continua à le bien traiter, et, le 26 avril de cette même année 1520, il le nomma un des cent gentilshommes qui, sous le titre de *contino*, avaient la garde de sa personne, charge fort enviée, et que les plus grands se faisaient honneur de remplir. Toutes ces grâces marquaient la place de Garcilaso dans le parti de l'autorité royale. Aussi, dès qu'il eut vu Charles-Quint s'embarquer à la Corogne, il alla prendre son rang dans l'armée des régents, en face des *comuneros*. Il fut même blessé au visage à la journée d'Olias. Fidèle à ses sympathies populaires, son frère avait combattu dans le parti opposé.

Cependant en 1525, François Ier, profitant de l'absence prolongée de l'empereur et des révoltes qui retenaient ailleurs ses armes, avait jeté des troupes en Navarre, où il croyait avoir quelques droits à revendiquer. La victoire de Villalar permit bientôt aux généraux de Charles-Quint de rallier toutes leurs forces contre l'étranger, et ils se hâtèrent d'accourir au secours de la Navarre. Garcilaso se distingua dans cette campagne. Rappelé en Castille, il contribua si heureusement à étouffer les derniers germes de l'incendie à peine éteint, que l'empereur en fit un de ses gentilshommes particuliers, seulement

en le faisant passer des États de sa maison d'Espagne sur ceux de sa maison de Flandre.

Trois ans plus tard, et à peine âgé de vingt-quatre ans, Garcilaso offrit la fortune que lui promettait et que lui avait déjà assurée en partie la faveur du maître, à une personne de haute naissance, à une dame de la reine Léonor, sœur de Charles-Quint, mariée au roi de France, doña Elena de Zuniga.

Cette union, qui s'annonçait sous d'heureux auspices, fut souvent attristée par de longues et cruelles séparations : Garcilaso ne quittait guère Charles-Quint, et on connait la prodigieuse activité de ce prince, toujours emporté comme la foudre d'une extrémité à l'autre de son vaste empire.

Trois ans après son mariage, Garcilaso accompagnait l'empereur en Italie, et prenait part à toutes les fêtes de son couronnement, comme plus tard, à la campagne contre les Florentins, qui se refusaient à recevoir les Médicis. Cette campagne le retint peu de temps, et il revint à Tolède.

Cependant François Ier, redevenu libre, épouse la sœur de l'impératrice, une autre Léonor. Enivrée de sa nouvelle fortune, celle-ci saisissait toutes les occasions de se louer de la France et de son époux. Pour affermir ces heureux commencements, l'empereur envoya complimenter sa belle-sœur, et, pour cette délicate mission, il choisit Garcilaso. On eût fouillé toute l'Espagne, que, pour représenter ce pays de l'héroïsme à la cour d'un roi chevaleresque, galant et amoureux des lettres et des

arts, on n'eût pas rencontré mieux. Garcilaso se complut au spectacle de cette cour brillante, et le futur initiateur de la renaissance poétique de l'Espagne trouva sans doute un grand charme aux merveilles de cette autre renaissance.

L'année suivante, en 1531, il repassait en Italie, où de nouveau tout commençait à remuer; mais il ne paraît pas que l'attrait de la guerre l'ait beaucoup tenté à cette époque, car, las de cette vie agitée, il sollicita un emploi à Tolède. L'empereur eut raison de croire que le moment n'était pas venu d'ensevelir ce brillant courage dans les obscures délibérations d'un conseil de ville, et il repoussa la demande.

Garcilaso, qui n'avait peut-être cédé, en la formant, qu'à un sentiment de fatigue ou à quelque tendre réclamation de la douce Elena, se reprit de plus belle à la vie d'aventures, et ne se fit nullement prier pour accompagner en Allemagne son ami, son parent, don Fernando Alvarez de Toledo. L'élève de Boscan venait à peine de se marier; mais il n'y avait pas encore assez longtemps que l'Espagne en avait fini avec les Maures, pour que sa brillante jeunesse demeurât sourde à la voix de Charles-Quint appelant la chrétienté au secours de l'Allemagne, de nouveau menacée par les Turcs. Or il y avait loin, en ce temps-là, de Tolède à Ratisbonne, et cette longue route pouvait fournir plus d'une aventure. Voici celle qui retint quelque temps nos deux voyageurs à Tolosa, et qui faillit arrêter à jamais Garcilaso sur le chemin de sa fortune:

Pedro Laso, l'aîné du poëte, dont nous avons déjà parlé, avait un fils que sa famille voulut marier à l'héritière de la grande maison d'Albuquerque. Le duc, qui ne voulait pas de cette union, alla droit à l'empereur; mais, quand les défenses du maître arrivèrent, déjà le mariage avait été célébré dans un couvent d'Avila, et Garcilaso avait été l'un des témoins de son neveu. Parti de Tolède sans aucune difficulté, il était à Tolosa, dans l'auberge où son ami était descendu, lorsque le corrégidor de Guipuscoa vint, par ordre du roi, prendre sa déclaration. Garcilaso répondit vaguement qu'il savait, mais c'était tout, qu'un engagement signé existait entre les deux jeunes gens, lequel ne devait avoir son effet qu'à l'époque où la jeune fille serait en âge d'être mariée. Cette déclaration n'était pas faite pour satisfaire le corrégidor, qui, ayant des ordres précis, tira de sa poche une seconde cédule lui enjoignant de retenir Garcilaso prisonnier sur parole, s'il refusait d'avouer qu'il eût de sa personne assisté au mariage.

Le poëte se plaignit à l'impératrice, le corrégidor lui écrivit de son côté. L'impératrice répondit que, si Garcilaso niait qu'il eût été présent à l'acte, on le laissât passer outre, mais que s'il avouait y avoir assisté, il se regardât comme exilé du royaume avec défense de se présenter à la cour de Charles-Quint. La reine s'étonnait qu'un gentilhomme se refusât à répondre ce que sa souveraine exigeait de lui, et en même temps elle écrivait à Toledo qu'elle ne pouvait comprendre comment, devant lui, Garcilaso en usait de la sorte. Garcilaso, qui,

au début de l'affaire, s'était, on l'a vu, montré peu sincère, racheta noblement, et par une généreuse résolution, cette hésitation d'un moment. Entre un mensonge qui lui assurait liberté et impunité et une déclaration qui devait être suivie de l'exil, il choisit le parti qui le perdait, et raconta qu'il avait, en effet, assisté à la scène du couvent d'Avila.

Cependant don Fernando Alvarez de Toledo, qui jusque-là avait respectueusement laissé agir la justice, écrivit à l'impératrice, qu'appelé à se rendre auprès de l'empereur il ne sortirait pas de Tolosa sans Garcilaso. L'impératrice céda-t-elle? c'est ce qu'on ne sait pas. Mais, quelques jours après, les deux amis chevauchaient côte à côte, en plein hiver, dans les neiges des Pyrénées.

« Il traversait, au milieu de l'hiver, dit le poëte, qui ne nomme ici que son intrépide compagnon, les monts Pyrénéens dont la cime paraît, d'en bas, être dans le ciel, et dont il semble, d'en haut, que la base touche à l'enfer. La blancheur de la neige éclatait sous ses pas, et les torrents couraient en silence sous des ponts de glace et sous des conduits souterrains. Agités par le vent, les rameaux chargés de neige se brisent sous le poids. Vainement arrêté par le temps et par les obstacles de la route, l'intrépide duc s'obstine à passer outre avec sa brillante escorte. »

Averti de se hâter, le duc renonce à cette manière aussi lente que fastueuse de voyager. Prenant avec lui le seul Garcilaso, il se rend en poste à Paris, où il tombe

malade. Dès que les soins de son ami lui permettent de se remettre en route, il part, s'embarque sur le Rhin et arrive à Cologne. De là nos deux amis s'enfoncent dans l'Allemagne, s'embarquent de nouveau, cette fois sur le Danube, et arrivent à Ratisbonne, où la diète allait se réunir. L'empereur reçut le duc à bras ouverts; mais autre fut l'accueil fait à Garcilaso. L'empereur refusa d'entendre sa justification que lui présenta vainement le marquis de Villafranca et le fit conduire prisonnier dans une île du Danube. Écoutons le poëte raconter lui-même en vers expressifs le triste séjour qu'il y fit :

« Avec le doux bruit d'une eau courante et claire, le Danube entoure une île que pourrait choisir, pour y reposer, celui qui ne serait pas comme je suis maintenant. La verdure des fleurs y entretient un printemps éternel. Les rossignols y font renaître sans cesse la joie ou la mélancolie par leurs douces plaintes qui ne s'arrêtent, ni le jour ni la nuit.

« Là, je fus confiné, ou pour mieux dire enfermé par force et seul sur une terre étrangère. Ils ont peu de mérite à traiter ainsi celui qui se résigne à tout souffrir et qui se condamne lui-même. Je n'ai qu'une crainte, si je meurs dans cet exil et dans une telle disgrâce; c'est que l'on aille croire que tant de maux réunis m'ont vaincu ; moi, je sais bien, si je meurs, que je cède uniquement à ce pour quoi j'espère mourir.

« Mon corps est au pouvoir et aux mains de qui peut en disposer à son gré. Mais celui-là ne fera pas que je n'en

sorte à mon honneur, tant qu'il n'aura de moi d'autre gage. Quand le mal en sera venu à son dernier assaut, il me trouvera ici, à la même place. Quelque chose de plus cruel que la mort m'y a trouvé, m'y trouve encore, et ce quelque chose sait bien comment je l'ai supporté.

« Il est inutile que j'en dise davantage; toute parole est vaine, et la nécessité me serre de trop près. J'ai vu défaire en une heure ce à quoi j'ai usé ma vie entière, et, après une pareille épreuve, on espère m'effrayer ? Si je meurs, qu'on le sache bien, ce sera sans peur aucune; la disgrâce ne m'a d'ailleurs rien laissé à redouter, m'ayant pris en un jour et la peur et mon trésor.

« Danube, fleuve divin qui vas promenant entre de fières nations tes transparentes eaux, puisqu'il n'est autre chemin par où puissent s'échapper mes plaintes que ton cours qui les emporte et les roule dans ses flots, si le hasard veut que quelqu'un finisse par les rencontrer sur la terre étrangère, sur le sable désert, qu'il les enterre, et que leur course errante s'arrête du moins sur ta rive. »

Ceux qui n'ont lu de Garcilaso que ses douces élégies, que ses harmonieuses églogues, s'étonneront de ce ton si fier, et sentiront ici l'accent du soldat sous le chant du poëte.

L'empereur, cependant, s'était porté sur Vienne, et le sultan, déconcerté par cette manœuvre hardie, avait renoncé à son dessein et repris le chemin de Constantinople. Mais, portée par le Danube ou par la voix amie du duc d'Albe, la fière plainte de Garcilaso était parvenue

à l'oreille de l'empereur, qui permit à l'exilé d'aller servir à Naples ou d'attendre son bon plaisir dans un couvent.

Garcilaso n'avait pas pris dans son île le goût de la solitude. Naples d'ailleurs allait avoir pour vice-roi un de ses amis les plus chers, le marquis de Villafranca, qui devait, pendant vingt ans, y régner en vrai souverain, et y laisser des traces durables de son gouvernement, entre autres cette célèbre rue de Tolède, qui est encore la plus belle de la ville. Le poëte et le vice-roi partirent ensemble pour Naples, mais en passant par Rome, où Garcilaso profita d'un arrêt de dix jours pour visiter les ruines de la cité éternelle,

A Naples, il trouva sur-le-champ des amis, même parmi les plus illustres. L'élégance de sa personne, les grâces de son esprit, l'agrément de sa conversation, sa bonne renommée militaire, lui attirèrent aussitôt de vives sympathies. Voici à peu près le portrait qu'il faut se faire de Garcilaso à cette époque : Une taille plutôt élevée et bien prise; une heureuse proportion dans tous les membres; un front large; des traits agréables et réguliers ; des yeux bien fendus, le regard vif et doux tout ensemble; les cheveux coupés ras, à la manière de Charles-Quint et du temps qui bientôt fit une mode de ce qui chez l'empereur n'avait été qu'une nécessité accidentelle et passagère; une barbe épaisse et longue; dans toute sa personne, enfin, un air de distinction qui sentait fort son gentilhomme, mais qui, plus encore que le héros, annonçait d'abord l'homme intelligent.

Le marquis avait dans sa maison un autre poëte, un Italien, Tansilo. Ce fut pour Garcilaso un ami et un émule tout ensemble. Que faisait-il cependant de cette muse castillane retrempée aux sources de l'ancienne poésie latine? Hélas! on aimerait à retrouver ici dans ses vers le nom de cette tendre Elena qui l'attendait, avec un amour si patient, dans sa froide maison de Tolède. Comment ne pas croire que dans la belle âme de Garcilaso il y avait place pour les bons souvenirs de la famille et du pays? Seulement ces souvenirs, on voudrait les retrouver aussi dans ses vers. Par malheur, ce sont d'autres noms qui brillent ou se laissent deviner dans ses églogues, dans ses odes, dans ses sonnets. Au moins le nom du Tasse se retrouve-t-il dans cette pièce qu'il adresse à la marquise de Padula, la célèbre muse :

« Illustre honneur du nom de Cardona, dixième habitante du Parnasse, dont le noble front a reçu des mains de Tansilo, de Minturne et du docte Tasse une couronne immortelle;

« Si la force et l'inspiration n'abandonnent en chemin votre Garcilaso, grâce à vous, mon pied audacieux me portera à la cime escarpée de l'Hélicon.

« Je pourrai alors sans peine, avec la douce harmonie qui enchaîne le cours des ruisseaux, et par un sentier jusqu'à présent étranger à l'onde, amener à vos pieds

« Le Tage, fleuve illustre et fécond de ma patrie, afin que du brillant trésor de ses sables il acquitte le tribut qu'il doit à votre nom. »

Marie de Cardona, dit la tradition, était plus spiri-

tuelle que jolie. Aussi ses vers ont-ils moins l'accent de la passion que le ton élégant de la galanterie littéraire. Le sonnet qu'on va lire, adressé à Boscan, est d'un tout autre sentiment :

« Boscan, vous êtes vengé, et à ma honte, de mes rigueurs passées et de ma rudesse à reprendre les molles faiblesses de votre tendre cœur;

« Chaque jour maintenant, je châtie moi-même cette humeur sauvage et morose; à mon tour de rougir et de punir ma lâcheté.

« Apprenez qu'à l'âge où me voici et tout armé, je me suis rendu, les yeux ouverts, à l'enfant que vous savez, aveugle et nu.

« Jamais feu si beau ne consuma un cœur. M'en demandez-vous davantage? Sur tout le reste je suis muet. »

Et en effet, il ne nomme nulle part l'objet d'une si belle flamme. Ses contemporains, ses amis, ne le nomment pas davantage. Il ne le désigne lui-même que sous ce poétique nom de *Sirène de la mer de Naples*. Ce qui paraît certain, c'est que celle qu'il aimait lui fut enlevée par une mort prématurée. C'est du moins ce que permettent de conjecturer des regrets pathétiques exprimés dans un sonnet. Si peu nombreux que soient les ouvrages de Garcilaso, partout les dates manquent, et on court risque de se tromper, quand on cherche à rapporter ses poésies aux diverses époques de sa vie. L'embarras augmente, pour peu qu'on se souvienne que, comme Malherbe et bien d'autres, il a souvent chanté les amours d'autrui et au nom même d'autrui.

Gardons-nous cependant de prendre Garcilaso pour un rimeur complaisant à la suite du vice-roi de Naples. Ce serait méconnaître les hautes qualités de son âme et réduire un vaillant soldat, un négociateur habile, aux termes d'un courtisan amoureux des plaisirs de l'esprit, et propre surtout à égayer les nonchalants loisir d'une cour galante et polie. Le vice-roi avait de Garcilaso une tout autre idée. Aussi cherchait-il avec empressement toutes les occasions de le mettre en vue et de le rappeler à l'empereur, dont le ressentiment tenait toujours. Cependant, avait-il un message important à faire parvenir, des explications d'une nature particulière à donner, c'était Garcilaso qu'il envoyait.

Le 23 avril 1533, celui-ci arrivait à Barcelone avec une mission de ce genre; une grande joie l'y attendait, il y retrouva son ami Boscan, Boscan marié, heureux et célébrant, en vers qu'il était digne de faire plus harmonieux, son bonheur domestique. L'éloignement et l'absence, loin de détruire la confiance chez les deux poëtes, n'avaient fait que rendre leur amitié plus vive. On vient d'en avoir une preuve dans les vers de Garcilaso. Celui-ci tenait Boscan au courant de tout ce qui, dans les lettres italiennes, valait la peine d'être remarqué. Tout récemment il lui avait adressé un exemplaire du *Courtisan* de Castiglione, et, lorsqu'il arriva à Barcelone, il trouva que son ami, triomphant de sa répugnance à traduire, avait commencé de ce beau livre une version qu'en effet il publia plus tard.

L'année suivante, le sultan sort de son repos et lance

Barberousse sur les côtes d'Italie. C'est encore Garcilaso qui est chargé de porter à Barcelone cette grave nouvelle, et d'appeler l'empereur au secours de ses provinces méridionales. Cette fois le poëte revint par terre en Italie. Il a raconté lui-même cette piquante Odyssée dans une épître qui, par ses vives allures, sort tellement du ton de ses autres poésies, que je crois la devoir donner presque entière.

« Seigneur Boscan, celui qui se plaît tant à vous rendre compte de ses moindres pensées, même dans les choses qui n'ont pas de nom, ne se plaindra pas aujourd'hui que la matière lui manque. Pas davantage il ne se mettra en peine de chercher un style prompt, net, élégant et orné, comme il convient à une épître étudiée.

« Entre les grands biens que nous procure l'amitié qui nous lie, il faut compter cet abandon pur, dégagé, éloigné de toute laborieuse recherche. Je vous dirai donc avec cette douce liberté dont je parle, que j'arrivai aussi sain de corps que peut l'être un homme qui, en douze jours, a fait le chemin que vous verrez, quand la fin de ma lettre vous l'aura montré.

« Je lâche, pour peu qu'elle le veuille, la bride à ma pensée, beaucoup plus qu'à mon cheval, et tantôt elle me conduit par un sentier si doux et si charmant que j'en oublie la peine de la veille, tantôt elle me mène par de si âpres chemins que l'effort de l'heure présente me fait oublier aussi les heures passées. Parfois aussi je suis un milieu agréable, honnête et tranquille, où trouvent matière à s'exercer et le goût et l'esprit.

« J'allais un jour pensant, ruminant à part moi de combien de jouissances nous a ouvert la source la main qui enseigne le chemin de l'amitié; et ce fut vous d'abord, vous le modèle des amis, dont l'image s'offrit à moi dans ces rêveries. Avec vous du moins il m'arrive une grande chose et qui semble étrange; et, pour vous le dire en quelques vers, si je considère les avantages, l'honneur et le charme qui me viennent d'une amitié que j'estime à si haut prix, ce qui, après tout, m'en plaît davantage et m'en fait le mieux goûter la douceur, c'est l'affection même que je sens en moi. Elle a sur moi tant d'empire que, sans méconnaître les autres qualités de l'amitié et du lien étroit qui nous unit, cette affection suffit pour attendrir mon âme.

« Oh! que je suis confus et repentant de vous avoir loué l'agrément des chemins de la France et de ses auberges! confus de ce que je vais à vos yeux passer pour un menteur, repentant d'avoir perdu mon temps à vous vanter quelque chose au contraire de si digne de blâme; il n'y a là que mensonges, vins aigres, laides chambrières, hôteliers avides, postes mal servies, un écot fort cher, peu d'argent et une route qui ne finit pas. »

Je ne sais si cette peinture était aussi exacte qu'elle est sévère. Je serais assez disposé à le croire; mais le poëte, s'il revenait aujourd'hui au monde, c'est-à-dire après plus de trois siècles, ne peindrait peut-être pas autrement les routes et les auberges de l'Espagne.

La date de l'épître est dans les derniers vers : « Douze du mois d'octobre, de la terre où naquit le feu brillant

qui échauffa Pétrarque et où sont encore les cendres de cette immortelle flamme. » Comment! c'est à Vaucluse que Garcilaso, le Pétrarque espagnol, se souvient, pour les maudire, des méchantes mules qui l'ont amené au tombeau de Laure, à la douce fontaine, à la grotte immortelle!

J'aime à croire que ce nom de Laure lui rappela une fois de plus celle qui l'attendait toujours à Tolède. Il faut bien qu'il ait manifesté alors quelque vif désir de retourner près d'elle, car à cette même époque le vice-roi paraît plus occupé que jamais de le retenir près de lui par des missions de confiance, et de solliciter pour lui des emplois qui l'eussent fixé en Italie. Mais Charles-Quint ne tenait pas compte de ces demandes, et pour toute faveur il permit au poëte de l'accompagner dans son expédition contre Tunis. Garcilaso s'y comporta vaillamment, et entre les divers coups de main dont l'histoire a gardé mémoire, il y en eut un où il paya généreusement de sa personne. Le combat eut lieu dans ces aqueducs de Carthage, où j'allai, un jour, chercher un refuge contre les chaleurs de l'été africain. La pierre que j'y ramassai comme souvenir avait peut-être été foulée par le pied du poëte. J'ignorais alors qu'il avait failli y laisser la vie. La marquis de Guast, qui vint le dégager, ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse de son cheval, et oublia son chapeau dans la mêlée.

Quelques jours plus tard, Garcilaso n'en fut pas quitte à si bon marché. En vue même de Tunis, et presque sous les murs de cette ville, il reçut deux bons coups de lance

qui lui firent voir la mort de bien près. Soldat intrépide autant que grand poëte, il avait sans doute pris au sérieux les prouesses des héros de l'Arioste et du Tasse; car ce jour-là, avec dix cavaliers, dont l'un, déjà célèbre comme poëte, Hurtado de Mendoza, devait devenir un historien, un homme d'État non moins illustre, il avait entrepris de tenir tête à quatre-vingts Numides. Il les malmena fort; mais, ayant reçu deux blessures, dont une à la bouche, il fût peut-être resté sur la place, sans un seigneur napolitain qui vint tirer d'affaire cette poignée de héros.

Quelque romanesque épisode devait être naturellement rattaché par les biographes aux soins que demandèrent ces deux blessures; il était tout simple d'y faire intervenir une blanche et délicate main. C'est peut-être prendre trop à la lettre le sonnet qu'on va lire, sonnet daté de la Goulette, mais qui peut aussi bien s'expliquer par les soucis et les regrets d'un blessé que tourmente l'insomnie.

« Boscan, les armes et la fureur de Mars qui, en arrosant du sang de ceux qui l'habitent le sol de l'Afrique, font que sur ses bords reverdit l'Empire romain,

« Réduisent à un vain souvenir la science guerrière et la valeur de l'antique Italie, qui vit sous son épée et sous sa main vaillante tomber l'Afrique entière.

« Ici, où le génie de l'homme, où le feu et la flamme impétueuse ne laissèrent à Carthage que son nom,

« L'amour tourne et retourne ma pensée, blesse et

embrase mon âme craintive, et je me sens moi-même fondre en larmes et tomber en cendre. »

L'expédition achevée, Charles-Quint passe en Sicile, où Garcilaso trouve quelques jours de repos. Il profite de cette première halte, pour adresser à Boscan une ravissante élégie, où, avec un charme incomparable, il lui rend compte de sa vie et de l'état de son cœur.

« Ici Boscan, où le chantre de Mantoue conserva avec un nom et une vie impérissable la cendre du Troyen Anchise,

« La glorieuse bannière du César africain nous a rassemblés, vainqueurs de Tunis.

« A chacun son ambition; les uns affrontent la mort pour recueillir le fruit de leurs fatigues, semé à la sueur de leur front;

« Les autres, qui font de la vertu leur amie et le prix de leurs travaux, et qui veulent que le monde le croie et le dise,

« Diffèrent des premiers en public ; mais, en secret, Dieu sait au juste si leur vie, en effet, contredit leurs paroles.

« Moi, je vais entre deux; car je n'ai jamais pu m'astreindre à prendre soin de ma fortune, et par là je m'élève un peu au-dessus des premiers,

« Ni je ne veux aller par le sentier étroit de ceux qui, la nuit ,je le sais, tournent la bride vers le chemin qu'ils semblaient dédaigner.

« Mais où m'emporte ma plume ? Je me laisse tout

doucement entraîner à la satire, et c'est une élégie que j'écris. »

Et après avoir dit comment le culte de la muse est le refuge et la consolation de sa pensée, il continue :

« D'ici, nous irons visiter la patrie de la Sirène, qui laisse bien voir encore que jadis elle fut toute aux doux loisirs et à l'amour.

« Là, mon cœur eut un temps son nid, mais ce nid, hélas ! sera-t-il maintenant occupé ou dispersé aux vents ?

« A cette seule idée, je sens courir dans mes os une terreur glacée, et je ne saurais vivre une heure avec elle.

« Si je n'avais été absent de mon bien que peu de temps, je vivrais, je l'avoue, en sécurité plus grande.

« Une courte absence produit sur la forge de l'amour l'effet que, dans une forge ardente, un peu d'eau produit sur le feu.

« Tu verras que non-seulement il ne l'éteint pas d'ordinaire, mais qu'au contraire il le réveille et excite en lui une ardeur plus intense et plus vive.

« Car un ennemi faiblement attaqué anime, pour vaincre, l'effort de son bras, et appelle à soi son courage.

« Mais, si l'eau est versée avec abondance sur le feu et s'y répand, la flamme crie, et la fumée monte jusqu'au ciel.

« Et, le resplendissant éclat de la vive flamme se changeant en poussière et en cendre, il en reste à peine la mémoire. »

Et le poëte suit sa comparaison avec la complaisance de la passion qui s'analyse à elle-même ses souffrances; et il maudit le métier des armes et ce Mars dont la fureur l'emporte sans cesse loin de ce qu'il aime, et les blessures qui, au lieu de lui donner le repos de la mort, font seulement qu'il se consume à imaginer sa maîtresse aux bras d'un autre, et l'odieux possesseur de tant de charmes insultant à sa douleur.

De Trapani Garcilaso suivit l'empereur à Palerme, où le duc d'Albe eut le malheur de perdre son frère, don Bernardino de Toledo, jeune homme de haute espérance. Le poëte paya en ami fidèle la dette de l'amitié, d'abord par ses larmes, et, après l'apaisement de la première douleur, par une admirable élégie.

L'empereur revint de Palerme à Naples, et avec lui Garcilaso. Celui-ci retrouva-t-il ses amours? S'il les retrouva, il les oublia, je crois, presque aussitôt dans le tourbillon des fêtes qui accueillirent le retour de l'empereur. Toute la noblesse espagnole, les plus illustres capitaines et les femmes les plus belles, les plus spirituelles, semblaient s'être donné rendez-vous à Naples, comme pour entourer le nouveau César, et faire oublier à l'Italie, dans un brillant assaut d'élégance et de galanterie, l'amertume de la domination étrangère. Les plus beaux noms de l'Espagne se voyaient associés aux plus illustres familles de l'Italie. L'égal de presque tous par sa naissance, Garcilaso était, par son génie, supérieur à la plupart. Il portait dans ces fêtes, où tous les yeux le cherchaient, où bien des cœurs l'attendaient, avec la grâce ordinaire de sa

personne et les fleurs charmantes de son esprit, je ne sais quelle pâleur attrayante, je ne sais quel air un peu languissant que répandaient sur son visage ces deux coups de lance de Tunis. Celui qui lui avait traversé la bouche, et dont il cachait la cicatrice sous sa barbe, donnait à sa prononciation une sorte de gracieux embarras qui ajoutait à la douceur de ses vers, quand il les récitait, et qui contrastait avec l'éclat sévère de son renom guerrier.

Parmi les personnages qui se pressaient à la cour de Charles-Quint, plusieurs étaient célèbres par leur savoir ou leur génie; c'étaient ceux-là surtout que recherchait Garcilaso, et de qui il était surtout apprécié. Je ne nommerai que le grand cardinal Bembo, qui écrivait de Padoue, pressentant cette rare destinée poétique : « Cet aimable homme est aussi un beau et aimable poëte. Tout ce que j'ai vu de lui m'a souverainement plu et mérite de singulières louanges. Ce noble esprit a déjà dépassé de bien loin tous ceux de sa nation ; il pourra arriver, s'il ne reste pas en chemin, s'il poursuit ses études avec le même zèle, qu'il en dépassera bien d'autres, en d'autres pays, qui se donnent pour les maîtres de la poésie. » Ne sent-on pas dans ces paroles comme un écho du *Si qua fata aspera rumpas* de Virgile? Le docte cardinal adressait à Garcilaso lui-même, dans ce beau latin qu'il parlait avec tant d'élégance et que notre poëte entendait comme lui, une lettre admirable, et telle que Cicéron en son temps l'eût écrite au jeune Catulle.

Cependant la guerre s'était rallumée, à l'occasion du

Milanais, entre Charles-Quint et François Ier. L'empereur quitta Naples à la fin de mai 1536, et se dirigea vers Rome. Le poëte, retenu par des circonstances assez peu vraisemblables et qui se lisent seulement dans les vers d'un autre poëte, contemporain, il est vrai, de Garcilaso, mais compatriote de Cervantes, ne partit qu'un peu plus tard.

Si l'on en croit le même poëte, don Luis Zapata, ce retard lui aurait procuré l'honneur d'une de ces aventures chevaleresques qui populaires, le lendemain, font passer celui qui en a été le héros, et de son vivant même, de l'histoire dans la légende. Les vers ne sont pas très-bons, mais l'anecdote est amusante et sent son Arioste d'une lieue.

« Je raconterai dans mes vers l'aventure qui, en ce temps-là, arriva à Garcilaso.

« Quand l'empereur quitta Naples, Garcilaso était absent; l'empereur l'avait envoyé au secours d'une duègne, ce qui fit qu'il resta en arrière. Il se prêta de bonne grâce à ce qu'on exigeait de lui, et non sans grand péril de sa personne, soutint le bon droit de l'offensée contre un méchant chevalier, son parent, lequel entrait sur ses terres sans sa permission.

« Fort maltraité dans l'affaire, Garcilaso passa huit ou dix jours dans la maison de la dame à soigner ses blessures; mais, pressé d'épouser la querelle de Charles, il partit encore assez mal guéri et prit le chemin de Rome; et de celle qu'il avait délivrée ne voulut recevoir autre paye qu'un cheval, pour remplacer le sien mort

sous lui dans la lutte, et une lance au lieu de celle qui s'était brisée dans sa main.

« Il la remit à son écuyer et s'enfonça dans le chemin, où il ne trouva d'auberges que celles que rencontre d'ordinaire un chevalier errant; quelquefois point de lit, d'autrefois un muletier pour compagnon; d'autres enfin de tout en abondance. Parfois il cherchait sa route à la belle étoile et tirait son cheval par la bride. »

Il rencontre une dame qui s'étonne de le voir cheminer seul et l'avertit que ce n'est guère la coutume, que les routes sont infestées de voleurs, et que les gens prudents se réunissent en nombre pour aller de Naples à Rome, comme les caravanes pour traverser le désert. Garcilaso n'en tient compte et parvient sans encombre à une petite hôtellerie où, pour tout souper, on lui sert les mêmes avis : il ne les écoute pas davantage, et « dès que le soleil paraît, continue Luis de Zapata, il traîne après lui son écuyer qui ne se pique pas de la même insouciance. Perdu en de tels chemins, le pauvre diable sentait ses cheveux se dresser sur sa tête.

« Un soir enfin, aux environs de Velletri, et comme ils passaient le long d'un bois, l'écuyer voit, et il en avertit son maître, quelque fumée sortir d'entre les chênes. De toutes parts les bois retentissent : on entend des coups de sifflet, un son de cornets et de trompettes. Au bruit qui se menait autour d'eux, les voyageurs pouvaient croire que la forêt allait s'abîmer sous la terre.

« Garcilaso voit s'assembler dans une clairière, et, bien armés, s'avancer contre lui plus de trois cents

bandits, si furieux et en tel désordre qu'ils semblaient vouloir avaler le vent. Garcilaso met la lance en arrêt, sans s'inquiéter de voir venir cette troupe de loups affamés. Ferme sur ses étriers, le chevalier part, l'écuyer se jette à l'écart et regarde.

« Comme on voit un boulet de canon entrer dans la masse épaisse d'un escadron, renverser les uns, écraser la tête à d'autres; ainsi Garcilaso, la lance en arrêt, se précipite à travers la bande, en tue un, en met trois par terre, et en laisse plus de vingt cruellement blessés. »

Il achève ensuite avec l'épée ce qu'il a si bien commencé avec la lance. Ceux qui échappent à ses coups vont se cacher dans le bois. Garcilaso dédaignant de les y poursuivre, lève la tête et aperçoit son écuyer dépouillé de tous ses vêtements et pendu par un pied à un arbre. Il court à lui, le détache et lui jette le vêtement d'un des bandits. Puis, reprenant son voyage, il arrive à Rome, où l'a précédé la renommée de ses hauts faits.

Mais voilà bien du sang répandu, et Garcilaso pouvait, ce semble, à peu de frais, éviter cette boucherie. Il n'avait qu'à demander à l'Arioste qui lui eût conté comment, se trouvant lui-même dans le même embarras, il n'avait eu qu'à dire son nom pour voir les voleurs émus se découvrir respectueusement devant lui et le laisser aller. Garcilaso n'avait donc qu'à se laisser fouiller, et quelques vers de l'élégie sur la mort de Bernardino de Toledo, ou de l'ode *à la fleur de Gnide*, lui épargnaient la peine de tirer l'épée. Mais que dis-je? l'Arioste était

mort, et les bandits de Velletri entendaient peut-être fort mal l'espagnol. Plaisanterie à part, et en donnant encore beaucoup à l'invention, quoi de plus honorable pour notre poëte, que de voir un contemporain le traiter en personnage épique, et s'imaginer qu'il pouvait, sans trop d'invraisemblance, lui prêter un pareil exploit? Car, après tout, c'est ce même Garcilaso que Scipion Cepicio consultait sur la convenance de publier le commentaire de Servius, et à qui, l'année précédente, il l'avait dédié.

Charles-Quint part pour Florence et emmène Garcilaso. Les fêtes recommencent, mais le poëte trouve encore le temps d'étudier les monuments de cette ville célèbre. Moins sensible à ces beautés de l'art, le rude conquérant, qui avait remplacé par le lourd bâtiment qui existe encore le palais d'hiver de l'Alhambra, cherchait alors dans sa tête un moyen de rejeter l'armée française hors de l'Italie. Il voulait d'abord s'en entendre avec Antonio Leyva et avec Doria, que dans sa pensée il chargeait d'avance de l'exécution de son plan. Garcilaso part sans bruit pour Gênes, le 4 mai, et avertit Doria de se trouver le 10 à Sarzano; puis il porte, à Milan, un avis semblable à Leyva. Revenu à Gênes, il y reçoit pour récompense de ce double et discret service, avec le grade de mestre de camp, le commandement de trois mille Espagnols qu'on attend et qui doivent prendre part à la campagne. Ils arrivent le 19, et avec eux le marquis de Lombay. Ce fut pour Garcilaso deux bonnes fortunes à la fois; mais ce qui tempéra un peu sa joie, ce fut d'a-

percevoir entre les nouveaux venus cet autre Garcilaso, son neveu, cause première de sa disgrâce. L'empereur donna les ordres les plus sévères pour que celui-ci ne fût admis à aucun titre, et cependant, c'est le moment de le dire, tout porte à croire que son mariage avait été rompu.

L'armée se mit en marche le 6 juin, laissant à Moncalieri, en Piémont, Garcilaso avec ses trois mille hommes. Il ne paraît pas qu'il y resta longtemps, car, à quelques mois de là, on le retrouve avec l'armée devant le fortin de Muy, qui devait, hélas! lui être si fatal!

Le roi n'avait pas quitté Avignon, où il attendait le renfort des Suisses, et Charles-Quint eût bien fait aussi de laisser passer les chaleurs de l'été et d'employer ce temps à se mieux pourvoir pour entrer en France. Il ne trouva, en effet, de l'autre côté des Alpes maritimes, qu'il eut grand'peine à franchir, que des villages sans habitants et des champs dévastés. Il avait espéré que Marseille se rendrait à lui sans difficulté : il n'en fut rien, et les maladies se mettant de la partie, il lui fallut revenir sur ses pas et ramener ses troupes en Italie. La retraite, décidée le 5, commença le 13 septembre. Leyva était mort le 8 de ses blessures et du chagrin de voir avorter de cette façon une entreprise conseillée par lui et par lui conduite. Le 25, l'armée impériale rentrait tristement dans Nice; ce qui ajoutait à la morne tristesse de ce retour, c'est qu'à la suite de l'armée on voyait porté dans une litière le pauvre Garcilaso, mortellement blessé.

Je donnerai ici dans son entier l'émouvant récit du docte historien que j'ai habituellement suivi jusqu'ici, don Eustaquio Fernandez de Navarrete :

« Deux jours avant le départ de l'armée impériale, elle eut à déplorer un malheur qui devait mettre le sceau à tous les autres. Il y a, à quatre lieues de Fréjus, en allant de l'ouest à l'est, un village appartenant à l'ordre de Saint-Jean, et près duquel s'élève une bicoque appelée la Tour de Muy, d'où cinquante rustres, la plupart porteurs d'arquebuses, qui s'y étaient fortifiés, harcelaient l'armée, en profitant de l'avantage du lieu, pour blesser quelques soldats avec des pierres et autres armes de trait. L'empereur, irrité de ces audacieuses insultes, envoya attaquer la tour; et ayant fait tourner contre elle des pièces d'artillerie, la brèche fut bientôt praticable par un côté. Néanmoins comme le fort hésitait à se rendre, il se répandit dans le camp que l'empereur s'étonnait que, la tour ayant été attaquée de cette manière, ses troupes n'y fussent pas entrées du premier coup ; et aussitôt tout le camp demanda des échelles. Personne ne se piqua plus à ce jeu que Garcilaso, qui, en sa qualité de mestre de camp de l'infanterie destinée à ce coup de main, prit pour lui le reproche et courut intrépidement à une échelle, sans vouloir écouter les prières de ses amis, qui, le voyant désarmé, le retenaient par ses vêtements pour le détourner d'une action aussi téméraire. Garcilaso leur échappa, et, sans casque ni cuirasse, la rondache au bras et l'épée à la main, il s'élança à la muraille, suivi de don Antonio Portocarrero de la

Vega, premier-né de la maison de Palma, qui depuis épousa sa fille, et d'un capitaine de l'infanterie espagnole, qui, voyant son audacieuse résolution, ne voulut pas l'abandonnèr. Il touchait déjà le dernier échelon, quand du haut du mur on précipita une grande pierre qui, atteignant la rondache dont il se couvrait, le blessa à la tète du contre-coup de la rondache même. Sous cette impulsion violente il tomba, renversé en arrière, dans le fossé, et entraînant ses deux compagnons dans sa chute. A ce lamentable spectacle, il s'éleva dans le camp une clameur générale, et un grand nombre de chevaliers accoururent à son secours, entre autres le marquis de Lombay, qui se comporta envers lui, dit son historien, comme le plus tendre des amis et le plus zélé des chrétiens. L'empereur, étincelant de colère, donna l'ordre que la forteresse fût emportée d'assaut, puis démolie jusqu'en ses fondements, pour qu'il ne restât pas trace sur la face du sol de ce monument d'ignominie, et que l'on pendît les cinquante Français, auteurs de l'attentat. Les ordres n'étaient pas encore communiqués que déjà grimpaient à la tour don Guillen, fils de don Hugo de Moncada, et don Geronimo de Urrea, de la maison d'Aranda, qui, passionné pour les belles-lettres, devait traduire un jour le *Roland furieux*, de l'Arioste, plus renommé toutefois pour ses exploits guerriers que pour son mérite poétique. Tous deux forcèrent les paysans à se rendre, et l'empereur, sans vouloir écouter une parole de pitié, ordonna à don Luis de la Cueva de les pendre tous aux

créneaux, cruauté qui n'était pas dans les habitudes de ce grand prince, si peu violent d'ordinaire, ce qui fait bien voir l'excès de douleur et de rage qu'avait excité dans son âme un événement si tragique. »

Je comprends que l'historien ait cru devoir excuser ici, de la part de Charles-Quint, un mouvement de colère trop bien expliqué par la première douleur d'une telle perte. Mais je m'étonne d'entendre, après trois siècles, qualifier d'attentat ce qui n'était qu'une suite ordinaire des hasards de la guerre, et je demande à Navarrete, si, racontant la guerre de l'indépendance, et voyant cinquante pauvres gens se jeter dans une bicoque et y tenir tête à toute une armée, il trouverait des paroles si sévères pour cette poignée de patriotes, lors même qu'une pierre, poussée par eux du haut du parapet, eût écrasé la tête du plus beau génie de la France. Cela dit, je trouve dans ce beau récit une circonstance qui m'émeut singulièrement, c'est le généreux élan de don Geronimo de Urrea, ce poëte qui se rencontre si à propos sous la main de la Providence pour venger la mort d'un poëte.

Garcilaso fut conduit à Nice, au quartier même de l'empereur, et assisté avec des soins tout particuliers par les médecins et chirurgiens de ce prince. On eût dit que, touché d'un regret magnanime, celui-ci voulût alors faire oublier à son protégé d'autrefois les trop longues sévérités de son ressentiment. On se flatta, un moment, de l'espoir de sauver le blessé. Mais le septième jour, on reconnut qu'on avait eu tort d'espérer, et le marquis de

Lombay fut chargé de lui donner cette triste nouvelle. « Garcilaso l'entendit avec une sérénité admirable ; les marques d'intérêt, les preuves d'amitié qu'il reçut de l'empereur, du duc d'Albe, de tout ce que le camp avait de plus illustre, durent attendrir son cœur, et consoler ses dernières heures. Le marquis de Lombay, en particulier, ne se sépara de lui qu'après avoir recueilli son dernier soupir ; car, bien qu'il se sentît incapable de voir souffrir son ami, comme celui-ci ne pouvait se résigner à se priver de sa chère présence, il parvint à maîtriser sa douleur, et repassant dans sa mémoire les dons admirables et le généreux esprit du patient, ses années parées des plus décevantes espérances, son génie, sa valeur, ses belles manières, les prouesses de son épée et les lauriers de son éloquence, ce charme enfin, par lequel il traînait après lui tous les cœurs ; et contemplant, pâle et épuisé dans ses bras, cet objet des prodigalités de la nature et de la fortune, ce digne possesseur de qualités si divines, le noble affligé ouvrit son cœur au désenchantement, et se prépara dès lors à cette carrière de vertu et de renoncement à laquelle il acheva de se décider, lorsque, à Grenade, il vit transformée en un cadavre rebutant la plus célèbre beauté du siècle, et, abandonnant ses richesses, s'élança de sa retraite sur l'autel, où il devait être vénéré entre les héros de la religion catholique, sous le nom de san Francisco de Borja. »

« Après avoir rempli tous ses devoirs de chrétien, Garcilaso expira, le 14 octobre, à trente-trois ans, vingt et

un jours après avoir reçu la blessure dont il mourut. Son corps fut déposé dans le monastère de Santo Domingo à Nice, et, deux ans après, transporté à Tolède, pour être enseveli au couvent de San Pedro martyr, dans la chapelle du Christ, à droite de la chapelle principale, dans l'antique sépulture des seigneurs de Batres, ses ancêtres. Sur son tombeau, on plaça une statue de marbre qui reproduisait son image. Dans la suite, la même pierre recouvrit les restes de son fils Garcilaso, qui, aussi bien que du nom de son père, avait hérité de ses talents et de la brièveté de sa vie, frappé aussi malheureusement que lui, dans la fleur de ses ans. »

Que faisait cependant à Tolède la pauvre Elena de Zuniga ? Voyant la campagne finie, elle attendait son époux bien-aimé, et parait sa maison pour recevoir le père de famille. Chaque jour arrivaient à Tolède quelques revenants d'Italie, mais Garcilaso ne revenait pas. Il fallut pourtant dire à la noble veuve l'affreuse vérité. Elle soupçonna quelque malheur, en voyant entrer chez elle Lopez de Guzman et Rodrigo Niño, deux amis de son mari, vêtus de noir et le visage empreint d'une grande tristesse. Aux premiers mots qu'ils essayèrent de prononcer, elle tomba évanouie, et ne revint à elle-même que pour entrer dans un désespoir dont l'accès fit craindre pour ses jours. L'empereur essaya d'adoucir, par ses bienfaits, cette grande douleur ; mais rien ne put consoler la veuve désolée. Elle vécut cependant encore de longues années dans une pieuse et silencieuse résignation. Des deux fils qu'elle avait eus de cet époux

tant regretté, l'un mourut jeune, nous l'avons dit, l'autre entra en religion et devint un prédicateur célèbre. On parle aussi d'un fils naturel de Garcilaso qui, poëte comme son père et comme son frère, fut exilé pour avoir écrit une violente satire, et mourut sur la route d'Oran. Un satirique amer né de ce doux chantre de bergeries, c'est là une de ces malices que se permet la nature, une ironie de la destinée. Ce beau nom de Garcilaso, perpétué seulement par les femmes, passa de Tolède à Ecija, où il est encore porté avec honneur.

Avant d'entrer dans l'analyse un peu détaillée des poésies de Garcilaso, disons quelques mots de son rôle dans l'histoire de la littérature castillane, et de la signification générale de son œuvre.

Il y a deux courants bien marqués dans la poésie espagnole : l'un qui, réfléchissant les passions, les mœurs, les croyances de l'Espagne, s'est largement épanché dans cette Iliade populaire appelée le Romancero; l'autre sorti plutôt de cette masse d'idées qu'une civilisation lègue à l'autre, et que les peuples modernes ont reçue de la Grèce et de Rome, emporte aussi, partout où il passe, quelque chose de ses rives, mais guidé, resserré, détourné au besoin par des mains savantes, devient à la longue un de ces fleuves réguliers et pacifiques sur les eaux desquels est porté l'esprit universel de l'humanité. Mais qu'est-ce à dire? Ces deux courants ont-ils suivi en Espagne une ligne tellement distincte que leurs eaux ne se soient jamais rencontrées et mêlées? Loin de là, il n'y a rien en Espagne qui ne soit bien espagnol.

La poésie, qui là a le plus emprunté aux modèles de l'antiquité, garde encore l'accent castillan, et celle qu'on devrait croire exclusivement populaire est souvent déparée par un fatras mythologique qui semblerait plus particulièrement du domaine de la poésie artificielle et classique.

Entre ces deux inspirations nées de sources si diverses, Garcilaso, nourri dès l'enfance de la noble substance du génie antique, ne devait pas hésiter. Mais on ne peut dire qu'il eut à choisir. Reprenant la langue poétique au point où l'avaient laissée ses ingénieux devanciers, Juan de Mena, Jorge Manrique et le marquis de Santillane, sans efforts et par le privilége de son heureuse nature, il le porta tout d'un coup à la perfection, s'élevant en même temps lui-même au niveau de ces beaux génies de l'Italie dont le nom était sans cesse murmuré à son oreille; et de même que, sans que l'on puisse l'accuser d'une imitation servile des anciens, ses nourriciers, il naturalise chez lui leurs beautés les plus charmantes, il prend de même aux Italiens quelques-unes des formes savantes de leurs rhythmes, sans paraître rechercher l'attrait ou le mérite de la nouveauté, et uniquement parce que l'étroite parenté des deux idiomes rendait les emprunts naturels et faciles entre les deux versifications. Il s'éleva à cet égard quelque discussion entre les doctes. Garcilaso laissa discourir, prit ce qui lui sembla bon, convaincu qu'en obéissant à l'instinct de son génie, il suivait la pente naturelle de celui de l'Espagne. Il crut encore le suivre, en intro-

duisant la consonnance au milieu du vers, à la façon des Arabes. Mais cette fois il se trouva seul ; dans le reste, son exemple entraîna tout le monde. Doué de cette puissance d'assimilation, que n'eût-il point fait, s'il eût vécu plus longtemps? Mais, on l'a vu, il mourut à trente-trois ans, à l'époque où Virgile n'avait encore écrit que ses *Bucoliques*.

Parlons enfin de son livre. Sous cette forme si artistement travaillée, Garcilaso a tant mis de lui-même, de sa grâce et de son charme, qu'analyser ses ouvrages c'est presque recommencer sa biographie.

Boscan a déploré la mort de son ami dans deux sonnets, les meilleurs qu'il ait écrits. J'en citerai un où, à travers une certaine affectation, on sent avec charme la tendre amitié qui unissait les deux poëtes, et la haute idée que Boscan se faisait de la supériorité de son ami, de la perfection de son œuvre :

« Garcilaso, ô toi qui as toujours aspiré au bien, et qui toujours l'a suivi d'un pied si ferme qu'en trois pas tu l'as en tout et tout entier atteint ;

« Pourquoi, dis-moi, ne m'as-tu pas emmené avec toi, le jour où tu quittas cette terre périssable ? pourquoi, quand tu gravis la haute cime où tu es arrivé, me laissas-tu dans ces basses régions ?

« Ah ! je le crois, si tu avais eu le pouvoir de changer quelque chose à l'ordre établi, ce jour-là, tu ne m'eusses point oublié.

« Tu m'aurais accordé l'honneur d'être à ton côté, tu

aurais du moins pris congé de moi, ou sinon tu serais revenu me chercher. »

Boscan essaya de se consoler de ce veuvage de son cœur, en rassemblant les poésies éparses de Garcilaso. Celui-ci n'en avait pris lui-même aucun souci, et il semble que Boscan, tout en appréciant leur rare mérite, ait cru complaire encore à son ami en les mettant au monde sans bruit. Il les glisse plutôt qu'il ne les montre à la suite des siennes. La mort le surprit lui-même, au moment où il allait publier cette collection dont les trois premières parties contenaient ses ouvrages, la dernière seule ceux de Garcilaso. Sa veuve poursuivit ce pieux dessein, et le livre imprimé à Medina del Campo, parut en 1564. Il y avait là déjà tout ce que l'on connaît de Garcilaso.

Garcilaso trouva en Espagne d'illustres commentateurs, car il eut l'honneur, moins de quarante ans après sa mort, d'être commenté comme un ancien. Au surplus, il ne s'agissait pas, dans ces commentaires, d'éclaircir le plus limpide des poëtes, mais de rapprocher des variantes, mais de faire sentir des beautés neuves, et de montrer en quoi il avait imité les anciens, en quoi il avait mérité lui-même d'être imité par les modernes.

Parmi les commentateurs de Garcilaso, il en est un qui n'est pas moins célèbre que Garcilaso lui-même, le poëte qui, le premier, a porté à sa perfection la langue poétique de l'Espagne devait être commenté par celui qui a doué cette langue des seules qualités que Garcilaso

ne lui avait pas données, la force, la couleur, l'énergie. Ce poëte est Fernando de Herrera, le divin Herrera, comme on l'appelle encore. Son commentaire est devenu rare. C'est un in-8° d'environ sept cents pages, imprimé à Séville en 1580, et dédié à don Antonio de Guzman, marquis de Pasamonte, gouverneur de Milan et capitaine général d'Italie. Il a pour vignette une double couronne de laurier et de lierre, avec un livre au milieu, surmonté d'un casque, et ayant pour exergue : *minus præclarum hoc quam illud.*

J'ai touché ce livre avec respect, je l'ai ouvert avec l'espoir d'y trouver sur la personne de notre poëte de précieux renseignements. Mais si, sous ce rapport, j'ai vu mon espoir déçu, combien d'autre part d'aperçus intéressants au point de vue de l'histoire et de la science littéraire! Un grand poëte méditant un autre grand poëte, quel enseignement fécond ne devait pas sortir de cette admirable rencontre de deux génies égaux !

D'autres, avant Herrera et depuis, ont marqué avec soin tout ce que Garcilaso a dérobé aux anciens. Herrera s'attache de préférence à le comparer aux poëtes italiens et espagnols; il cite beaucoup, et, comme Boileau traduisant Longin, il traduit en vers ce qu'il cite des poëtes. S'il ne le fait lui-même, il prend noblement, et en homme qui n'a rien à redouter de sa générosité, les versions de ses amis, de ses rivaux, de ses modèles.

Sa première note sur le premier sonnet, sur la première églogue, sur la première élégie, contient une histoire résumée de chacun de ces genres, histoire

exacte et précise. On a particulièrement remarqué celle du sonnet que Herrera n'hésite pas à proclamer la plus charmante composition qui existe dans la poésie italienne et dans la poésie espagnole. Mais, comme Despréaux, il le veut sans défaut : « Sa brièveté, dit-il, n'y permet pas une parole vaine ou oisive. » Au sujet de ce poëme, il fait une remarque très-juste et très-fine : c'est que le sonnet a, chez les modernes, remplacé l'épigramme, dans le sens délicat, mesuré, gracieux surtout où l'entendaient les anciens.

Mais ces observations si ingénieuses, ces définitions si achevées, ces rapprochements si heureux, il faut les dégager d'un torrent d'érudition impétueuse où tout est confondu, et où, à propos d'une chanson d'amour, on est condamné à passer en revue tout ce que, du temps d'Herrera, un savant homme avait pu apprendre de grammaire, de physique, de géographie, de théologie, d'agriculture, d'histoire, de science héraldique, d'astronomie, de métaphysique surtout. Une seule chose m'étonne, c'est que de ce fonds encyclopédique ait pu jaillir l'inspiration lyrique la plus pure et la plus hardie, et si personnelle encore malgré la place qu'y tiennent les deux antiquités.

Trois églogues, deux élégies, une épître, cinq odes et moins de quarante sonnets, voilà, pour me servir du mot de Voltaire, tous le bagage de Garcilaso. On peut être grand poëte à moins, témoin Catulle à Rome.

Le caractère général de ce recueil si court, c'est une incomparable douceur, et dans le plus pompeux des

idiomes modernes une élégance naturelle, une charmante simplicité, à ce point, a dit un critique distingué et le dernier éditeur de son livre, que lorsque la guerre du cultéranisme éclata, chaque parti se crut autorisé à écrire le nom de Garcilaso sur sa bannière, et ce fut, entre Lope de Vega et Gongora, une lutte à qui l'admirerait davantage.

Quoique dans ses églogues les bergers de Garcilaso aient une grâce étudiée et comme il convenait à d'arrière-neveux de ceux de Théocrite et de Virgile, ces églogues pourtant ont une sorte de saveur champêtre qu'on s'explique aisément par cette circonstance que le poëte passa sa vie presque entière à regretter les bords absents du Tage. Il est évident néanmoins que l'églogue était simplement pour lui une forme convenue où, sous le voile d'une fiction ingénieuse, il se plaisait à célébrer les amours de ses amis ou les siennes. Il n'en a fait que trois, mais chacune est un long poëme, trop long même parfois et sans proportion entre ses parties.

Les deux élégies, on n'a pu en juger qu'imparfaitement par ce que j'ai essayé d'en traduire, se distinguent tantôt par une familiarité réelle qui sied également à l'églogue, tantôt par une élévation inattendue qui les rapproche de l'ode.

L'épître a je ne sais quel goût d'Horace qui fait regretter vivement que l'on n'ait recueilli que celle-là.

Les odes, avec un accent plus lyrique, ont souvent une sorte de mollesse élégiaque. Toutes ces qualités diverses se trouvent associées dans l'ode, qui passe pour le chef-

d'œuvre du poëte, l'ode *à la fleur de Gnide*. On la croirait traduite de quelque ancien ; elle marque avec éclat la transition de Garcilaso à fray Luis de Léon.

Mais, le vrai titre de Garcilaso ce sont ses églogues. Traduisons donc un passage de l'une d'elles.

« Eaux courantes, pures, cristallines, arbres qui vous mirez dans ces eaux, verte prairie pleine de frais ombrages, oiseaux qui semez ici vos plaintes, lierre qui rampes le long des arbres, et sur les contours de leur tronc verdissant ; je me suis vu si loin du mal cruel qui m'afflige qu'heureux et satisfait, je me réjouis dans votre solitude, soit qu'un doux sommeil m'apportât le repos, soit que je suivisse ma pensée vers des lieux qui n'avaient pour moi que des souvenirs pleins d'allégresse ;

« Et dans cette même vallée où maintenant je gémis et m'épuise, que douce a été ma quiétude ! ô bien périssable, vain et fragile ! un jour que je dormais ici, je me souviens que, à mon réveil je vis Élise à mon côté. O destinée lamentable, ô tête fragile, livrée avant le temps au tranchant aigu de la mort ! ce sort convenait mieux aux ans de ma vie épuisée, plus dure pourtant que le fer, puisque ton départ n'a pû la briser.

« Où sont maintenant ces yeux brillants, qui, en quelque lieu qu'ils fussent, entraînaient après eux mon âme, suspendue à leur regard ? Où est cette blanche et délicate main, pleine des victoires et des dépouilles dont la chargeait mon amour ? Ces cheveux qui dédaignaient l'or comme un trésor au-dessous du leur, où sont-ils ? Où est sa blanche poitrine ?... Tout cela aujourd'hui, pour

mon malheur, est enfermé sous la terre froide, déserte et dure.

« Qui m'eût dit, Élise, ô ma vie, lorsque, dans cette vallée, nous allions caressés par le frais zéphyr, cueillant de tendres fleurs, qu'un jour viendrait, solitaire et triste, qui, par une longue absence, mettrait à nos amours un terme cruel ? Le ciel, en mes douleurs, a si fort sur moi appesanti sa main, que je me vois condamné à des pleurs éternels, à une affreuse solitude ; et ce que je regrette le plus, c'est de me sentir enchaîné à cette vie pesante et morose, seul, délaissé, aveugle et sans lumière dans cette ténébreuse prison.

« Depuis que tu nous a quittés, jamais les troupeaux ne paissent à leur gré, jamais le champ ne remplit la main du laboureur ; il n'est bien qui ne change et ne se tourne en mal. La mauvaise herbe étouffe le froment, et à la place de celui-ci pousse la triste avoine. La terre, qui d'elle-même nous prodiguait ses fleurs dont la vue seule nous ôtait mille soucis, ne produit, au contraire, que des herbes stériles, et se hérisse d'épines qui en défendent l'approche ; et moi, des larmes de mes yeux je fais croître un fruit misérable. »

On a ici, dans ce dernier passage, un échantillon de ce goût hasardé qui, de loin en loin, vient altérer la grâce virgilienne de Garcilaso, et prouver que, malgré les dons les plus rares, on est toujours par quelque côté de son temps et de son pays. Mais j'ai nommé Virgile, on va le retrouver plus directement.

« Comme le rossignol caché entre les feuilles se

plaint, dans son triste chant, du laboureur cruel dont la main furtive a dépouillé son cher et doux nid de ses tendres petits, pendant qu'il était absent du rameau chéri, et tire de son gosier l'expression de sa douleur qu'il répand dans des variations infinies ; l'air résonne, la nuit silencieuse n'arrête ni son lamentable cri, ni ses plaintes, et il prend à témoin de sa peine, le ciel et les étoiles ;

« Ainsi j'abandonne les rênes à ma douleur, et me plains vainement des rigueurs de la mort. Elle a mis la main dans mon cœur, et m'a dérobé le doux gage que j'y retenais. Car ce cœur était son nid et sa demeure... »

Je n'examinerai pas si l'heureuse simplicité de Virgile n'est pas mille fois préférable aux traits ingénieux dont elle est ici parée; mais, outre qu'il n'a été donné qu'au seul Racine d'approcher de Virgile, ne faut-il pas compter pour beaucoup la différence qui existe entre le génie des peuples et l'esprit des temps. Garcilaso d'ailleurs n'imitait pas de parti pris ; il se souvenait en écrivant, et retrouvait en lui-même, changé en sa propre substance et devenu sa pensée propre, ce qu'il avait lu, aimé, admiré chez les anciens; et quand il avait à rendre, dans une situation analogue, les mêmes sentiments, il donnait à ces pensées adoptives la couleur de celles que lui fournissait spontanément son cœur ou son génie. Voilà de quelle manière Garcilaso imitait l'antiquité. Nos grands poëtes du dix-septième siècle ont-ils fait autrement ?

On a vu que Garcilaso avait emprunté aux Italiens

quelques-unes des règles de leur versification, et des habitudes de leur rhythme. A Pétrarque en particulier il a pris davantage, et dans le sonnet, dirait Sainte-Beuve, il pétrarquise volontiers. Plusieurs pourtant de ses sonnets ont une sève originale et forte. J'en ai déjà traduit deux ; en voici un troisième. Ajoutez toutefois que ce dernier ne se trouve pas dans l'édition d'Herrera.

« A l'entrée d'une vallée, dans un désert où ne passait ni ne se voyait personne, j'aperçus un chien en proie aux derniers emportements de la douleur.

« Tantôt il pousse vers le ciel des sanglots désespérés, tantôt il se va traînant sur le chemin ; il s'en va, il revient, il s'arrête, puis il reste défaillant et comme mort.

« C'est que son maître s'était éloigné, et que, ne le trouvant pas, il se désolait. Voyez jusqu'où va le mal de l'absence !

« Je me sentis touché de sa détresse, et lui dis avec compassion. Patience ! ô pauvre bête, moi j'ai la raison et je suis loin de ce que j'aime. »

J'ai dit que les partisans de Gongora réclamaient Garcilaso, et que ceux de Lope de Vega le réclamaient aussi. Je trouve dans les œuvres du *Phénix des beaux esprits* un souvenir piquant de cette lutte si fatale à la langue espagnole : c'est un sonnet où Lope de Vega suppose Garcilaso et Boscan revenus dans ce monde, et ayant grand'peine à se faire comprendre, tant l'idiome a changé. On nous a accoutumés à voir dans Lope de Vega un type du romantisme sans frein. N'est-il pas bien curieux

de le voir ici se poser en apôtre du bon goût et de la saine langue ? ajoutons qu'il est dans le vrai :

GARCILASO.

« Boscan, nous arrivons tard ; y a-t-il place à l'auberge ?

BOSCAN.

« Appelez de la voiture, Garcilaso.

UNE SERVANTE.

« Qui est là ?

GARCILASO.

« Deux citoyens du Parnasse.

LA SERVANTE.

« Académie en armes ne peut nocturner ici.

GARCILASO.

« Je n'entends pas ce que dit la servante ; femme, que nous dis-tu là ?

LA SERVANTE.

« Je vous dis de hâter le pas ; l'occident perfide s'entoure de menaçants nuages, et le soleil épanche sur l'horizon des teintes ardentes.

GARCILASO.

« Femme, as-tu bien ta tête ?

LA SERVANTE.

« L'hôte errant se refuse au bon sens.

GARCILASO.

« Qu'en si peu de temps pareille langue soit devenue familière à des chrétiens ! Boscan, nous nous sommes trompés de chemin. Demande la route de Castille, car

j'ai perdu le sens, ou nous ne sommes pas encore sortis de Biscaye. »

Je suis tout disposé à être de l'avis de Lope de Vega, Garcilaso n'appartenait en rien à l'école de Gongora et de ses inintelligibles imitateurs. Mais tout est relatif dans ce monde, et la simplicité de Garcilaso ne sera jamais celle de Virgile.

XII

LES COMMUNES DE CASTILLE. — JUAN DE PADILLA

Où était la maison des Padilla. — Ce qu'il faut penser des *communes* de Castille. — Leur soulèvement commence et finit à Tolède. — Premiers mécontentements populaires. — Excès de l'influence des Allemands. — Tolède envoie des députés à Charles-Quint. — Comment ils sont reçus. — Cortès de Saint-Jacques et de la Corogne. — Départ de l'empereur. — Soulèvement de Tolède, de Ségovie, de Zamora, de Madrid, d'Avila. — L'évêque Acuña et l'alcade Ronquillo. — Junte d'Avila. — Don Juan de Padilla et don Pedro Laso. — Programme de la junte. — La révolte gagne Salamanque, Burgos, Medina del Campo. — Valladolid. — Le régent Adrien d'Utrecht. — Les impériaux s'emparent de la reine Jeanne. — Padilla surprend Tordesillas. — Jeanne la Folle. — Hésitations de la junte. — Elle envoie des députés à Charles-Quint. — Ce qu'ils deviennent. — Charles-Quint associe à la régence le connétable et l'amiral. — Esprit conciliant de ce dernier. — Le commandement est retiré à Padilla et donné à don Pedro Giron. — Padilla se retire à Tolède. — Attitude équivoque du nouveau général. — Tentatives de négociations. — Giron se laisse gagner. — Tordesillas est surpris par les impériaux, et la reine retombe entre leurs mains. — Padilla sort de Tolède avec deux mille partisans. — Le commandement lui est rendu malgré sa résistance. — Nouvelles et inutiles tentatives d'accord. — L'évêque Acuña se rend furtivement à Tolède, où la populace le proclame archevêque. — Résistance héroïque du chapitre. — Bataille de Villalar. — Prise et fin tragique de Padilla. — Ses lettres à Tolède et à doña Maria Pacheco, sa femme. — Grand caractère de celle-ci. — Elle s'enferme à l'Alcazar et prend la direction des communes. — Siége de Tolède. — Retraite d'Acuña, sa fin déplorable. — Maria Pacheco rend Tolède et se retire dans sa maison. — Nouveaux troubles. — Elle se cache dans un couvent. — Elle sort déguisée de Tolède et se réfugie en Portugal. — Sa maison est

rasée; poteau d'infamie. — Dernières années de Maria Pacheco. — Poëtes qui ont célébré Padilla. — Tous modernes. — Pourquoi? — *Ode* de Quintana. — *La veuve de Padilla*, tragédie de Martinez de la Rosa. — Détails piquants sur la représentation de cette pièce. — Caractère classique de cette œuvre. — Fragment traduit. — *Juan de Padilla*, drame de don Eusebio Asquerino. — Heureuse intervention de Jeanne la Folle dans ce drame. — Analyse et traduction. — Un passage de l'ode de Quintana.

A côté du vieux couvent de Santo Domingo, et contiguë à ces amas en ruine de masures qui furent le logis des Garcilaso, est une espèce de carré long qui semble moins une place publique qu'un terrain préparé pour recevoir quelque édifice. Ce lieu est triste; aucune maison n'y tourne sa façade; on le dirait maudit, et que les maisons mêmes n'osent le regarder. Seulement, le côté qui fait face au nord, moins élevé que les autres, laisse apercevoir, sous un large pan du ciel, tout un quartier de Tolède. Adossé presque au mur de ce côté, un peu à droite, on remarque un pilier en maçonnerie, haut d'environ vingt pieds, où, sur une feuille d'ardoise, on lit cette inscription :

« Ici fut la maison de Juan de Padilla, ancien régidor de cette ville. Ses concitoyens dédient ce monument à sa glorieuse mémoire. Année 1836. »

On ne saurait en douter, là vécut les jours heureux de sa courte vie, ce généreux Juan de Padilla, qui, frappé de mort violente, laissa une veuve intrépide pour continuer son œuvre interrompue. Mais sa veuve aussi succomba à la peine, et malgré le pilier réparateur, la place où fut leur maison semble encore frappée de la malédiction prononcée contre eux par le vainqueur.

L'histoire, cependant, a pris à tâche de relever la mémoire de Juan de Padilla.

Si Padilla n'avait été vraiment qu'un révolutionnaire, je veux dire un de ces hommes qui, tourmentés par des passions malsaines, communiquent aux peuples, sous prétexte de les affranchir d'un joug dont souvent ils ne se doutent même pas, la contagion de leur humeur envieuse et de leur inquiète turbulence, il faudrait laisser Padilla dans l'oubli où l'histoire d'ordinaire abandonne les vaincus, mais Padilla a été autre chose qu'un révolutionnaire.

La guerre des communes en Espagne, avant d'être une revendication prématurée de droits politiques confusément sentis, commença par être un retour de la nationalité espagnole contre l'excessive influence, contre la prépotence des Allemands dans le conseil de Charles-Quint, une insurrection de la Castille contre la sourde invasion des hommes du Nord; et, loin qu'il s'y mêlât, en ces commencements, aucun levain de sédition populaire, ce furent les patriciens eux-mêmes qui appelèrent le peuple à la défense de la commune indépendance, et qui se mirent à sa tête. Cette première phase de la résistance fut donc toute nationale, et partant légitime dans son principe.

Mais avec le temps tout s'altère; les armes mises aux mains des peuples devinrent pour eux une tentation dangereuse, et, les Allemands écartés, on voulut se servir des armes pour conquérir des droits dont bientôt on n'eût su que faire. Aussi vit-on alors les nobles se retirer peu

à peu de la lutte, et l'un après l'autre faire leur paix avec l'empereur ou les régents institués par lui pour gouverner en son absence. Ceux qui persistent le font moins pour défendre une cause qu'ils ne comprennent plus, qu'ils ne sont retenus par le sentiment généreux d'une solidarité qui leur pèse, mais où il y va de l'honneur. Cette seconde phase peut inspirer des scrupules à l'historien judicieux. Les hommes qui continuèrent la lutte eurent pour eux l'excuse de l'entraînement et d'une illusion généreuse; mais s'ils eurent le tort de croire venue l'heure de la liberté politique, est-ce donc un si grand crime que de s'être trompé de date? Sachons proclamer hautement ce que gagnent les nations au bienfait de l'unité, sans méconnaître pour cela ce qu'il y a parfois d'utile et de fécond, de noble en tout cas, dans les protestations de quelques-uns contre la servilité de tous. Blâme qui voudra cette levée de boucliers intempestive, on aime assez à blâmer ce qui ne réussit pas. En est-il moins vrai que l'Espagne, quand elle a cherché dans le passé l'origine de sa liberté moderne, s'est souvenue d'abord et a dû se souvenir de Juan de Padilla?

D'un autre côté, la guerre des *comuneros* a mis en évidence de grands et de singuliers caractères; sous ce rapport aussi, elle est curieuse à étudier de près. D'ailleurs, c'est un épisode éclatant, le plus éclatant peut-être de l'histoire de Tolède; cette guerre sortit de ses murs, elle y revint mourir. Son héros le plus pur était un régidor de Tolède : celui-ci mort, la cause de tous se personnifia dans sa veuve. Voici enfin la place occupée autrefois par

la maison de ce couple héroïque. Est-ce assez de raisons pour parler de lui?

C'est de Tolède que partit le premier mouvement des communes. Charles-Quint, sur le point de quitter l'Espagne pour aller s'emparer de cette grande proie de l'empire, crut un moment qu'il se verrait retenu par ses sujets qui, déjà jaloux de la trop grande influence des étrangers sur le roi, craignaient bien autrement qu'elle ne fût plus grande encore sur l'empereur. Dans cette situation des esprits, il paraissait dur d'avoir à payer les frais d'un voyage qui allait mettre le monarque hors de leurs mains. C'était cependant pour voter ce subside que les cortès avaient été convoquées à Saint-Jacques de Galice. En y envoyant leurs députés, un grand nombre de villes leur enjoignirent de refuser leur vote, s'ils n'obtenaient d'abord qu'il fût fait droit à leurs justes demandes. Les députés de Tolède, don Pedro Laso de la Vega, le frère aîné du poëte, et don Alonso Suarez atteignirent l'empereur en route; mais renvoyés de Valladolid à Villalpando, et de Villalpando à Benevente, ils arrivèrent à Saint-Jacques, aussi peu avancés qu'ils étaient partis. Avant même d'entrer à la Corogne, l'empereur avait répondu aux réclamations de Tolède en consignant au Padron don Pedro Laso de la Vega. A cette nouvelle, Tolède indignée se soulève et se donne pour chefs deux de ses régidors, don Hernando de Perales et don Juan de Padilla. Pedro Laso, impatient de prendre sa place dans le mouvement, s'échappa secrètement du Padron, et reparut tout à coup dans Tolède, où il fut

accueilli avec enthousiasme par les nobles, le clergé et le peuple.

L'empereur eut un instant l'idée de revenir sur ses pas, mais son froid génie comprit que la royauté était encore trop forte en Espagne pour avoir rien à craindre d'une insurrection de ce genre. Il y avait là d'ailleurs trop d'intérêts opposés, pour qu'avec un peu d'adresse il ne devînt facile de dissoudre le faisceau. L'essentiel était d'emporter le vote des subsides : on verrait ensuite à dompter les rebelles. L'argent fut difficile à obtenir et il fallut s'aider de la corruption. La Castille le ressentit, car au retour plus d'un député n'osa rentrer dans la ville qui l'avait envoyé, et ceux qui l'osèrent s'en trouvèrent fort mal pour la plupart. Cependant Charles-Quint s'était engagé à revenir au bout de trois ans, et à ne plus donner les emplois publics aux étrangers.

Le vote avait eu lieu le 19 mai, et, dès le lendemain, l'empereur mettait à la voile, laissant derrière lui une sédition qui, à une autre époque, fût promptement devenue une révolution.

Toutes les villes éclatèrent l'une après l'autre; Ségovie avait à peine attendu l'exemple de Tolède. Le peuple pendit par les pieds don Rodrigo de Tordesillas, un de ses députés (le second s'était prudemment dispensé de paraître), et ne tint aucun compte des touchantes supplications de son frère qui, vêtu pour célébrer la messe et tenant la sainte hostie entre ses mains, se jeta à genoux au-devant de la multitude, entouré de tous les

moines de son couvent. On ne voulut pas même donner à la victime le temps de se confesser.

A Zamora, l'émeute prit pour chef un étrange personnage dont nous aurons souvent à parler, l'évêque lui-même, don Pero Acuña, qui, né pour la guerre de partisan plutôt que pour le sacerdoce, avait emporté d'assaut l'évêché et tenu tête, dans une église où il s'était retranché, à l'alcade Ronquillo, envoyé contre lui, autre bandit et digne adversaire d'un tel prélat. Vaincu au commencement de l'insurrection et chassé de Zamora par le comte d'Alba de Liste, lorsque plus tard il se représenta devant la ville, elle vint tout entière lui en ouvrir les portes.

L'incendie avait gagné Madrid, Alcala, Guadalajara, Avila, allumé ici par la main du peuple, là par celle de la noblesse, ailleurs par tout le monde à la fois.

A Cuenca, la révolte fut signalée par une de ces tragédies dont l'idée paraît empruntée aux plus mauvais jours des républiques italiennes du moyen âge. Celui qui commandait dans la ville au nom du roi, don Luis Carillo de Albornoz, avait été l'objet de démonstrations dérisoires. Sa femme, doña Inez de Barriantes, feint de s'associer au mouvement des esprits, et invite à souper les principaux chefs de la rébellion; elle les gorge de vins et de viandes, puis, dans leur premier sommeil, elle les fait poignarder, et le lendemain on les aperçoit tous pendus aux balcons du palais. Privée de ses chefs, la multitude resta plus que jamais maitresse de la ville.

Burgos avait hésité ; mais il ne fallut qu'un incident malheureux pour tout perdre, et un frère d'Acuña se trouva là à point nommé, et remplaça l'alcade qui s'était réfugié dans un couvent pour ne pas brûler avec sa maison.

Le cri général était : *Vive le roi, et meurent les mauvais ministres!* Tous les ministres étant Allemands, comment auraient-ils été bons? Quant au nom que prirent les révoltés, voici comment l'explique un historien moderne. On voulait par là exprimer l'alliance que formaient entre elles diverses villes associées pour résister en *commun* à un *commun* ennemi. Les *comuneros* d'Espagne n'eurent donc pas une entière analogie avec nos *communes* de France.

Cependant les villes soulevées éprouvèrent le besoin d'une direction unique qui, en justifiant le titre qu'elles se donnaient, assurât le succès de leurs efforts. En Espagne, en pareil cas, avant de nommer un chef (chacun se croit digne de l'être), on élit une junte. C'est le meilleur moyen non de satisfaire les ambitions, mais de les apaiser, en se bornant à les ajourner. D'ailleurs les plus impatients se trouvent placés dans la junte. Tolède, la première, désigna Avila pour les réunions de la junte à former, et s'y fit représenter par don Pedro Laso de la Vega et par don Juan de Padilla.

Cette assemblée offrait une image exacte du mouvement d'où elle était sortie. A côté des noms les plus illustres, entre de doctes jurisconsultes, de puissants chanoines, des prieurs d'ordre, des abbés de monas-

tères, siégeaient des hommes du peuple, un ouvrier en mors de Valladolid, un tisserand de Madrid, un cardeur d'Avila. La junte choisit pour la présider don Pedro Laso de la Vega, et pour commander ses troupes don Juan de Padilla. Tolède, on le voit, continuait à garder la première place.

Don Juan de Padilla était un beau jeune homme de trente ans, rompu au métier des armes, brave, sympathique, aimé du peuple, quoiqu'il appartînt à une famille distinguée; un de ces nobles qui, au début des révolutions, apparaissent dans les rangs populaires, où ils apportent les généreuses illusions d'un patriotisme plus sincère que prévoyant. Padilla garda-t-il les siennes jusqu'au bout? Il eût été excusable de ne l'avoir pas fait, car les déboires ne lui manquèrent pas.

Tolède, dans une lettre adressée par elle aux villes révoltées, avait nettement marqué le but de l'insurrection. Cette lettre fut le programme de la junte.

« Cette sainte junte, disait Tolède, doit surtout se préoccuper du service de Dieu. Le premier point à garder sera la fidélité au roi, notre seigneur; le second auquel il faudra songer, la paix du royaume; le troisième, la reconstitution du patrimoine royal; le quatrième, les griefs des vrais Espagnols; le cinquième, les violences des étrangers; le sixième, les tyrannies exercées par quelques-uns des nôtres; le septième enfin, les impositions et charges insupportables qui pèsent sur le royaume. De sorte qu'à ces sept plaies de l'Espagne, la junte devra chercher sept remèdes. »

Un étranger n'était pas précisément l'homme qu'il fallait pour découvrir ces remèdes; le régent fut donc déposé tout d'une voix. Celui, d'ailleurs, que Charles-Quint avait choisi était loin d'être à la hauteur du rôle qu'il était appelé à jouer dans de si graves conjonctures. Le cardinal Adrien, évêque de Tortose, était un théologien habile, un ministre doux et modéré, un prélat de mœurs irréprochables; mais il eût fallu d'autres qualités pour dompter le bouillant évêque de Zamora. Adrien n'eut pas même dans le conseil de régence qu'il présidait assez d'influence pour y faire prévaloir ses idées, qui étaient celles de la douceur et de la persuasion. On décida, contre son avis, qu'on irait d'abord aux moyens violents, et le terrible Ronquillo fut envoyé contre Ségovie.

Le danger qui menaçait cette ville, une des premières qui se fût levée pour la cause commune, entraîna la défection de plusieurs autres à la cause royale. Salamanque donna le signal. Medina del Campo, à qui on demanda du canon pour réduire Ségovie, mit les pièces hors d'état de servir, en leur retirant leurs roues et leurs affûts. Ce fut alors contre Medina que le conseil tourna son ressentiment. Mais tous les habitants se montrèrent décidés à mourir, et le gouverneur don Alonso de Fonseca, ne pouvant amener la ville à se rendre, la livra aux flammes. Medina était alors une des plus riches cités de l'Espagne; elle regorgeait de marchandises. Elle vit d'un œil impassible le feu dévorer ses trésors, et Fonseca n'en retira que la honte d'avoir traité

en ennemis irréconciliables, ceux que l'empereur lui avait confiés pour les défendre.

Ségovie reconnaissante écrivit aux héroïques survivants de Medina une lettre où elle jurait de mourir pour les venger, et leur offrit de prendre librement dans ses forêts de pins tout le bois dont ils auraient besoin pour reconstruire leurs maisons incendiées.

Valladolid qu'avait ramenée et que retenait encore dans l'obéissance la présence du régent et de son conseil, se souleva de nouveau, brûla la maison de Fonseca, qui, s'échappant avec Ronquillo, ne se sentit en sûreté que derrière les frontières du Portugal, d'où il alla porter à l'empereur la nouvelle de la triste campagne qu'il venait de faire.

Cependant le régent et ses conseillers crurent avoir trouvé le remède aux malheurs du royaume. Depuis quinze ans, la reine Jeanne vivait oubliée à Tordesillas, et étrangère à tout ce qui se faisait en Espagne. On vint lui demander d'autoriser des mesures contre les comuneros. Cette ombre de la royauté agirait peut-être encore sur les imaginations. C'était raisonner juste; mais les comuneros avaient eu précisément la même pensée, et la reine étonnée, et ne comprenant pas bien ce que l'on voulait d'elle, n'avait encore donné aucune signature, quand Juan de Padilla et Juan Bravo arrivent à l'improviste, surprennent Tordesillas et se frayent un chemin jusqu'à l'auguste recluse.

Si la démarche imprévue du régent avait singulièrement ému cette tête affaiblie, la brusque visite de Pa-

dilla n'était pas faite pour lui rendre le calme et la sérénité. Chez la reine Jeanne, on le sait, le chagrin et la maladie n'avaient pu parvenir à détruire une sorte de grandeur naturelle et de bonté clémente qu'elle tenait de sa mère, la grande Isabelle, et entre ceux qui, lui demandant des mesures de rigueur contre les sujets de son fils, faisaient de toutes les violences des procédés de gouvernement, et ceux qui imploraient son secours contre les premiers, son âme douce et miséricordieuse ne pouvait demeurer incertaine. Au récit de tant d'horreurs accumulées, la pitié éveille en elle un éclair d'intelligence, et elle permet que la junte se réunisse à Tordesillas. Étonnée d'abord, puis charmée de se voir entourée de nouveau de cet appareil de royauté qu'elle ne connaissait plus depuis tant d'années, elle prit son rôle au sérieux. Ce ne fut, hélas! qu'une heure fugitive; épuisée par ce noble effort, elle ne tarda pas à retomber dans sa mélancolie habituelle, et ses mains se refusèrent à signer ces mêmes décrets accueillis d'abord avec une joyeuse émotion.

Cependant Padilla, profitant de l'enthousiasme qu'avait provoqué dans les cœurs ce réveil de l'intelligence chez une reine que tous aimaient et plaignaient, et de la première surprise de l'ennemi, marcha sur Valladolid, où il s'empara du sceau royal, et ne laissant libre que le régent, en qui il respectait la pourpre romaine, il enleva le conseil qu'il ramena dans Tordesillas.

C'était le moment d'organiser cette victoire si rapidement obtenue, et de constituer un gouvernement fort à la place de celui qu'on venait de détruire. Mais la

junte avait fait une première faute en choisissant pour y siéger une ville ouverte de toutes parts, quand il lui eût été si facile de s'enfermer dans une place fortifiée, où elle eut concentré la direction des affaires à l'abri de toute surprise ; elle en fit une seconde en ne substituant pas au prestige de la reine Jeanne, qui lui échappait, celui de l'infant don Fernando, élevé en Espagne, et qui peut-être eût sauvé la révolution d'elle-même et de ses propres emportements. La noblesse, voyant celle-ci unique maîtresse et qui commençait à user des procédés trop ordinaires aux multitudes déchaînées, se repentit vite de s'être associée à une telle alliée, commença à jeter les armes, et se prit à tourner les yeux du côté de Charles-Quint.

C'était là aussi que, par une juste et honorable défiance d'elle-même, la junte se décida à chercher le remède aux maux de l'Espagne. Elle dressa un long exposé de ses griefs et de ses vœux qu'elle fit porter à l'empereur par une commission choisie dans son sein. Résolution singulière, peut-être, après tant de sang répandu, tant de villes réduites en cendres, mais qui prouve une fois de plus que les communes n'avaient jamais eu dans leur pensée que d'obtenir le redressement des torts dont elles avaient eu à souffrir. Charles-Quint ne vit dans cette démarche qu'un signe de lassitude et de faiblesse. Des trois envoyés de la junte, un seul osa s'avancer jusqu'à Worms, où, arrêté par ordre de l'empereur, il fut enfermé dans une forteresse. Les deux autres ne dépassèrent pas Bruxelles.

Le flegmatique souverain ne hâta pas d'une heure l'exécution de ses desseins. Mais, bien informé de ce qui se passait en Castille, il comprit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette hésitation, de ce retour de la noblesse, et au faible Adrien il associa deux nouveaux conseillers, espagnols cette fois et d'un sang illustre, le connétable don Iñigo de Velazco et l'amiral don Fadrique Enriquez; de prudentes instructions suivirent et fortifièrent le choix de ces deux noms; une grande mesure, la réunion des cortès, en fut le sage et habile complément.

C'était montrer aux communes ce qu'elles auraient dû faire, s'emparer adroitement du rôle qu'elles auraient dû prendre, réduire une révolution commencée aux proportions d'une sédition avortée, replacer enfin les choses dans la situation où elles étaient au lendemain des cortès de Saint-Jacques et de la Corogne.

L'accession du connétable et de l'amiral au conseil de régence fut un prétexte honorable pour tous ceux de la noblesse qui étaient las de la guerre ou qui voyaient le peuple, et la junte elle-même déjà tentés de réduire leurs priviléges. Les nouveaux élus se mirent à l'œuvre avec zèle, et par la ruse, l'audace ou la corruption, le connétable rentra dans Burgos et ramena cette ville à la cause royale. Ce premier succès engagea plusieurs des nobles à passer de la défection à l'hostilité active. Sur ces entrefaites, le cardinal se déroba, dans Valladolid, à la surveillance de ceux qui le gardaient, et se rendit à Medina de Rioseco. Beaucoup de nobles l'y rejoignirent avec tout leur monde. Quelques-uns, recourant à

la force là où le connétable avait réussi par la ruse, reprirent possession de plusieurs villes.

Ces réactions jetèrent quelque trouble dans les conseils des comuneros. On essaya de faire honte à Burgos de sa trahison à la cause nationale; mais on ne parvint pas à ébranler sa fidélité de fraiche date, et ce fut Burgos, au contraire, sans doute à l'instigation du connétable, qui, par des lettres activement répandues, chercha à ébranler la résolution des autres villes. Le connétable ne s'en tenait pas à ces pratiques indirectes; son fils, le jeune comte de Haro, prenait, avec le titre de capitaine général, le commandement de l'armée royale.

Les rebelles s'étaient flattés que l'amiral n'accepterait pas les fonctions que lui conférait l'empereur. D'un caractère conciliant et modéré, il avait toujours blâmé les excès de la cour et vivait dans la retraite. Ce furent précisément sa modération et ses sympathies pour le peuple qui le décidèrent à accepter. Il fit un premier effort pour ramener Valladolid, et se porta fort auprès de la junte des bonnes intentions de l'empereur. Mais les comuneros virent plutôt les vrais desseins du maitre dans la politique violente du connétable et de ceux qui le suivaient. Repoussé par les uns et les autres, l'amiral se rendit à Rioseco où il fut accueilli avec une grande joie.

C'était le moment où les messagers de la junte revenaient de Flandre avec les dédaigneuses réponses de l'empereur. On les interpréta comme un déni de toute justice, et on ne ménagea plus rien. Tout annonçait que la guerre allait devenir inexorable.

Cette phase nouvelle réclamait de nouveaux chefs : c'est le procédé ordinaire des révolutions. D'ailleurs, Pedro Laso ne se contentait plus de présider la junte et enviait la gloire plus éclatante de celui qui, maître des soldats, avait aussi une autorité plus réelle. Il fit si bien, que Juan Padilla dut abandonner le commandement de l'armée au premier-né du comte d'Ureña, don Pedro Giron. C'était un déserteur de la cause royale, qu'un motif de mécontentement personnel avait jeté dans le parti populaire. Il avait la réputation d'être brave, et son nom conservait à la cause des comuneros une dernière apparence de cause nationale.

Padilla, trop peu maître de son ressentiment, feignit d'avoir appris que sa femme était malade, et se hâta de retourner à Tolède avec tous ceux de cette ville qui s'étaient attachés à sa fortune. C'était un assez grand vide dans l'armée des villes confedérées. L'évêque de Zamora vint à propos le remplir. Les troupes qu'il amenait avec lui portaient l'armée à près de dix-sept mille hommes ; les régents en comptaient à peine le tiers.

Le nouveau général, laissant à la garde de Tordesillas et de la reine ce qu'il y avait de moins propre à la guerre dans la suite d'Acuña, leva son camp et marcha vivement sur Rioseco. Les régents virent arriver, sans trop s'émouvoir, jusque sous les murs de leur ville, cette multitude impétueuse qui demandait à grands cris la bataille, sans doute pour donner le spectacle et la joie d'une victoire à cette foule de femmes, d'enfants et de paysans qui, partie de Tordesillas, s'était encore grossie

en chemin. Cette calme attitude étonna et même déconcerta Pedro Giron, qui perdit là une occasion admirable de s'emparer du gouvernement. On ne peut s'expliquer son inaction que par un de ces retours mélancoliques que font parfois sur eux-mêmes, au moment de frapper un grand coup, les chefs de parti qui ne se sentent pas à leur vraie place. Quelle que soit la cause de cette hésitation, elle donna au comte de Haro le temps d'arriver, et par sa jonction avec elle de doubler l'armée royale, pendant que don Pedro Giron ramenait la sienne découragée au camp de Villabraxima.

Cependant on essaya de négocier. Les magistrats de Valladolid se présentèrent entre les deux partis. Bien reçus au camp royal, ils furent brutalement éconduits par les comuneros, surtout par l'évêque de Zamora. Mais celui-ci ne prit pas assez garde à certain moine franciscain, fray Antonio de Guévara, qu'on laissait librement aller d'un camp à l'autre, porteur de paroles et de conseils qu'il répétait parfois en chaire. Le commun peuple l'écoutait peu, Acuña le dédaignait, et le rusé moine poursuivait son œuvre dans les ténèbres. Don Pedro Giron était gagné et n'attendait que l'occasion. On était au mois de décembre, et, sous prétexte de leur trouver un meilleur campement, le général ramena ses troupes à Villalpando. C'était les mettre dans les mains du connétable : Villalpando appartenait à ce dernier. Les comuneros n'y furent pas plutôt arrivés que l'armée royale, sortant de Rioseco, se jeta sur Tordesillas laissé presque sans garnison, espérant y surprendre la reine et la

junte elle-même Les gens d'église d'Acuña s'y défendirent pendant cinq heures, mais il fallut céder au nombre.

Les comuneros, pour réparer cet échec, n'avaient qu'à surprendre Rioseco et s'emparer du régent; mais ce n'était pas pour prendre Rioseco que Giron avait livré Tordesillas. Il ne voulut pas même permettre que l'on fît sur cette dernière place un retour offensif qui pouvait etre couronné de succès.

A Valladolid, où se retirèrent les comuneros, le peuple montra qu'il savait distinguer ses amis de ceux qui le trahissaient. Acuña y fut accueilli avec enthousiasme, Giron poursuivi de clameurs menaçantes. Ne s'y croyant plus en sûreté, il prit, un matin, le prétexte d'une reconnaissance à faire, et sortit de la ville pour ne plus y rentrer. Nulle part on ne voulut le recevoir. Tout le temps que dura la guerre, il fut forcé de se cacher sur les terres de son père, et, juste châtiment de sa trahison, Charles-Quint lui-même l'excepta de l'amnistie accordée à tous.

Cependant la guerre ayant tout ravagé, il devint très-difficile de vivre, et on dut prendre de sévères mesures contre le brigandage. Par la rigueur qu'il porta dans l'exécution de ces mesures, l'évêque de Zamora mérita la reconnaissance des habitants de Valladolid. Tout l'hiver se passa en petites rencontres; on prit, on perdit, on reprit des châteaux et des villages. Chaque parti semblait attendre un incident qui le tirât d'embarras.

Ce fut pour les comuneros la nouvelle que don Juan de Padilla tenait de nouveau la campagne avec deux

mille hommes que Tolède lui avait confiés. Il fut reçu dans Valladolid comme un libérateur. L'occasion semblait bonne pour lui rendre un commandement dont Pedro Giron avait si mal usé. Mais Pedro Laso se retrouva encore sur son chemin. Supérieur cette fois à son intérêt particulier, Padilla plaida lui-même devant le peuple la cause de son rival, parla vivement de ses hautes qualités mais le peuple refusa de l'entendre, et Juan de Padilla fut pour la seconde fois proclamé chef des comuneros.

Burgos s'agitait de nouveau sous l'autorité du connétable. L'empereur n'avait pas tenu toutes les promesses faites en son nom. Acuña et Juan de Padilla, aidés du comte de Salvatierra, firent une tentative de ce côté; mais le comte fit sa paix à part, et les deux chefs se découragèrent. Acuña, d'ailleurs, n'était pas fâché d'aller voir ce qui se passait aux environs de Tolède. L'archevêque venait de mourir, et l'évêque de Zamora se croyait des droits à la succession.

D'autre part, Valladolid avait rappelé Padilla pour la défendre des gens de Simancas, qui venaient insulter ses habitants jusqu'à ses portes. Au dedans, la sécurité n'était guère plus grande. Peuple et soldats repoussaient dédaigneusement les lettres et les messages qui leur venaient du camp royal. Mais Pedro Laso commençait à s'en laisser toucher. Toujours jaloux de la prééminence accordée à Juan de Padilla, il finit par se livrer tout entier.

Une vive campagne pouvait seule couper court à

toutes ces intrigues et prévenir la complète dissolution du parti. Padilla le comprit, et emmena tout son monde contre Torrelobaton qu'il emporta. Acuña malade s'y était fait porter en litière. Le comte de Haro accourut vainement de Tordesillas pour défendre la place assiégée. A ce moment encore, on pouvait réparer la faute de Giron, en revenant sur Tordesillas dont on eût aisément enlevé la reine. Mais la fatalité voulait que, chaque fois qu'un mouvement en avant pouvait tout gagner, il surgît une difficulté qui mit tout en péril, en arrêtant les confédérés; cette fois ce fut une trêve de huit jours proposée par le régent. Un des trois messagers que Charles-Quint avait si mal reçus, fray Pablo de Villegas, n'épargna rien pour faire rejeter cette demande; il alla jusqu'à ameuter le peuple et l'entraîner dans la salle des délibérations. La junte n'en tint pas compte et accorda la trêve. Padilla était probablement aussi de cet avis. Ce qui le ferait croire, c'est que quinze jours plus tard, comme on parlait de prolonger la trêve, assailli par le peuple, il ne dut la vie qu'à la vitesse de son cheval qui l'emporta d'un trait jusqu'à Torrelobaton.

Au milieu de ces hésitations nouvelles qui cachaient sans doute dès lors une négociation, l'amiral ne perdait pas l'espérance de faire prévaloir ses idées pacifiques, et on aime à rendre à Pedro Laso ce témoignage, qu'il se prêta à seconder l'amiral, moins en mécontent qu'en bon citoyen convaincu. Les deux juntes se mirent donc à négocier. Leurs délégués se rencontraient secrètement

dans deux couvents placés aux portes, l'un de Valladolid, l'autre de Tordesillas. Les conditions étaient raisonnables, et partant acceptables. Mais les comuneros rompirent l'accord, en exigeant que, dans le cas où l'empereur se refuserait à ratifier le traité, la noblesse se réunît au peuple pour obtenir, les armes à la main, ce qui avait été consenti. Les nobles demandèrent du temps pour répondre. Un incident imprévu les tira d'embarras. Un matin, en s'éveillant, les habitants de Valladolid lurent avec stupeur sur leurs murs un décret de Charles-Quint, qui déclarait traîtres et rebelles tous ceux qui avaient pris les armes pour la cause populaire, notamment deux cent quarante-neuf personnes, condamnées les laïques à la mort, les prêtres à la confiscation de tous leurs bénéfices. Une main inconnue avait, pendant la nuit, affiché cette copie d'un décret rendu à Worms et proclamé, à son de trompe, dans les rues de Burgos, par ordre du connétable. La junte de Valladolid y répondit par un autre qui rejetait sur les chefs de l'armée impériale la responsabilité de la rupture de la trêve, et toute reprise des négociations devint impossible.

Mais, en attendant, les comuneros avaient perdu un temps précieux, et plus d'un soldat abandonnait la bannière de Padilla. Acuña seul ne perdait rien de son énergie. Toujours l'œil sur Tolède, il faisait néanmoins la guerre en partisan qui n'aurait eu d'autre idée en tête, et l'ardeur des siens entretenait ou réveillait celle des autres.

A Alcala, les étudiants se divisèrent en deux bandes. Celle qui tenait pour l'empereur finit par l'emporter. Dans une ville livrée aux travaux de l'esprit, la victoire devait rester au parti de la civilisation, et le génie de la civilisation voulait alors que l'unité ralliât et confondît les éléments divers et souvent opposés de la nationalité espagnole. A Alcala, les impériaux étaient appelés les Andalous, parce qu'à l'exemple des cités de Castille, mais dans un sens tout différent, les villes de l'Andalousie s'étaient également confédérées. Rien de général ne semblait encore pouvoir sortir de ce chaos, et l'esprit des anciens royaumes ne laissait échapper aucune occasion de se produire sous des bannières ennemies.

Cependant la semaine sainte approchait, et Acuña ne voulait pas qu'elle le surprît sous le harnais. Il crut devoir donner quelque chose à la décence publique, et le partisan fit place au prétendant. Après avoir licencié pour un temps la plus grande partie de son monde, il se dirigea vers Tolède. « Il entra dans la ville, dit don Modesto Lefuente, accompagné seulement d'un guide. Nul n'eût pu soupçonner que cet homme était don Antonio de Acuña, car personne, sous cet accoutrement, n'eût deviné un évêque. Mais le guide le fit connaître de quelques-uns, et, la nouvelle en ayant couru dans la ville avec la rapidité d'une étincelle électrique, la place de Zocodover se remplit d'une foule immense qui entoura le prélat, et le proclama, dans le délire de la joie, père de la patrie. Les masses populaires sont toujours extrêmes dans leurs démonstrations d'amour ou de haine. Dans

un de ces accès de frénétique enthousiasme qui d'ordinaire s'emparent des multitudes, l'évêque de Zamora se vit enlevé de son cheval, et porté à bras, escorté de la foule, au milieu de la nef de la cathédrale, précisément à l'heure où résonnaient sous ses voûtes ces sublimes lamentations du prophète, que l'Église répète, chaque année, dans la grave et pathétique cérémonie des ténèbres du vendredi saint. L'évêque faisait d'inutiles efforts pour échapper aux bras de ceux qui profanaient ainsi l'auguste sanctuaire, en des moments si solennels. Nullement scrupuleux d'ailleurs dans l'accomplissement de ses obligations épiscopales, il comprenait cependant toute la portée de cette irrévérence, et il y répugnait. Mais le peuple, poussant à bout cette sacrilége profanation, l'introduisit dans le chœur, le déposa sur le siége pontifical, et le proclama archevêque de Tolède. Si ardemment qu'il pût désirer ce premier siége du royaume, il n'avait jamais pu entrer dans la pensée d'Acuña d'y parvenir par un moyen aussi violent, aussi illégitime, aussi irrespectueux. Mais ses ennemis, se fondant sur les antécédents de sa vie profane et se servant, pour l'accuser, du souvenir de ce qui s'était passé à Zamora et à Palencia, supposèrent aisément qu'il avait été l'instigateur ou tout au moins le complice du scandale de Tolède, et l'extravagance des habitants de cette ville fit plus de tort à la cause des comuneros que la perte de plusieurs batailles. »

Acuña honteux ne cherchait qu'un prétexte pour mettre fin à ces scènes impies, et échanger de nouveau

le bâton pastoral contre sa bonne et fidèle épée. On vint lui raconter, que le prieur de San Juan, profitant de son inaction, avait brûlé dans leur église tous les habitants de Mora. Aussitôt le vieux partisan rassemble tout ce qu'il a de soldats à sa portée, et, se remettant en campagne, il eût sans doute battu l'ennemi à Illescas, si celui-ci ne se fût jeté dans le château fort d'Aguila. Mais l'intrépide prélat avait emporté d'assaut de plus redoutables forteresses. Comme il escaladait la hauteur, suivi des plus résolus, l'ennemi lâcha sur lui tout ce qu'il avait réuni de bêtes à cornes dans le château. Les gens d'Acuña crurent d'abord à une sortie; puis, reconnaissant leur méprise, ils ne songèrent plus qu'à s'emparer de la proie qui leur était abandonnée, « peu soucieux de la victoire, dit l'historien, du moment qu'ils avaient le butin. » Une grande pluie qui survint acheva de les détourner de leur entreprise, et le peu de succès de cette journée augmenta encore le déplorable effet des extravagances de la veille. Les violences populaires avaient détaché la noblesse de la cause des communes. Le scandale de l'élection d'Acuña refroidit singulièrement le zèle des gens d'église.

Mais il manquait quelque chose à cette étrange élection. Il y manquait le suffrage du chapitre. La manière dont on s'y prit pour l'obtenir était digne du reste. Des gens postés aux environs de la cathédrale mettaient la main sur les chanoines, à mesure qu'ils se présentaient, puis les enfermaient dans leur salle capitulaire. Lorsqu'ils y furent en nombre, la multitude força les portes et exigea

de ce concile de prisonniers un vote conforme à sa passion du moment. Le chapitre refusa héroïquement. Le prélat vint lui-même, à la tête d'une horde turbulente, insulter, les chanoines; mais ceux-ci, inébranlables dans leur généreuse résistance, restèrent trente-six heures sans boire ni manger. Acuña, lassé avant eux, les laissa libres de se retirer, et alla se consoler de leur refus en se parant des ornements pontificaux.

Que faisait cependant don Juan de Padilla? Inactif à son tour à Torrelobaton, il semblait attendre quelque événement décisif qui n'arrivait pas. Sa magnanime nature répugnait à la guerre civile, et il se flattait sans doute, après chaque bon coup d'épée, que les négociations allaient être reprises, et qu'à la longue quelque bonne et clémente parole arriverait de Flandre. Mais Charles-Quint n'était pas l'homme de cette parole. Comptant sur l'ascendant de sa fortune, il attendait de la rigueur le triomphe de sa cause. Les régents eux-mêmes ne négociaient plus avec la junte et se contentaient d'attirer à leur parti par la séduction ses membres les plus considérables. Padilla perdit enfin sa dernière illusion, en apprenant que le connétable était sorti de Burgos et marchait sur Tordesillas avec une armée. A cette nouvelle, Padilla se rend une nuit à Valladolid, confère avec la junte, prend quelques milliers de soldats en passant à Toro, réunit ainsi environ huit mille hommes, et, à la tête de cette petite armée, il sort de Torrelobaton, dans la direction de Toro. C'était le 21 avril 1521.

Les impériaux, de leur côté, quittent Tordesillas sous

le commandement du connétable et du jeune comte de Haro, laissant la reine Jeanne sous la garde du cardinal Adrien et du comte de Denia. Ils étaient à Peñaflor, à une courte distance de Torrelobaton. Averti par les trompettes des comuneros que ceux-ci sortaient de la ville, le connétable lança après eux toute sa cavalerie. Padilla marchait le dernier, couvrant le gros de sa troupe de ses propres cavaliers Le ciel était sombre et couvert, les chemins détrempés par la pluie, et les piétons avançaient difficilement. Il fut aisé à la cavalerie impériale de ne pas perdre leurs traces. Padilla avait grand'peine à maintenir son armée en ordre contre le vent et la pluie ; il en eut plus encore à la ranger en bataille, lorsque, à trois lieues de Torrelobaton, il aperçut l'ennemi près d'un lieu appelé Villalar.

Le nom de ce village est resté à jamais célèbre dans l'histoire des malheurs de la liberté. Mais à cette journée de Villalar la liberté apportait si peu l'espoir de vaincre, et, eût-elle vaincu, sa victoire devait rester tellement stérile, que l'intérêt de sa cause disparaît, pour ainsi dire, à Villalar, devant celui qui s'attache au sort du héros qui, ce jour-là, portait son drapeau. Les comuneros se défendirent faiblement. Leurs canons enfoncés dans la boue ne pouvaient servir, et il ne paraît pas que les artilleurs fissent de grands efforts pour les en retirer. Moins résolus encore, le reste des soldats arrachèrent leur croix rouge pour ne pas être reconnus. Padilla, au désespoir, crut devoir alors chercher d'avance à désarmer par sa mort tous les ressentiments qui

n'eussent pas manqué, s'il fût sorti vivant de cette journée fatale, de lui en imputer la malheureuse issue. On lui entendit prononcer ces magnanimes paroles : « Ne permettez pas, mon Dieu ! que les femmes de Tolède et de Valladolid me reprochent un jour d'avoir amené leurs fils et leurs maris à la boucherie, et d'avoir sauvé ma vie en fuyant ! » Et, donnant de l'éperon à son cheval, il se lança, au cri de saint Jacques et liberté, contre tout un escadron de lanciers, suivi seulement de cinq écuyers. Blessé une première fois, il revint à la charge, fit encore des prodiges de valeur et ne se rendit qu'après que, frappé au jarret, il se vit à terre n'ayant plus au poing qu'un tronçon de lance. Il remit son épée à celui-là même qui l'avait blessé, don Alonso de la Cueva. Un misérable, dont il vaut mieux taire le nom, l'ayant reconnu, le blessa lâchement au visage ; un autre le dépouilla du pourpoint de brocart brodé qu'il portait par-dessus sa cotte d'armes. Il avait mérité ces odieux outrages, car, avec ses cinq écuyers, il était le seul qui eût combattu. Cette journée ne fut qu'une déroute.

Dès le lendemain, et à Villalar même, on lui fit son procès, ainsi qu'à trois autres capitaines pris le même jour. L'amiral eût voulu les sauver ; mais la loi était implacable, et des quatre trois furent condamnés à être décapités. Le quatrième, don Pedro Maldonado Pimentel, ne devait mourir que deux ans plus tard. Il fut sauvé cette fois par l'intervention d'un parent, le comte de Benavente. Voici les noms des autres, l'histoire doit les

conserver : don Juan Bravo qui commandait ceux de Ségovie, et don Francisco Maldonado, de Salamanque.

Padilla écouta la sentence avec calme et dignité. On lui refusa jusqu'à la consolation de faire son testament dans la forme régulière, et à peine lui permit-on de se confesser au premier moine qui se rencontra.

J'emprunte à don Modesto Lafuente le récit de cette mort héroïque :

« L'heure étant venue, les trois condamnés furent conduits au lieu où devait s'exécuter la sentence : c'était au pied du pilori de Villalar. Ils étaient montés sur des mules harnachées de noir, et assistés par des prêtres. Le long du chemin, le héraut ayant dit à haute voix : « Ceci est la justice que Sa Majesté et ceux qui gouver- « nent en son nom commandent de faire sur ces che- « valiers condamnés à mort comme traitres. — Tu mens, « s'écria fièrement Juan Bravo, toi et ceux qui te font « parler. Traîtres, non, mais citoyens zélés pour le bien « public et défenseurs de la liberté du royaume. » Padilla le reprenant alors avec une noble sérénite : « Seigneur « Juan Bravo, lui dit-il, hier était le jour de combattre « en gentilshommes ; aujourd'hui il ne s'agit plus que « de mourir en chrétiens. » Le capitaine de Ségovie se tut, et on arriva sans autre incident au lieu marqué. « Commence par moi, dit-il encore au boureau, afin que « je n'aie pas la douleur de voir mourir le meilleur gentil- « homme qui soit en Castille. » Et le couteau lui coupa la gorge. Padilla s'approcha de l'échafaud, et, se dépouillant de quelques reliques qu'il portait au cou, il les re-

mit à don Enrique Sandoval y Rojas, fils aîné du marquis de Denia, qui se trouvait à côté de lui, le conjurant de les porter tant que durerait la guerre, et de les envoyer ensuite à doña Maria Pacheco, son épouse. Apercevant le corps de Juan Bravo, il s'écria : « Vous voilà donc « mort, bon gentilhomme ! » Il leva les yeux au ciel et ajouta : « *Domine, non secundum peccata nostra fa-* « *cias mihi,* » et à ce moment le glaive lui ôta la parole et la vie, en séparant sa tête de son corps. On exécuta de la même manière Francisco Maldonado; et les trois têtes clouées sur des pieux furent exposées aux regards de la multitude sur la partie haute de l'échafaud.

« Ainsi finirent les trois plus vaillants chefs des comuneros, et leur supplice fut aussi la mort des libertés de la Castille. »

Mais ceux qui avaient refusé à don Juan de Padilla la triste consolation de faire son testament furent trompés dans leur cruelle attente. Il lui fut permis d'écrire à Tolède et à sa femme, et ces deux lettres, que l'histoire a pris soin de recueillir, peuvent être appelées le testament de cette grande âme. Je me garderai bien d'en rien retrancher.

Voici d'abord la lettre adressée à Tolède :

« A toi, couronne d'Espagne et lumière du monde entier, affranchie et libre depuis les nobles Goths; à toi qui, par les flots répandus de ton sang et de celui de tant d'autres, as recouvré la liberté pour toi et pour les villes tes voisines ! moi, ton fils légitime, Juan de Pádilla, je te fais savoir comment le sang de mon corps a

rafraichi tes victoires passées. Si le malheur ne m'a pas permis d'ajouter mes actions à tes hauts faits, la faute en est au destin et non à ma bonne volonté. Je te l'offre et te prie de l'accepter en mère, car Dieu ne m'avait pas donné à perdre plus que je n'ai risqué pour toi. La perte de ma vie m'afflige moins que le regret qu'elle va te causer. Mais ce sont les chances de la fortune que rien n'arrête. J'emporte au moins avec moi une consolation bien douce, c'est que moi, le moindre de tes fils, je meurs pour toi, et que tu en as nourri d'autres à tes mamelles qui pourront venger mon injure. Assez de voix te raconteront ma mort. Je ne sais encore ce qu'elle sera; mais je la sens bien proche. Ma fin te rendra témoignage de ma volonté. Je te recommande mon âme, comme à la patronne de la chrétienté; de mon corps, je n'ai que dire, il n'est déjà plus à moi. Je ne puis même en écrire davantage; car, au moment où j'écris cette lettre, je sens le couteau à ma gorge, plus triste de ta peine qu'effrayé de mon supplice. »

Est-ce là la langue fleurie et déclamatoire d'un révolutionnaire? N'est-ce pas plutôt le cri de l'âme d'un magnanime citoyen, et la dernière parole du soldat vaincu qui tend la gorge?

La langue de l'époux n'a pas moins de noblesse et de chrétienne résignation dans une résolution inébranlable :

« A doña Maria Pacheco, son épouse :

« Señora, si votre douleur ne devait pas m'être plus sensible que ma mort, je me tiendrais pour le plus heu-

reux des hommes. Inévitable pour tous, la mort est un bienfait signalé pour celui à qui Dieu l'envoie faite ainsi. Il n'importe que beaucoup la déplorent, si Dieu la reçoit en sacrifice. Je voudrais avoir plus de temps pour vous écrire certaines choses qui vous consoleraient peut-être. Mais ni on ne me le donne, ni je ne voudrais tarder davantage à recevoir la couronne que j'attends. Vous, señora, pleurez votre infortune en femme sensée, et non ma vie qui, perdue pour une si juste cause, ne doit être pleurée de personne. N'ayant plus que mon âme à vous léguer, je la laisse dans vos mains. Recevez-la, señora, comme ce qui vous aime le mieux. Je n'écris pas à Pedro Lopez, mon seigneur, parce que je n'ose. Si je me suis montré son fils, en n'hésitant pas à immoler ma vie, je n'ai pas hérité de son bonheur. Je ne veux pas tarder davantage pour ménager la patience du bourreau qui m'attend, et de peur qu'on ne me soupçonne de vouloir allonger ma vie en allongeant ma lettre. Mon serviteur Losa, qui sera le témoin de ma mort et de mes secrètes volontés, vous dira tout ce qui manque ici, et je renonce à la triste consolation de vous écrire, attendant le couteau qui nous apporte à vous la peine, à moi le repos. »

Quelques-uns ont voulu douter de l'authenticité de ce deux lettres, mais l'opinion contraire a constamment prévalu. A part, en effet, au début de la première, quelques traces du mauvais goût de l'époque, on ne sent nulle part ici l'artifice littéraire, et celui-là seul a pu écrire ces lettres qui est mort comme Padilla, laissant une veuve comme Maria Pacheco. C'est d'elle seule main-

tenant que nous avons à parler. L'âme des comuneros semble passée en elle, et leur cause n'aura plus de grandeur que dans la résistance de cette noble femme et dans celle de Tolède. Mais l'âme de Tolède, c'est encore Maria Pacheco.

Padilla, en mourant, savait dans quelles mains il déposait son âme héroïque. La vaillante fille du comte de Tendilla unissait la grâce à la fermeté, la douceur à la hardiesse, et était habile à réchauffer les cœurs comme à les séduire. Amie passionnée des comuneros, elle avait déjà montré une fois que rien ne lui coûtait pour venir en aide à leur cause. Un jour, en effet, que l'argent manquait pour payer les troupes, elle se souvint à propos de ce qu'avait fait, dans une occasion toute semblable, la Reine Catholique. C'était le temps des femmes héroïques et sensées tout ensemble. Maria Pacheco s'habille de deuil, et, se rendant à la cathédrale, commence par s'agenouiller devant le grand autel, entre deux torches allumées, et là, se frappant la poitrine, elle demande avec larmes et prières pardon à Dieu de ce qu'elle va faire. Puis elle prend l'argent qui se trouve dans la cathédrale. C'était un peu hardi de la part d'une femme qui lisait beaucoup la Bible. Mais on assure qu'elle savait aussi les mathématiques, et même que le latin et le grec ne lui étaient point étrangers. On blâma beaucoup et avec raison, dans le camp ennemi et même dans celui des comuneros, cette manière expéditive de battre monnaie ; mais, en attendant, les troupes étaient payées et reprenaient confiance. Ajoutons enfin que plus tard, lorsqu'après l'en-

tière défaite des comuneros, on confisqua les biens de ceux qui y avaient eu la principale part, ceux de Maria Pacheco furent remis aux mains du clergé, et répondirent de la somme emportée de la cathédrale.

Maria Pacheco était à prier dans son oratoire, quand on lui annonça le désastre de Villalar. Elle sut contenir l'expression de sa douleur, et fit mettre sans bruit bonne garde aux portes de la ville; mais, lorsqu'elle apprit la fin tragique de son époux, elle eut grand'peine à ne pas perdre tout son courage. Elle parvint cependant à se maîtriser elle-même, et, prenant son jeune fils dans ses bras, elle se rendit à l'Alcazar, entre l'évêque Acuña et don Fernando Davalos, et accompagnée d'une multitude innombrable. Elle semblait chercher un refuge, et, en réalité, elle prenait avec éclat le commandement des comuneros.

Le prieur de San-Juan assiégeait alors Tolède, à la tête d'une armée dans laquelle se trouvait un frère de Padilla, de tout temps ennemi des comuneros. Repoussés par l'énergie des habitants, les assiégeants essayèrent de traiter, et un oncle de Maria Pacheco entra dans la ville avec ce dessein. Mais le peuple ne voulut entendre à aucun accommodement, et les députés se retirèrent, suivis de tous ceux qui ne voulurent pas demeurer exposés aux dangers d'un long siége. Acuña fut de ces derniers, soit que son brillant courage ne s'arrangeât pas de ces dangers obscurs, soit que son ambition turbulente fût peu tentée du second rôle, surtout quand le premier appartenait à une femme. Il attendit la nuit pour sortir

de Tolède, déguisé en habitant des provinces basques, décidé, on le dit du moins, à se diriger vers ce pays, pour ensuite passer en France et à Rome. En faut-il conclure que, se sentant vieillir, l'audacieux partisan éprouvât quelque besoin d'aller chercher au Vatican l'absolution de sa vie agitée? Quoi qu'il en soit, reconnu et arrêté en chemin, il fut conduit au château de Navarrete, et de là, après d'incroyables mais d'inutiles efforts pour s'échapper, à celui de Simancas, où l'attendait une fin terrible et digne de sa vie : il fut étranglé à l'un des créneaux de la forteresse. Si le cardinal devenu le pape Adrien eût vécu quelques années de plus, amnistié par un souverain pontif, cet étrange évêque échappait au châtiment qu'il avait mille fois mérité. La désertion d'Acuña ne découragea pas Maria Pacheco, et Tolède continua à être défendue avec la même résolution. On renoua les négociations, mais sans succès, la noble veuve exigeant, avant toute chose, que la mémoire de son mari fût réhabilitée; heureux quand elle ne demandait pas que l'ancien pacte de Tordesillas fut ratifié par les régents.

On gagna ainsi le mois de septembre, où Tolède se vit réduite aux dernières extrémités, parce que le prieur de San-Juan ayant pris position au midi, dans le monastère de Sisla, coupa les vivres aux assiégés, en arrêtant tous les convois. Les assiégés avaient compté sur l'invasion de la Navarre par une armée du roi de France, mais cette armée fut battue, et cette diversion leur manqua. Vers le même temps, la faible santé de Maria Pachero, épuisée par tant d'épreuves et par le ma-

gnanime effort qu'elle faisait sur elle-même, laissa voir des symptômes d'une prochaine défaillance. Tolède se sentit défaillir avec celle en qui elle se sentait vivre. Chez quelques-uns le découragement alla jusqu'à la trahison, et il se rencontra un misérable pour offrir de livrer cette femme sublime. Il fut découvert et précipité de la muraille de l'Alcazar. Une autre fois quelques séditieux voulurent s'emparer de l'Alcazar même. Une troupe d'amis fidèles se jeta au-devant des assaillants, et le sang eût coulé, si doña Maria ne se fût fait porter en litière entre les deux partis.

C'était le suprême effort dont cette grande âme s'était sentie capable. Après une dernière sortie, heureuse au début, mais qui tourna mal pour les gens de Tolède ramenés en désordre dans leurs murs, elle comprit que le moment était venu de cesser toute résistance, et que l'unique service qu'elle pût rendre désormais aux comuneros, c'était de sauver leurs misérables restes. Le 21 octobre 1521, elle signa un accord avec le prieur, dont celui-ci s'engageait à faire exécuter les conditions. Ces conditions étaient honorables. Il va sans dire que la noble veuve avait stipulé en première ligne pour l'honneur de son mari. Le prieur entra dans Tolède, et doña Maria Pacheco se retira dans sa maison, où, par une précaution que l'avenir se chargea de justifier, elle emmena de l'artillerie.

Tout alla bien pendant quelques mois; mais, à la mort de Léon X, le cardinal Adrien ayant été élevé au trône pontifical, l'exaltation du régent de Castille dans la

chaire de saint Pierre fut célébrée à Tolède par des fêtes auxquelles les deux partis prirent également part. Adrien n'avait rien d'hostile dans sa personne, et sa modération l'avait toujours fait distinguer des membres de son conseil. Or, pendant l'une de ces fêtes, il arriva qu'un enfant, le fils d'un simple artisan, cria vive Padilla, moins peut-être par malice que par un simple et involontaire souvenir d'une autre époque. Aussitôt on se jeta sur l'enfant, qui fut fouetté d'une façon barbare. Le père prit fait et cause, tout ce qu'il y avait là de comuneros se rangèrent autour de lui, et une lutte s'établit dans laquelle les comuneros prirent naturellement pour quartier général la maison de Padilla. Mais ils furent vaincus, et le malheureux père, coupable seulement d'avoir voulu défendre son fils, condamné à être pendu. Doña Maria n'épargna rien pour le sauver, et voulait elle-même aller l'arracher du gibet. On l'en empêcha; mais, en cédant, elle annonça à son beau-frère, don Gutierrez Lopez de Padilla, que cette victime ne serait pas la dernière. En effet, les comuneros furieux se jetèrent sur l'artillerie et la tournèrent contre les partisans de la régence. Pour faire cesser le feu, il fallut leur promettre qu'ils pourraient, la nuit suivante, sortir librement de Tolède. Lopez de Padilla leur avait donné sa parole et la tint au péril de sa vie. Il aida même sa belle-sœur à se réfugier dans le couvent de Santo Domingo contigu à sa maison.

Cependant, après tout ce qui venait de se passer, les murs et les privilèges d'un couvent parurent une faible

sauvegarde pour la sûreté de doña Maria Pacheco. Elle craignit qu'on ne vînt l'en tirer de force et, prenant les habits d'une villageoise et se couvrant la tête d'un vieux chapeau, elle sortit de Tolède. Comme elle passait la porte du Cambron, un soldat, dit-on, la reconnut; mais, au lieu d'en rien laisser voir, il lui tourna le dos et attira d'un autre côté l'attention de ses camarades. Elle trouva dans la campagne une mule que la comtesse de Monte-Agudo, sa sœur, lui avait fait préparer, et, montant dessus, elle partit, accompagnée seulement du fidèle Hernando Davalos, et d'une esclave noire, qui ne la quittait jamais, et qui, dans le peuple, passait pour sorcière. Après avoir échappé non sans peine à un poste d'impériaux établi au bord du Tage, les fugitifs arrivèrent à Escalona, sur les terres du marquis de Villena, oncle de doña Maria. — « Qu'elle s'en aille où bon lui semble, s'écria brusquement le rude seigneur. Elle a mérité ce qui lui arrive, pour n'avoir pas secondé mes efforts quand j'ai voulu traiter avec elle. » La marquise moins impitoyable, et secrètement peut-être d'accord avec son mari, lui envoya une bonne mule, trois cents ducats d'or et quelques conserves. Cette généreuse assistance lui permit de gagner la Puebla de Sanabrio, où le propre frère du marquis s'efforça de lui faire oublier, par la plus affectueuse hospitalité, le brutal accueil d'Escalona.

Après quelques jours d'un repos aussi nécessaire à son esprit qu'à son corps, la noble fugitive se remit en route et atteignit sans accident les frontières du Portugal. Il y avait huit jours qu'elle avait quitté Tolède.

Pendant ces huit jours, on ne cessa de la chercher dans la ville, et, pour se venger de n'avoir pu la trouver, on s'en prit à son innocente maison qui fut rasée. On sema du sel sur la place qu'elle avait occupée, et on y éleva un poteau sur lequel chacun put lire la longue énumération des crimes du mari et de la femme, coupables surtout d'avoir rêvé la liberté de la patrie. Philippe II fit depuis transporter ailleurs ce poteau, mais apparemment il trouva l'inscription trop courte encore, et il fit ajouter les plus terribles menaces contre quiconque oserait y porter la main. Philippe II devait éprouver pour les comuneros une médiocre sympathie; leur insurrection avait été un mauvais exemple pour les Pays-Bas.

Je me suis demandé quelle raison avait eue Philippe II pour déplacer ce triste monument. Je l'ai trouvée dans un écrit du temps. La maison de Padilla relevait d'un majorat; l'aîné mort, et sans doute aussi son fils, le majorat revenait au frère, à ce généreux Gutierrez Lopez de Padilla. Il le réclama de Charles-Quint qui refusa de le lui rendre. Padilla réclama en justice, et un arrêt le remit en possession de son droit, mais non de son bien. L'empereur poussa l'iniquité jusqu'à recommander à son successeur de maintenir sa décision. Philippe II, on vient de le voir, se montra moins rigoureux; toutefois les Padilla ne relevèrent pas leur maison, et plus de trois siècles après, j'ai vu le sol frappé d'interdit, tel que l'avait fait la colère de l'empereur.

Au mois de juillet 1522, Charles-Quint débarquait à Santander, encore enflammé de cette impitoyable co-

lère. Quoique depuis plus d'un an déjà toute trace de la guerre civile eût disparu en Castille, les supplices recommencèrent; mais détournons nos yeux de cet affreux spectacle pour les reporter uniquement sur celle que nous avons suivie jusqu'à la frontière de Portugal.

Pendant plusieurs années, doña Maria Pacheco erra de ville en ville, inutilement poursuivie par les ressentiments de l'empereur. Elle finit par obtenir du roi la permission de rester dans ses États, et s'établit à Braga, dont l'archevêque lui fit bon accueil. Après trois ou quatre ans de séjour à Braga, le soin de sa santé la contraignit à aller vivre à Oporto, dont l'évêque ne lui fut pas moins hospitalier. On voit que l'Église ne lui avait pas gardé rancune de son emprunt forcé sur la cathédrale de Tolède. Mais, il faut tout dire, outre que les biens de Maria Pacheco avaient largement acquitté sa dette, ou plutôt celle des comuneros, il est permis de croire qu'elle n'était pas à charge à ses hôtes; elle avait emporté avec elle de riches bijoux qu'elle envoyait vendre à Lisbonne, pour soutenir sa maison et donner du pain aux amis et aux serviteurs assez nombreux qui avaient suivi sa fortune. On doit croire également que sa famille ne la laissait pas sans ressources.

Mais, si les siens ne l'oubliaient pas, ses ennemis non plus ne se départaient pas de leurs ressentiments. Don Pedro de Acosta essaya son crédit auprès de l'impératrice, dont il était le premier chapelain en Castille, pour demander que Maria Pacheco pût retourner en Espagne; mais il n'obtint cette grâce que pour ses do-

mestiques. Accablée enfin de dégoûts et d'infirmités, cette noble femme s'éteignit au mois de mars 1531.

Elle avait demandé dans son testament que ses restes, déposés à San Geronimo d'Oporto, fussent rapportés à Villalar, auprès de ceux de l'homme qu'elle avait uniquement aimé. Mais son chapelain, Juan de Losa, fit d'inutiles efforts pour obtenir cette dernière faveur; c'était, on aime à le croire, ce même Losa que Padilla nomme dans sa lettre, et qu'il chargeait de faire connaître à sa veuve ses secrètes dispositions.

L'histoire ne parle plus de ce fils de Padilla, que sa mère emporta dans ses bras, après la mort du héros, lorsqu'elle allait prendre possession de l'Alcazar de Tolède. La pauvre mère pensait à lui sans doute le jour où l'on eut tant de peine à l'empêcher d'aller arracher de l'échafaud ce père qui mourait pour avoir osé défendre son enfant.

J'ai cherché dans la littérature espagnole si quelque beau génie n'aurait pas édifié à ces deux illustres victimes un monument plus digne d'elles que le pilier relevé en 1836 sur l'emplacement de leur maison. Je n'ai rien découvert d'ancien, et on le conçoit aisément. Padilla ayant été condamné comme traître à la royauté, qui eût osé réveiller sa mémoire? Si quelqu'un le fit, il eut grand soin de tenir son apologie secrète. Ce n'est donc que beaucoup plus tard, et presque de nos jours, que la poésie, en Espagne, parait s'être souvenue de Padilla.

Deux hommes qui, à l'époque où l'Espagne sembla vouloir reprendre, après des siècles, l'œuvre interrompue des communes, mirent avec honneur la main à cette œuvre, poëtes tous les deux, s'accordèrent, on l'eût dit, pour célébrer le nom de leur généreux précurseur : Quintana dans une ode, Martinez de la Rosa dans une tragédie.

L'ode de J. Manuel Quintana remonte déjà au mois de mai 1797 ; elle est, je crois, le début de ce grand poëte, qui a surtout marqué sa trace dans la poésie lyrique. Cette ode à Padilla est un ardent appel à la liberté, et on s'aperçoit, en la lisant, que l'Espagne alliée à la France républicaine venait d'être brusquement ouverte à toutes les excitations véhémentes de la révolution. A part même la passion du moment, l'ode de Quintana fit sentir aux esprits l'aiguillon d'une audace toute pindarique, et les charma par une sérieuse élégance à laquelle ne les avait pas accoutumés la grâce un peu efféminée de Melendez.

L'œuvre de Martinez est une tragédie classique. Elle a pour titre la *Veuve de Padilla*, et, destinée à retracer l'agonie d'une révolution ancienne, elle fut elle-même composée et représentée au milieu des hasards d'une révolution moderne. Elle eut presque autant d'aventures que celle qui en était l'héroïne. C'était en 1812, à Cadix, qu'assiégeait alors une armée étrangère, et l'auteur, encore tout jeune, prenait déjà une part active aux affaires de son pays. Comme il le raconte lui-même dans une courte et intéressante préface, il venait de lire

Alfieri, et, séduit par la fausse grandeur de ce drame laconien, moins touché encore peut-être de ses beautés littéraires que de ses maximes libérales, il fut tenté d'écrire une tragédie dans ce système. Et, pour un poëte, jeune, ardent, patriote, assiégé dans Cadix avec la liberté même de son pays, quel sujet admirable que cette veuve d'un héros, assiégée elle-même dans Tolède, et défendant la liberté expirante de sa patrie contre des agresseurs en partie étrangers? de sorte que si le système dans lequel Martinez de la Rosa écrivait était d'importation étrangère, le sujet du moins qu'il choisit et le sentiment qui l'inspira n'eurent rien que de national.

Écrite à Cadix, la *Veuve de Padilla* trouvait à Cadix même ses spectateurs naturels; mais où représenter la tragédie nouvelle? Le théâtre de Cadix était exposé aux feux de l'artillerie ennemie, et, très-peu de temps auparavant, une bombe, en éclatant sur le toit de l'édifice, avait failli le détruire et causer la mort d'un grand nombre de personnes. On construisit sur un point mieux abrité un théâtre provisoire, pour y représenter cette œuvre si impatiemment attendue. La représentation eut lieu au mois de juillet 1812. Elle n'avait pas besoin, pour éveiller un vif enthousiasme, d'être sortie de la plume élégante et déjà célèbre de don Francisco Martinez de la Rosa. Le succès fut complet, et ce succès s'est renouvelé depuis à diverses reprises.

Mais l'intérêt qui soutenait cette tragédie, à l'époque où elle fut composée, a-t-il survécu aux circonstances qui la virent naître? Le système austère que choisit le

poëte était-il le mieux approprié à un sujet qui offrait par lui-même tant d'éléments dramatiques à une libre imagination? double question que je laisse à d'autres le soin de résoudre. Mais, si le poëte ne tira pas de l'histoire des comuneros tout le parti qu'il pouvait en tirer, ce n'était pas faute de la bien savoir. Car, en 1814, lorsqu'il imprima ses œuvres, il y joignit, en forme d'introduction, un excellent résumé des événements qui avaient servi de texte à sa tragédie.

Née à côté, et on pourrait dire sous l'inspiration de la constitution de 1812, la tragédie de Martinez de la Rosa en a toute la rigueur logique; mais, comme à ce document célèbre, ce qui lui manque aujourd'hui, c'est la vie, c'est la réalité historique. Taillée sur le patron réformé par l'Alfieri de la tragédie française, elle est régulière dans ses proportions, exacte dans toutes ses parties, ingénieusement agencée et déduite; et, quant au style, le poëte y a mis tout son talent. Il y a de beaux mots, des réponses romaines, des tirades éloquentes. Mais quoi! c'était bien la peine, quand on repoussait si héroïquement les chaînes de la France, d'aller ainsi de gaieté de cœur, au-devant des fers de l'esprit français, et d'imiter Corneille ou Voltaire, quand on avait Caldéron! Si le poëte se fût mieux souvenu des anciennes franchises du théâtre espagnol, il eût repoussé lui aussi, à sa manière, la domination étrangère, et, puisqu'il prenait ses héros à l'Espagne, il eût dans ses héros mêmes respecté la physionomie de leur temps, et leurs passions bien autrement dramatiques que les idées modernes. Car,

dans un drame, ce qui remue le spectateur, ce ne sont pas les doctrines, mais les caractères. Tant qu'il y a dans la foule un écho qui répond aux idées émises, la foule bat des mains; mais, aussitôt que ses idées passent, elle se détourne et va ailleurs. Je crois aussi que, si Martinez de la Rosa, au lieu de présenter sur la scène des personnages abstraits, animant d'un beau langage les types convenus de l'amour de la patrie, de la liberté, de la famille, nous eût montré les vraies figures sous lesquelles se personnifièrent un moment, dans la guerre des comuneros, ces types immortels : une Maria Pacheco, belle, savante, dévouée, héroïque, et dans un corps délicat portant une âme virile ; un évêque Acuña, intrigant et batailleur, plutôt violent qu'inspiré, s'asseyant, l'épée à la main, sur le siége archiépiscopal de Tolède, et, quand il voit sa cause perdue, s'échappant pour aller chercher auprès du pape l'impunité de ses étranges emportements ; ce bachelier Juan de Losa, qui, après avoir rapporté à Maria Pacheco les dernières lignes de Padilla expirant sous la hache du bourreau, l'accompagne et la suit dans l'exil; ce généreux frère de Padilla, fidèle toute sa vie à la cause royale, mais non moins fidèle à la mémoire de son frère et entourant sa veuve d'une protection si affectueuse; combien d'autres encore! s'il eût enfin réuni et fait mouvoir tous ces caractères dans une action commune, rattachée à cette page de l'histoire, il avait certes assez de talent pour produire une œuvre sérieuse et durable. Il faut regretter qu'un écrivain qui savait si bien les faits les ait à ce point négligés, et à tant

d'épisodes, vifs et expressifs, celui par exemple de ce malheureux père pendu pour avoir voulu défendre son fils, ait cru devoir substituer une conspiration vulgaire de Pedro Laso, n'épargnant rien pour livrer la femme, après n'avoir rien épargné pour perdre le mari. Il y a cependant dans la conception de Martinez de la Rosa une chose que j'admire sans réserve, c'est l'idée qu'il a eue d'introduire dans Tolède, pour traiter de la paix au nom de l'empereur, le père même de Padilla. Ce caractère est vrai et bien tracé. Enfin, ne valait-il pas mieux nous montrer Maria Pacheco, errante et fugitive sur la terre étrangère, mais toujours magnanime, que de faire à l'histoire une violence inouïe et à laquelle elle résiste de toute son autorité, pour nous faire voir la pieuse chrétienne, si honorée des évêques, qui se la confient de l'un à l'autre, se donnant un coup de poignard, pour en finir, à la manière du stoïcien antique? L'histoire est bien autrement touchante, et la vérité donnait ici mieux que n'a trouvé le poëte. Mais il m'en coûte de critiquer si vivement un talent aussi distingué, et je serais heureux, si je parvenais à faire douter de la justesse de mes objections, en offrant à l'admiration du lecteur un très-beau passage de cette tragédie : c'est un discours du vieux Pedro Lopez de Padilla.

La junte est assemblée, et devant elle on introduit le parlementaire des régents. Fernando Davalos, ce généreux citoyen que nous avons vu aider Maria Pacheco à sortir de Tolède, comme il l'avait accompagnée à l'Alcazar, Davalos invite Lopez à parler à la junte et au

peuple qui se presse autour d'elle, et que le poëte cette fois, n'a pas craint d'amener en personne sur la scène. Écoutons le père de Padilla :

« Tu m'invites à parler à ce peuple ? Mais, en présence de sa patrie en ruine, un pauvre vieillard, courbé par l'âge et le malheur, pourra-t-il mouvoir sa langue inerte ? Qu'elles parlent pour moi, les misérables veuves qui m'entourent, abîmées dans leur douleur ; qu'ils parlent aussi, ces pères infortunés qui ont vu périr dans les batailles leurs fils adorés, frappés par un bras espagnol, par des armes espagnoles... Parlez pour moi, vous tous ! car tous vous êtes les malheureuses victimes de cette longue guerre civile... Qui d'entre vous ne déplore la perte de ses biens, d'un ami, d'un parent, sacrifiés à la vaine apparence d'une liberté folle ? S'il en est un par hasard qui ne soit pas vêtu de deuil, et qui n'ait à pleurer que le malheur d'autrui, que celui-là élève la voix ! que celui-là vous anime au combat ! Suivez-le au rempart, courez sur ses pas. Mais où est-il, cet Espagnol digne d'envie ? La triste Espagne ne me répond que par des gémissements. Deux années de destructions et d'horreurs ; les meurtres, les assauts, les luttes acharnées, la faim, l'incendie, tous les fléaux cruels que répand le ciel irrité, tous, ô Espagne ! sont tombés sur toi. Tu as cédé à la fin, tu as cédé. Pourquoi Tolède seule, l'aveugle Tolède, résiste-t-elle encore ? Tolédans, mes amis, que mes paroles ne vous offensent pas. Elles sont filles de l'amour que j'ai toujours porté à ma chère patrie. Quand je vois ses murs presque détruits, ses

campagnes rasées, partout la dévastation et la ruine, ses rues et ses places solitaires, et vous, qui avez échappé sans blessure au tranchant aigu du glaive inexorable, traîner une misérable existence, en proie aux tourments de la faim... Ah ! si à la vue de tant de misères, je mettais plus de ménagements dans mes paroles, je ne vous aimerais pas ! Ah ! je pleure, je gémis de voir imprimés sur vos visages la mortelle pâleur et le sceau de la tombe... Ah ! ne vous obstinez pas à mourir et à ensevelir la patrie avec vous. La patrie suppliante vous le demande par ma bouche; cette patrie moribonde et déjà défaillante au bord du précipice horrible, sauvez-la ! courez !... Le monarque, ému de pitié, pardonne à votre aveuglement passé ; il vous attend, les bras ouverts, comme un père attend ses enfants. La clémence désarme sa juste colère et ses rigueurs. Mais, si vous préférez obstinément son courroux au pardon qu'il vous offre; si ses troupes loyales, qui déjà menacent vos murs chancelants, trouvent vos portes fermées... alors je plains la déplorable Tolède; demain il n'existera d'elle que le nom. » Le reste de la scène, surtout la réponse de Maria Pacheco, est digne de cette éloquente harangue.

Quelque jour sans doute, je parlerai de Grenade. J'y retrouverai don Francisco Martinez de la Rosa, un de ses plus glorieux enfants, et l'occasion toute naturelle de rendre plus ample justice au poëte illustre, à l'orateur irrésistible, à l'homme d'État homme de bien.

M. Martinez de la Rosa n'est pas le dernier qui, en Espagne, ait chanté Padilla. Ce grand nom reparut sur la scène espagnole en 1846. Celui qui l'y ramenait était un poëte de talent, don Eusebio Asquerino.

Le théâtre espagnol avait fait sa révolution à cette époque, comme l'Espagne elle-même. A l'imitation froide de l'école française avait succédé l'étude sincère et intelligente des anciens maitres, de Lope de Vega, de Tirso de Molina, de Calderon, surtout du second, dont la juste popularité est d'une date assez récente. C'est dans ce libre système que don Eusebio Asquerino a écrit son drame de *Padilla*, car il ne s'agit plus ici de Maria Pacheco, mais de Padilla lui-même; toutefois l'intervention habilement amenée de Maria Pacheco est un des ressorts principaux de la pièce. Ajoutons ici que, en prenant son sujet au cœur même de la lutte, le poëte se donnait l'avantage de pouvoir y introduire naturellement des personnages qui plus tard, écartés par les circonstances, ne pouvaîent y être ramenés que par quelque combinaison hardie, peut-être forcée : j'entends parler surtout de l'évêque de Zamora et de la reine Jeanne. Le poëte a tiré grand parti de la mère de Charles-Quint, et son second acte, qu'elle remplit presque tout entier, est une création remarquablement neuve. Je me garderai bien d'en dire autant de l'évêque Acuña dont il fait un saint, le mot y est, malgré tous les témoignages de l'histoire, ôtant par cela même à son œuvre tout l'intérêt de cette figure originale.

Analysons rapidement le drame. Il a quatre actes : le

premier se passe à Tolède, dans la maison même de Juan de Padilla. Celui qui n'est encore qu'un simple régidor va tenter un dernier effort à l'ayuntamiento, dont la majorité, gagnée d'avance, se prépare à voter l'impôt demandé par Charles-Quint. Sa femme l'invite à être prudent, mais en femme qui, soucieuse avant tout de l'honneur de son mari, partage ses nobles sentiments. Restée seule, on lui annonce trois cavaliers qui demandent à entretenir Padilla, ou elle-même, à défaut de son mari : ce sont le marquis de Denia et Garceran, deux nobles Castillans, et le chancelier de Castille, un Flamand, son nom le dit, Brabacon. Ils viennent chercher Padilla, dont la cour se défie ; mais Brabacon a un autre motif, il a voulu revoir Maria Pacheco, qu'il a aimée autrefois et qu'il aime encore. On se demande pourquoi le poëte a embarrassé son mâle sujet de cette passion sans intérêt comme sans noblesse; l'idée seule que l'expression d'un tel amour puisse parvenir à l'oreille d'une telle femme semble abaisser la hauteur de ce caractère. Cependant Padilla revient escorté de tout le peuple, il a pu faire rejeter le subside; mais raison de plus pour qu'il parte avec les envoyés de la cour. Son récent triomphe rend toute résistance plus impossible encore qu'elle ne l'était auparavant. Ces premières scènes, rapides, animées, forment une vive exposition du sujet.

Dans l'intervalle du premier acte au second, de graves événements ont eu lieu. Charles-Quint est parti pour l'Allemagne, sans faire droit aux justes réclamations de ses sujets, et les communes se sont levées. L'armée im-

périale est déjà à Tordesillas et maîtresse de la reine Jeanne, mais Juan de Padilla y sera dans quelques heures. Brabacon, qui expose au marquis de Denia tous les faits que le spectateur a besoin de savoir, ne les lui rapporte que pour lui apprendre qu'il a semé la division dans les rangs ennemis. Par ses intrigues il a amené Padilla à se démettre du commandement en faveur de Giron, que l'ambition a jeté dans le camp des comuneros et qu'elle en tirera quand le moment sera venu. Cette entrevue a lieu dans le palais même de Jeanne, et le chancelier raconte comment cette pauvre reine, à qui les communes veulent rendre le gouvernement de la Castille, plus folle que jamais et tout entière à sa douleur, ignore tout encore, même le départ de son fils pour l'Allemagne. Les Impériaux, en s'emparant d'elle, n'ont voulu que soustraire aux rebelles un instrument qui, dans leurs mains, pouvait devenir dangereux.

Brabacon a dit vrai : l'infortunée Jeanne n'a qu'une idée dans le cœur, n'a qu'une image devant les yeux, celle de ce mari infidèle qu'elle a tant aimé, et que, tout mort qu'il est, elle aime encore d'une passion si emportée. Cette flamme inassouvie s'exhale en vers touchants, quelquefois trop poétiques ; mais en Espagne, il faut le redire, et cela est vrai ailleurs qu'au théâtre, il est rare que la passion ne prenne pas l'accent lyrique.

Comment la cause des comuneros trouvera-t-elle le chemin de cette âme égarée? Comment passera-t-elle à travers cette forêt de lances qui l'isolent, sous prétexte de la défendre? Le poëte a trouvé, pour arriver à la reine,

un moyen très-ingénieux et d'une conception véritablement dramatique. Il amène secrètement près d'elle qui? Maria Pacheco elle-même. La fille du marquis de Tendilla a pu, sans la moindre invraisemblance, avoir été élevée dans la *chambre* de la reine. Un capitaine gagné par Padilla l'introduit auprès de son ancienne maîtresse. L'entrevue est pathétique.

LA REINE.

« J'ai cru entendre marcher dans ma chambre. Mais oui. Qui est là ?

MARIA.

« O ma reine, me voici à vos pieds !

LA REINE.

« Qui donc est là ?

MARIA.

« Vous ne m'avez pas reconnue ? Mon visage est-il donc si changé que ma reine adorée ne me reconnait pas, moi qui l'aimai toujours d'un amour si constant ? Quoique séparée de vous, comment votre amie, votre compagne, élevée à votre côté, vous eût-elle oubliée ! Un cœur qui vous fut toujours dévoué, un cœur dans lequel la trahison ne peut entrer, et qui sait, pour vous voir, affronter mille dangers !

LA REINE.

« Il y a longtemps que je n'ai entendu un pareil langage ; qui donc vient me parler d'amour ? Quel accent séducteur me parle en ce moment de sa foi ? Continue ; mon cœur s'émeut d'une si douce tendresse, que je crois entendre la voix pure d'un ange ! Continue, et inonde

mon cœur de l'allégresse que tu lui fais sentir! O Maria! est-ce bien toi? ce n'est pas une illusion?

MARIA.

« Oui, c'est Maria qui vous adore, qui va baiser vos pieds!

LA REINE.

« Oh! non, viens dans mes bras.

MARIA.

« Oh! que de bonté, madame!

LA REINE.

« Ingrate! où donc as-tu été, que tu n'es point venue me voir? en quoi ai-je pu t'offenser, pour que tu m'aies abandonnée? »

Et l'entretien se poursuit, un peu trop long sans doute, puisqu'il ralentit l'action, mais avec le même charme attendrissant. Peu à peu cependant la pensée devient plus confuse dans l'esprit et sur les lèvres de la reine, qui, s'exaltant par degrés, finit par voir dans Maria la rivale qui lui dispute le cœur de Philippe.

MARIA.

« Revenez à vous.

LA REINE.

« Hélas!

MARIA.

« Voyez à vos côtés votre amie la plus fidèle.

LA REINE.

« Des amis! je n'en ai aucun! Tout le monde m'abandonne.

MARIA.

« Tout le monde, non ; il en est qui ne vous oublient pas et qui m'envoient près de vous avec un message.

LA REINE.

« Toi !

MARIA.

« Mon époux approche de Tordesillas : il veut voir la reine libre, et que nul ne l'opprime; il le veut, et il y parviendra, si vous lui prêtez appui. Je suis venue pour vous le dire. »

Mais le marquis et le chancelier surprennent cette conversation. Surpris et effrayés de trouver là Maria, ils s'emportent en violentes paroles. Maria leur répond avec hauteur, et chaque mot entendu est une révélation pour la reine, qui, d'abord attentive et muette d'étonnement, s'écrie enfin : — « Mais de quoi parlez-vous donc? Je cherche vainement à comprendre. » Ce mot ramène une lutte nouvelle entre le chancelier, qui dédaigne de répondre à Jeanne, et Maria, qui cherche à l'instruire de toutes choses. Mais, sur ces entrefaites, le peuple a ouvert à Padilla les portes de la ville. Comment enlever la reine et la cacher aux rebelles? Pendant qu'on la pousse vers un passage secret, Maria, en résistant, donne à Padilla le temps d'arriver. La reine entrevoit toute la vérité, et se retire pour ressaisir dans la solitude le fil tant de fois rompu de ses idées. Resté seul avec le chancelier, Padilla revendique en paroles éloquentes les droits qui lui ont mis les armes à la main. Il eût mieux fait, ce semble, de mettre la main sur le Flamand, et on

s'étonne un peu de tous ces discours au milieu d'une place surprise. Il est temps que la reine rentre; elle revient en effet, et, dans la plénitude de sa raison, elle déclare qu'en l'absence de son fils elle va prendre les rênes de l'empire et examiner les griefs de son peuple. Heureux si cet héroïque effort n'achève pas de briser son âme à moitié de l'œuvre.

Le troisième acte se passe encore à Tordesillas. La junte est assemblée, et Padilla dicte les termes de la supplique adressée à Charles-Quint. Le caractère du noble chef des comuneros s'y développe tout entier. Il écarte tout ce qui pourrait donner à ce mouvement national l'apparence d'une sédition. Sujet loyal et dévoué, il ne fait la guerre que pour les lois de la Castille et contre ses régents étrangers. Toutefois on fera croire aisément à Jeanne que les comuneros en veulent au trône de son fils, et déjà cette pensée commence à troubler sa faible intelligence. Il suffira de toucher cette corde pour replonger la pauvre reine dans les sombres ténèbres d'où elle sort à peine. C'est à quoi s'appliquent avec un art impitoyable les envoyés de la régence. Vainement averti par sa femme (« une femme qui aime, Juan, c'est Maria qui parle, que ne devine-t-elle pas dans sa préoccupation des intérêts de celui qu'elle aime? »), vainement donc averti par sa femme que la trahison l'assiége de toutes parts, que Giron se vend, que Laso le sacrifie lui-même à son dépit ambitieux; averti enfin par le chancelier, qui ose bien tenter de le séduire, Padilla garde sa généreuse confiance; il permet aux envoyés de voir la reine

et de lui parler sans témoins. Brabaçon se sert de cette entrevue pour calomnier Padilla dans l'esprit de la reine. Heureusement Maria veille, je ne dis pas qu'elle épie, mais elle a surpris les dernières paroles du traître, et elle a grand'peine à faire rentrer la sérénité dans ce cœur si prompt à se méprendre et à y réveiller le désir d'arracher l'Espagne au joug qui pèse sur elle. Hélas! n'est-il pas déjà trop tard? la corruption hâte son œuvre. Giron s'est vendu, et Padilla désabusé rassemble ses compagnons pour les ramener au combat avant que la trahison ne gagne le soldat même; mais il a laissé derrière lui Tordesillas mal défendue, et les Impériaux y redeviennent les maîtres de la reine. Tout n'est pas perdu cependant, puisque Maria est restée et veille auprès de Jeanne.

Au quatrième acte, le sort des armes a prononcé. Padilla, Bravo et Maldonado sont tombés aux mains des Impériaux, et Garceran, qui en apporte la nouvelle, ajoute tout bas que le glaive du bourreau fera bientôt justice de ces têtes rebelles; mais, si bas qu'il ait parlé, Maria, qui l'a entendu, se précipite vers la chambre de la reine, le marquis lui refuse passage, la reine accourt au bruit. Le chancelier et ses compagnons regardent la partie comme perdue pour eux; mais la folie, hélas! ne tardera pas à leur rendre la chance favorable.

LA REINE.

« Maria, pourquoi cette agitation?

MARIA.

« Pardon, madame! pardon pour mon époux bien-

aimé. Je vous le demande à genoux; ayez pitié de moi!

LA REINE.

« Pour ton époux?

MARIA.

« Pour lui! j'attends de vous sa grâce. Je sais la nouvelle fatale; il est tombé aux mains de l'armée impériale. »

Et elle raconte comment la trahison a pu seule avoir raison d'un tel courage. La reine la rassure et lui promet le pardon de Padilla.

LA REINE.

« Ne crains rien pour sa vie, je lui ferai grâce.

MARIA.

« Merci, madame!

LA REINE.

« Et je ferai en sorte que rien ne manque à son bonheur, puisque vous vous aimez tant.

MARIA.

« Oh oui! nous nous aimons avec délire, et nous vivons si unis, que nous n'avons qu'un même souffle. S'il a de la joie, nous nous réjouissons ensemble! s'il souffre, nous souffrons ensemble!

LA REINE.

« Ah! je ne fus pas si heureuse. Comme toi, j'aimais, et comme toi, épouse aimante, en retour de ma passion je ne trouvai que le dédain. »

Et la pauvre reine compare en vers déchirants le bonheur de Maria à sa propre infortune; mais, à mesure

qu'elle s'abandonne de nouveau à l'amertume de ses souvenirs, elle ne sent pas que la folie revient; Maria, au contraire, s'en aperçoit avec terreur. Vainement elle essaye de la rappeler au sentiment de la réalité présente. La reine ne l'entend plus, et ses dames l'entraînent avant qu'elle ait pu comprendre qu'elle n'a pas signé le pardon accordé. C'en est fait de Padilla, et il ne reste à Maria qu'une pensée, une consolation, le voir une dernière fois au pied de l'échafaud de Villalas.

Ce dernier acte est divisé en deux parties. Nous venons de voir la première. La seconde, quoique remplie de beaux vers et de nobles sentiments, paraît froide, après cette lutte dramatique. Padilla et ses compagnons s'entretiennent du sort qui les attend; leur constance et leur langage sont au niveau de la situation. La scène où on vient leur lire la sentence du tribunal est toute historique, et on y retrouve avec charme, dans leur simplicité, les mots admirables que l'histoire a conservés. On voudrait plus de nouveauté dans la dernière scène entre les deux époux; ils disent l'un et l'autre ce qu'ils doivent dire; mais d'un tel homme et d'une telle femme peut-être était-il permis d'attendre autre chose encore. Les dernières paroles de Maria Pacheco, quand on vient lui apprendre qu'elle n'est plus que la veuve de Padilla, ont de la grandeur et annoncent dignement le rôle intrépide qu'elle va prendre dans Tolède.

Telle est l'œuvre de don Eusebio Asquerino. S'il n'a pas toujours échappé à la déclamation qui, aux temps ou

nous vivons, est l'écueil du sujet même, du moins, dans la partie dramatique, humaine, de ce sujet il a rencontré des accents vrais, une conception neuve. Si les caractères des partisans de la régence sont un peu trop sacrifiés, si le poëte s'est, comme à plaisir, privé de toute la couleur que pouvait donner à son drame la physionomie si marquée de l'évêque de Zamora, fidèle à l'histoire dans le dessin de ses autres personnages, il a peint Padilla de nobles traits, il a fait de la figure de Jeanne la Folle une étude pleine d'un pathétique intérêt; et je ne m'étonnerais pas que Tamayo y Baus eût trouvé dans cette œuvre l'idée et le germe du beau drame qui a confirmé sa réputation.

Terminons par un fragment de l'ode de Quintana. Je n'ai rencontré Quintana qu'une fois, et quelques années avant sa mort; c'était un beau vieillard, d'une taille élevée, et chez qui l'on sentait, en le voyant, un des maîtres de la génération qui achève de passer, un peu dépaysé dans la nouvelle, malgré son génie. Revenons à ses vers :

« Tage profond ! qui, glissant ta blonde épaule sous tes sables d'or, vas baiser les pieds de l'impériale Tolède! Tolède qui, démentant son antique orgueil et son énergie première, se courbe sous le joug que ses mains brisèrent. Grande Tolède, berceau de Padilla !... Oh ! fleuve, tu le vis naître, tu pleuras son destin lamentable, et, partageant le deuil commun, tu dénonças au ciel sa fin cruelle; tu baignais cette terre où, toujours incorruptibles, habitèrent l'amour de la patrie et le courage. Que mes yeux

voient le sol que foulèrent ses pas, l'espace heureux où il respirait, et qu'ils soient baignés des larmes de ma douleur !

« Et rien ne s'offre à mes regards. La vengeance irritée n'a rien épargné. Sa violence barbare n'a pu laisser debout l'innocente demeure de la vertu opprimée; elle l'a détruite. On ne voit à sa place que cette colonne outrageuse, monument d'opprobre, qui excite à la douleur et au ressentiment l'âme indignée de voir un lieu si saint livré à l'ignominie et au silence muet. Le silence muet ! non, son grand hôte l'habite encore, et plein d'une généreuse colère, regardez-le qui rôde autour de nous et qui s'écrie : « Castillans, levez-vous !... »

Les Castillans se sont levés tant de fois depuis que ces beaux vers ont été écrits, qu'on me permettra de m'en tenir là et de me borner à faire remarquer les rares qualités lyriques que Quintana a portées dans l'ode. C'est le souffle d'Horace avec toute la largeur des idées modernes, une inspiration ferme et haute, unie à une science consommée de style. Tel est le caractère des quelques odes de Manuel Jose Quintana. Il est seulement à regretter que les préjugés philosophiques du dernier siècle y dessèchent parfois les plus pures inspirations. Don Juan de Padilla, le héros de Quintana et le nôtre, portait dans l'ardeur de son patriotisme une douceur d'âme et une fidélité de cœur qu'on voudrait retrouver toujours chez ceux qui le célèbrent aujourd'hui. Laissons-le à sa place dans l'histoire, et ne gâtons pas cette noble figure, en faisant du patricien dévoué au roi

comme au peuple un révolutionnaire moderne. C'était un loyal chevalier qui, ne séparant pas le peuple de la noblesse, ne voulait pour l'une que la justice, pour l'autre que la paisible jouissance des droits que lui assuraient les antiques coutumes du pays, et qui croyait encore servir son maître en prenant les armes pour repousser l'influence étrangère. Aujourd'hui que l'Espagne jouit de toute la liberté qui lui manquait au temps de Padilla, et qu'elle n'avait guère davantage à l'époque où Quintana écrivait son ode, où Martinez de la Rosa faisait représenter sa tragédie, cette liberté n'a nul besoin que l'histoire ou la poésie vienne lui surfaire ceux qui, dans la suite des âges, se sont dévoués à sa noble cause, et leur prêter des aspirations qui n'étaient pas de leur siècle et des idées qu'ils n'eussent pas même comprises. Padilla est assez grand, tel que les faits nous le montrent; en le refaisant à notre image, nous ne grandirions pas le patriote, et nous retirerions à l'homme une partie de son charme, au héros même quelque chose de sa beauté idéale. Et quant à moi je louerai don Eusebio Asquerino d'avoir respecté chez don Juan de Padilla, avec des passions qui sont de tous les temps, des sentiments, ou si l'on veut des préjugés, qui étaient ceux de tous ses contemporains.

XIII

RETOUR DE TOLÈDE A MADRID. — UNE COMÉDIE DE TIRSO DE MOLINA.

L'ancien couvent de la Merced. — Fray Gabriel Tellez. — Sa vie, ses talents divers, sa popularité récente. — Caractère de son génie dramatique. — Jugé par Lope de Vega et par Caldéron. — Sa place est entre les deux. — *De Tolède à Madrid*, comédie de Tirso de Molina. — Plusieurs fois reprise et refondue. — Analyse détaillée de l'œuvre originale. — La première journée se passe à Tolède. — Exposition vive et hardie. — *Olias*, souvenirs historiques. — *Cabañas*, le puits et la cigogne de Cabañas. — *Magan*, souvenir d'Alphonse VI. — *Illescas*. — Ses monuments. — Vestiges de François Ier. — Notre-Dame de la Charité. — Lope de Vega. — Alphonse VIII. — La lieue de *Perla*. — *Getafe*. — *San Isidoro*. — Légende du saint. — L'ermitage de San Isidoro fondé et reconstruit. — Romeria do San Isidoro. — Dénoûment de la comédie et fin du voyage.

On a grand'peine à retrouver dans Tolède l'ancien couvent de la Merced. Qui le reconnaîtrait aujourd'hui dans la prison publique, dernière et triste transformation du premier monastère d'un ordre fondé, en 1260, par San Pedro Pascual, et réparé, agrandi, modifié, détruit, rebâti, pour aboutir à un établissement pénitentiaire ?

Ce monastère n'était pas un monument bien remarquable, et tout son renom se résume aujourd'hui dans celui d'un poëte. C'est à Tolède, je l'ai dit ailleurs, et au couvent de la Merced, que vécut longtemps, sous le nom inconnu de fray Gabriel Tellez, l'auteur du *Séducteur de Séville*, et de tant d'autres drames originaux, Tirso de Molina. Inconnu ai-je dit, c'est bien à tort; fray Gabriel Tellez avait, comme religieux, un autre genre de célébrité : c'était un prédicateur éloquent, un éminent théologien, et, son manuscrit en deux volumes in-folio est encore là pour l'attester, un historien éclairé de l'ordre auquel il appartenait.

Avait-il pris l'habit à Tolède ou à Madrid? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vint de bonne heure s'établir à Tolède, fuyant de Madrid, où il avait essuyé des dégoûts, s'il faut lui appliquer à lui-même, comme on l'a fait, ce passage des *Cigarrales* : « Tirso, humble pasteur du Manzanares, se vit mieux accueilli de la généreuse candeur de Tolède que de Madrid, qu'il laissait en proie à l'envie étrangère. »

Il avait environ quarante ans lorsqu'il prit l'habit, et ce dut être vers 1610. Continua-t-il, au couvent, de composer des comédies? Rien n'autorise à croire le contraire; ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il s'y occupait de la publication de celles de ses pièces qui lui semblaient mériter le mieux de voir le jour, sur trois cents, dit-il lui-même, qu'il avait composées en quatorze ans. Il y écrivait aussi des nouvelles. On lit, en effet, dans un ouvrage du docteur Juan Perez de Montal-

van, lui-même poëte dramatique distingué, disciple et ami de Lope de Vega :

« Le maître fray Gabriel Tellez, commandeur de l'ordre de Notre-Dame de la Merci, prédicateur, théologien, poëte, et grand de toutes les manières, a écrit et imprimé, sous le pseudonyme de maître Tirso de Molina, un bon nombre d'excellentes comédies et les *Cigarrales de Tolède*, et il va bientôt publier des *Nouvelles exemplaires*, que nous aurons assez louées, en disant qu'il en est l'auteur. »

Je me demande si Tirso de Molina a emprunté à Cervantes le titre de *Nouvelles exemplaires*. Celles de Cervantes avaient paru dès 1613. C'était, je crois, un titre commun, et que Cervantes lui-même avait trouvé tout fait. Les *Cigarrales* imprimés en 1624 étaient également un recueil de nouvelles, mais où il y avait aussi des dissertations, des pièces de théâtre, des poésies lyriques, réunies sous un titre emprunté, je l'ai remarqué, à ces vergers de la rive gauche du Tage que nous avons essayé de décrire : « Ces âpres cigarrales, dit Lope de Vega, que Tirso a convertis en bocages amoureux. »

Écoutons encore Lope de Vega parlant de son émule ; du reste ce langage magnanime est familier à Lope :

« Le Tage possède aujourd'hui sur ses montagnes les déités du Parnasse. Près du cristal brillant de ses eaux, Tirso trouva la lyre de Garcilaso suspendue à un laurier, avec cette inscription : « Le phénix ressuscite

en toi ; chante, et couronne ton front. » Et il court lui dédier une de ses comédies, choisissant de préférence un sujet saint, par respect, ajoute-t-il, pour la robe de sa *paternité*. Le bon Lope avait bien tort de s'en gêner; Tirso lui-même n'y mettait pas tant de façons. Parmi les anciens poëtes de l'Espagne, il est un de ceux qui se refusent le moins le plaisir d'appeler les choses par leur nom. C'était, en Espagne comme alors chez nous, l'habitude de ces temps à la fois héroïques et naïfs. La bonne renommée du poëte n'y perdait rien, et le sévère Calderon lui même, ayant à censurer la cinquième partie du théâtre de Tirso, déclare que non-seulement il n'y trouve rien de contraire à la foi ou aux bonnes mœurs, mais il y signale une doctrine excellente, cachée sous les grâces de la poésie, et il se plaît à rendre hommage à un génie qui, « par toutes les preuves qu'il a données de science, de vertu et de religion, est fait pour instruire ceux qui comme moi, dit-il, désirent l'imiter. »

Caldéron, par cette courte et loyale appréciation, plaçait Tirso de Molina parmi les pères de la scène spagnole et les modèles d'un art qu'il avait lui-même porté plus loin et plus haut que ses illustres devanciers. Quoique Tirso ne marque pas, à proprement parler, un progrès dans cet art, il a pourtant sa place et sa physionomie à part, entre les deux maîtres du théâtre espagnol. Un peu au-dessous de l'un et de l'autre, il était digne, par son originalité et ses qualités propres, d'être le lien qui les unit. Avec moins de largeur que le premier, avec moins de profondeur que le second, il a je ne

sais quoi de plus vif dans la fantaisie, et une verve comique qu'aucun d'eux n'eut au même degré.

Voilà l'homme, voilà l'aimable compagnon que je m'étais proposé de prendre pour guide dans mon retour de Tolède à Madrid. C'est une route que Tirso connaît mieux que personne; car il en a fait la scène mobile de l'une de ses plus piquantes comédies. Nous allons donc laisser en son couvent le prédicateur, le théologien, l'historien même, fray Gabriel Tellez en un mot, nous ne prendrons avec nous que Tirso de Molina, c'est-à-dire l'amusant auteur de la pièce qui a pour titre : *De Tolède à Madrid.* La route est longue, monotone, peu divertissante par elle-même, et nous aurons grand besoin que, pour nous la faire paraître plus courte, Tirso nous raconte les romanesques amours de don Baltazar et de doña Mayor.

Cette comédie est de celles qu'on aime à revoir au théâtre, mais on ne l'y joue plus telle que Tirso l'avait écrite. Une première fois déjà elle avait été refondue; elle l'a été une seconde fois, il y a peu d'années, et je regrette d'avoir à le dire, deux vrais poëtes à ce coup, don Manuel Breton de los Herreros et don Juan Eugenio Hartzembush, ont mis la main à cette œuvre de profanation. Ils nous permettront d'en revenir à Tirso lui-même, et de le suivre, sauf, chemin faisant, à applaudir leur travail, si, en touchant à l'œuvre primitive, ils l'ont fait d'une main délicate et filiale.

De Tolède à Madrid n'est ni un drame ni une comédie de caractère, c'est une simple comédie de mœurs, une

intrigue d'amour qui, commencée à Tolède, se noue sur la route et se dénoue aux portes de Madrid, après s'être mêlée à tous les incidents du voyage.

Un vieux gentilhomme de Tolède, don Alonso, est sur le point de se rendre à Madrid, où il mène sa fille doña Mayor, qu'il doit marier à don Luis. Doña Mayor n'éprouve pour le mari qu'elle épouse ni amour ni dégoût, et, comme son cœur est libre, il lui en coûte peu de donner à son père, en accueillant le choix qu'il a fait pour elle, une marque de déférence.

Cependant, au milieu de la nuit qui précède le départ, don Alonso tombe malade, et sa fille, éveillée en sursaut, court le secourir. La toile, en se levant, laisse voir la chambre de la jeune fille : le lit défait et une bougie allumée sur un meuble, disent assez que la personne qui habite cette chambre vient à peine de la quitter ; la porte est restée ouverte et laisse apercevoir un escalier qui descend de l'étage supérieur.

Tout à coup, sur le seuil de cette porte, apparaît un jeune homme, en costume de voyage et occupé à remettre son épée dans le fourreau. C'est don Baltazar. Arrivé le jour même à Tolède, il s'est vu attaqué dans la rue par un homme qui le prend pour un autre; il l'a tué, et, entendant la justice qui accourt au bruit des épées, il se sauve comme il peut, atteint un toit peu élevé, et de celui-ci saute sur un autre qui se trouve celui de la maison de don Alonso.

« C'est un miracle que je ne me sois pas tué en sautant sur ce toit. J'ignore chez qui je suis ; trouverai-je

ici un refuge contre la justice? Voilà l'escalier par où je suis descendu, — il y a ici de la lumière; — après tout, si je l'ai tué, je défendais ma vie. Pour la première fois que je viens te voir, voilà, Tolède, comme tu me reçois?... J'entends du bruit dans la rue, la justice me cherche sans doute. Cette chambre est ouverte, et j'y vois de la lumière ; entrons et demandons l'assistance de celui qui l'habite. »

Il entre en effet, et, sans y prendre garde, ferme la porte sur lui.

Au premier coup d'œil il reconnaît qu'il est dans une maison riche; étonné de ne voir personne, il craint d'être pris pour un voleur, et revient sur ses pas, mais il trouve la porte fermée. Il s'approche de la fenêtre, mais elle est trop haute ; à chaque pas son embarras redouble. Cette chambre est évidemment celle d'une femme. Que faire alors, et comment arrêter le premier cri qu'elle va pousser en rentrant chez elle, et qui le dénoncera à la justice? En faisant ces réflexions pénibles, il continue à examiner l'appartement, et chaque vestige de son invisible habitante; ces mules délicates, ces doux parfums, tous ces petits riens qui jouent un si grand rôle dans la vie d'une femme, tout cela est rendu avec une grâce singulière. La scène est longue, trop longue (les Espagnols ne savent pas s'arrêter), mais semée de traits d'une poésie originale. Las enfin d'aller, de venir et de rêver, notre homme s'assied, s'endort avec l'ordinaire insouciance de la jeunesse : « Au bruit que fera la porte en s'ouvrant, j'aurai, dit-il, le temps de m'éveiller. »

Mais il dort si bien, que doña Mayor rentre avec sa suivante, et il ne s'éveille pas. Doña Mayor est rassurée, son père est hors de tout danger; elle va se recoucher et renvoie la suivante qui ferme de nouveau la porte en se retirant. Mais, en approchant de son lit, doña Mayor aperçoit l'inconnu endormi et tombe évanouie. Au bruit de sa chute, don Baltazar s'éveille à demi :

« Il m'attaquait, je me suis défendu. Je ne suis pas encore bien éveillé ; cette bougie s'est usée ou s'est éteinte : combien de temps aurai-je dormi ? Mais, grand Dieu ! qu'est-ce ceci? je sens un corps à mes pieds ! Jésus ! Jésus ! qui est-ce donc? Si c'est l'homme à qui j'ai donné la mort, vient-il, envoyé du ciel, mettre un terme à ma vie ? Je l'ai tué sans crime ; il a lui-même cherché mon épée ; allons, reprenons nos esprits et examinons ce nouveau malheur. Enfermé seul et sans lumière, dans une extrémité si imprévue ! Dieu me soit en aide ! Si j'en crois le témoignage de mes mains, ce que je touche est une femme. O sommeil, qui continues à m'abuser ! Serait-ce la maîtresse inattendue de ce riche appartement ? Sans doute elle sera entrée, et, saisie de me trouver ici, elle se sera évanouie !...

« Qu'est-ce ceci? elle avait donc un autre flambeau ; mais il se peut qu'elle vive encore... Son cœur bat et ses battements raniment le mien. Comment la rappeler à elle-même? Señora, señora, réveillez-vous et revenez à vous-même, ne craignez rien. »

Doña Mayor se réveille, mais, prenant le change, elle

se croit dans les bras de don Luis, son fiancé, qui aurait voulu devancer l'heure du mariage, et se voler à lui-même son bien, comme dit ingénument la jeune fille : trait naïf et qui peint l'époque.

DON BALTAZAR.

« Plus bas, señora, plus bas ! Je ne suis pas celui que vous croyez ; ne criez pas, calmez-vous, et au nom du ciel ayez pitié de moi !...

DOÑA MAYOR.

« Quoi ! vous n'êtes pas don Luis?

DON BALTAZAR.

« Non, señora, calmez-vous.

DOÑA MAYOR.

« Ah ! Dieu !...

DON BALTAZAR.

« Un gentilhomme persécuté par sa mauvaise étoile, en proie, cette nuit, à toutes sortes de malheurs, étranger (j'arrivais d'hier dans cette ville), serré de près par la justice, vient au sanctuaire de cette maison, où il est entré à travers mille dangers, demander un port dans son naufrage. J'ai tué un individu ; j'ai senti à mes trousses le seul adversaire qui, par la majesté de sa présence, pût me faire peur; le courage ne sait pas résister à la justice. J'évitai, en fuyant, les premiers emportements de la colère. La nuit et l'opportune disposition de ces murs me sont venus en aide. Je me suis jeté dans une rue étroite, la plupart le sont ici. L'embarras où je me suis vu m'a fait, guidé par ma bonne fortune, entrer

dans une maison chétive; je suis grimpé sur le toit, d'où je me suis élancé sur celui de cette maison. La peur enseigne tout; elle m'a montré, elle m'a fait prendre l'escalier qui descend ici. J'aperçois une chambre en face de moi, j'entre, et, sans y penser, je ferme la porte sur moi, me coupant ainsi toute retraite; je reviens à la porte, j'interroge la fenêtre, j'attends, et las de conjectures, assailli de terreurs, vaincu par le sommeil, et tout à coup réveillé, je trouve la triste occasion de vous raconter ce que j'ai osé vous dire; mais si votre cœur se laisse toucher, j'appellerai cette occasion heureuse. »

Doña Mayor ne sait trop si elle doit ajouter foi à ce récit, mais on sent que cette voix l'émeut, et elle va chercher de la lumière, peut-être pour mieux voir celui qui lui parle, sans doute aussi pour se tirer d'une situation singulière. La lumière ne rendra pas la situation moins embarrassante, car, en se voyant, les deux jeunes gens se sont aimés. Encore un de ces amours nés d'un premier regard dont Romeo et Juliette resteront le type charmant.

DOÑA MAYOR.

« Ces flatteuses paroles que vous m'adressez, je les accepte avec plaisir, fière, croyez-le bien, d'avoir pu vous être utile. Votre air annonce un homme bien né, vos paroles un honnête homme; d'où êtes-vous?

DON BALTAZAR.

« De Cordoue.

DOÑA MAYOR.

« Et où vivez-vous?

DON BALTAZAR.

« A Madrid.

DOÑA MAYOR.

« Et que venez-vous faire à Tolède?

DON BALTAZAR.

« Écoutez.

DOÑA MAYOR.

« Non; une autre fois, voici le jour qui naît.

DON BALTAZAR.

« Je chercherai avec empressement l'occasion de vous revoir.

DOÑA MAYOR.

« Mon malheur, hélas ! ira plus vite que vous.

DON BALTAZAR.

« Comment?

DOÑA MAYOR.

« Des parents rigoureux forcent mon inclination; on me marie et l'on m'emmène hors de Tolède.

DON BALTAZAR.

« Et quand? Ah ! Dieu !

DOÑA MAYOR.

« Cette après-midi. »

Remarquez-vous comme ce jeune cœur a fait du chemin, à son insu? Tout à l'heure doña Mayor n'avait pour don Luis que de l'indifférence. Son père désirait ce mariage, et elle s'y prêtait sans répugnance, comme sans amour. Maintenant elle s'imagine qu'on

fait violence à son inclination; mais ce n'est encore qu'un vague regret.

DOÑA MAYOR.

« Je dois me marier en arrivant à Madrid; à quoi bon édifier des tours qui ne doivent pas dépasser les fondements? Je me perds dans mes pensées, en cherchant comment je pourrai vous tirer d'ici, sans que mon honneur et le vôtre courent aucun risque. Le moindre, hélas! aurait ses dangers. »

Don Baltazar se sent aimé et lui répond par ce cri qui s'échappe du cœur:

« Malheur à moi! car je vous perds au moment même où je vous gagne!

DOÑA MAYOR.

« Il faut d'abord chercher à vous venir en aide. L'appartement dont ce mur nous sépare est celui de mon frère, don Pedro; il n'en confie la clef qu'à moi seule, lorsqu'il est dehors. Dans ce moment il est absent; si vous tenez, autant qu'on doit l'attendre de votre prudence, à ce que personne ne soupçonne votre présence dans cette maison (je crains tant qu'on ne l'y remarque!), mon avis est que vous vous enfermiez dans cet appartement jusqu'à ce que la nuit achève de s'écouler et que les portes s'ouvrent; bientôt voici le jour; je ne vois que ce moyen. Il viendra tout à l'heure tant de parents et d'amis prendre congé de nous, qu'en ouvrant sans bruit il vous sera aisé de sortir. Que vous semble?

DON BALTAZAR.

« Que vous partez, que vous vous mariez, que je

me sens mourir !... Ah ! pourquoi suis-je venu à Tolède ?

DOÑA MAYOR.

« Vous savez feindre à merveille, suivez-moi.

DON BALTAZAR.

« Ah ! c'est ce don Luis qui fait mon tourment !

DOÑA MAYOR.

« Jeunesse, noblesse et fortune, il a tout cela pour lui... Mais où manque l'amour, qu'importe tout le reste ?

DON BALTAZAR.

« Vous ne l'aimez pas et vous vous enchaînez?

DOÑA MAYOR.

« Mon père le veut ainsi ; que dois-je faire ?... Il a déjà mon consentement. Mais vous, quel est votre nom ?

DON BALTAZAR.

« Pourquoi me le demander? J'avais nom don Baltazar ; mais depuis que je vous aime, depuis que je désespère, tout en moi est jalousie. Appelez-moi désormais Jalousie, c'est le nom que je préfère à tous.

DOÑA MAYOR.

« Où demeurez-vous?

DON BALTAZAR.

« Je logeais hier chez don Felipe Chacon.

DOÑA MAYOR.

« Suivez-moi.

DON BALTAZAR.

« Ainsi, vous vous mariez demain?

DONA MAYOR.

« Don Baltazar, croyez que, si je me marie, c'est, grâce à vous, bien malgré moi ! »

Mais le spectateur, moins vite séduit que doña Mayor par les grâces de l'étranger, se demande sans doute ce qu'il est venu faire à Tolède, et il ne lui suffit pas de savoir son nom et celui de son hôte. Don Baltazar était sur le point de s'unir à une jeune fille, doña Ana, lorsque la découverte d'une lettre, déjà ancienne, lui a fait croire que sa maîtresse était infidèle, et c'est pour l'oublier qu'il a quitté Madrid. On vient de voir qu'il a trouvé à Tolède un remède plus sûr que l'absence.

Cependant don Diego, un cousin de la belle, s'est mis sur la trace du fugitif, et est arrivé à Tolède en même temps que lui. Il rencontre d'abord Carreño, le valet de don Baltazar, qui feint de ne pas le reconnaître. La scène est piquante et éclaire vivement le sujet. Entre bien des traits de mauvais goût, on distingue de jolis détails, celui-ci, par exemple : « Papiers et valets envolés, autant d'ennemis pour une maison. » Au surplus, le bon Carreño ne doute pas que son maître ne revienne à ses anciennes amours et ne rende justice à doña Ana. Mais ce n'est pas ce qui l'inquiète en ce moment, c'est de savoir ce que ce maître est devenu, car il n'est pas rentré au logis de son hôte. Don Diego soupçonne dans cette absence quelque passion nouvelle, et prend le parti de se tenir à l'écart pour s'assurer si ce n'est pas doña Ana qui maintenant aurait à se plaindre.

Don Baltazar a fini cependant par regagner la maison de don Felipe. Il raconte à son ami ses aventures de la nuit, et comment, le matin même, la suivante est venue lui ouvrir la porte de sa retraite, avec de douces paroles de la part de sa maîtresse : « Que me donnerez-vous, si je vous dis qu'elle pleure à cause de vous? — Cette chaîne, quoique j'en doute fort. — On circule dans la maison; partez, mais trouvez-vous à Olias ou à Cabañas, pour adoucir la mélancolie de celle que vous avez ensorcelée. »

Felipe, de son côté, confirme à don Baltazar ce qu'il sait déjà de doña Mayor, et lui apprend qu'il est amoureux lui-même de doña Helena, la cousine et l'amie de doña Mayor.

L'amour va vite en Espagne. La suivante de doña Mayor cherche de nouveau don Baltazar avec une lettre où sa maîtresse apprend à celui-ci que l'homme qu'il a tué en se défendant est un domestique de son père. Le jour est mal choisi pour un mariage; toutefois le voyage projeté n'en aura pas moins lieu, et son père a déjà retenu une litière. Elle termine en laissant entendre qu'elle espère le revoir sur la route. Tout cela est dit dans ce langage entortillé qu'un amoureux seul peut comprendre.

DON BALTAZAR.

« A-t-on idée d'une pareille lettre, d'un tel amour, d'une si douce façon de persuader?

CARREÑO.

« Cela ne devrait pas être écrit avec de l'encre, mais avec du miel.

DON FELIPE.

« Le billet est expressif et discret ; mais que pensez-vous faire?

DON BALTAZAR.

« Ce qu'on fait quand on aime bien. Tolède verra de moi des métamorphoses qu'on ne trouve pas dans Ovide.

DON FELIPE.

« Comment?

DON BALTAZAR.

« Si je vous les conte, vous les traiterez d'extravagances et vous opposerez à la folie de mon amour. Vous saurez le tout ensemble, quand ce sera fait.

CARREÑO.

« Pauvre doña Ana! je crois entendre les cloches sonner l'agonie de votre amour. Je vais porter la nouvelle au cousin.

DON BALTAZAR.

« Allons!

DON FELIPE.

« Où donc?

DON BALTAZAR.

« Montrer combien j'aime ma dame; j'ai affaire du côté de l'hôpital de Tavera.

DON FELIPE.

« Et qu'allez-vous faire par là?

DON BALTAZAR.

« Découvrir l'homme qui a loué la litière. »

L'hôpital de Tavera est situé, je l'ai dit ailleurs,

hors de Tolède, et sur la route de Madrid. C'était là, sans doute, qu'on allait louer les voitures et les muletiers.

Ici se termine le premier acte ou la première journée ; elle se passe tout entière à Tolède. Mais patience, nos personnages ne tarderont pas à se mettre en route, et nous allons nous joindre à eux.

Le second acte nous les montre en vue d'Olias ; la route qu'ils suivent est encore la même qui mène à Madrid. Deux siècles, en effet, changent peu les choses en Espagne, les chemins surtout.

A Olias ou à Cabañas, avait dit la soubrette à don Baltazar, et, en effet, le territoire d'Olias confine à celui de Cabañas, Cabañas de la Sagra, comme on dit. Olias est une petite ville à deux lieues de Tolède, assise sur une double colline, et qui contient environ cent trente maisons sans étage. Elle a cependant école de filles, école de garçons, une prison, une église dédiée à saint Pierre, et deux ermitages. J'allais oublier une fontaine au milieu de la ville. Qu'est-ce après cela qu'un peu de fièvre tierce? Il n'est si mince bourgade en Espagne qui n'ait, petite ou grande, sa page dans l'histoire : Olias a nommé l'un des combats de cette grande lutte des comuneros qui faillit avancer de trois siècles dans la péninsule l'avénement de la liberté politique. Il y eut la journée d'Olias, et nous avons vu que le poëte Garcilaso y reçut une blessure au visage. Olias a vu depuis un autre événement, mais qui est d'hier, et qui a son côté piquant. C'est à Olias que se maria, le 17 décembre 1754,

ce cardinal archevêque de Tolède, frère de Charles III, don Luis Antonio de Bourbon, qui, après avoir siégé dix-huit ans dans la chaire de Saint-Ildephonse, jeta le froc aux orties pour épouser une Villabriga, et alla mourir exilé à Arenas de San Pedro, en Estrémadure. Un fils né de cet étrange mariage fut plus tard lui-même, et par une sorte de substitution de la Providence, archevêque de Tolède, et mourut saintement à Madrid.

Doña Mayor et son père arrivent devant Olias, et si pendant ces deux premières lieues la jeune fille s'est arrêtée à chaque pas, si en arrivant elle se dit lasse, on pourrait bien la croire sur parole. Toutefois, si elle s'arrête ici une fois de plus, ce n'est pas pour se reposer, encore moins pour visiter le champ de bataille des comuneros; c'est simplement que son cœur lui dit que le doux roman commencé à Tolède va se renouer à Olias. Doña Mayor joue en très-spirituelle comédienne son rôle de petite-maîtresse, et je ne m'étonne pas de la préférence qu'ont pour ce rôle les actrices d'un talent vif et délié.

DOÑA MAYOR.

« Jésus! en quel état me voilà. J'ai l'âme sur les dents.

MEDRANO (le muletier).

« Ne vous gênez pas, voilà de mes minaudières, pour une lieue et demie qu'elles ont marché. Voici Olias, et ses auberges bien pourvues de pigeons, de bœuf, d'aubergines. Si nous allons de ce pas, nous arriverons dans deux ans. Marina, allons nous rafraîchir.

DOÑA MAYOR.

« Nous n'avons fait qu'une lieue et demie ? pas plus ? Y a-t-il supplice pareil ? Je ne croyais pas le monde si grand.

DON ALONSO.

« Mets-toi dans la litière, si le carrosse te fatigue, et tâchons d'arriver cette nuit à Illescas.

DOÑA MAYOR.

« La litière ! pour rien au monde. Non, mon père, non, je n'en veux pas. Allez y reposer votre mal de côté. Voulez-vous que j'aille vivante m'ensevelir dans un tombeau ?

DON ALONSO.

« Mon Dieu ! que de façons, Mayor ! Souviens-toi que tu vas te marier, oublie tous ces enfantillages, et tâche d'avoir, si tu le peux, autant de cervelle que d'années.

DOÑA MAYOR.

« A demi morte comme je suis, que faire? Je commence par vous prévenir qu'il ne m'est pas possible d'aller plus loin, si vous êtes assez impitoyable pour vouloir que je meure, en continuant, soit en litière, soit en carrosse. Achevons ici la traite, ou, si vous l'aimez mieux, revenons à Tolède ; il vaut mieux revenir sur nos pas que de mourir scellée dans un cachot portatif, pour y voir étouffer, sous le soleil et la poussière, la fleur de ma jeunesse. Je ne me marie pas, s'il faut que je commence par m'enterrer vive. Mettez-moi au couvent, et non dans ce carrosse... »

Le bon Alonso est excusable d'y être pris, et tous les

voyageurs qui ont fait cette route seront de l'avis de doña Mayor, sans y mettre la même malice, sans y avoir le même intérêt.

Sur ce arrivent don Luis et doña Helena, qui sont naturellement du voyage. Ils ne réussissent pas mieux que don Alonso à persuader doña Mayor. Doña Mayor ne continuera le voyage que si on lui trouve une mule avec une selle de femme. Voici justement un jeune muletier qui offre la sienne, la bête la plus douce du monde. Le muletier, on s'en doute bien un peu, est don Baltazar en personne. Mais quelle autre que Mayor l'eût reconnu sous ce déguisement? qui le reconnaîtrait surtout aux grâces pittoresques de son nouveau langage? Seule doña Mayor pouvait ne pas s'y méprendre, et sous cette parole brève et rude retrouver encore la douce voix qui, il y a quelques heures à peine, la suppliait dans les ténèbres.

Pendant que don Alonso est allé vers la ville en quête d'une selle, doña Mayor s'adresse au complaisant muletier :

« Mais vous, de quelle manière irez-vous?

DON BALTAZAR.

« Moi, de mon pied léger. Je marcherai à côté de vous, et vous servirai de palefrenier. Puisqu'il faut s'arrêter ici, doña Helena, allons prendre un morceau. Il y a toujours ici du bœuf salé, des pigeons froids et de la salade.

DOÑA HELENA.

« Allons, tu ne viens pas, cousine?

DOÑA MAYOR.

« Je n'ai pas le cœur à manger. Cet air frais me fera plus de bien. Qu'on m'apporte ici de quoi m'asseoir. »

Don Baltazar va prendre une chaise dans la *venta*, mais il n'a garde d'y rentrer et de laisser échapper une occasion si belle. Le goûter annoncé avait pourtant de quoi tenter un vrai muletier, et j'imagine qu'à Olias les venteros n'ont guère mieux aujourd'hui encore à offrir à leurs hôtes; mais Baltazar a le goût plus délicat.

Suit une longue scène d'amour qu'on voudrait plus simplement écrite, mais qui charme encore par le naturel des sentiments à défaut de celui du langage, et par l'intérêt de la situation. Les premiers entraînements de passion s'y mêlent avec grâce à un reste de défiance; en définitive, les cœurs s'entendent.

DON BALTAZAR.

« Demain vous entrerez à Madrid, et le soir même on vous marie, si pendant ces dix lieues mon amour et votre faveur ne trouvent moyen de triompher de l'entêtement de votre père et des rigueurs de ma destinée.

DOÑA MAYOR.

« Il faut moins de temps à la foudre pour réduire en poudre les rochers, à la tempête pour engloutir des flottes... Voilà déjà que je ne voyage plus en voiture. Cette nuit, quand vous serez à l'étrier de ma mule (c'est la vôtre, et elle sera du conseil), nous chercherons ensemble ce qui convient le mieux à votre amour et à ma bonne renommée. »

Don Alonso rapporte une selle, et don Baltazar, redevenu simple muletier, tient agréablement tête à don Luis, qui se voit forcé de lui abandonner le soin de la mule et de sa fiancée. La caravane se remet en chemin, et le poëte va l'attendre à Cabañas. Une partie des personnages y avait devancé nos voyageurs, c'est Carreño et don Felipe, l'amoureux de doña Helena.

DON FELIPE.

« Il leur faut coucher ici, s'ils veulent dîner à Illescas.

CARREÑO.

« Les auberges ne sont pas fraiches; mais il n'est charrette ni carrosse qui ne donnent l'avoine à Cabañas.

DON FELIPE.

« Quel triste gîte ils ont été choisir !

CARREÑO.

« J'ai lu, je ne sais où, que Cabañas eut pour fondateurs des *venteros*, comme qui dirait rien. Partant de là, les principaux habitants de ce merveilleux séjour ne peuvent être que des *venteros*.

DON FELIPE.

« Je ne vois guère, en effet, que des auberges.

CARREÑO.

« L'endroit est petit, mais il montre avec orgueil la cigogne de son puits.

DON FELIPE.

« Elle a donné lieu, en effet, à d'étranges aventures qui se racontent par le monde.

CARREÑO.

« Oui, c'est une assez jolie invention que la cigogne de ce puits.

DON FELIPE.

« Il y aurait aussi une bonne comédie à faire du déguisement de votre maître.

CARREÑO.

« Pourvu que cela ne finisse pas en tragédie; j'en ai peur, vive Dieu! »

On va peut-être me demander ce que c'est que la cigogne du puits de Cabañas; franchement, je ne l'ai pas vue. Il est encore d'usage que les muletiers s'arrêtent à Cabañas pour laisser souffler leurs bêtes. Mais je n'ai pas eu le temps d'aller à la découverte de cette petite merveille qui peut-être, au surplus, a cessé d'exister. Les manuels n'en parlent pas, mais dans une comédie de Rojas, dont j'ai déjà cité quelque chose, *don Lucas del Cigarral*, je trouve un souvenir de ce puits de Cabañas, sinon de sa cicogne : « Voulez-vous, dit un personnage de la pièce, que j'aille me jeter dans le puits de Cabañas, qui est sur cette place? » Qui sait? la machine de Juanelo, que nous avons essayé de décrire, avait sans doute excité à Cabañas l'émulation de quelque esprit ingénieux ; on voit encore, dans la moitié de la France, de ces appareils qui servent à tirer l'eau des puits et qu'on appelle aussi des cigognes, mais ils n'ont rien de merveilleux.

Quoi qu'il en soit, don Felipe, qui n'approuve pas le stratagème de son ami (celui-ci l'avait bien prévu), s'est

jeté néanmoins sur les pas du téméraire, pour se joindre à lui dans l'occasion, et lui venir en aide au besoin, sans parler de doña Helena, qui est bien aussi pour quelque chose dans cette généreuse résolution.

Mais don Felipe n'est pas seul dans le secret de la métamorphose. Don Diego, ce cousin de doña Ana, a aussi reconnu le faux muletier. Il a aisément pénétré la cause de ce déguisement, et est bien tenté d'aller tout conter à don Alonso. Carreño le retient, en lui conseillant de commencer par prendre à part don Baltazar et lui remontrer l'indécence de ses procédés.

Don Diego lui répond : « Vous avez plus de cervelle que votre maître. J'entre dans votre idée, mais qu'il y regarde à deux fois à se railler de moi, Carreño, et ne s'en prenne qu'à lui-même si, à Cabañas, il y a de la honte pour lui. »

Cependant nos voyageurs arrivent; mais, en vue de Cabañas, voilà la mule de doña Mayor qui s'emporte. On entend les cris de don Baltazar qui veut en vain la retenir et ceux de doña Mayor effrayée.

DON BALTAZAR.

« Mule de Barrabas! quel diable est entré dans ton corps?

DON ALONSO.

« Retenez-la!

DON LUIS.

« L'a-t-elle jetée par terre?

DON BALTAZAR.

« Allons, allons, plus vite! Señora, tenez-vous bien.

DOÑA MAYOR.

« Ah ! Lucas, elle va me jeter par terre.

DON BALTAZAR.

« Appuyez sur la bride. (Haut.) Que la peste te crève ! »

Mais la mule avait d'excellentes raisons pour ne pas s'arrêter, ayant eu voix au conseil, comme disait tout à l'heure doña Mayor, et le groupe disparait aux regards des voyageurs ; on se hâte de mettre pied à terre ; mais dans l'obscurité, car la nuit est venue, comment et de quel côté se diriger ? Il y a là une scène de confusion des plus réjouissantes ; on parle beaucoup sans s'entendre, sans rien décider. On finit cependant par entrer dans le village, pendant que don Luis, le plus intéressé dans l'affaire, ira à la recherche de sa fiancée.

Nous retrouvons celle-ci fort tranquille à une demi-lieue de Cabañas. Don Baltazar lui rapporte sa pantoufle qu'elle aura laissé choir en galopant.

DON BALTAZAR.

« Voilà ce que j'appelle un joli stratagème.

DOÑA MAYOR.

« Il est de vous, mais il n'est pas sans danger. J'ai cru mille fois que je tombais.

DON BALTAZAR.

« Nous avons bien couru une demi-lieue.

DOÑA MAYOR.

« Quel est ce village ?

DON BALTAZAR.

« C'est Magan. Pendant que les habitants dorment tranquillement, et que les ennemis de mon amour vous

cherchent inutilement de tous côtés, examinons, belle Mayor, sans que rien nous dérange, les moyens de mener à fin mon espérance.

DOÑA MAYOR.

« Et la mule?

DON BALTAZAR.

« Elle broute ici près.

DOÑA MAYOR.

« Il n'y a pas où l'attacher?

DON BALTAZAR.

« La Sagra ne veut pas produire d'arbres, pour laisser plus de place au froment. Tout ce champ est découvert, et l'endroit est fait exprès (un coin de pré avec un peu d'herbe à demi fanée) pour y trouver ou un soulagement à ma peine, ou un tourment sans fin. Voulez-vous que nous nous asseyions?

DOÑA MAYOR.

« Sachez donc que je compte sur votre loyauté, et que j'attends de vous le respect qu'un homme bien né sait garder en toute occasion.

DON BALTAZAR.

« Je vous aime en homme d'honneur, d'un délire chaste et pur, en homme maître de sa volonté et qui n'a que d'honnêtes inclinations. Mon amour est sans mains... »

Et alors commence une nouvelle scène d'amour, mais déjà plus sérieuse que la première, et aussi d'un style plus naturel. Le lieu, l'heure, la circonstance ne permettent plus les propos légers de la galanterie, et la

grave émotion des deux amants semble avoir gagné le poëte lui-même. Baltazar, pressé de questions, raconte à doña Mayor ses amours avec doña Ana ; comment et pourquoi ils ont pris fin ; tout ceci ne laisse pas que d'inquiéter un peu la jeune fille. Elle se réserve de prendre des informations à Madrid ; mais, pour s'assurer de la fidélité de son amant, pendant que de son côté elle résistera à son père, elle s'avise d'un singulier moyen.

DON BALTAZAR.

« Cherchez vous-même un moyen qui vous rassure.

DOÑA MAYOR.

« J'en ai un sûr, aussi nouveau que hardi.

DON BALTAZAR.

« Qu'importe? dites toujours.

DOÑA MAYOR.

« Le voici : le voyage terminé, je me fâche contre vous et vous fais arrêter à Madrid.

DON BALTAZAR.

« Pour quel crime?

DOÑA MAYOR.

« Pour le meurtre de ce domestique, d'où est né notre amour. C'était un pauvre diable, et, comme il laisse femme et enfant, il vous sera facile de vous concerter avec votre partie et d'acheter son désistement. En attendant, je pourrai savoir ce qui m'intéresse, et, en vous ôtant les occasions, me préserver de toute jalousie; il n'y a rien à dire à cela.

DON BALTAZAR.

« Les conditions sont rigoureuses, mais je les accepte; si en vous obéissant je vous sers, que faut-il de plus? »

Je n'ai pas voulu interrompre l'entretien des deux amants pour vous parler de Magan. Les voilà d'accord. Revenons à Magan. Magan est au nord de Cabañas, à environ une demi-lieue d'Olias. Situé dans le fond d'une plaine et abrité du vent d'est, il compte à peu près deux cents feux. Mais les restes d'un château arabe qu'on aperçoit au nord, et les ruines d'une seconde forteresse qui se voient d'un autre côté, témoignent que ce lieu eut autrefois plus d'importance. Ce nom, en effet, a été prononcé dans l'histoire. C'est à Magan que s'arrêta Alphonse VI, dans son retour irrité de Sahagun sur Tolède, lorsqu'il apprit que la reine avait fait irruption dans la Mosquée; c'est à Magan qu'il reçut l'Alfaqui, venant, à la tête de tous les siens, demander grâce pour les coupables.

Mais ni doña Mayor ni don Baltazar ne pensaient, je crois, en ce moment, à l'Alfaqui ou à Alphonse VI. Ils ne s'aperçurent même pas que don Luis, à force de chercher, était arrivé très près d'eux. Don Luis entend parler à côté de lui ; il écoute, et ce qu'il entend Dieu le sait. Il tire son épée et se précipite sur les deux amants.

DOÑA MAYOR.

« Qu'est-ce ceci?

DON BALTAZAR.

« Doucement, mon gentilhomme; êtes-vous dans votre bon sens? qu'est-ce qui vous prend?

DOÑA MAYOR.

« Êtes-vous dans votre bon sens, don Luis? calmez-vous, qu'est-ce ceci?

DON LUIS.

« Plût à Dieu que j'eusse, en effet, perdu le sens, que je ne vous eusse jamais aimée, et que je n'eusse jamais ouï sortir de votre bouche des bassesses et des indignités que je me refuse encore à croire, quoique je les aie bien entendues! Enfin, Mayor, vous avez été femme; enfin, vous choisissez un lourdaud, fait pour servir des brutes, ce qui s'appelle un garçon muletier. »

Ces paroles font venir une idée à Mayor, c'est de persuader à don Luis que ce qu'il a entendu n'est qu'un badinage entre elle et le muletier, garçon de belle humeur. Écoutons plutôt la bonne pièce.

« Allons, vous n'êtes pas dans votre bon sens. Ce Lucas est bien le garçon le plus naïf qu'ait vu Tolède. La mule emportée a couru jusqu'ici sans s'arrêter, et lui, cramponné à la croupe, s'il n'a pu la retenir, au moins m'a-t-il tenue, moi. Car je vous assure que, s'il m'eût lâchée un instant, c'en était fait mille fois de l'objet de vos vœux, et le monde avait un malheur à déplorer. Enfin la mule se lasse, et je me lasse comme elle, et si bien qu'il m'a fallu prendre ici un moment de repos; et lui, s'asseyant à mon côté, à demi mort d'avoir tant couru, m'a dit en raillant qu'il était amoureux de moi à en perdre la tête, et, que je le voulusse ou non, qu'il entendait se marier avec moi. Là-dessus il m'a défilé sa race, son patrimoine, ses grâces, sa parenté, ses petits

talents. Moi, pour me divertir, j'ai lâché la bride à sa fantaisie, lui promettant de prendre des informations, et, s'il me fournissait de bons garants, d'améliorer mon sort en le prenant pour mari.

DON LUIS.

« Que me dis-tu là?

DOÑA MAYOR.

« Que vous ne méritez pas qu'on vous tienne pour homme d'esprit, quand on voit de quelle façon vous prenez les choses.

DON LUIS.

« Ah! oui-da, notre muletier est taillé sur ce patron!... Je m'en promets du plaisir pendant ce voyage. Il n'y a pas de jalousie sans méprise. Pardonnez-moi, ma belle fiancée, et servons-nous de ce jeune drôle pour égayer les ennuis de la route. »

Le lecteur fait comme don Luis, et se promet beaucoup de plaisir de la simplicité de maître Lucas, surtout de celle de don Luis lui-même.

Le troisième acte commence à Illescas. Entre Tolède et Madrid, Illescas est l'endroit le plus important. En attendant nos personnages, prenons une idée du pays.

Illescas appartient encore à la province de Tolède, quoique déjà à six lieues de cette ville. C'est aujourd'hui une petite ville d'environ quinze cents âmes, située au milieu d'une vaste et froide plaine, assez nue au premier aspect, mais à qui le produit de ses vignes, de ses oliviers et de ses blés fait une vie commode et douce.

Quoique Illescas ait encore près de trois cents maisons réparties entre plusieurs rues et sur deux places, elle était autrefois plus considérable, si l'on en juge par l'espace qu'elle couvre, ses édifices encore debout et le souvenir qu'ont laissé ceux qui n'existent plus. Illescas possédait encore, au seizième siècle, un alcazar moresque, et il montre avec orgueil, dans sa rue principale, une grande maison où fut logé François Ier après sa captivité à Madrid. Il y a encore là d'agréables peintures et de beaux plafonds dont les riches caissons devaient rappeler au noble captif son château de Fontainebleau. Deux arcs arabes, que l'on voit, à la sortie de la ville, l'un sur la route de Madrid, l'autre sur le chemin d'Ugena, témoignent encore que les Maures ont passé dessous, et d'autres, d'un genre tout différent, que les Goths avaient précédé les Maures à Illescas.

Les deux architectures et ce double souvenir se rencontrent dans l'église paroissiale. La partie de ce superbe édifice qui s'étend de la chaire à la porte d'entrée appartient à l'Église primitive. La tour est arabe; elle est carrée et consiste en six corps d'étages superposés, percés sur toutes leurs faces de fenêtres artistement travaillées à jour. Dans l'église, à droite, on remarque un autel de l'Ange. Quel ange? et pourquoi ce nom? Ce nom est venu à cet autel d'une médiocre peinture où un ange est représenté donnant à Alphonse VIII le sévère conseil dont Lope de Vega a fait, on l'a vu, le dénoûment de l'un de ses drames. Une pierre, scellée au mur qui regarde l'autel, raconte aux voyageurs la

poétique légende. Remarquons cependant, pour être tout à fait exact, que ce n'est pas dans l'église, mais dans un ermitage voisin, que Lope de Vega a placé la dernière scène de sa *Juive de Tolède.*

Ce n'est pas l'église, en effet, qui attire habituellement ici l'attention des voyageurs; ce n'est pas non plus l'hôpital, quoique le Greco en ait tracé le plan de sa main si ingénieuse et si ferme, quand la raison tenait le crayon. Non, c'est plutôt un petit ermitage annexé à l'hôpital et dédié à la charité. La Vierge qui s'y trouve était, assure-t-on, une de celles que saint Ildephonse avait, à Tolède, dans son oratoire. Elle était célèbre par ses miracles. Elle fut visitée par Philippe II, par Philippe III et par bien d'autres. La reine Marguerite lui offrit sa robe de mariage et l'archiduc Albert les premières lampes que l'on fit avec l'argent apporté d'Amérique; et, pour tout dire enfin, il est parlé d'elle dans notre comédie de Tirso.

A Illescas, la première chose que font la plupart de nos voyageurs, pendant qu'on apprête le déjeuner, est d'aller rendre visite à la Vierge. Don Alonso est resté à l'auberge, où il s'entretient, sur le seuil, avec don Felipe qui, non content de leur avoir préparé un gîte à Cabañas, leur apporte des provisions à Illescas.

DON FELIPE.

« Je suis d'avis que vous vous reposiez un moment.

DON ALONSO.

« Comme j'allais en litière, j'y ai bravement fait un somme; je me défie des lits où tout le monde couche.

DON FELIPE.

« La boue et les lits se laissent fouler par tout le monde. Quant à moi, j'ai toujours soin, en partant, de me pourvoir d'oreillers et de draps pour les auberges.

DON ALONSO.

« Je fais comme vous, et habituellement je les porte dans une malle, comme aujourd'hui. »

Ces détails pourront paraître d'un médiocre intérêt; mais ils en auront peut-être davantage, quand j'aurai dit que ces précautions, on les prenait généralement en Espagne, il y a quinze ans, et qu'aujourd'hui encore tout le monde n'y a pas renoncé.

DON ALONSO.

« Pendant que doña Mayor va voir la Vierge d'Illescas et entend la messe à son autel, nous préparerons le déjeuner, afin d'arriver cette nuit à Madrid, si nous le pouvons.

DON FELIPE.

« Pourvu que le cocher se hâte un peu; car nous avons encore six lieues, et celle de Perla est longue. »

Ce vers est devenu proverbe. Perla est un petit endroit sur la route, et la lieue qui y mène est remarquable, en effet, par sa longueur.

Cependant doña Mayor et ses amies reviennent de l'ermitage les mains pleines d'images et de rubans. Je cite cette petite circonstance, car les choses se passent encore de même aux *Romerias :* les hommes en rapportent à leurs chapeaux des images en papier peint et découpé; les femmes des rubans qu'on appelle des mesures,

soit parce qu'ils ont la longueur du mètre espagnol, soit parce qu'ils mesurent exactement la taille de la Vierge même qu'on est allé visiter.

DOÑA MAYOR.

« Quelle image vraiment miraculeuse !

DOÑA HELENA.

« Rien qu'à la voir on a le cœur réjoui.

DOÑA MAYOR.

« C'est un présent envoyé du ciel. Comme elle inspire la piété et l'amour!

DOÑA HELENA.

« Je reviens chargée de mesures et de médailles d'argent.

DOÑA MAYOR.

« Comme elle y est représentée, tout ce qu'on demande par elles à Dieu on l'obtient plus sûrement...

DON LUIS.

« Vous revenez l'une et l'autre toutes confites en Dieu !

DOÑA MAYOR.

« Rien que de l'avoir regardée, mon mal de tête m'a quittée.

DOÑA HELENA.

« Seigneur don Felipe, est-il temps de partir?

DON FELIPE.

« Non, señora, mais bien de déjeuner, et voici le cuisinier qui nous appelle.

DOÑA HELENA.

« Si l'on commence par entendre la messe, le voyage n'en finit que mieux.

DON FELIPE.

« Comme dit le proverbe castillan : Pour entendre la messe et donner l'avoine à son cheval, on n'en arrive pas plus tard.

DOÑA MAYOR.

« C'est un proverbe chrétien.

DOÑA HELENA.

« On ne le serait qu'à demi, si on passait par Illescas sans aller voir la Vierge et la visiter dans sa maison.

DON FELIPE.

« Et qu'avez-vous demandé pour mon bonheur, belle Helena ?

DON LUIS.

« Et qu'aurait-elle demandé, étant fille? un mari pour le moins.

DOÑA HELENA.

« Je devais peut-être en demander deux.

DON LUIS.

« Pour choisir, ce ne serait pas si mal. »

Et les plaisanteries continuent. On entre cependant dans l'auberge. Pendant que les autres déjeunent, don Felipe retient la belle Helena pour deviser d'amour. Après vient le tour de la soubrette, qui recommence avec Carreño cette éternelle et toujours amusante scène de Marinette et Gros-René. Tandis que les uns causent et que les autres mangent, don Baltasar a mis le temps à profit, je veux dire qu'il a mis hors de service une des roues de la voiture; mais don Luis a une si bonne histoire à raconter à la compagnie, qu'elle prendra aisément pa-

tience pendant quelques heures. Cette histoire est celle des amours de doña Mayor et du muletier. Le père s'y laisse prendre comme le fiancé et feint de donner son consentement. Toute cette scène est d'une gaieté charmante. Cependant Lucas devient trop pressant et don Luis se lasse du jeu. Rien d'amusant comme l'humeur de don Alonso reprochant à son futur gendre de troubler les plaisirs de la société par une jalousie hors de propos.

La voiture est réparée, et chacun est pressé d'aller achever à Madrid ce qui vient d'être si bien ébauché en route. Mais don Baltasar a compté sans ce maudit cousin de doña Ana. Diego arrive, et, le prenant à l'écart, le somme de tenir sa parole ou de mettre l'épée à la main.

« Sachez-moi gré de ma modération. Affecté comme je le suis, je pourrais bien dire ici qui vous êtes et vous couvrir de confusion. Mais l'amour pardonne tout. Retournons ensemble à Madrid, ouvrez les yeux à l'honneur; vous êtes gentilhomme. Que le souci de votre renommée l'emporte en tout sur la passion. Doña Ana vous attend, souvenez-vous de vos promesses ; ou bien allons à deux pas d'ici, où, aidée de la justice, l'épée vous obligera à faire par la force ce que la parole ne peut obtenir. »

Voyez-vous, et c'est bien pour cela que j'ai cité ce passage, comment cet héroïqne instinct de l'honneur se fait jour partout, en Espagne, et trouve le moyen d'éclater même dans la comédie la plus bouffonne.

Don Baltasar se tire de là comme il peut. Arrivé à l'er-

mitage de San Isidro, il se séparera de ses compagnons de voyage, et ira implorer le pardon de doña Ana. En attendant, il prie don Diego de ne pas le découvrir pour ne pas porter atteinte à la bonne renommée de doña Mayor. Mais celle-ci, qu'une secrète inquiétude amène sur les pas de don Baltasar, en a assez entendu pour tout comprendre. Et si la jalousie a de bons yeux et de fines oreilles, elle a aussi une terrible mémoire. Doña Mayor se souvient alors du meurtre de la nuit précédente, et ce qu'elle devait faire pour se donner le temps de prendre des informations et de rompre son mariage, elle le fera pour se venger et sans attendre son arrivée à Madrid. La scène est dramatique et bien enlevée.

DON ALONSO.

« Mayor, qu'attends-tu donc? Partons, il se fait tard.

DON LUIS.

« Lucas, pressez-vous un peu. Menez la mule de ma femme.

DON BALTASAR.

« Votre quoi ?

DON LUIS.

« C'est la vôtre, que je voulais dire ; finissons-en, il est tard.

DOÑA MAYOR.

« Avant que je ne monte, qu'on arrête d'abord ce menteur.

DON ALONSO.

« Qui ?

DOÑA MAYOR.

« Cet homme. Qu'attendez-vous?

DON ALONSO.

« Es-tu dans ton bon sens?

DOÑA MAYOR.

« Je n'y ai pas toujours été. Mais, désabusée et mieux avisée, je retrouve mon jugement. Qu'on l'arrête !

DON BALTASAR.

« Parle-t-elle sérieusement?

DOÑA MAYOR, à part.

« Pour vous apprendre à vous marier par plaisanterie.

DON BALTASAR.

« Qu'ai-je fait pour être arrêté?

DOÑA MAYOR.

« Vous avez tué Gonzalez.

DON ALONSO.

« Comment?

DON BALTASAR.

« Moi !

DOÑA MAYOR.

« Vous, bon sujet. Tout à l'heure il le racontait à quelqu'un, et, sans qu'ils me vissent, j'ai tout entendu d'ici.

DON BALTASAR, à part.

« Mon Dieu !

DOÑA MAYOR.

« Ne me parlez pas à l'oreille.

DON BALTASAR, à part.

« N'étions-nous pas convenus qu'on ne m'arrêterait qu'à Madrid.

DOÑA MAYOR, à part.

« Il ne s'agit plus de badiner. Tout ceci est sérieux ; c'est ainsi que je venge mon injure.

DON ALONSO.

« Quoi ! cet homme a tué Gonzalez ?

DOÑA MAYOR.

« Oui, mon père. Figurez-vous l'état de cette pauvre Maria Rodriguez avec deux petits enfants sur les bras ! Leur mère m'a donné son lait, et la malheureuse vieille est presque aveugle, à force d'avoir pleuré.

DON ALONSO.

« Appelez la justice.

DON BALTASAR.

« Arrière ! que personne n'approche, s'il n'est las de la vie. Place, vous tous. »

Et, se frayant un passage, il se retire. Toute la société se remet en marche, de peur, ajoute don Alonso, qui connaît son Espagne, que justice ne s'interpose et ne fasse obstacle à leur voyage.

Il nous faut une dernière fois devancer nos voyageurs et arriver avant eux à l'ermitage de San Isidro. Ils n'y sont pas encore, et nous avons le temps de jeter, chemin faisant, un coup d'œil sur Getafe, où ils ne s'arrêteront pas. S'ils s'arrêtaient partout, la comédie ne finirait pas. « Que de choses, s'écriait, à Illescas, le naïf don Luis, que de choses peuvent se passer entre Tolède et Madrid ! —

Et nous avons encore six lieues à faire, » lui répondait don Alonso, un peu effrayé de tout ce qui lui était déjà arrivé.

Getafe est à deux lieues de Madrid. Cette petite ville, à laquelle le voisinage de la capitale donne déjà une certaine importance, n'a pas moins de sept cents maisons, la majeure partie avec un ou deux étages, un hôpital, des écoles, une église, enfin, qui date de 1645. Mais où prenais-je donc que Tirso, dans sa comédie, n'a pas parlé de Getafe? J'entendais tout à l'heure, à Illescas, des charretiers chanter en passant.

« De Getafe à Madrid, on compte deux lieues, mais si on y comprend la rue, cela fait vingt. »

Et les charretiers auraient encore raison aujourd'hui, non-seulement à propos de Getafe, mais aussi de toutes les villes et de tous les villages qui se rencontrent entre Tolède et Madrid. Je passai des premiers, en 1850, sur cette route qui venait alors d'être achevée. D'un relai à l'autre les mules allaient comme le vent. La route nouvelle était excellente. Mais, dès qu'il fallait traverser quelque lieu habité, on ne trouvait plus que des ornières profondes et fangeuses, où se perdait tout le temps qu'on avait gagné sur la route. L'État avait fait généreusement sa part. Mais la loi imposait aux ayuntamientos le devoir et le soin de faire à leurs frais la partie qui traversait les lieux habités, et pour eux c'eût été de l'argent mal employé.

Getafe possède trois ermitages : la Soledad, la Conception et San Isidro; c'est à ce dernier que nous allons. San Isidro est encore de nos jours le but d'une romeria très-populaire, le 19 mai de chaque année.

San Isidro est le patron de Madrid. C'est un aimable saint, et qui méritait bien d'avoir, comme il l'eut en effet, pour historien et pour poëte Lope de Vega lui-même. C'était un simple laboureur, né, au douzième siècle, aux environs de Madrid, sur les terres du seigneur Ivan de Vargas. Il eut, dès son enfance, la piété des saints, et ses parents le marièrent tout jeune à une femme aussi pieuse que lui. Ils eurent un fils, puis se séparèrent pour travailler, chacun de leur côté, au salut de leur âme. La femme, santa Maria de la Cabeza, s'enferma dans un petit ermitage sur les bords du Jarama; le mari continua à labourer la terre, pour y faire germer, avec le grain qui nourrit le corps, celui qui fortifie l'âme. De méchants bruits vinrent un jour le troubler dans ses saintes pensées. On lui dit que sa femme, qui avait fait avec tant d'éclat profession de chasteté, trompant Dieu et les hommes, s'abandonnait aux bergers. Aussitôt Isidro se mit en route pour aller la réprimander. Sa femme, qui, en ce moment, rentrait à l'ermitage et y apportait de l'huile et du feu pour allumer sa lampe, aperçut son mari de l'autre côté du Jarama, attendant sur le bord une barque pour passer. Elle devina ce qui l'amenait, et, étendant son mantelet sur la rivière, « elle y posa ses pieds bénis, dit Lope de Vega, et d'un mouvement plus aisé que celui d'un blanc cygne, et plus pure dans son âme que la voix même de l'oiseau, elle passa à l'autre rive. » Isidro, la voyant venir de cette façon, s'étonna et eut honte d'avoir pu douter de celle en faveur de qui le ciel faisait de tels miracles, et s'en retourna repentant et confus.

Il eut, à son tour, à se défendre de la calomnie : tout occupé de bonnes œuvres, il allait tard aux champs. Ivan s'y rendit un jour, de grand matin, croyant le trouver absent ; il l'était, en effet, mais un ange avait pris ses traits et labourait à sa place avec un attelage divin. C'était justice que les bœufs eux-mêmes travaillassent pour lui ; car sa charité, comme celle de saint François d'Assise, s'étendait jusque sur les animaux ; c'était un trait charmant de son caractère. Il aimait à donner aux oiseaux du blé qu'il portait au moulin, et plus d'une fois il ressuscita des bêtes.

Ses miracles lui gagnèrent le cœur et le respect de son maître. Ce dernier, passant un jour près de lui à cheval et mourant de soif, « sans doute, dit Lope de Vega, à cause du poids de ses armes, car c'était à l'époque où le roi des Almoravides, étant venu de Maroc en Espagne, assiégeait la grande ville de Tolède, et, furieux de la trouver bien défendue, marchait sur Madrid, ravageant la terre tout autour ; » Ivan donc ayant soif, demanda un peu d'eau au laboureur. Celui-ci n'en avait pas, mais la foi est-elle jamais en peine? San Isidro frappa du manche de sa charrue un rocher voisin et en fit jaillir une source abondante. Cette source coule encore, et les malades qu'elle a guéris ne se comptent plus.

Celui qui devait être Philippe II ayant été sauvé par la vertu de ces eaux, sa mère, l'impératrice Isabelle, fit bâtir dans ce lieu, en 1528, un petit ermitage, celui qui existait à l'époque où Tirso écrivait.

C'est là que don Luis a résolu d'épouser doña Mayor ;

craignant encore, sans doute, quelque nouvelle aventure, il a envoyé ses serviteurs à l'avance pour préparer le repas des noces. « L'amour, dit l'un d'eux, se plaît à rapprocher les dates, et c'est aussi une manière d'éviter les embarras et les invitations.

PACHECO.

« Don Isidro nous offre sa fontaine dont les eaux apaisèrent la soif ardente d'Ivan.

GARCIA.

« Elle guérit de la fièvre.

PACHECO.

« Non de celle d'amour durable, s'il est honnête.

GARCIA.

« On aimerait à voir agrandir un ermitage dédié à un pareil saint.

PACHECO.

« Miraculeux laboureur! c'est aujourd'hui dans le ciel un courtisan et un roi.

GARCIA.

« Que bien ferait ici un couvent magnifique!

PACHECO.

« Il attirerait les prières et les dons des âmes pieuses, et ferait honneur à Madrid.

GARCIA.

« Madrid est sa patronne; elle le fera quelque jour. — Nos gens souperont dans la chapelle?

PACHECO.

« Ils choisiront; la chaleur ne saurait leur faire mal en plein air, s'ils soupent de nuit.

GARCIA.

« Cette prairie est agréable. »

Ce passage donne à peu près la date de la comédie. On sait, en effet, qu'en 1619 san Isidro fut canonisé. Il y eut, à cette occasion, de grandes fêtes à Madrid, et des joutes poétiques auxquelles Lope de Vega ne dédaigna pas de prendre part; il fit plus, il réunit dans un recueil, publié l'année suivante, les meilleurs vers que cet événement inspira aux poëtes du temps. Ne sent-on pas dans la pieuse scène que nous venons de traduire comme un écho de l'enthousiasme du moment? Ce serait donc au lendemain de ces fêtes que Tirso aurait écrit sa comédie, ou, si l'on veut, peu de temps avant, et quand Madrid, dont Isidro est aujourd'hui le patron, poursuivant l'œuvre de sa canonisation, pouvait encore être appelée comme ici la patronne de san Isidro.

Mais ce vœu d'un beau couvent à construire aux lieu et place de l'ermitage ne devait être entendu qu'à demi et un siècle plus tard. Ce fut en 1724 que le marquis de Valero substitua l'édifice actuel à celui qu'avait élevé la mère de Philippe II. Des eaux vives, quelques beaux arbres, l'herbe naissante, des fleurs abondantes y reposent de la froide sécheresse de Madrid, et le voisinage du beau cimetière de San Andres, annexé à l'ermitage, répand sur ces beaux lieux cette mélancolique pensée que Poussin a si bien rendue dans l'un de ses chefs-d'œuvre.

Ceux qui regretteraient de ne pas trouver ici une description plus détaillée et une idée des scènes po-

pulaires de la romeria de san Isidro, peuvent lire les jolies pages de Mesonero Romanos.

Don Felipe et Carreño arrivent les premiers, après avoir vainement cherché don Baltasar chacun de leur côté ; on ne l'a vu nulle part, même dans la maison de doña Ana, ce qui déjà permet de douter de la sincérité de son retour à sa première passion. Voici venir à la file doña Mayor et toute sa famille. Mayor maintenant ne veut pas entendre parler de mariage avant qu'on ne se soit assuré du meurtrier de Gonzalez. Le bonhomme Alonso qui n'entend rien à ces finesses de l'amour, à cette logique involontaire du cœur, s'écrie naïvement : « Depuis quand donc aimes-tu si fort le défunt?

DOÑA MAYOR.

« Sa mère m'a nourrie de son lait, et je dois venger le meurtre d'un innocent.

DON LUIS.

« Mais comment arrêter le coupable?

DOÑA MAYOR.

« Je sais où on le trouvera, cette nuit même, en cherchant bien.

DON ALONSO.

« Où donc? dis-nous-le.

DOÑA MAYOR.

« On le prendra infailliblement avec un peu d'adresse chez une certaine doña Ana de Castro.

DON LUIS.

« Et où vit-elle?

DOÑA MAYOR.

« Que sais-je, moi?

Mais le fugitif tire d'embarras tout le monde en venant lui-même, sous son vrai costume, réclamer, au nom de don Baltasar de Cordoue, celle que don Alonso a accordée à Lucas Berrio. Doña Mayor s'apaise et oublie sa subite tendresse pour sa nourrice ; don Alonso s'arrange volontiers de ce nouveau gendre que la mort de son père fera un jour marquis. Don Luis seul ne trouve pas son compte à tout ceci, et s'en va furieux, menaçant tout le monde du juge et même un peu, je crois, de son épée.

Et doña Ana, allez-vous me dire? Comme il lui fallait un mari à tout prix, le poëte retrouve à propos ce premier fiancé qu'on avait cru mort, et à qui étaient adressées ces anciennes lettres qui l'ont brouillée avec don Baltasar. Don Diego radouci apporte lui-même cette bonne nouvelle qui réjouit tous les cœurs. Don Baltasar épouse doña Mayor ; et, comme au théâtre un mariage n'arrive guère seul, don Felipe épouse Helena, et Casilda Carreño, ces deux derniers étant de toute éternité réservés l'un à l'autre ; et la raison en est évidente, leurs deux noms commencent par *ca*. Carreño poursuit sa démonstration dans une étincelante mais intraduisible tirade, et tout le monde va souper gaiement, sans doute avec les provisions du pauvre don Luis.

« Voilà, dit don Baltasar en finissant, ce qui se passe, et bien des choses encore, de Tolède à Madrid, quoique le voyage soit court. »

Puisse le lecteur qui a bien voulu me suivre jusqu'ici ne pas l'avoir trouvé trop long ! Je le devrai cette fois à la compagnie de Tirso de Molina, et je me place moi-même, en terminant, sous la protection de son génie.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LA CATHÉDRALE

LE SAGRARIO — UNE COMÉDIE DE CALDERON

LA CHAPELLE DE CISNEROS ET LE RIT MOZARABE

L'ALCAZAR — LE COLLÉGE MILITAIRE — LE CHATEAU DE SAN CERVANTES

LE PALAIS DE L'INFANTE GALIANA

LA JUIVE DE TOLÈDE

GARCILASO DE LA VEGA

LES COMMUNES DE CASTILLE — JUAN DE PADILLA

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

